



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



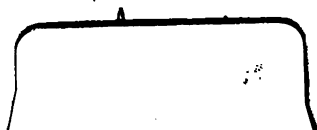
D. 12



Henry Seymour
Manford.

DORSET.

23696







H. Meyer.
Naples Dec.
1872.

BEAUTÉS

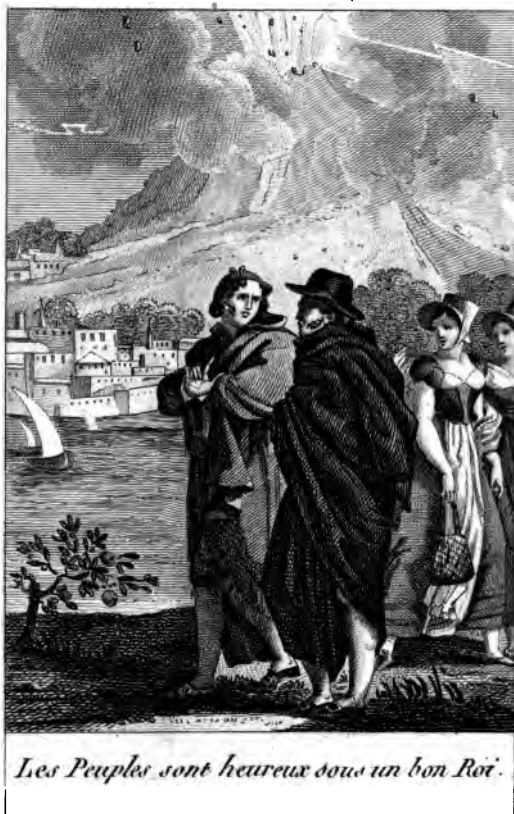
DE L'HISTOIRE

DE SICILE ET DE NAPLES.

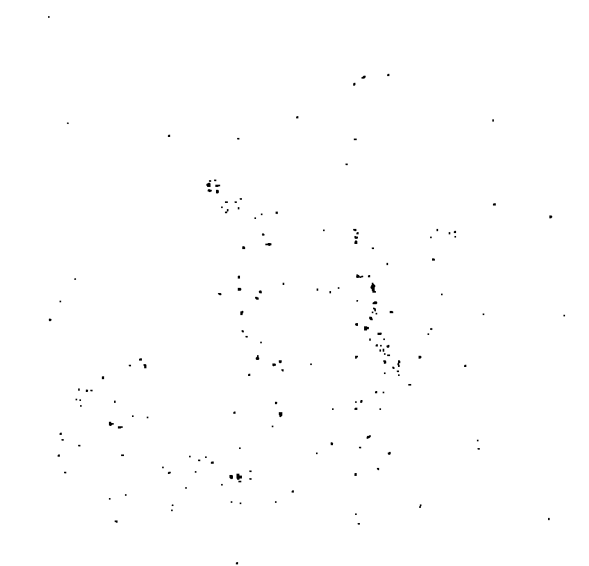
REPORTS IN THE NAME OF THE BOARD



FRONTISPICE



J. M. 177



BEAUTÉS
DE L'HISTOIRE
DE SICILE ET DE NAPLES,
OU
PRÉCIS

DES ANNALES DE CES PEUPLES,

CONTENANT ce qu'elles offrent de plus curieux et de plus intéressant, jusqu'au règne de Ferdinand IV; avec un coup d'œil sur les mœurs et les usages des Siciliens et des Napolitains; ainsi qu'un abrégé de la géographie et de l'histoire naturelle de ces contrées :

OUVRAGE orné de huit estampes en taille-douce, et destiné à l'instruction et à l'amusement de la jeunesse,

RÉDIGÉ PAR P.-J.-B. NOUGARET,

De l'Athénée des Sciences, Lettres et Arts de Paris.

PARIS,
RUNOT-LABBE, LIBRAIRE DE L'UNIVERSITÉ,
QUAI DES AUGUSTINS, n°. 33.

1818.



BEAUTÉS

DE L'HISTOIRE DE SICILE

ET DE NAPLES.



I. INTRODUCTION.

Nous avons pensé que l'auguste alliance qui resserre les nœuds formés depuis plusieurs siècles, entre la maison de France et celle de Naples et des Deux-Siciles, redoublerait l'intérêt que présenterait le tableau rapide et varié des Annales historiques de ces deux royaumes. D'ailleurs, quelle multitude de faits intéressans n'offrirons-nous pas à la curiosité de nos lecteurs; événemens extraordinaires qui peuvent être comme perdus, ou même oubliés dans l'Histoire générale d'Italie!

Voilà quels sont les motifs qui nous engagent à publier ce Précis historique; et nous croyons pouvoir nous flatter qu'ils trouveront grâce aux yeux des plus sévères critiques. Mais nous n'ignorons pas qu'il est quelques aristarques, certainement bien injustes, toujours prêts à s'élever contre un ouvrage dont ils ne connaissent point particulièrement l'auteur. Et quelle idée peuvent-ils se former de l'écrivain

qui vit dans une profonde retraite, sans intrigue, sans prôneurs, qui n'a d'autre ambition que celle d'obtenir les suffrages d'un petit nombre de personnes, et d'avoir le bonheur de publier quelques livres utiles?

Ils ne manqueront pas de se récrier encore contre le titre de *Beautés* appliqué à l'histoire. Il est vrai que nous avons souvent commis cette faute, quoique nous fussions bien persuadés de la justesse des reproches auxquels nous nous exposions. Nous avons même dit, dans un de nos Abrégés historiques que, si les Annales des peuples pouvaient mériter le titre de beautés, c'est parce qu'on y voit presque toujours le crime dans toute son horreur, et recevoir enfin la punition qu'il mérite. Il ne nous sera donc pas difficile de nous justifier ici en peu de mots de la récidive dans laquelle nous tombons aujourd'hui. Des libraires anglais ont été les premiers à publier des *Beautés de l'Histoire*. Quelques-uns de ceux de Paris ayant cru devoir adopter ce titre, qui ne mit aucun obstacle au débit de leurs nouveautés, d'autres crurent devoir l'adopter aussi, dans la crainte que, s'ils le supprimaient, les ouvrages du même genre n'eussent pas le même succès.

Mais en voilà assez sur ce sujet. Puisse la critique n'avoir pas à nous adresser des reproches plus graves, et ne jamais oublier que les ménagemens et les égards sont le meilleur

moyen d'éclairer et de porter la conviction dans tous les esprits !

II. *Géographie de la Sicile ; ses premiers habitants.*

UN fait qu'on aura peine à croire , et pourtant très-certain , c'est que la Sicile est fort peu connue en France , malgré les différens ouvrages dont elle est le sujet ; et que l'on y sait mieux ce qui se passe dans plusieurs contrées de l'Amérique et des Indes , que sur cette île , si voisine de notre continent. Elle est pourtant la plus considérable de toutes les îles de la Méditerranée. C'est ce qui nous engage à détailler avec soin , d'après les meilleurs auteurs , tout ce qu'elle contient de plus curieux et de plus remarquable. Nous ne risquerions d'être accusés de tomber dans des longueurs , que s'il nous arrivait de nous appesantir sur des choses inutiles ; et nous ferons en sorte de ne point mériter de reproches.

Il y a beaucoup d'incertitude chez les écrivains , anciens et modernes , sur l'étendue de la Sicile. On lui donne environ soixante-six lieues de longueur et quarante-cinq de large. Elle a la figure d'un triangle , dont chaque angle fait une pointe ou un cap. On la divise en trois provinces , nommées vallées , *Val di Demona*, *Val di Noto*, *Val di Mazara*. La première vallée comprend les villes de

Messine , de Melazzo , de Taormina ; la vallée de Noto , celle de Catane , Augusta et Syracuse : la vallée de Mazara est la plus considérable ; on y trouve Palerme , Trapani et Girgenti , anciennement Agrigente. Messine et Palerme se disputent le rang de capitale. Située entre l'Afrique et l'Italie , elle n'est séparée de cette dernière que par le phare de Messine , détroit large de quelques lieues , et dont elle n'a été divisée que par un violent tremblement de terre bien antérieur aux temps historiques. On peut conjecturer , dit l'abbé Spallanzani , qu'un jour , du côté de Peloro , où le détroit est le plus resserré , la mer , dominant la Sicile , s'unira de nouveau à l'Italie , et perdra son nom d'île. Elle est terminée , à chacune de ses extrémités , par trois promontoires fameux : le Pélore , au couchant , du côté de l'Italie ; Pachinum à l'orient , vis-à-vis le Péloponèse et la Crète ; Lilybée au midi , vers l'Afrique. On appelle présentement *Capo del Faro* le promontoire Pélore , *Capo Passaro* le promontoire Pachinum , et *Capo di Boco* celui que les anciens nommaient Lilybée.

On prétend que le Pélore fut ainsi nommé par Annibal , en l'honneur de son pilote , qu'il mit à mort en cet endroit , parce qu'il le soupçonnait à tort de vouloir le trahir. Comme il se vit enfermé de tous côtés , il crut qu'il n'y avait pas moyen d'échapper ,

et que Pélore avait été gagné pour le perdre ; mais, dès qu'il eut découvert le détroit , il se repentit de sa précipitation ; et quelques années après , il y érigea une statue pour apaiser les mânes de son pilote. Selon d'autres, ce cap fut appelé Pélore , du nom du pilote d'Ulysse qui se noya près de ce lieu. Mais cette conjecture n'a point de fondement, car c'est l'équipage d'Ulysse qui fut englouti dans les flots en même temps ; et il fut lui-même entraîné dans ce détroit , monté sur des mâts rompus de son vaisseau.

Le cap Minerve , anciennement connu sous le nom de cap des Syrènes , nymphes maritimes qui attiraient, dit-on, par la douceur de leurs chants , les marins , afin de les dévorer , a pris le nom de Palinure , après la mort du pilote d'Énée qui s'y noya , et fut enfin nommé le cap Minerve , à cause des restes d'un ancien temple dédié à cette déesse, dont on y voit encore quelques restes. Cette contrée renferme plusieurs hautes montagnes : la plus élevée est l'Etna , ou Mont-Gibel. Il est peu de ses villes éloignées des bords de la mer , qui ne soient situées sur des montagnes.

Arrosé d'un grand nombre de rivières , le territoire de la Sicile est très-fertile , et l'air en est pur et salubre. On l'appelait autrefois *le grenier du peuple romain*. Si elle était bien cultivée , on y recueillerait plus de

blé qu'en aucune contrée de la terre. Les poètes anciens, dont les fables étaient souvent le symbole de la vérité, ont feint que les bœufs du soleil paissaient en Sicile. Ils voulaient par là nous faire entendre qu'il n'y avait point de meilleur pâturage dans le monde ; aussi était-elle très-riche en bestiaux. Son extrême fécondité a fait dire que c'était le patrimoine de Cérès et de Proserpine ; que ces déesses y étaient nées, y avaient régné, et qu'elles s'y plaisaient beaucoup plus qu'ailleurs.

Quoique la Sicile eût déjà perdu de son ancienne puissance lorsque les Romains la conquièrent, elle avait encore six villes considérables.

La mer qui l'environne est très-poissonneuse. Deux rochers redoutables, non loin de ses côtes, ont été de tous temps l'effroi des mariniers ; et les poètes semblent avoir pris à tâche de les peindre d'une manière effrayante. Scylla est un rocher très-élevé, situé à douze milles de Messine (quatre lieues), sur les côtes de la Calabre, au-delà duquel est bâtie la petite ville qui porte son nom. Lorsqu'on en approche de quelques lieues, le bruit des vagues, qui le heurtent avec violence, et qui se précipitent dans plusieurs cavernes qu'il a vers sa base, font entendre des mugissemens semblables à des hurlemens de chiens. Ce rocher, coupé à pic sur le bord de la mer, renferme à sa base plusieurs ca-

vernes ; les flots entrant avec impétuosité dans des cavités profondes , se replient sur eux-mêmes , se brisent , se confondent , produisent tous les bruits divers que l'on entend au loin. Homère , et après lui Virgile , ont représenté ce rocher comme un monstre affreux , caché dans l'obscurité d'une vaste caverne , ayant à ses côtés des chiens aboyans et des loups furieux.

Carybde occupe dans le même détroit de Messine , un espace de mer compris entre une pointe de terre nommée *Pointe-sèche* , et une autre pointe d'où s'élève une tour appelée *la Lanterne* , parcequ'elle porte à son sommet un fanal dont la lumière guide pendant la nuit les vaisseaux qui entrent dans Messine. Carybde est nommé *Calofaro* par les Italiens ; ce mot signifie *tourbillon*. Presque tous les auteurs qui en ont écrit s'accordent en effet à le représenter comme un tourbillon d'eau ou tournoiement. C'est un monstre , dit Homère , qui , trois fois le jour absorbe l'eau , et trois fois la rejette. Strabon ajoute que les débris des navires qu'il engloutit sont portés par le courant jusqu'au rivage de Taurominum , à trente milles de distance. On raconte à ce sujet , d'un Messinois nommé Colas , hardi plongeur , et tellement exercé à rester long-temps sous l'eau , qu'il en avait acquis le surnom de *poisson* , que Frédéric , roi de Sicile , étant venu exprès à Messine pour éprouver son habileté , fit je-

ter une coupe d'or dans le gouffre, et, l'invitant à la pêcher, la lui promet comme la récompense de son courage. Victime de la cruelle générosité du roi, cet homme, après avoir plongé deux fois, et étonné les spectateurs par sa longue absence, ne reparut pas la troisième fois; et son cadavre fut trouvé, au bout de quelques jours, sur le rivage de Tauro-minum.

C'est à propos de ces deux écueils qu'on dit communément : *Qui cherche à éviter Carybde tombe souvent dans Scylla*; mot passé en proverbe chez les anciens, et appliqué à ceux qui, pour fuir un mal, tombent dans un mal plus grand. Ceci n'est que trop vrai au moral, et n'a pas moins de vérité à l'égard des deux écueils dont il s'agit. Un navire échappé à la fureur de Carybde est souvent poussé par la force du vent contre le rocher de Scylla.

Presque aussi anciens que ses rochers, les premiers habitans de la Sicile remontent aux temps les plus reculés; et il existe un grand nombre d'opinions sur ces peuples d'une si haute antiquité. Les Siciliens sont persuadés que leur patrie a d'abord été habitée par des géans. Ils citent en preuve de cette obscure tradition, des débris énormes de squelettes trouvés dans des cavernes. Les Lestrigons qui succédèrent aux Géans, ou qui vécurent à la même époque, étaient aussi des hommes d'une

taille colossale et monstrueuse. Ils faisaient le métier de pirates ; ils n'avaient pas moins que vingt ou trente coudées de hauteur , et étaient anthropophages , s'il en faut croire d'antiques traditions.

On ignore comment ils furent détruits. Peut-être ont-ils péri dans quelques révolutions de la nature , auxquelles cette contrée n'est que trop sujette. Quoi qu'il en soit , la plus grande partie de la Sicile était inculte lorsque les Sicanien s'y établirent. On croit qu'ils étaient originaires d'Espagne , et que le nom de Sicanien leur venait d'un fleuve de Catalogne , qui prend sa source dans les Pyrénées. Il est certain qu'ils ont donné à la Sicile le nom de Sicanie. Le pays qu'ils habitaient était divisé en plusieurs bourgades. Ils bâtirent ensuite des villes sur les endroits les plus élevés , pour se garantir des brigands qui descendaient sur les côtes et parcouraient la contrée. Ils n'étaient pas soumis à un seul roi ou chef ; chaque ville avait le sien.

Ce fut pendant le règne de ces petits princes qu'Hercule passa en Sicile après avoir vaincu Gérion , et fut défié à la lutte par Érix , fils de l'un des chefs du canton. Ce jeune prince comptait tellement sur sa force et son adresse , qu'il offrait ses possessions pour prix de la victoire. Érix et Hercule luttèrent dans un champ appelé le *Champ d'Hercule*. Érix fut vaincu et tué. On s'imagina , en Sicile , avoir trouvé son corps l'an 1342 , lorsqu'on

découvrit au bas du mont Érix un cadavre d'une grandeur surprenante.

Hercule , après sa victoire , éleva un temple non loin d'*Argyrium* , à Iolas , son neveu et son compagnon d'aventures. Ceux qui demeuraient dans ce canton entretenaient soigneusement leur chevelure , et en certain temps la sacrifiaient solennellement à Iolas. On était persuadé que les jeunes gens qui auraient manqué à ce devoir religieux auraient perdu la voix et la santé , et qu'ils ne la recouvreraient que lorsque quelqu'un s'était engagé à aller faire pour eux le sacrifice d'obligation au neveu d'Hercule.

Les Crétois , commandés par Minos , firent une descente dans cette contrée. Le roi de Crète venait réclamer le fameux Icare , qui s'était enfui après lui avoir donné de justes sujets de plaintes. Cocale , souverain de la Sicanie , lui promit une entière satisfaction , et l'invita à se rendre au lieu de sa résidence. Mais les filles de ce prince perfide , ayant conduit Minos au bain , suivant la coutume de ces premiers temps , le firent entrer dans une étuve trop échauffée , afin d'obéir à leur père , et le roi de Crète y périt. On fit courir le bruit que Minos s'était noyé. Son corps fut rendu à ses soldats , qui l'enterrèrent secrètement. On découvrit , quelques siècles après , son tombeau , lorsqu'on bâtit les murs d'Agrigente. Les cendres de Minos furent renvoyées en

Crète. Mais , comme leurs vaisseaux avaient été brûlés par les Sicanien , les Crétois s'établirent en Sicanie.

La fécondité et les agrémens du pays y attirèrent bientôt leurs voisins. Un peuple entier, appelé Sicilien par des historiens grecs , passa le détroit sur des radeaux , et transporta ses femmes et ses enfans en Sicanie. Le nom de ce peuple tirait son origine de Siculus , un de leurs anciens chefs. Le temps de l'entrée des Siciliens dans cette île est à peu près 1284 ans avant Jésus-Christ. Il y eut de grandes guerres entre eux et les anciens habitans , qui finirent par un traité où les limites des deux peuples furent réglées. Le nom de Sicanie est resté à un canton situé en Pachinum et Lylibée.

Pendant que les Siciliens et les Sicanien se faisaient une cruelle guerre , dont la Sicile était le théâtre , Æole régnait avec beaucoup de justice dans l'île de Lipari. Il avait six fils , qui imitaient la sage conduite de leur père. Leur grande réputation engagea les deux peuples à convenir qu'ils mettraient bas les armes , et qu'ils choisiraient pour rois les fils d'Æole. Ces princes ne dégénérèrent pas de la justice et de la piété de leur père. Leurs enfans succédèrent à ses états. Cette famille régna pendant plusieurs générations. Lorsqu'elle vint à s'éteindre , les Siciliens donnèrent la royauté aux principaux d'entre eux ; mais les choses

ne se passèrent pas tranquillement ; ils eurent de longues guerres civiles , parce qu'un grand nombre d'ambitieux prétendaient à régner.

Les Phéniciens , les plus habiles navigateurs du monde , et qui parcouraient sans cesse la Méditerranée , ne manquèrent pas de faire des établissemens dans un pays tel que la Sicile. Comme ils n'avaient d'autres vues que de s'enrichir , ils se contentèrent de demeurer sur les côtes , d'où ils faisaient passer leurs marchandises dans les terres , et où les Siciliens leur apportaient ce qu'ils avaient à vendre. De savans Siciliens prétendent que ce furent des Phéniciens , avec plusieurs Juifs et quelques habitans de Damas , qui bâtirent la fameuse ville de Palerme.

De malheureux Troyens , après la ruine de leur patrie , voulant échapper à la fureur des Grecs , vinrent chercher un asile dans la Sicile , et y furent reçus avec humanité. D'autres , avant cette époque , s'y étaient déjà établis , et voici à quelle occasion. Un prince troyen , nommé Phænodamas , encourut la disgrâce du roi Laomédon , qui le fit mourir avec ses enfans mâles. Mais ayant épargné ses filles , il donna ordre qu'on les transportât très-loin. Elles furent menées en Sicile par des marchands phéniciens , et elles y furent avantageusement mariées , des Troyens s'étant embarqués avec elles pour devenir leurs époux.

Il y avait cependant des Grecs en Sicile long-temps avant la prise de Troie. La troisième année de la cinquième olympiade, 750 ans avant Jésus-Christ, Archias, corinthien, de la race d'Hercule, fonda Syracuse. Athénée dit qu'il y avait dans cette colonie un Corinthien, appelé Æthiops, qui vendit son lot pour un gâteau fait avec du miel, tant il avait mauvaise opinion de cet établissement. Des auteurs prétendent que Syracuse fut ainsi appelée d'un étang voisin, nommé Syraco. Cent cinquante-trois ans après la fondation de Syracuse, deux chefs grecs conduisirent une colonie à Agrigente, qu'ils nommèrent ainsi à cause du fleuve Acragas, sur le bord duquel elle est bâtie.

Des Messiniens, nés en Italie, sont les fondateurs de la ville de Messine, à laquelle ils donnèrent leur nom. Anaxilas, leur chef, gouverna cette nouvelle ville avec beaucoup d'équité. On a prétendu qu'avant lui il n'y avait point de lièvres en Sicile, et qu'il y en porta le premier; ce qui engagea à mettre un lièvre sur les anciennes médailles de Messine.

Le commerce que les Sicanien et les Siciliens eurent avec les Grecs, leur en fit prendre les mœurs et la langue, et on ne tarda pas à donner le nom de Siciliens indistinctement à tous les peuples qui habitaient dans la Sicile,

III. *Principaux poètes, philosophes, historiens, et grands hommes anciens qui ont fleuri en Sicile.*

Les Grecs, en s'établissant en Sicile, y portèrent avec eux l'amour pour la poésie ; elle y fut cultivée avec tant de succès, que les poètes de cette île se firent une grande réputation. Stésichore est le plus ancien, et il était contemporain de Phalaris vers 664, avant Jésus-Christ. Parmi les lettres attribuées au tyran de la Sicile, il y en a une adressée aux citoyens de la ville d'Himère, après la mort de Stésichore, par laquelle ce tyran les exhorte à faire bâtir un temple en l'honneur de ce fameux poète. Il leur offre de l'argent et des ouvriers pour travailler à la construction de cet édifice, et il les sollicite de déposer les poèmes de Stésichore dans tous leurs temples. On lui érigea dans Himère, sa patrie, une très-belle statue, décrite par Cicéron. Ce grand orateur nous apprend que le poète était représenté sous la figure d'un vieillard vénérable, tenant un livre en main.

C'est dans la Sicile qu'est née la poésie pastorale, qui, comme l'a remarqué Fontenelle, doit être la plus ancienne de toutes les poésies, parce que la condition de berger est la plus ancienne de toutes les conditions.

Il n'en était pas de même des anciens bergers comme de ceux d'à-présent. Dans les

premiers temps , où le luxe n'avait point encore corrompu les mœurs , la vie pastorale , loin d'être dédaignée , était souvent le partage des fils des seigneurs et des rois.

Il est plusieurs sentimens sur l'origine des bucoliques ou vers champêtres. Nous n'en rapporterons qu'un seul. Il y avait eu une sédition à Syracuse , dans laquelle plusieurs citoyens avaient été tués. La paix , qui succéda à ce temps de trouble , fut regardée comme l'ouvrage de Diane. Les paysans couvrirent d'offrandes ses autels , et célébrèrent ses louanges : c'est là ce qui donna lieu aux bucoliques. Théocrite , né à Syracuse , passe communément pour le plus célèbre de tous les poètes grecs qui ont fait parler les bergers. Le plus grand éloge qu'on puisse en faire , c'est de dire que Virgile le regardait comme son maître.

Quelques auteurs donnent l'honneur de l'invention de la comédie à la Sicile. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'Épicharme , de Syracuse , fut le premier qui donna de la régularité à ce genre de poésie , qui devrait contribuer beaucoup plus qu'il ne fait , à la correction des mœurs. Épicharme , regardé par Platon comme le plus parfait auteur de l'ancienne comédie , avait composé cinquante-deux pièces. Les anciens poètes comiques s'étant donnés la licence de nommer par leur nom les personnages vicieux qu'ils traduisaient au théâtre ,

on jugea à propos de réformer la comédie , et de permettre de peindre seulement les vices : c'est cette comédie réformée que l'on appelle *la nouvelle comédie*. Ce genre estimable eut à Syracuse de fort bons poètes, quelques-uns rivaux même de Ménandre.

La Sicile eut aussi ses poètes tragiques. Empedocle, petit-fils du fameux philosophe de ce nom, en composa jusques à quarante-trois. Denys, le tyran, en fit quelques-unes ; l'une d'entre elles remporta le prix à Athènes, aux fêtes de Bacchus,

Plusieurs Siciliens se distinguèrent dans la carrière de l'éloquence. Corax fut le maître de Tisias. On prétend que c'est le premier qui a commencé à se servir d'exorde pour se rendre le peuple favorable ; que s'étant acquis une très-grande réputation, et ayant un nombre considérable de disciples, Tisias l'alla trouver, et lui promit une grande récompense s'il le rendait un habile orateur. Tisias ayant fait de très-rapides progrès sous cet habile maître, déclara à Corax qu'il était résolu d'avoir un procès avec lui pour ne le pas payer. « Si je persuade mes juges, disait-il, je ne vous devrai rien ; et si je ne les persuade pas, vous n'aurez rien à me demander, puisque vous ne m'aurez pas rendu éloquent comme vous me l'aviez promis. » Corax ne fit que rétorquer l'argument. « Je consens à plaider, répondit-il, et je suis sûr de vaincre : car si

les juges décident pour moi, vous devrez me payer ; et, s'ils décident pour vous, vous serez aussi mon débiteur, puisque vous êtes convenu de me payer si je vous mettais en état de gagner un procès. »

Jamais personne n'a parlé avec plus de facilité que Gorgias. Les Léontins, étant attaqués par les Syracusains, députèrent à Athènes Gorgias, leur compatriote, pour en obtenir du secours. La commission était délicate ; mais l'éloquence de Gorgias triompha d'un peuple qui ne pouvait pas résister aux belles phrases. Il fut si bien reçu à Athènes, qu'il prit la résolution de s'y établir pour y professer l'éloquence. Il devint le maître des plus célèbres orateurs. Thucydide et Périclès allaient l'entendre avec admiration. Il prononça plusieurs discours publics qui le firent regarder comme une divinité. On lui érigea une statue d'or à Delphes, honneur qui ne fut accordé qu'à lui seul. Jamais homme ne fut écouté avec plus d'applaudissement que Gorgias. Lorsque cet orateur parlait, les Grecs croyaient entendre le dieu de l'éloquence. Les Athéniens mirent au nombre des fêtes les jours pendant lesquels il avait prononcé des harangues au milieu d'eux. Les Léontins firent frapper des médailles en son honneur ; d'un côté est la tête d'Apollon, et de l'autre un cigne, avec ces paroles : *Gorgias léontin*. Il vécut très-long-temps. A l'âge de cent sept

ans, il se félicitait de ce que la vieillesse n'avait rien de fâcheux pour lui. Étant près de son dernier moment, il se sentit assoupi. On lui demanda comment il se portait. « Le sommeil, répondit-il tranquillement, va me livrer à son frère. »

Les Grecs communiquèrent aux Siciliens l'estime qu'ils avaient pour la philosophie. Les plus fameux philosophes firent des voyages en Sicile, remplie de philosophes, pendant le gouvernement des deux Denys; et l'on vit trois fois le célèbre Platon quitter la Grèce, et s'abaisser jusqu'à devenir le courtisan des plus méchants princes, dans l'espérance de les dégoûter du vice, de leur inspirer l'amour de la vertu, et de contribuer au bonheur de leurs sujets.

Un des plus illustres philosophes, né en Sicile, fut Empedocle, dont les ouvrages étaient si admirés, qu'ils firent douter si leur auteur était un mortel, du moins c'est le jugement que porte Lucrèce. Il s'acquit une telle estime parmi ses compatriotes, qu'ils lui offrirent plusieurs fois la royauté, qu'il refusa toujours. On croit que cet homme célèbre se précipita dans les abîmes du mont Etna, s'imaginant qu'on croirait qu'il avait été enlevé par les dieux si on ne retrouvait point son cadavre; mais ses sandales, qui étaient de cuivre, ayant été rejetées par le volcan, firent découvrir le genre de sa mort.

Parmi les médecins renommés pour leur habileté, la Sicile produisit un médecin plus célèbre encore par sa vanité que par sa science; c'est Ménécrate, de Syracuse. Le hasard, presque autant que son savoir, ayant fait que quelques malades désespérés avaient recouvré la santé par ses remèdes, il souffrit qu'on l'appelât *Jupiter*. Il ne demandait point d'autre récompense à ceux qu'il avait guéris, que de s'avouer ses esclaves; il se faisait suivre de ceux dont la guérison avait été la plus remarquable, et il donnait à l'un le nom d'*Hercule*, à l'autre celui d'*Apollon*, et à un troisième celui d'*Esculape*. Il voyageait avec ces prétendus dieux. On a raconté qu'un jour le roi Philippe pria cet orgueilleux fou à manger avec les dieux qui l'accompagnaient; tandis que les autres convives faisaient très-bonne chère, on l'encensait, lui et ses camarades, et on leur faisait des libations; ce qui fit beaucoup rire toute la compagnie.

Dans la foule des excellens historiens qui ont illustré la Sicile, leur patrie, nous nous contenterons de distinguer le fameux Diodore. Aggrium fut le lieu de sa naissance; il était contemporain de César et d'Auguste. Il composa une Histoire universelle en quarante livres, dont il nous reste une partie. Il voyagea beaucoup, afin de ne point faire de fautes contre la géographie, et d'être au fait des pays dont il parlait. Il fut trente ans à ache-

ver son histoire. Les anciens auteurs ne se pressaient pas, comme ceux d'aujourd'hui, à terminer leurs ouvrages ; ils respectaient le public.

Les beaux-arts furent aussi cultivés avec un grand succès dans la Sicile. Le peintre Démophile, d'Himère, qu'on croit avoir été le maître de Zeuxis, représenta une Alcmène, qui fut généralement admirée. Il la donna en présent aux Agrigentins ; et, par vanité, il n'en voulut point recevoir de récompense, parce qu'il était persuadé qu'on ne pouvait point payer ce tableau ce qu'il valait.

Il y avait à Syracuse la statue d'un boiteux, faite par le statuaire Pythagore, avec tant d'art, que l'on croyait voir effectivement un homme boiteux.

Nous ne devons point oublier l'immortel Archimède, né à Syracuse, d'une famille illustre. Il aimait tant l'étude, qu'il en oubliait le boire et le manger, et qu'il fallait souvent le conduire au bain comme par force ; encore traçait-il, sur les cendres du foyer, des figures de géométrie ; et, étant frotté d'huile, il tirait des lignes avec ses doigts. Ce ne fut que sur les plus pressantes instances du roi Hiéron, son parent et son ami, qu'il s'appliqua à la mécanique, où il excella d'une manière étonnante. Un jour qu'il avait démontré à Hiéron cette proposition, qu'avec une force donnée on pouvait remuer quelque fardeau

que ce fût; ensuite il avança que, s'il y avait une autre terre que celle que nous habitons, il remuerait aisément celle-ci en passant dans l'autre : le roi le pria de lui en donner la preuve, en remuant quelque grand fardeau avec une petite force. Archimède, pour satisfaire Hiéron, prit une des galères du roi, la fit tirer à terre, y fit mettre sa charge ordinaire; et, se tenant à quelque distance, assis à son aise, sans travail, sans le moindre effort, en remuant seulement le bout d'une machine à plusieurs cordages et poulies, il la ramena à lui par terre, aussi doucement que si elle n'eût fait que fendre les flots. Le roi, étonné du prodigieux effet de ces forces mouvantes, pria Archimède de lui faire plusieurs sortes de machines pour les sièges et pour les assauts, propres à la défense ou à l'attaque des places. Hiéron ne fut pas obligé d'en faire usage, la fin de son règne ayant été fort paisible; mais tout cela se trouva prêt lorsque les Romains firent le siège de Syracuse. Archimède les empêcha presque lui seul, pendant trois ans, de la prendre; et même ils ne s'en seraient jamais emparés si les Syracusains n'eussent été trahis. Il avait composé entre autres un miroir ardent, dont il se servait pour brûler les vaisseaux à cent cinquante ou deux cents pieds. Marcellus, général des Romains, ayant surpris Syracuse, ordonna, en entrant dans la ville, que l'on épargnât

Archimède. Mais l'application de ce grand mathématicien à ses études lui coûta la vie. Fortement occupé de la solution d'un problème, il ne sut que Syracuse était prise que lorsqu'un soldat se présenta à lui pour lui ordonner de venir parler à son général. Le philosophe le pria d'attendre un moment, jusqu'à ce qu'il eut fini son opération géométrique; mais le soldat ne comprenant rien à à ce qu'il lui disait, le perça de son épée, l'an de Rome 546, et 208 ans avant J.-C. La mort de ce grand homme pénétra de douleur le général romain. Il traita ses parens avec une distinction marquée, et lui fit élever un tombeau sur lequel on voyait un cylindre et une sphère.

IV. Description des villes principales de la Sicile. Cérémonies religieuses. Palais extrêmement ridicule.

OUTRE les grands ports de Trapani, Syracuse et Messine, qui sont à peu près aux trois angles du triangle, il y en a plusieurs petits à chaque extrémité. Dès qu'un vaisseau ennemi aurait passé devant un de ces havres, les autres pourraient en être avertis dans l'espace d'une demi-heure, au moyen des tours que les Siciliens ont construites pour signaux tout autour de l'île, afin de s'avertir mutuellement des invasions subites que tentent les

peuples de la côte de Barbarie. Ces tours sont élevées sur chaque petit promontoire , à la vue l'une de l'autre. On y entretient toujours des feux prêts à allumer les signaux , et il y a dans chacune une personne chargée de ce soin ; de sorte qu'en moins d'une heure on peut donner l'alarme à toute l'île.

Nous allons commencer par une courte description de Messine , telle qu'elle était avant l'horrible tremblement de terre qui la détruisit en partie , en 1783 : désastre qui laissera de longs et cruels souvenirs.

Il est difficile de se former une idée de la beauté des environs de Messine. Ils n'ont pas autant de grandeur que ceux de Naples , mais ils sont bien plus agréables ; et le quai était magnifique avant le triste événement de 1783. Il était construit en forme de croissant , et environné , dans l'espace d'un mille , d'une file de bâtimens superbes à quatre étages , et exactement uniformes : la largeur de la voie , entre ces maisons et la mer , pouvait être d'environ cent pieds , ce qui formait une promenade délicieuse. La ville jouissait de l'air le plus pur et de la plus belle vue ; elle n'était exposée au soleil que le matin , et le reste du jour ses somptueux édifices lui procuraient de l'ombrage ; elle était d'ailleurs rafraîchie continuellement par la brise du détroit , ce qui la rendait un des lieux le plus frais de la Sicile.

Le havre de Messine est fermé par un petit promontoire ou langue de terre , qui s'avance de l'extrémité orientale de la ville , et sépare ce beau bassin du reste du détroit. La forme de ce promontoire est exactement celle d'une faucille , dont la courbure fait le havre , et le met à l'abri de tous les vents. Les Grecs qui , dans tous les noms qu'ils décernaient , donnèrent aux objets quelques-unes de leurs propriétés les plus remarquables , appelèrent cet endroit *zancle* ou *faucille* , à cause de cette ressemblance frappante ; ils imaginèrent que la faux de Saturne y était tombée , et lui avait donné cette forme. Les Latins , qui n'aimaient pas si passionnément les fables , changèrent son nom en celui de Messine , du mot *messis* (récolte) , pour désigner la grande fertilité de ses champs. C'est un des havres les plus sains et les plus commodes de la terre pour les vaisseaux après qu'ils y sont entrés ; mais en même temps son accès est des plus difficiles. Le gouffre ou tournant de Carybde est près de son entrée , et occasionne souvent dans l'eau un mouvement intérieur si irrégulier , que le gouvernail perd une grande partie de sa puissance , et que les vaisseaux , même avec le vent le plus favorable , ont beaucoup de peine à y entrer.

Il y a sur le port une belle fontaine en marbre blanc , qui représente Neptune tenant Scylla et Carybde enchaînés , sous les figures

emblématiques de deux monstres marins , tels qu'ils sont peints par les poètes.

La petite langue de terre formant le havre de Messine est très-bien fortifiée. La citadelle , qui est une forteresse considérable , est construite sur cette partie qui la joint à la grande terre. La pointe qui s'avance le plus loin dans la mer est défendue par quatre petits forts qui commandent l'entrée du havre : on trouve entre ceux-ci un lazaret et un fanal , pour avertir les marins qu'ils approchent de Charybde , ainsi que celui du cap Péloire est destiné à leur faire apercevoir le Scylla.

C'est probablement de ces fanaux , appelés *pharos* par les Grecs , que l'ensemble de ce célèbre détroit a pris le nom de Phare de Messine.

Il y a , dans tous les environs de cette ville , de belles promenades , où l'on est à l'ombre ; quelques-unes se prolongent jusqu'au bord de la mer , et sont continuellement rafraîchies par la brise du détroit. Les maisons sont grandes et commodes , et la plupart des choses nécessaires à la vie sont à bon marché et en abondance : on y trouve en particulier du poisson , qui passe pour le meilleur de la Méditerranée.

En parlant de Messine , on ne doit point oublier de faire mention de la vénération profonde qu'a pour cette ville le reste de la Sicile , parce qu'elle aida autrefois le comte

Roger à délivrer l'île du joug des Sarrasins. En considération de ce service , les rois successeurs de Roger accordèrent aux Messinois de grands privilèges , dont quelques-uns subsistent encore. C'est à Messine que les Normands débarquèrent , et elle fut la première ville dont ils s'emparèrent , par le secours de ses habitans. Leurs armes victorieuses s'étendirent bientôt ensuite sur toute l'île , et mirent fin pour jamais à la tyrannie des Sarrasins.

Messine a été la proie de deux fléaux terribles. Elle fut presque dépeuplée par la peste de 1743 , qui lui enleva plus de soixante-dix mille habitans , ainsi qu'à son district , dans l'espace de quelques mois.

Le tremblement de terre de 1783 lui fut encore plus funeste. L'enceinte de son port , qui offrait auparavant une suite continue de superbes palais à trois étages , dont l'aspect était magnifique , ne présenta bientôt plus que des ruines. A la réserve des rues les plus larges , toutes les autres furent encombrées des débris de maisons , qui en bouchaient le passage. Des édifices publics , sans doute par leur solidité , résistèrent en partie ; celui que l'on nomme *le Dôme* souffrit le moins ; il est spacieux , d'une architecture gothique ; il a le titre d'église cathédrale : on y voit plusieurs colonnes de granit tirées d'un temple grec antique qui existait autrefois sur le Phare , et

d'élégantes mosaïques faites avec les plus beaux jaspes de la Sicile. Le nombre des bâtimens qui s'écroulèrent fut si considérable, que les Messinois se virent forcés de camper dans des baraques de bois.

La destruction de cette ville si ancienne fut l'ouvrage, non d'un seul tremblement de terre, mais de plusieurs, qui se succédèrent du 5 au 7 février. Celui du 5 causa le plus de désastres. Heureusement qu'il y eut quelques minutes d'intervalle entre la première et la seconde secousse, ce qui donna le temps aux habitans de s'échapper de leurs maisons, et de se réfugier dans la campagne.

A l'entrée du détroit de Messine, sur le rivage de Scylla, une forte secousse s'étant fait sentir à midi, tous les habitans de l'endroit se réfugièrent au bord de la mer; ils croyaient être en sûreté, lorsqu'à la huitième heure de la nuit, une secousse plus terrible que la précédente souleva les eaux à une hauteur formidable, et les précipita sur le rivage. Ainsi furent englouties plus de mille personnes, hommes, femmes et enfans, avec le prince du lieu, sans qu'il en échappât un seul qui pût retourner à leurs maisons désertes, et y pleurer le malheur de ses compatriotes. Ces vagues furieuses s'avancèrent dans le détroit; et, roulant jusque dans le port de Messine, elles coulèrent à fond les vaisseaux qui étaient dans le port, et détruisirent le môle.

Lors des tremblemens qu'éprouva dans le même temps la partie de la Calabre qui est en face de Messine , la première secousse fut pressentie par les chiens , qui se mirent à hurler d'une manière affreuse. Ensuite les hirondelles de mer , et autres oiseaux de ce genre , s'enfuirent dans les montagnes voisines, comme ils ont coutume de faire à l'approche des tempêtes. Un bruit semblable à celui de plusieurs chars roulant avec rapidité sur un pont de pierre , fut l'annonce du désastre : au même instant, un épais nuage s'éleva de la Calabre , centre de la commotion ; elle gagna le phare , et suivit la plage jusqu'à Messine. On pouvait observer sa direction au moyen de l'écroulement successif des édifices : on eût dit d'une mine qui aurait fait explosion depuis cette pointe de terre jusque dans l'intérieur de la ville. Le choc fut violent et le mouvement très-irrégulier. On ne remarqua ni feu ni étincelle. Le lit de la plage s'entr'ouvrit en plusieurs fentes très-profondes. Les pertes de Messine furent immenses. On peut évaluer ces pertes jusqu'à un certain point ; mais comment calculer celle de tant d'églises superbes , de tant de monumens des arts , de bibliothèques , de tableaux , qui faisaient la gloire de Messine ?

Au milieu de tant de bouleversemens et de ruines , telle fut la fidélité et la probité admirable des négocians messinois , qu'il ne s

déclara pas une seule banqueroute parmi eux. En rendant cet honneur éclatant au commerce, ils jetèrent les nouveaux fondemens de la prospérité de Messine , et méritèrent l'estime de leur patrie et des nations étrangères.

Le roi des Deux-Sicules , pour relever cette ville célèbre , l'a exemptée de tout impôt ; il lui a prodigué des sommes considérables , il lui a accordé la franchise de son port , et lui a donné des magistrats du choix de ses citoyens. Tant de bienfaits ont contribué à lui rendre son premier éclat.

Aujourd'hui , cette ville renferme un gymnase , où l'on cultive les sciences et les belles-lettres. Les Messinois ont en général beaucoup d'esprit et sont avides d'instruction. L'on rencontre parmi eux beaucoup de savans , de poètes , d'artistes distingués.

La ville de Palerme , actuellement capitale de la Sicile , est une des plus régulières qu'il soit possible de voir. Les deux rues principales la coupent exactement , et viennent se joindre à la cité , où elles forment une jolie place , ornée de très-beaux bâtimens uniformes. Du milieu de cette place on découvre toutes les rues et les quatre grandes portes de la ville , qui les terminent : la symétrie de cet ensemble produit un effet charmant. Les quatre portes sont éloignées chacune d'environ un demi-mille ; ce sont de très-bons morceaux d'architecture richement décorés. Les rues

plus petites sont ordinairement parallèles aux grandes ; de sorte qu'après quelques momens de marche , on est toujours sûr d'arriver à une des rues principales.

Palerme est située à l'extrémité d'une espèce d'amphithéâtre naturel , formé par des montagnes de roche extrêmement hautes ; mais la plaine entre la ville et ces montagnes est un des cantons les plus fertiles et les plus pittoresques de la terre. On croit apercevoir partout un jardin magnifique , couvert d'arbres fruitiers de toute espèce , et arrosé par des fontaines limpides et des ruisseaux qui , par leurs différens contours , semblent se plaire dans ce lieu de délices. Tant d'avantages ont mérité à Palerme plusieurs épithètes flatteuses. Les poètes l'ont appelée *conca d'oro*, la coquille d'or , pour exprimer à la fois sa situation et sa richesse. On l'a nommée aussi *aurea valle* , *hortus Siciliæ* , vallée d'or , jardin de la Sicile ; et pour exprimer tous ces avantages, on lui a donné, même sur les cartes, l'épithète de *felix* , l'heureuse. Quelques étymologistes prétendent que son premier nom de *Panormus* lui avait été donné à cause de la fécondité de cette vallée , et que ce mot , dans le vieux langage grec , signifie *tout jardin*.

Le nombre des habitans de Palerme est évalué à environ cent cinquante mille. On a trouvé, par un dénombrement fait en 1770, qu'il

y en avait dans toute l'île un million cent vingt-trois mille cent soixante-trois, dont à peu près cinquante mille moines ou religieuses. On compte qu'il y a deux cent soixante-huit mille cent vingt maisons, et conséquemment cinq ou six personnes par chaque maison.

Le blé a toujours été le premier article du commerce de la Sicile, et ce qui en fait la richesse. La manière de ces insulaires de conserver le grain paraîtra un peu singulière à beaucoup de fermiers étrangers: au lieu de l'exposer en plein air, ils ont grand soin de le tenir renfermé. Ils ont creusé pour cet effet, en plusieurs endroits où le sol est sec, surtout près d'Agriente, de grandes cavités ou cavernes dans le rocher. Ils y font un trou au sommet, par où ils versent leur blé lorsqu'il est extrêmement sec. Après l'avoir comprimé fortement, ils bouchent le trou pour le préserver de la pluie, et le blé se conserve ainsi plusieurs années.

Ce qu'on appelle *la Marine*, à Palerme, est un quai superbe, orné de bancs de pierre de distance en distance; d'un côté, il suit les sinuosités des bords de la mer; et de l'autre, il est resserré par les remparts de la ville. Au milieu de ce quai s'élève un petit théâtre, sur lequel, en été, se rassemblent des musiciens choisis, qui exécutent des morceaux de leur composition, ayant pour auditeurs toute la noblesse, qui, régulièrement deux fois par

jour, se rend à *la Marine* pour y respirer le frais.

Plusieurs églises de Palerme sont d'une richesse et d'une magnificence extraordinaires. La cathédrale, dédiée à sainte Rosalie, est un vieux bâtiment gothique fort vaste ; il est soutenu en dedans par quatre-vingts colonnes de granit oriental : on y voit un grand nombre de chapelles, dont quelques-unes sont ornées de métaux précieux et de pierres fines. La principale de ces chapelles est celle de sainte Rosalie, la patronne de Palerme. Les reliques de la sainte sont conservées dans une grande boîte d'argent, très-bien travaillée et enrichie de diamans. On leur attribue plusieurs miracles, et on les conserve comme le trésor le plus précieux de la ville. Elles passent pour avoir la vertu d'écarter la peste, et on croit qu'elles ont souvent préservé les habitans de cette fatale épidémie. On a fait à cette sainte des présens magnifiques ; le plus considérable est une croix ornée de très-gros brillans que lui a donnée le roi d'Espagne. Les tombeaux de plusieurs rois normands de la Sicile sont du porphyre le plus fin ; il y en a quelques-uns qui ont plus de sept cents ans d'antiquité, et qui sont cependant d'un assez bon goût. Vis-à-vis ces monumens, on voit un tabernacle entièrement de lapis lazuli ; il a environ quinze pieds de haut, et il est très-bien décoré.

Tout au haut du mont Pélérino, à quel-



goussier 27 f



que distance de la ville , était la retraite de sainte Rosalie. La montagne pour y parvenir , est très-élevée , et si escarpée , que le chemin qui y conduit est appelé , avec raison , *la scala* , ou l'échelle; elle était même presque regardée comme inaccessible ; mais les habitants de Palerme ont construit à grands frais un beau chemin sur des rochers à peu près perpendiculaires. La sainte est placée au milieu de sa grotte ; elle a sa tête appuyée négligemment sur sa main , et un crucifix devant elle. C'est une statue d'un très-beau marbre blanc et du travail le plus fini , qui est placée dans l'intérieur de la caverne , où l'on dit que mourut sainte Rosalie. Elle représente une jeune fille d'environ quinze ans , d'une figure intéressante , et occupée de la prière avec une extrême ferveur. L'habile artiste a répandu l'expression la plus touchante dans son maintien et sur sa physionomie. Mais ce chef-d'œuvre de l'art est malheureusement couvert d'une robe de brocard d'or et ornée de pierreries. La caverne, propre au recueillement, est vaste et sombre. On a bâti une église aux environs ; des prêtres sont chargés du soin de la desservir , et de recevoir les offrandes des pèlerins. Cinq cents ans s'étaient écoulés depuis la mort de sainte Rosalie , lorsqu'on eut le bonheur de découvrir ses ossemens.

On célèbre tous les ans sa fête à Palerme , dans le mois de juillet , avec des dépenses pro-

digieuses , et les pieuses réjouissances durent plusieurs jours de suite. Tant qu'elles durent, la ville est tous les soirs magnifiquement illuminée ; des milliers de lampions garnissent des pyramides , des arcades peintes et ornées de fleurs artificielles , et un nombre infini de bougies étincellent sur les croisées. Des feux d'artifice, sous différentes formes, éclatent dans les airs, et font succéder la lumière la plus brillante à l'obscurité de la nuit. La fête commence par une pompeuse procession générale , où assistent tout le clergé et les principaux membres du gouvernement ; on y traîne solennellement un char de triomphe, précédé de trompettes et de timbales ; aux trois quarts de sa hauteur, il réunit un nombreux orchestre, qui fait entendre, tous les cent pas, un morceau de musique accompagné de chants en l'honneur de la sainte. Longue de soixante-dix pieds, large de trente, et haute de plus de quatre-vingts, cette énorme machine est surmontée d'un dôme soutenu par six belles colonnes d'ordre corinthien, orné de figures de saints et d'anges, et au sommet du dôme on voit une statue colossale en argent de sainte Rosalie. Toute la machine est garnie d'orangers, de pots à fleurs et de gros arbres de corail artificiel. Mais le spectacle le plus superbe, le plus éblouissant, et qui semble tenir de l'enchantement, c'est celui qu'offre l'intérieur de l'église cathédrale, et qui termine la magnifi-

cence de ces fêtes. Tout l'édifice, murailles, voûtes, colonnes et pilastres, sont entièrement couverts de miroirs entremêlés de papiers d'or et d'argent, et de fleurs artificielles arrangées avec beaucoup de goût et d'élégance; de façon qu'on n'aperçoit pas un pouce de pierre ou de plâtre, et vingt mille bougies sont disposées de tous côtés pour former la plus éclatante illumination. Au milieu de la quantité immense des lumières, il est presque impossible de compter le nombre des lustres, qui surpasse de beaucoup celui de cinq cents.

Environ un mille hors de la ville, un célèbre couvent de capucins attire la curiosité des voyageurs. Il ne s'y trouve pourtant de bien remarquable qu'un caveau fort extraordinaire. C'est un vaste appartement souterrain, partagé en larges galeries, dans les murailles desquelles on a fabriqué de chaque côté un grand nombre de niches, comme si on les avait destinées pour y placer des statues. Elles sont toutes remplies de corps morts dressés sur leurs jambes, et attachés par le dos à l'intérieur de la niche : ces corps ont appartenu à des individus de tous états. Il peut y en avoir trois cents; ils sont revêtus des habits qu'ils portaient de leur vivant, et ils forment, dit le voyageur anglais Brydone, une assemblée très-vénérable. La peau et les muscles, préparés d'une certaine manière, sont devenus

aussi secs et aussi durs qu'un morceau de bois; et, quoique plusieurs y soient placés depuis plus de deux cent cinquante ans, ils conservent à peu près tout l'extérieur des êtres vivans. Les muscles paraissent seulement plus retirés que dans d'autres moins anciens, probablement parce que ces personnes étaient plus exténuées à l'époque de leur mort. On prétend que les corps conservent pendant plusieurs siècles la forme de visage qu'ils avaient lorsqu'ils étaient en vie; et dès qu'on est revenu des premières impressions que font naître ces figures, on ne regarde plus ce caveau que comme une vaste galerie de portraits originaux, faits après la mort par le peintre le plus fidèle. Il faut convenir que les couleurs sont bien fanées, et que le pinceau n'a pas été flatteur; mais il n'importe, c'est le pinceau de la vérité. Ces catacombes pourraient procurer des avantages considérables à la société, et ces orateurs muets feraient à l'orgueil et à la vanité les sermons les plus pathétiques. Sans redouter ces terribles leçons, les habitans de Palerme viennent y rendre des visites journalières à leurs amis défunts, et ils rappellent, avec un mélange de plaisir et de douleur, les incidens de leur vie passée. Ils s'y familiarisent avec la mort, et ils examinent d'avance la société qu'ils voudraient avoir dans l'autre monde. Il est très-commun de les voir choisir leur niche, et essayer si leur corps peut y en-

trer , afin qu'il n'y ait point de changement à faire lorsqu'ils en auront besoin ; et quelquefois , par manière de pénitence volontaire , ils s'accoutument à s'y tenir debout pendant quelques heures.

Pour parler d'objets moins tristes , nous allons faire mention du palais bizarre et ridicule du prince Pallagonia , qu'on voit ou qu'on voyait à Bagaria , petite villette à douze milles de Palerme. Ce prince , possesseur d'une fortune immense , s'est diverti à faire produire , par des artistes généreusement payés , les figures les plus extravagantes. On croit que ces monstres et ces chimères ne lui ont pas coûté moins de 460,000 livres tournois. Il a fait mettre des têtes d'hommes sur le corps de différens animaux , et des têtes de toutes sortes d'animaux sur des corps humains. Quelquefois il a fait une seule figure de cinq ou six animaux qui n'ont point de modèle dans la nature. On voit une tête de lion sur le cou d'une oie , avec le corps d'un lézard , les jambes d'une chèvre et la queue d'un renard ; sur le dos de ce monstre , il en place un autre encore plus hideux , qui a cinq ou six têtes et un grand nombre de queues. Une avenue composée de pareils objets , vous fait voir au haut d'une balustrade tout ce qu'une imagination en délire peut enfanter dans ce genre. Le buste d'un empereur romain en marbre de plusieurs couleurs , avec un double nez , et une cou-

ronne d'épines en guise de laurier , se trouve placé vis-à-vis d'un nègre avec des pieds de cheval. Les quatre parties du monde y sont représentées suivant les emblèmes qu'on a coutume de leur consacrer ; ce sont quatre femmes : l'Europe, avec une tête de cheval ; l'Asie, avec une tête de chameau ; l'Afrique, avec une tête de lion , et l'Amérique, avec une tête de crocodile. Êtes-vous parvenu au milieu de la cour, vous vous croyez transporté dans la chambre défendue de Barbe-Bleue ; cent bustes sans têtes, cent têtes détachées de leurs bustes et répandues çà et là au hasard, feraient de cet endroit un vrai séjour d'horreur, une vraie boucherie, si ces mêmes têtes et ces mêmes corps avaient l'air un peu plus humain. L'horloge est enfermée dans le corps d'une statue ; les yeux de la figure se meuvent avec le pendule, et ils montrent alternativement le blanc et le noir, ce qui produit un effet hideux.

L'intérieur de ce palais répond exactement au dehors. Quelques-uns des appartemens sont très-vastes et magnifiques. On y voit des plafonds en grandes voûtes, qui, au lieu de plâtre au-dessus, sont entièrement recouverts de larges miroirs, joints ensemble très-exactement. Chacun de ces miroirs faisant un petit angle avec celui qui le touche, ils produisent l'effet d'un multiplicande : de sorte que, si deux ou trois personnes se promènent au-dessous, il

paraît y en avoir trois ou quatre cents qui marchent dans la voûte. Les chambranles, les fenêtres et les encoignures, sont garnis de pyramides et de colonnes formées de théières, chandeliers, coupes, tasses, saucières, cimentés ensemble. L'une de ces colonnes a pour base un grand pot de chambre de porcelaine, et un cercle de jolis petits pots de fleurs pour son chapiteau.

Les meubles répondent à toutes ces bizarreries. Dans les dessins des fauteuils, qui sont très-hauts et à l'antique, se trouvent des pointes de fer cachées dans l'épaisseur des coussins. Quelqu'un qui s'appuierait un peu brusquement, risquerait de s'enfoncer ces pointes dans le corps, ou de se percer la tête.

Les bustes de famille sont très-beaux ; ils ont été exécutés d'après quelques anciens portraits, et ils forment une suite respectable. Mais le prince Pallagonia les a fait habiller de la tête aux pieds d'habits de marbre élégans, ce qui produit l'effet le plus ridicule que l'on puisse imaginer. Leurs souliers sont tous de marbre noir ; les bas sont ordinairement en rouge ; les habits sont de diverses couleurs, bleus, verts, etc., avec un riche galon de jaune antique ; les perruques des hommes et les coiffures des femmes sont de marbre blanc, ainsi que leurs chemises, qui ont de grandes manchettes flottantes d'albâtre.

La chambre à coucher et le cabinet de toi-

lette ressemblent à des appartemens de l'arche de Noé ; le prince y a placé toutes sortes d'animaux , même les plus vils ; des crapauds , des lézards , des scorpions , des grenouilles , des serpens , tous travaillés en marbre de différentes couleurs. Il y a aussi plusieurs bustes qui ne sont pas moins singulièrement imaginés. Quelques-uns ont un très-beau profil d'un côté, et de l'autre ce n'est qu'un squelette. Là , vous voyez une nourrice qui tient dans ses bras une figure dont le dos est exactement celui d'un enfant , et qui a le visage ridé d'une vieille femme de quatre-vingt-dix ans.

Nous reprocherait-on de nous être trop étendu sur toutes ces extravagances d'une imagination en délire ? Nous avons voulu faire sentir à nos lecteurs , en multipliant ces exemples de bizarrerie et de ridicule , combien il est dangereux de se livrer au mauvais goût , et de s'écarter des lois prescrites dans les arts , et puisées dans la belle nature. Si le prince Pallagonia s'était piqué de faire un meilleur usage de sa fortune , il se serait acquis la réputation d'un amateur éclairé , d'un homme de mérite ; au lieu qu'on ne pourra jamais penser à lui qu'en se rappelant l'étrange abus qu'il fit de ses richesses.

Nous allons maintenant continuer nos descriptions géographiques , et nous espérons ne plus nous en écarter.

On ne voit plus aujourd'hui que les restes

de la grande Syracuse, cette illustre patrie d'Archimède, cette ville si célèbre dans l'antiquité. Mais combien cette grandeur est anéantie ! Cette orgueilleuse cité, l'émule de Rome, est à présent réduite à un tas de décombres ; on n'y trouve pas même une hôtellerie. Des quatre villes qui composaient l'ancienne Syracuse, il ne subsiste plus que la petite, appelée Ortygie, et située dans l'île de ce nom. Elle a deux milles de tour, et l'on suppose qu'elle contient à peu près quatorze mille âmes. On compte que les ruines des trois autres, Tycha, Acradina et Néapoli, occupaient vingt-deux milles de circonférence ; mais presque tout cet espace est à présent converti en vignobles, vergers et champs de blé : les campagnes présentent néanmoins des murailles, des blocs de marbre brisés, couverts de gravures et d'inscriptions à demi-effacées. Les principaux restes d'antiquité sont un théâtre, un amphithéâtre, plusieurs tombeaux, la latomie, les catacombes et la célèbre oreille de Denys, qu'il a été impossible de détruire. La latomie forme à présent un grand jardin souterrain ; et c'est probablement un des sites les plus beaux et les plus pittoresques que l'on puisse voir. La plus grande partie est à environ cent pieds au-dessous du niveau de la terre, et d'une étendue incroyable. Le tout est taillé dans un rocher aussi dur que du marbre, et qui est une pétrification de coquillages, de

gravier et d'autres corps marins mêlés ensemble. Le fond de cette immense carrière, d'où l'on avait probablement tiré les pierres de la plus grande partie des édifices de Syracuse, est à présent couvert d'une terre extrêmement fertile, qu'aucun vent ne peut enlever, et il est rempli d'une variété infinie d'arbres fruitiers qui portent des fruits en abondance, excellens et d'une grosseur extraordinaire, tels qu'oranges, citrons, bergamotes, pommes de grenade, etc.

Les bienfaits de la nature s'épuisent rarement, et sont loin de ressembler à l'inconstance des hommes. Des observations faites par quelques anciens, et dont la justesse, dit-on, se vérifie encore de notre temps, attestent que, dans aucune saison de l'année, le soleil n'a été invisible pendant tout un jour à Syracuse.

L'oreille de Denys, dans les productions des arts, est un monument qui atteste à la fois la magnificence et la cruauté de ce tyran. C'est une caverne d'une grandeur énorme, creusée dans un roc très-dur, et qui a exactement la forme d'une oreille humaine. Sa hauteur perpendiculaire est d'environ quatre-vingts pieds, et elle n'en a pas moins de deux cent cinquante de long. On assure qu'elle était construite de façon que tous les sons qui s'y produisaient étaient rassemblés et réunis comme dans un foyer. Le tyran avait fait faire, au bout du

tympa, un petit trou qui communiquait à une chambre où il avait coutume de se cacher. Il appliquait son oreille à ce trou, et il entendait distinctement tout ce qui se disait dans la caverne. Dès que cet ouvrage fut achevé et qu'on en eut fait l'épreuve, il fit mettre à mort tous les ouvriers qui y avaient travaillé. Il y emprisonna ensuite toutes les personnes qu'il regardait comme ses ennemies; et, après avoir entendu leur conversation, il jugeait de leur crime, et il les condamnait ou les renvoyait absoutes.

Voilà tout ce qui nous reste de Syracuse, ville si riche et si puissante, dont les forces seules osèrent plusieurs fois résister aux armées de Carthage et de Rome, qui repoussa des flottes de deux mille voiles et des armées de deux cent mille hommes; en un mot, cette cité orgueilleuse et superbe n'est plus aujourd'hui qu'un misérable bourg. Le temps et les vicissitudes de la fortune renversent les villes et les empires, et il existe des hommes qui croient jouir d'un bonheur ou d'une grandeur inaltérables!

Catane, détruite plusieurs fois par les éruptions de l'Etna, et située immédiatement au pied de ce terrible volcan, non loin de la mer, éprouva un événement fort singulier. Elle avait toujours eu besoin d'un port, jusqu'à une éruption qui se fit dans le seizième siècle, et elle reçut alors de l'Etna ce que lui

avait refusé la nature. Un courant de lave se précipitant dans la mer , y forma un môle que jamais on n'aurait pu construire , quelques sommes qu'on y eût employées. Ce havre, qui était sûr et commode , subsista pendant un certain temps , et fut malheureusement comblé et démoli par une éruption suivante. En 1669 , une lave prodigieuse franchit les murailles de Catane , quoiqu'elles aient soixante-quatre palmes de haut (près de soixante pieds), et qu'elles soient très-fortes ; elles ne furent point renversées par ce torrent enflammé , qui , avant de pénétrer dans la ville , s'éleva à cette hauteur , et même au-dessus de leur sommet ; enfin il franchit l'obstacle , et anéantit tout ce qui s'opposait à son passage. Il couvrit de décombres quelques belles fontaines : l'une d'elles était si estimée , que les habitans ont fait creuser à grands frais à travers la lave , et ils ont enfin recouvré la source qu'ils regrettaient. Cette excavation est un ouvrage très-curieux , et digne de l'attention des voyageurs.

Catane est regardée comme une des villes les plus anciennes de l'île , et même de la terre. Ses légendes disent qu'elle fut fondée par les Cyclopes ou les géans de l'Etna , qu'on suppose avoir été les premiers habitans de la Sicile après le déluge ; et quelques-uns des écrivains de ce pays prétendent qu'elle fut bâtie par Deucalion et Pyrrha , après que les

eaux se furent retirées , et qu'elles eurent descendu au pied de la montagne. Son ancien nom était *Catetna* , ou ville de l'Etna.

Elle passe actuellement pour la troisième cité du royaume, quoiqu'elle soit la seconde, depuis que Messine a été presque détruite par la peste. Elle contient plus de trente mille habitans ; elle a une université , la seule de l'île, et un siège épiscopal. Les revenus de l'évêque sont très-considérables , et proviennent en grande partie de la neige du mont Etna. On dit qu'une petite portion de cette singulière marchandise, qui se trouve au nord de la montagne , lui rapporte plus de 24,000 francs. L'Etna fournit de la neige et de la glace non-seulement à toute la Sicile, mais encore à Malte et à une grande partie de l'Italie , ce qui fait une branche de commerce très-importante. Les paysans eux-mêmes , dans ces pays chauds , se régalaient l'été avec des glaces ; et la noblesse ne donne point de repas où elles ne soient servies abondamment. Les habitans disent eux-mêmes qu'une disette de neige serait pour eux plus dangereuse qu'une famine et que la rareté du vin. C'est parmi eux une observation commune , que , sans les neiges de l'Etna , leur île serait inhabitable ; tant cet article de luxe leur est devenu essentiel. L'Etna, qui les rafraîchit en été , les échauffe encore en hiver ; l'immense et inépuisable forêt du volcan fournit du bois à brûler pour la plus

grande partie de l'île. Mais cette montagne occasionne bien des désastres. Le peu qu'épargna dans Catane l'éruption de 1669, fut ruiné entièrement par l'horrible tremblement de terre de 1693. Le plus grand nombre de ses habitants furent alors ensevelis sous les murailles de leurs maisons et de leurs églises. Cependant l'amour de la patrie et l'habitude de vivre dans les lieux où ils étaient nés, les engagèrent bientôt à réparer ce désastre. Toute la ville ne tarda pas à être rebâtie sur un nouveau plan, et elle est beaucoup plus belle qu'elle n'a jamais été. Veuille le ciel la préserver dorénavant des laves et des commotions de l'Etna !

Cette ville renferme plusieurs restes d'antiquité, dont la plupart sont dans un très-mauvais état. Ce qui est le plus entier de ces morceaux d'antiquité, c'est une petite rotonde, qui, ainsi que le Panthéon à Rome, et quelques autres qu'on rencontre en Italie, démontre que cette forme dure davantage que les autres.

La ville d'Agrigente, nommée présentement *Girgeni*, en contient aussi un grand nombre. Son port est célèbre. Situé sur le sommet d'une montagne, à quatre mille de distance du havre, et à environ onze cents pieds au-dessus du niveau de la mer, elle présente de loin un coup d'œil fort agréable. Le chemin pour y arriver est bordé de chaque côté par une rangée d'aloës d'Amérique,

extrêmement gros. Les tiges de cette belle plante ont ordinairement vingt à trente pieds de hauteur, quelques-unes en ont davantage, et elles sont couvertes, depuis le bas jusqu'au sommet, de fleurs qui se terminent en pointe, et forment une jolie pyramide. Cette ville est très-irrégulière et fort vilaine, quoique, vue de plusieurs milles en mer, elle offre une belle apparence, et qu'elle ait l'air presque aussi brillante que Gènes. Comme elle est en partie sur le penchant de la montagne, les maisons ne se cachent pas les unes les autres, et on découvre toute la ville ; mais en y arrivant, on reconnaît avec surprise que l'intérieur ne répond pas à ce joli coup d'œil. Les maisons sont petites, fort laides ; les rues sales, tortueuses et étroites. Elle contient aujourd'hui près de vingt mille habitans. Sa population est bien diminuée, puisqu'on dit qu'autrefois elle n'en avait pas moins de huit cent mille, et qu'après Syracuse c'était la plus grande cité de la Sicile.

Les ruines de l'ancienne Agrigente sont environ à un mille de la moderne. Ainsi que celles de Syracuse, elles sont pour la plupart couvertes en champs de blé, en vignobles et en vergers ; mais les restes des temples sont infiniment mieux conservés que ceux de l'antique Syracuse, et attestent son ancienne magnificence. Il y en a quatre en droite ligne près du rempart méridional : le premier s'appelait *le tem-*

ple de Vénus, dont il subsiste encore presque une moitié ; le second est celui de la Concorde qui peut être regardé comme entier , puisque aucune de ses colonnes n'est tombée ; le troisième temple est celui d'Hercule , qui tombe aussi en ruines , mais il paraît avoir été beaucoup plus vaste que les deux premiers. Près de ce temple , on trouve les restes de celui consacré à Jupiter olympien , que les auteurs siciliens disent avoir été le plus grand du monde , et qui est encore d'une étendue prodigieuse. Il est appelé maintenant *il tempio de' giganti*, le temple des géans , parce qu'ils ne peuvent pas concevoir que de si grosses masses de rocher aient pu être placées dans un édifice par les mains des hommes ordinaires. Les fragmens des colonnes sont encore prodigieux , et ils donnent une grande idée de ce bâtiment. Une statue d'Apollon rendait très-célèbre le temple d'Esculape , dont on voit encore aujourd'hui les ruines. Elle fut enlevée par les Carthaginois , et ces conquérans l'emportèrent dans leur patrie , dont elle fit long-temps l'ornement ; mais Scipion , lors de la destruction de Carthage , la rendit à Agrigente. Quelques auteurs siciliens disent , mais sans aucun fondement , qu'elle fut ensuite transférée à Rome , et qu'elle y existe encore , admirée de tous les connaisseurs , sous le nom d'*Apollon du belvédère*.

Le luxe des Agrigentins n'est pas moins cé-

lèbre que leur goût pour les arts et pour la bonne chère. Platon , visitant la Sicile , fut si frappé du luxe des maisons et des tables d'Agrigente , qu'il fit cette remarque : « Ils bâtissent , dit-il , comme s'ils ne devaient jamais mourir , et ils mangent comme s'ils n'avaient qu'une heure à vivre. »

Des jeunes gens d'Agrigente , des premières familles de la ville , se trouvèrent si ivres après un grand repas qu'ils venaient de prendre dans une des principales maisons , qu'à force de chanceler et de tomber les uns sur les autres , ils imaginèrent qu'ils étaient en pleine mer , assaillis par une tempête , et ils se crurent dans le danger le plus prochain de périr. Ils décidèrent que la seule manière de sauver leur vie était d'alléger le vaisseau , et , d'un commun accord , ils jetèrent par les fenêtres les meubles les plus riches des appartemens , au grand contentement de la populace ; ils ne cessèrent leur extravagance que lorsque la maison fut entièrement dégarnie. Cet édifice , en mémoire de cette folie causée par l'excès du vin , fut appelé dans la suite *le trirème* ou le vaisseau.

Brydone , qui rapporte cette anecdote ancienne d'après Elie , ajoute qu'il connaît à Dublin beaucoup de ces *trirèmes* , et qu'il n'est pas rare d'y voir des exemples de cette frénésie , que les habitans appellent *jeter la maison par les fenêtres*.

Les anciens auteurs , qui reprochent aux habitants d'Agrigente le vice de l'ivrognerie , vice méprisable et honteux , louent en même temps leur hospitalité. Il n'y avait pas en Sicile une cité où elle fût plus en honneur. Plusieurs nobles plaçaient aux portes de la ville des domestiques pour inviter à venir chez eux les étrangers qui arrivaient.

Diodore , lorsqu'il fait mention du luxe d'Agrigente , dit que les grands vases où l'on mettait de l'eau étaient ordinairement d'argent , et que les litières et les voitures étaient le plus souvent d'ivoire et magnifiquement ornées. En parlant des richesses de ces citoyens , il rapporte que l'un d'entre eux , revenant victorieux des jeux olympiques , entra dans la ville suivi de trois cents chars traînés chacun par quatre chevaux blancs richement caparaçonnés. Le même auteur dit que leurs chevaux étaient fort estimés dans toute la Grèce par leur beauté et leur agilité. Pline nous apprend qu'on rendait les honneurs funèbres à ceux de ces animaux qui avaient été souvent victorieux dans les jeux , et même que pour éterniser leur mémoire , on leur élevait de superbes monumens. Timée , autre auteur ancien , confirme ce fait ; il dit avoir vu à Agrigente plusieurs pyramides en forme de sépulcres qu'on leur avait érigées ; et il ajoute que , lorsque ces animaux étaient devenus vieux et incapables de servir davantage , on en prenait très-grand soin

pendant le reste de leur vie. Les peuples modernes devraient bien adopter cet usage. Ils ont l'ingratitude d'abandonner dans sa vieillesse le coursier noble et intrépide qu'on a vu partager la gloire des rois et des grands capitaines.

Phalaris, le plus cruel des tyrans, régnait dans Agrigente 565 ans avant Jésus-Christ. Mélanippe et Cariton, liés par le plus tendre sentiment, avaient conspiré la mort de cet effroi de l'humanité, sans songer qu'ils devaient attendre que le ciel en fit justice. Cariton, espérant sauver son ami des dangers de ce projet, voulut l'exécuter seul. Au moment où il tentait de poignarder le tyran, il fut saisi par les gardes, et on le livra sur-le-champ aux plus affreuses tortures pour lui faire révéler ses complices. Il les supporta avec un courage héroïque. Mélanippe, informé de la situation de son ami, courut vers le tyran, et l'assura qu'il était seul criminel, que Cariton n'avait agi qu'à son instigation. Il lui demanda de souffrir les supplices destinés à son ami. Phalaris, frappé de tant d'héroïsme, leur pardonna à tous deux.

Il ne nous reste plus qu'à faire mention de deux villes de l'intérieur. Melilli est peu de chose en elle-même, mais elle est célèbre en Sicile à cause des fabriques de sucre qui y subsistaient, ainsi qu'à Avola, qui n'en est pas éloignée. Les Siciliens, par tradition, affirment que les cannes à sucre ont été transportées de

leur pays aux Canaries , où les soins et l'intelligence les ont si bien fait profiter.

Salemi ou Salerni , qui peut contenir mille habitans , n'a rien de remarquable que d'avoir été le théâtre d'un phénomène étonnant , qui , tout terrible qu'il paraît d'abord , n'occasiona pourtant aucun mal. En 1740 , la terre manqua tout à coup sous cette ville , emportant dans sa chute des bâtimens , des murs et des métairies entières , sans rien renverser , quoiqu'il y eût des maisons qui se trouvèrent à plus de cent pieds de profondeur au-dessous du niveau qu'elles avaient occupé. Ce qu'il y a même de particulier dans cet engloutissement subit , c'est qu'il arriva sans aucun des préliminaires qui annoncent ordinairement de pareils phénomènes ; il n'y eut ni tremblement de terre , ni la moindre secousse , ni vents souterrains , ni débordement d'eau. Deux couvens souffrirent seuls un assez grand dommage de cet événement ; le reste des maisons n'éprouva qu'un changement de position : telle qui occupait une hauteur se trouva dans la plaine , et telle autre , du niveau de la campagne , fut portée et établie à demeure au fond d'un précipice.

V. *Caractère, Mœurs et Usages des Siciliens.*

UN pareil événement dût être regardé comme un miracle par un peuple très-religieux. Les connaissances dogmatiques et scolastiques constituent en Sicile la majeure partie des études

de la jeunesse ; la jurisprudence y tient le second rang et a produit les sujets les plus célèbres en ce genre. Les mathématiques occupent la troisième place ; mais les progrès des nationaux sont encore bien faibles dans cette partie. Après les sciences exactes, l'étude des langues mortes y est soigneusement cultivée , surtout celle des Grecs et des Arabes, à cause des rapports qui existèrent autrefois entre ces deux nations. La philosophie est enseignée dans toutes les écoles ; mais les professeurs sont encore hérissés des mots barbares et des phrases intelligibles des siècles anciens. L'histoire naturelle et la chimie n'y sont connues que de nom, quoique des professeurs soient payés pour l'enseigner. La poésie a toujours eu des charmes inexprimables pour cette nation , qui la cultive avec passion , et qui a publié des poésies dignes d'être plus connues qu'elles ne le sont. En général les Siciliens sont très-portés pour la musique , et ont pour l'harmonie et le chant le goût le plus vif. Ils sont naturellement éloquens, quoiqu'ils ne s'appliquent à cette science que par rapport au barreau , et avec d'autant plus d'ardeur qu'on peut leur reprocher d'aimer trop les procès.

Ils conservent quelques usages des Espagnols ; mais ils n'ont pas leur gravité ni leur caractère taciturne. Ils sont extrêmement animés dans la conversation , et leurs gestes sont si justes pour l'ordinaire , et expriment si bien leurs

sentimens, que, même sans entendre ce qu'ils disent, on devine aisément le sujet de leurs discours.

Le Sicilien est pour l'ordinaire d'une taille médiocre, robuste et bien proportionnée; la tête ovale, la physionomie spirituelle, l'œil vif, le teint olivâtre, les cheveux châains-bruns. Il est pénétrant, actif et capable de réussir dans tout ce qu'il entreprend, lorsqu'il y est bien déterminé. Il est prodigue et généreux; calculant ses revenus par sa façon de penser, il n'écoute guère les conseils d'une sage économie, et se ruine souvent; égoïste à l'excès, il ne hait pas pour cela les hommes: au contraire, il est capable de l'amitié la plus tendre et des sacrifices les plus héroïques. Chez lui tranquille, insouciant dans ses foyers, il semble ne s'occuper que de lui seul; mais est-il revêtu d'un emploi public, chargé de combattre pour sa patrie, il n'est plus le même homme; il devient citoyen zélé, chaud patriote, et consomme son bien et verse son sang, s'il le faut, en faveur de la cause qu'il doit défendre. Tous les esprits se réunissent quand il s'agit de l'intérêt général, de la gloire et de l'honneur de la nation. « Heureux peuple, s'écrie M. le comte de Borch, dont les défauts mêmes deviennent des vertus au besoin! Chérissant sa patrie et plein de sa grandeur passée, ajoute-t-il, le Sicilien est très-susceptible d'amour-propre, et a de soi la plus haute opinion. »

En général, les femmes sont très-bien en Sicile; profil grec, œil vif, regard spirituel, démarche aisée, port noble, pied petit, beaucoup de finesse dans l'esprit, une prévenance et une honnêteté peu communes, et les manières les plus séduisantes.

Les dames de Sicile se marient à treize ou quatorze ans, et elles sont souvent grand'mères avant d'en avoir trente, mais sans rien perdre de leurs charmes naturels, et des talens qu'elles ont acquis.

La noblesse est très-nombreuse à Palerme; l'abus des titres de prince et de duc y entretient un très-grand luxe; chacun se croit obligé de soutenir le même train dans sa dépense. Si cet abus est ruineux pour les maisons moins en état de figurer, il nourrit une quantité de pauvres, qui se trouveraient désœuvrés dans un pays sans manufactures, et où l'abondance du terroir inspire beaucoup de paresse et de répugnance pour le travail. Les cortéges et les domestiques sont très-nombreux à Palerme; les livrées, à force d'être riches, y sont très-bizarres. Chaque noble a dans sa première antichambre un tableau de douze à quinze pieds de haut, représentant son arbre généalogique; ce tableau est surmonté d'un dais de velours galonné en or. Les pages et les écuyers fourmillent. Il y a des maisons qui ont jusqu'à six coureurs et plusieurs équipages superbes. Le même luxe règne dans l'intérieur des palais; on croirait n'avoir qu'un petit appartement s'il

n'était composé que de cinq ou six pièces; dix, douze, quinze chambres de suite forment l'appartement ordinaire d'un seigneur. On est tout étonné de voir la plupart de ces appartemens meublés en damas, en tapisseries de haute lisse, misérablement garnis de chaises de cuir ou de paille, sales et déchirées : c'est un contraste dont il n'est guère facile d'exprimer la cause.

Les cadets des nobles s'appellent *don*, et les filles *donna*. L'aîné prend ordinairement le titre de *comte* ou de *marquis*. Un des titres les plus ordinaires en Sicile, ainsi qu'à Naples, est celui de *prince*. Quoique ceux-ci n'aient été créés que par Philippe II, roi d'Espagne, ils ont rang avant les autres nobles, dont quelques-uns, et en particulier les comtes, font remonter leur origine jusqu'au temps des Normands.

VI. *Description du mont Etna ou mont Gibel.*

Nous avons différé jusqu'à ce moment de nous occuper de cette fameuse et terrible montagne, parce que l'article devant nécessairement être un peu long, nous avons craint qu'il ne fût perdre de vue les détails que nous avons rassemblés sur la géographie physique et historique, auxquels notre relation de l'Etna va mettre le complément.

Les anciens regardaient l'Etna comme une des plus hautes montagnes du monde; ils

croyaient que Deucalion et Pyrrha s'étaient réfugiés sur son sommet en se sauvant du déluge universel. Ils prétendaient que Vulcain forgeait les foudres de Jupiter au sein des feux de l'Etna, et Cérès avait des autels au pied de ce volcan redoutable. S'il est vrai que cette montagne se soit formée d'elle-même, et qu'elle soit sortie du sein de la terre par les efforts du feu, qui a successivement projeté toutes les matières qui s'élèvent actuellement à une si grande hauteur, et qui ont une base si étendue, quelle ne doit pas être l'antiquité de ses premières éruptions!

L'Etna surpasse de beaucoup le mont Vésuve, tant par sa hauteur colossale et l'immensité de sa base, que par ses terribles effets. Sur ses flancs s'élèvent d'autres montagnes inférieures, sorties de son propre sein; il en est telle qui, par sa masse et son élévation, égale le Vésuve. Le plus grand espace parcouru par les laves de ce dernier volcan est de sept milles: on a vu l'Etna porter les siennes à quinze, vingt et trente milles à la ronde. Il ne faut donc pas s'étonner si les voyages au Vésuve sont comptés pour peu de chose, et ne valent guère la peine d'être publiés, lorsque la curiosité n'est pas excitée par une nouvelle éruption de son volcan. Il n'en est pas ainsi de l'Etna: un voyage à son sommet est toujours regardé comme une grande entreprise, soit par la difficulté et la longueur du chemin, qui est de trente milles en partant de Catane (dix lieues), soit à cause

des divers degrés de température par lesquels il faut passer, et qui font éprouver les excès opposés du chaud et du froid : d'ailleurs combien d'obstacles ne faut-il pas surmonter, et que de dangers ne faut-il pas courir !

L'histoire nous a transmis les époques de trente et une éruptions de l'Etna arrivées avant et depuis l'ère chrétienne. Il est à présumer que plusieurs autres ont eu lieu dans des temps antérieurs à l'Ecriture. La plus ancienne, connue dans l'histoire, est celle dont parle Diodore sans en fixer l'époque. Cette éruption força les Sicanien, habitans de la Sicile, à désertir la partie orientale de l'île, et à se retirer dans la partie occidentale. Thucydide parle de trois autres éruptions de cette montagne ; mais il ne rapporte point la date de la première ; il dit seulement qu'elle arriva peu de temps après l'établissement des colonies grecques en Sicile. Eusèbe en fixe l'époque au temps de Phalaris. La seconde, dont Thucydide fait mention, éclata vers la soixante-quinzième olympiade. Une médaille fut frappée à cette occasion pour conserver le souvenir d'un acte de piété filiale : deux jeunes gens enlevèrent du milieu des flammes les auteurs de leurs jours. Ils se nommaient Amphinomus et Anapius. On leur éleva, à Catane un temple, et ils y reçurent les honneurs divins.

La troisième éruption dont parle Thucydide exerça ses ravages vers la quatre-vingt-

huitième olympiade : c'est à peu près le siècle où écrivait Pindare.

On voit , lors des fureurs de ce volcan , d'énormes rochers de feu lancés à la hauteur de plusieurs milliers de pieds , avec un bruit infiniment plus terrible que celui du tonnerre. Mais les éruptions des laves sont beaucoup plus effrayantes et plus dangereuses : le beau pays près d'Hybla était autrefois célèbre par les charmes que la nature y avait répandus et par l'excellence de son miel ; il a été plusieurs fois ravagé par des pluies de cendres et des laves aussi destructives. Il avait peu à peu repris sa fécondité ; mais à la malheureuse époque de 1669, il fut submergé de nouveau par une mer de feu , et réduit à la plus déplorable stérilité. Cependant la lave , dans son cours funeste sur ce beau canton , a laissé plusieurs petites îles ou mondrains , qui montrent encore ce qu'il fut jadis. Ces petits districts , couverts d'une végétation abondante , environnés et rendus presque inaccessibles par de vastes champs d'une lave noire et escarpée , présentent une singulière apparence. La montagne où se fit la première irruption qui enterra toute cette contrée , est connue sous le nom de Montpelieri. Elle est d'une forme sphérique , et sa hauteur perpendiculaire n'est pas de plus de 300 pieds ; mais elle est si parfaitement régulière de chaque côté , et elle est si richement revêtue de fruits et de fleurs , qu'on ne peut se lasser

de la contempler. Son cratère, dont le feu est éteint depuis des siècles, est d'une grandeur proportionnée à la montagne, et il est creusé exactement comme le fourneau de pipe le mieux fait.

Cette terrible éruption de 1669, après avoir ébranlé tout le pays des environs pendant quatre mois et formé une très-grosse montagne de pierres et de cendres, fit éclater la lave à peu près à un mille au-dessus du Montpelieri; et, descendant comme un torrent enflammé, elle vint frapper contre la montagne, et la troua à une très-grande profondeur sans nuire à sa forme, ni à sa solidité; elle se partagea ensuite en deux branches qui environnèrent la montagne et se rejoignirent sur son côté méridional; elle ravagea tout le pays qui est entre Montpelieri et Catane, s'éleva au-dessus des hautes murailles de cette ville et versa son torrent de feu dans l'Océan. On assure qu'elle détruisit en son chemin les possessions de 30,000 personnes, qui furent réduites à la mendicité. Elle changea des vallées en collines, et combla un lac étendu et profond, dont on n'aperçoit pas aujourd'hui le moindre vestige. Un vignoble appartenant à un couvent de Jésuites se trouva dans le chemin du torrent; le vignoble était formé d'une ancienne lave, probablement peu épaisse, et qui avait au-dessous un grand nombre de crévasses et de cavernes. La lave liquide, entrant dans ces caver-

nes, les remplit bientôt, et souleva par degrés le vignoble; les Jésuites, qui s'attendaient à tous momens à le voir englouti, contemplèrent de loin, avec le plus grand étonnement, tout le terrain qui commençait à se mouvoir. Il fut porté sur la surface de la lave jusqu'à une distance considérable; et, quoique la plus grande partie ait été détruite alors, cependant il en subsiste encore quelques restes.

Cette lave, qui s'était échappée d'un des flancs de l'Etna, inonda un espace de 14 milles de longueur, sur trois ou quatre de largeur.

La base de l'Etna a plus de quarante lieues de circonférence : elle est terminée au sud et au sud-est par la mer; au nord et au couchant, par deux rivières : sa hauteur est de 1672 toises au-dessus du niveau de la mer. Ce théâtre d'incendies, de dévastations et de ruines, offre des tableaux pleins de charmes, et d'autres qui inspirent l'horreur. La nature, en y plaçant les images les plus gracieuses à côté des objets les plus terribles, porte à la fois dans le cœur de l'homme l'effroi et l'admiration.

Toute la montagne est divisée en trois régions distinctes : la région fertile, la région des bois, et la région stérile. Elles présentent à la fois toutes les saisons de l'année, tous les climats de la terre, et toute la variété de leurs productions. La première région environne le pied de la montagne, et forme le pays le plus fertile du monde jusqu'à la hauteur d'environ

14 milles, où commence la région des bois, composée presque entièrement de laves, qui, après un grand nombre de siècles, se sont converties en un sol très-riche. La plaine la plus basse est couverte de champs immenses de lins et de chanvres, arrosés par des ruisseaux. Les collines, que le volcan lui-même a créées, sont tapissées de vignes, et couronnées d'oliviers et d'orangers, au-dessus desquels domine le palmier-dattier. On y cultive aussi l'aloès et la canne à sucre. Les limites qui séparent cette première région de la seconde sont des champs et des scories, les unes antiques, les autres modernes. Les routes qu'on y parcourt sont horribles, et ce n'est qu'après une marche dangereuse qu'on arrive dans la région des bois.

Ici la scène change; c'est un nouveau climat, une nouvelle création. Vous étiez suffoqué par la chaleur, et vous respirez un air doux et frais. Vous marchiez péniblement sur un sol brûlé, raboteux; maintenant vous foulez un gazon rempli de plantes aromatiques qui exhalent sous vos pas mille parfums. Des gouffres qui vomissaient autrefois des torrens de feux se sont transformés en vallons et en bocages; de noirs, d'arides rochers se sont couverts de verdure et de fleurs. Vous parcourez des forêts aussi anciennes que le monde; le frêne, les épines fleuries y forment des dômes de verdure, où règne un printemps éternel. Vous

entendez le bêlement des troupeaux qui animent ces vastes solitudes , et la chanson du berger qui les conduit. Rien de plus pittoresque que la disposition et la forme des bois de l'Etna. L'inégalité du terrain y ménage des bois isolés , des clairières qui multiplient les aspects , et découvrent à chaque pas des scènes plus variées , plus agréables les unes que les autres. Les arbres croissent avec vigueur , et semblent puiser dans un sol trop fertile des forces surabondantes. On voit des châtaigniers qui acquièrent une grosseur monstrueuse : tel est celui des *cent chevaux* , ainsi nommé , parce qu'on peut placer cinquante de ces animaux dedans l'arbre et cinquante à l'entour , à couvert , par la vaste étendue de son ombrage : le tronc a 160 pieds de circonférence. Cet arbre fameux est entièrement creux ; il perd , en vieillissant , ses parties intérieures , et ne s'en couronne pas moins de verdure. Les gens du pays ont construit dans la cavité de son tronc une maisonnette pour faire sécher son fruit.

Après avoir traversé la hauteur de la forêt , qui est d'environ huit milles , et qui forme autour de la montagne une ceinture d'un vert éclatant , on arrive à *la grotte des chèvres* , où ces animaux viennent se réfugier dans les mauvais temps ; sa hauteur , au-dessus du niveau de la mer est de 842 toises. C'est une caverne formée dans une lave antique ; elle offre un asile aux voyageurs qui vont visiter le sommet

de l'Etna ; ils allument du feu à l'entrée. Avertis de leur présence par l'éclat des flammes ou par les ondoiemens de la fumée , les bergers , qui rôdent jour et nuit dans la forêt pendant la belle saison , viennent les voir et leur apporter du laitage. A mesure qu'on s'éloigne de la grotte des chèvres les arbres sont plus rares ; ils se rapetissent et deviennent informes ; bientôt ce ne sont plus que de gros buissons qui décroissent de plus en plus , et disparaissent enfin dans un sable volcanique. Alors on est sorti de la région des bois , et l'on s'avance dans la région stérile , où la zone froide de l'Etna forme un cercle de neige et de glace qui s'étend de tous côtés à la distance d'environ huit milles. Des sentiers rapides , escarpés , coupés par de profonds ravins et des bancs de glace et de neige , conduisent avec des peines incroyables à la plate - forme , au centre de laquelle la montagne élève sa tête effrayante , et vomit des torrens de vapeurs enflammées. Enfin on est en présence du grand cratère de l'Etna , où le froid et l'excessive chaleur ont fondé leur empire. Mais , avant d'y être parvenu , il a fallu gravir cette partie de l'Etna , que l'on doit proprement appeler le cône , dont la hauteur , en droite ligne , est d'environ un mille , et sa circonférence n'a pas moins de dix milles ; il n'est composé que de cendres et autres matières brûlées , sorties de la bouche du volcan. Sa montée , très-roide , est très-iné-

gale , à cause des scories qui la couvrent , et qui , sans liaison entre elles , n'en ont point contracté avec le sol. Ce plancher mobile fuit sans cesse sous les pieds : si l'on avance d'un pas , on recule de deux ; tandis que les scories placées au-dessus , manquant en même temps de point d'appui , s'écroulent sur le curieux , non sans danger de lui fracasser les jambes : trois heures s'écoulent à parcourir de cette manière la cime de la montagne , ou plutôt à se traîner sur elle , en se cramponnant avec les pieds et les mains , perdant haleine , et s'arrêtant souvent pour respirer. Pour comble de désagrément , plus on approche , plus on rencontre d'obstacles ; des soupiraux , ouverts assez près les uns des autres , et qui exhalent une épaisse fumée , se présentent sous vos pas , et l'on ne peut les franchir qu'en risquant de tomber dans des précipices , et qu'à travers les bouffées de fumées chargées de vapeurs sulfureuses qui vous ôtent la respiration. Parvenu au bord du cratère , on est amplement récompensé de ses fatigues et des dangers qu'on a eus. Il a trois milles et demi de circonférence. Le célèbre naturaliste , l'abbé Spallanzani , qui a eu le courage de s'approcher tout près du gouffre , nous apprend que les parois intérieures ont différentes inclinaisons , et sont presque taillées à pic. Elles représentent une espèce d'entonnoir , large à l'ouverture et étroit dans le fond , figure que tous les cratères af-

fectent pour l'ordinaire. Sa surface intérieure est horriblement hérissée , chargée de concrétions d'une couleur orangée , de muriate d'ammoniaque. Le fond est un plan presque horizontal, chamarré de bandes jaunes, qui proviennent du même sel. Ce plan est coupé par une ouverture circulaire, d'où sort la grande colonne de fumée que l'on aperçoit du sommet, et qui peut avoir à son origine vingt pieds de diamètre. Il est possible de distinguer au fond du gouffre une matière liquide, embrasée, dans un continuel, mais léger mouvement d'ondulation, qui bouillonne, tournoie, monte, descend, sans cependant se répandre sur le plan : c'est la lave en fusion qui, du fond du gouffre de l'Etna, s'élève jusqu'à une certaine distance de la bouche du cratère.

Mais un autre spectacle aussi admirable se découvre à l'œil étonné de la hauteur prodigieuse où l'on est placé. L'imagination de l'homme, dit Brydone, n'a jamais pu se représenter une scène si brillante et si magnifique. Il n'y a pas sur la surface de ce globe de lieu où l'on puisse contempler à la fois tant d'objets ravissans. Toute la surface de l'hémisphère semble se réunir en un seul point, sans qu'il y ait aux environs une seule montagne sur laquelle les sens et l'imagination puissent se reposer. Avant le point du jour la lumière des étoiles paraît plus brillante qu'à l'ordinaire ; la voie lactée ressemble à une flamme

pure qui traverse les cieux. Le soleil semble sortir de l'Océan, et s'avance pour éclairer et embellir le plus magique tableau. L'atmosphère s'enflamme peu à peu, et ne laisse entrevoir que par degrés le firmament et notre globe. L'astre du jour traîne, pour ainsi dire, à sa suite une immense étendue de terre et de mer. On voit sous ses pieds les îles Lipari et leurs volcans, dont les sommets sont couverts de fumée. On contemple toute la Sicile comme sur une carte. La vue est sans bornes de tous les côtés, et il n'y a rien qui l'interrompe; de sorte qu'elle se perd partout dans l'immensité.

VII. *Curiosités naturelles et physiques.*

Les anciens et les modernes ont remarqué souvent que dans la chaleur de l'été, après que la mer et l'air ont été fort agités par les vents, et qu'un calme parfait succède, il paraît, à la pointe du jour, dans cette partie du ciel qui est sur le détroit de Messine, un grand nombre de différentes formes singulières, dont quelques-unes sont en repos, tandis que d'autres se meuvent avec beaucoup de vitesse. A mesure que la lumière augmente, ces formes semblent devenir plus aériennes, jusqu'à ce qu'enfin elles disparaissent entièrement un peu avant le lever du soleil. Quelques-uns des auteurs siciliens représentent ce phénomène météorologique comme le plus beau spectacle de la nature. Ils disent que les cieux paraissent

souverain contre les rhumatismes et d'autres maladies.

L'eau du petit lac Naso est fort célèbre par la propriété qu'elle a de teindre en noir tout ce qu'on y plonge ; elle donne cette couleur sans le mélange d'aucun autre ingrédient , quoiqu'elle soit très-pure et très-transparente.

De toutes les productions de la Sicile , l'arbre qui distille la manne passe pour le plus précieux ; il ressemble au frêne , et il est de la même espèce. On fait une incision à l'écorce près de la racine , au commencement du mois d'août , pendant la plus grande chaleur ; il en sort une liqueur épaisse et blanchâtre qui se durcit bientôt au soleil : alors on la ramasse et on la met en caisse. On renouvelle ces incisions chaque jour durant la saison , et l'on a soin de ne faire l'incision que d'un côté de l'arbre , et de réserver l'autre pour l'été suivant.

On a trouvé à Centorbi une espèce de pierre douce qui se dissout dans l'eau : les blanchisseuses s'en servent au lieu de savon ; et, comme elle en a la propriété , on l'appelle *pietra saponara* (pierre de savon).

VIII. *Géographie du royaume de Naples. Mœurs, Coutumes et Usages de ses habitans.*

Le royaume de Naples est borné au nord et à l'ouest par l'état ecclésiastique , et par la mer de tous les autres côtés. Il a environ cent lieues de long , et n'en a que vingt-sept de

large. L'air y est sain , et le terroir d'une fertilité admirable. Ce royaume comprend cent quarante-quatre villes , et quatre millions d'habitans. Le climat est très-chaud. L'hiver s'y fait très-peu sentir ; il gèle rarement dans les plaines , et la neige y est une chose extraordinaire , mais elle l'est beaucoup moins dans les montagnes. On la recueille avec soin , afin de s'en servir au lieu de glace. L'ardeur du soleil commence déjà à se faire sentir au mois d'avril , mais les nuits sont fraîches. La fertilité du terrain est extrême ; il produit en abondance différentes sortes de blés , d'excellens fruits , des oranges , des légumes , de l'huile , du vin , etc. Il est principalement formé de quatre grandes divisions , situées à l'extrémité du continent de l'Italie ; la Pouille , la Calabre , la Terre de Labour et l'Abruzze. Ces quatre principales contrées , par succession des temps , ont été divisées en douze provinces , dont nous allons observer ce qu'elles offrent de plus remarquable. La Terre de Labour a le pas sur toutes les autres , à cause du grand nombre de ses villes , de la fertilité de son terrain , et parce que la capitale du royaume y est située. Nous ne parlerons de cette ville célèbre qu'après avoir parcouru tout le royaume.

Gaëte est une ville de cinq à six mille âmes , située à seize lieues de Naples , et à vingt-huit de Rome. Elle est sur le penchant d'une petite montagne ; le port est commode ; le golfe est

une espèce d'anse qui sert encore pour les vaisseaux , et au fond duquel est un faubourg considérable. Strabon dit que cette ville fut fondée par les Grecs venus de Samos , et qu'ils l'appelèrent *Caieta* , d'un mot qui , dans leur langue , exprimait la courbure ou la concavité de cette côte. Virgile suppose que ce nom lui venait de la nourrice d'Énée , qui y mourut vers l'an 1183 avant notre ère. La ville est isolée , et ne tient au continent que par une langue de terre ; on y entre par deux portes qui sont gardées avec soin. Le château de Gaète est extrêmement fort, il fut bâti par Alphonse d'Aragon , vers l'an 1440 ; Charles-Quint fit entourer la ville d'épaisses et hautes murailles , et on la regarde comme une des meilleures places du royaume de Naples. On voit à Gaète un couvent (la Trinita) situé près d'un rocher , qui , selon la tradition , se fendit en trois parties en l'honneur de la Sainte Trinité , le jour de la mort de Jésus-Christ ; un énorme bloc tombé dans la principale fente du rocher , et qui s'y est arrêté , a servi de base à une chapelle *du Crucifix* , fort petite à la vérité , mais fort élevée , et sous laquelle passe la mer , qui baigne cette fente de rocher. Tous les vaisseaux qui passent devant cette chapelle saluent le crucifix avec vénération , et tirent le canon lorsqu'il y en a sur le navire. On raconte une foule de miracles opérés dans cette chapelle. Il y a des gens qui y font des stations chaque

jour, pendant un mois, une année, et même toute la vie : les pèlerins y accourent de toutes parts. Il faut convenir que l'on ne voit pas d'exemple ailleurs d'une situation semblable à celle de la chapelle du Crucifix. On reconnaît aisément que cette fente a été faite par une rupture violente, car les angles saillans qui paraissent sur un des côtés, répondent aux angles rentrans qui sont sur l'autre.

La Capoue moderne n'est plus l'ancienne ville de ce nom, cette fameuse rivale de Rome, dont les ruines ont servi à sa construction. Elle n'est qu'à cinq lieues de Naples, au bord du Volturno, et contient cinq mille habitans. Elle est entourée de fortifications, et l'on y entretient une garnison considérable ; les étrangers sont obligés d'y décliner leurs roms, et d'essuyer de longues formalités avant que le gouverneur leur permette de séjourner. Capoue a quelque apparence au dehors ; mais lorsqu'on y est entré, on ne trouve qu'une ville pauvre, mal bâtie et mal pavée, et dont les rues sont mal alignées. L'intérieur de la cathédrale est soutenu et partagé par vingt-quatre colonnes de granit de différens modules, et par conséquent rassemblées au hasard. Vingt autres colonnes d'inégales grandeur forment à cette église un péristyle qui l'annonce avantageusement. L'ancienne Capoue était située à une demi-lieu de l'endroit où se trouve la nouvelle ville.

Le couvent du mont Cassin est le plus ancien et le plus célèbre du royaume. Fondé en 528 ou 529 par saint Benoît, dans le même temps à peu près où il institua son ordre et en fixa la règle, il fut détruit par les Lombards en 589, et ne fut rétabli qu'en 718. Rasé en 884 par les Sarrasins, il fut rebâti en 886. Dans le treizième siècle, il essuya beaucoup de désastres, et un tremblement de terre le renversa en 1349. Il est sur une haute montagne, a une belle bibliothèque et d'immenses revenus : il dépend immédiatement du saint siège. L'église abbatiale est la cathédrale du diocèse du mont Cassin ; c'est d'elle que dépendent toutes les églises qui y sont comprises. L'abbé a la juridiction épiscopale dans ce diocèse ; il est le premier baron du royaume, et il a la première place dans l'assemblée générale des états. San-Germano, ville au bas du mont Cassin, contient un palais de l'abbé, une église collégiale, un séminaire, deux couvens de religieuses, et trois autres de moines, hors des murs ; il y a un château sur une éminence au-dessus de la ville. San-Germano fut fondée, vers l'an 866, par un abbé du mont Cassin.

La ville d'Averse fut célèbre chez les Romains par les bons mots, les fines plaisanteries, et par la vie licencieuse de ses habitans. Cette ville ayant été ruinée dans les guerres des barbares, elle fut rebâtie vers l'an 1130

par les Normands , qui firent la conquête de Naples et de Capoue ; on l'appela *Aversa* , parce qu'elle servait à tenir en respect ces deux villes. Elle est petite , mais jolie et bien bâtie. Cette ville est située dans une plaine délicieuse , et au commencement d'une grande avenue qui conduit jusqu'à Naples.

Salerne , dans la principauté citérieure , dont elle est la capitale , située au bord de la mer , dans une plaine entourée de collines fertiles et agréables , a un bon port , mais trop négligé. Elle est fortifiée , et est encore défendue par un château. Outre la métropole , elle a seize églises paroissiales , treize couvens d'hommes et quatorze de filles. L'école de Salerne , érigée dans la suite en université , s'acquît une grande réputation , grâce aux Arabes ou Sarrasins , qui y accoururent en foule sous le règne du dernier prince lombard , et enseignèrent à Salerne la philosophie et surtout la médecine , dans laquelle excellaient alors les Arabes. En 1100 , les médecins de cette école publièrent leur fameux livre en vers latins , traduit dans toutes les langues.

La province nommée Basilicate , ancienne ment *Lucania* , est entourée en partie de l'Apennin , qui , dans cette contrée , se partage en deux branches principales qui vont aboutir à la mer. Il paraît que ce pays a pris son nom moderne à la fin du dixième siècle , ou

beaucoup de Grecs d'Albanie s'étant établis en divers cantons du royaume de Naples.

La ville de Tarente est située dans une presqu'île qui s'avance dans un golfe , et elle lui donne son nom. Son port était autrefois excellent ; à présent , il n'est guère praticable que pour les barques des pêcheurs. Elle a un château fortifié. C'est un domaine royal , auquel est attaché le titre de principauté et le siège d'un archevêché. Il y a dans le golfe de Tarente une source d'eau douce qui sort du fond de la mer ; et l'on prétend que , dans un temps calme , on peut puiser de cette eau à la superficie même de la mer.

La terre de Bari a pour capitale la ville de Bari , bien bâtie , bien peuplée , et qui fait un très-bon commerce. Bari était la résidence des gouverneurs que tenaient les empereurs grecs ou de Constantinople dans la Pouille et la Calabre. Cette ville a huit couvens d'hommes et quatre de filles.

La Capitanatè. Cette province a pris son nom des Grecs , qui donnaient au gouverneur qu'ils avaient dans la Pouille , le titre de *catapan* , c'est-à-dire de gouverneur suprême , d'où est venu , par corruption , le nom de Capitanate. Un de ces gouverneurs sépara ce pays de la Pouille , en forma une province particulière , et y fonda plusieurs villes.

Le mont Gargan est fameux sous le nom de *Garganus* dans les vers de Virgile , et

dans les écrits d'auteurs anciens. Il est fort élevé. On y trouve Monte-San-Angelo, petite ville où l'on rend un culte particulier à saint Michel-Archange, dans une église qu'on a bâtie dans une caverne creusée par la nature au sein d'un rocher. Les pèlerins y viennent en foule. Cette église souterraine est desservie par seize chanoines.

Le comté de Molise est la plus petite province du royaume de Naples. Sous le règne de Grimoald et de son fils Romuald, gouverneur du duché de Bénévent, il vint en Italie un duc des Bulgares, chassé de la Tartarie avec ses sujets. Il pria Grimoald de lui accorder asile et protection. Le roi des Lombards l'adressa à son fils, qui lui céda plusieurs cantons dans cette province, dont on forma le comté de Molisa.

L'Abruzze était anciennement regardée comme une province particulière, dont la capitale était Sulmona; mais Alphonse I^{er} d'Aragon, la divisa et fixa la rivière de Pescara pour borne de cette séparation. Son nom vient de l'ancienne ville de Teramo, qui portait aussi celui d'Abruzzo. C'est de la ville de Chieti ou Teti, anciennement Teate, que prend son nom l'ordre des théatins, fondé par Jean-Pierre Caraffa, en 1524; lequel devint ensuite pape sous le nom de Paul IV, et qui avait été auparavant archevêque de Chieti.

Le canton qui de Capoue mène à Naples , est le plus beau, le plus fertile, le plus agréable de l'Italie ; il a fourni à Virgile le modèle de ses Champs-Élysées. Naples est la reine de ce beau pays (Grosley). Elle est aujourd'hui la seule ville de considération dans un état qui fut autrefois couvert de villes et d'habitans. La grande Grèce , dont les ruines font partie de cet état, n'existait plus dès le temps de Cicéron.

On arrive dans cette belle capitale par une route charmante , large , droite , bordée de grands arbres qui font un ombrage agréable , et qui sont liés par des guirlandes de vignes. On trouve de distance en distance des villages fort bien peuplés.

La ville de Naples est si ancienne , que son origine se perd dans la plus haute antiquité. On a écrit que Falerne, l'un des Argonautes , en avait été le fondateur , environ 1300 ans avant Jésus-Christ, et qu'elle avait été ensuite accrue , enrichie et peuplée par des colonies grecques venues de Rhodes , d'Athènes et de Chalcis. Elle s'appelait autrefois Parthénopé. Un temple fameux de la Syrène qui y fut bâti dans la suite, a donné lieu de dire que Parthénopé , l'une des syrènes qu'Homère chanta dans l'Odyssée , ayant fait naufrage sur cette côte , y avait abordé , et avait formé cette ville en lui donnant son nom. D'autres ont dit que ce nom de Parthénopé , relatif à sa

beauté, lui avait été donné par les Phéniciens, enchantés de sa situation, et on ne peut rien dire de plus naturel, car il n'est pas en effet de plus belle situation que celle de Naples.

Il y avait sur le même rivage une autre ville contiguë, appelée *Paleopolis*, ville antique, dont on attribue la fondation à Hercule. Strabon parle des colonies grecques, auxquelles ces villes durent leur première origine; il nous apprend aussi que les peuples de la Campanie, et ensuite ceux de Cumes, s'emparèrent de Naples. La ville de Cumes était bien plus ancienne et plus puissante; ses habitans furent jaloux de la grandeur et de la beauté de Naples; ils la ruinèrent; mais elle fut bientôt reconstruite par les ordres de l'oracle, et ce fut alors qu'on lui donna le nom de *Neapolis*, ou Ville-Neuve, qu'elle a toujours porté depuis. Ce fut Auguste qui réunit ces deux villes de Néapolis et de Paleopolis en une seule.

On ne peut rien imaginer de plus beau, dit M. de Lalande, de plus grand, de plus orné, de plus singulier à tous égards, que le coup d'œil, de quelque côté qu'on la voie. Cette ville est placée au fond d'un bassin, appelé en italien, *cratere*, qui a deux lieues et demie de largeur et autant de profondeur; il semble presque fermé par l'île de Caprée, qui se présente du côté du midi, et, quoique à sept lieues de distance, termine agréablement la vue. Le côté de ce bassin à l'orient, est orné,

par le superbe palais de Portici , par les villages et les maisons de campagne qui se suivent sans interruption depuis Naples jusqu'au-delà de Portici. Le Vésuve , qui s'élève plus loin , rend ce spectacle plus singulier et plus magnifique. Naples est située au fond de ce théâtre , sur le penchant d'une montagne ; elle embrasse la mer par une vaste étendue de faubourgs , la domine par des châteaux , l'embellit par des maisons superbes distribuées en amphithéâtre depuis le haut de la montagne jusqu'au bas. Ce développement et ce coup d'œil sont une des plus belles choses qu'il y ait au monde ; elle ne peut être comparée qu'à la vue de Gênes et de Constantinople. Du côté du nord , Naples est environnée par des montagnes qui forment une espèce de couronne autour de la ville.

Les portes de la ville ne ferment point : on y entre à toute heure ; il n'y a , comme à Paris , que de faibles barrières à l'entrée des faubourgs. La plus grande longueur de Naples , du nord au sud , est de deux mille trois cents toises. On y remarque cinq châteaux qui , suivant l'ancien usage , ne consistent qu'en de fortes murailles. Celui qu'on appelle le *Château-Neuf* , communique par un corridor , au Palais-Royal , et un de ses côtés va aboutir à la mer ; il a des voûtes souterraines d'une bonne construction , et il est miné. On voit à son entrée un arc de triomphe avec de beaux

ouvrages en sculpture. Le *Château de l'OEuf* prend son nom de sa forme ovale ; il est au bord de la mer , sur un rocher , et assez bien fortifié. Il peut y avoir à Naples quatre cents mille habitans , y compris cent dix mille prêtres , moines et religieux. On compte dans cette capitale quarante-trois églises paroissiales, quatre basiliques, soixante-dix autres églises de prêtres séculiers , cent quarante-neuf couvens, cent quatre-vingt-dix oratoires de confréries, trente-quatre maisons ou conservatoires destinés à recevoir les pauvres et les enfans qu'on instruit dans l'art de la musique , onze hôpitaux , cinq séminaires. La plupart des églises n'ont ni beaux tableaux , ni belles façades ; les mausolées de marbre n'y sont pas aussi vastes qu'à Rome ; mais la beauté et la richesse des ornemens surpassent tout ce qu'on peut voir en ce genre. On évalue à plusieurs millions les pierreries et les ornemens d'autels.

Le port de Naples , qui est à la partie orientale de la ville , est un carré d'environ cent cinquante toises en tout sens, défendu par deux môles, l'un de cinq cents pas de long, et l'autre plus petit. La promenade du môle est agréable et très-fréquentée , surtout à l'entrée de la nuit. Le pavé des rues , formé de larges pierres plates , tirées de la lave du Vésuve , est fort commode pour les gens de pied , mais fort glissant pour les chevaux , surtout dans les rues montantes qui y sont en

grand nombre. Aussi est-il très-ordinaire à Naples de voir des mules ou des chevaux de carrosses qui ne sont point ferrés des pieds de derrière, et des roues de voitures qui n'ont point de cercles de fer : on les défend même pour les gros charriots qui roulent dans la ville. La plupart des maisons, bâties en pierres, sont très-hautes, élevées jusqu'à sept et huit étages ; leurs toits sont plats, et on leur a donné la forme de terrasses bien pavées et garnies de balustres ; en sorte qu'ils peuvent servir de promenades. Ce qui fait un mauvais effet, c'est le grand nombre de petites boutiques et de balcons qui sont la plupart environnés de grillages d'un mauvais goût. L'usage des lanternes contribuerait beaucoup à la sûreté et à l'embellissement des rues ; mais il y a des réverbères devant les principaux palais ; d'ailleurs, les lanternes allumées devant les madones, presque à chaque coin de rue, suffisent dans certains quartiers.

Il est à Naples de superbes fontaines ; une des plus remarquables est la fontaine de Médine, où sont plusieurs statues : au milieu d'un grand bassin s'élèvent trois satyres qui portent une conque marine, au-dessus de laquelle est un vaste Neptune, le trident à la main, jetant de l'eau par les trois pointes du trident. Une autre qui mérite qu'on en fasse mention, est la fontaine des Miroirs (*degli Specchi*), composée de jets

d'eau et de cascades qui forment comme des miroirs.

L'église de Saint-Louis est une des plus belles de cette ville. La figure de saint François de Paule se voit représentée naturellement sur une agate du grand autel ; sa barbe, son capuchon même, avec leurs couleurs naturelles, se sont rencontrés, à ce qu'on prétend, dans l'agate.

Dans la chapelle nommée *Santa-Maria della Pietatella*, on admire une statue fort singulière ; elle désigne la Pudeur ; cette vertu est représentée enveloppée dans un voile depuis la tête jusqu'aux pieds ; on voit la figure comme au travers du voile, supposé assez fin pour en exprimer tout le nu ; les grâces de la physionomie et le moëlleux des traits y paraissent comme si on les voyait à découvert. Cet ouvrage est d'autant plus singulier, que jamais les Grecs ni les Romains n'ont entrepris de voiler en entier le visage de leurs statues, et que l'habileté du sculpteur (Antoine Corradini) en a rendu les effets avec une vérité qu'on aura peine à supposer avant de l'avoir vue.

Le Vice détrompé est aussi une des statues singulières de la même chapelle, on la doit au ciseau de Queirolo ; c'est un homme engagé dans un grand filet, et qui travaille à en sortir avec le secours de son esprit, exprimé par un génie qui lui aide ; le filet est travaillé dans la même pièce de marbre ; cependant il touche

à peine la statue, et le travail de celle-ci est fait au travers des mailles du filet, qui ne lui est adhérent que dans très-peu de parties : c'est, en fait de sculpture, un tour de force sans exemple.

D'un autre côté, on voit un Christ dans le tombeau, couvert d'un voile; ouvrage aussi extraordinaire que les deux précédens, mais qui est de plus une des belles productions de l'art. Il semble que le voile soit humecté par la sueur de la mort, et la figure a toute la mollesse que pouvait exiger le sujet.

Sur le plafond qui est au dedans du cintre du grand autel on a peint une coupole avec sa lanterne (*coupolino*) qui semble recevoir la lumière d'en haut et la transmettre dans la coupole : l'illusion et la perspective y sont parfaites; on ne peut rien imaginer sur un plan qui représente mieux le concave d'une coupole.

Le trésor, ou plutôt la chapelle de Saint-Janvier, dont le corps se conserve sous le maître autel de la cathédrale, est la plus belle partie de cette métropole. Cette chapelle fut élevée en conséquence du vœu fait par la ville de Naples pendant la peste de 1526. Le vaisseau est rond d'une belle proportion et bien décoré; il est porté par quarante-deux colonnes de brocatelle, et environné de niches, dans lesquelles sont les statues en bronze de dix-neuf saints. Au bas des niches on conserve les reliques des mêmes saints dans des bustes ou petites statues

d'argent. Le pavé est de marbre, l'entablement de stuc, orné de dorure ; les embellissemens y sont accumulés de manière à ne pas laisser à l'œil lemoindre repos.

Le trésor que l'on conserve dans cette chapelle et dans la sacristie voisine est immense ; on y voit les présens magnifiques faits par le roi et la reine d'Espagne , lors de leur première visite ; en particulier un calice d'or enrichi de diamans, estimé cent mille francs ; il y a des chandeliers d'argent qui ont dix à douze pieds de hauteur, quarante-une statues en bronze, trente-six bustes d'argent qu'on y expose dans les grandes fêtes , dont plusieurs sont ornés de diamans , surtout celui de saint Janvier. Les églises de Naples sont peut-être plus riches en argenterie que toutes les églises d'Italie ensemble. Dans une niche à porte d'argent, qui est derrière l'autel, on conserve précieusement un ostensor ou reliquaire, dans lequel sont deux ampoules ou fioles de verre ; elles contiennent du sang de saint Janvier, qui fut, dit-on, recueilli par une dame napolitaine pendant le martyre du saint.

C'est avec ce sang que l'on fait plusieurs fois l'année ce qu'on appelle à Naples le miracle de saint Janvier , le sang qui est dur et coagulé, devenant liquide : il faut, pour ce miracle, que la tête de saint Janvier, conservée dans l'église cathédrale, soit apportée près du sang qui doit se liquéfier. Ce miracle s'opère en différentes églises de Naples avec du sang de

saint Janvier, ou d'autres martyrs, et même dans quelques villes d'Italie.

Les catacombes de Saint-Janvier, ainsi appelées parce qu'elles ont une entrée dans cette église, sont justement fameuses. Elles sont bien plus grandes et plus belles que celles de Rome, basses et étroites. Celles de Naples passent pour avoir deux milles de longueur, et il est probable qu'elles servirent de sépulture après qu'on en eût tiré des pierres pour la construction des maisons de la ville. Ces souterrains sont creusés les uns sur les autres. Il y a trois ordres de galeries ou trois étages, l'un au-dessus de l'autre. Depuis l'entrée des catacombes on marche long-temps par une rue droite qui a dix-huit pieds de large, et dont la voûte peut avoir quatorze pieds de hauteur; cette voûte devient ensuite irrégulière, et semble avoir été percée au hasard dans la montagne, ainsi que diverses autres rues plus petites et plus ou moins élevées, dans lesquelles elle communique de tous côtés. Parmi ces différentes salles souterraines, il s'en trouve qui paraissent avoir été des chapelles où l'on récitait des prières dans le temps qu'on enterrait les morts; quelques-unes contiennent des autels de pierre brute, et quelques peintures à fresque, très-mauvaises, d'un goût gothique, mais dont les couleurs sont encore assez vives; elles représentent la Vierge et des saints. Dans toute la largeur des murs on aperçoit des deux côtés une quantité prodigieuse

de cavités percées horizontalement; on en voit quelquefois cinq, six et même sept les unes au-dessus des autres. Ces cavités sont toutes assez grandes pour recevoir un corps humain, mais non un cercueil; il paraît qu'on ne les faisait que sur la grandeur de ceux qu'on devait y mettre, tant les mesures en sont variées; on en aperçoit pour tous les différens âges, et il s'en trouve de si petites qu'elles n'ont pu servir qu'à des enfans. Lorsque les corps y étaient déposés, on fermait l'entrée avec une longue pierre plate, ou avec plusieurs grandes tuiles rapprochées et scellées à chaux et à ciment.

Le plus grand et le plus riche hôpital de Naples se nomme l'*Annunziata*. On y reçoit tous les blessés, les personnes attaquées de maladies aiguës, sans distinction ni recommandation, les enfans trouvés, qu'on y passe dans un tour, les orphelins, les filles repenties, les femmes qui ne peuvent vivre avec leurs maris. Enfin l'opulence de cette maison s'étend à tous les genres de bonnes œuvres; elle entretient des maisons de campagne où l'on envoie les convalescens, soit pour le bon air, soit pour faire prendre les eaux. Il y a même un revenu consacré à acquitter tous les ans des dots plus ou moins considérables que cette maison est obligée de payer pour l'établissement d'un certain nombre de filles. La maison entretient deux chœurs de musique, cent prêtres, trente clercs

de chapelle, et paie tous les maîtres convenables pour l'instruction de ces derniers. On y donne, plusieurs fois l'année, des oratorio ou offices en musique, où l'on entend les *virtuoses* de la maison.

Les exercices religieux ne sont nulle part aussi pompeux et aussi mêlés de musique qu'à Naples. L'octave des fêtes est la partie la plus brillante des églises de Naples; on y entend tout ce que la ville a de plus distingué en musique vocale et instrumentale; et les illuminations, les décorations, la mécanique ajoutent encore à l'éclat de cette dévotion. La solennité de la Fête-Dieu laisse bien loin toutes ces fêtes pieuses et magnifiques, tout l'opéra passe dans les églises les plus opulentes.

Le voisinage du mont Vésuve ne contribue pas peu à entretenir la véritable dévotion à Naples. Le Vésuve, bien moins considérable que l'Etna, est une montagne volcanique d'environ six cents toises de hauteur, et d'une forme pyramidale, située à trois lieues de Naples, et à une lieue de la mer. Elle a environ trois lieues de tour à sa base, et huit cent cinquante toises seulement à son sommet. Que l'étranger qui veut gravir cette montagne ne s'avise pas cependant de demander où est le Vésuve: le peuple ne le connaît pas sous cette dénomination; chacun le nomme simplement le *Somma*, ou la *Montagne*, c'est-à-dire la montagne par excellence. Ses différentes éruptions ont occa-

sioné beaucoup de désastres. Le 24 août de l'an 79 de J.-C., le sommet du Vésuve s'ouvrit tout à coup avec un horrible fracas, et couvrit de cendres et d'une lave brûlante les villes d'Herculanum et de Pompéi ; ces deux cités infortunées restèrent ensevelies sous cent pieds de terres et de laves accumulées successivement ; elles étaient entièrement oubliées lorsque le hasard les fit découvrir dans le dix-huitième siècle.

Il y a trois chemins qui conduisent au sommet du Vésuve ; celui de Résina est le plus fréquenté, mais il est le plus difficile. On emploie environ trois heures pour aller au sommet ; les mulets ou les ânes vont jusqu'à ce qu'on soit arrivé à une certaine hauteur. Parvenu à l'ermitage, on s'y repose quelques instans ; l'ermite reçoit de son mieux les étrangers ; on trouve chez lui du vin, des fruits et quelques rafraîchissemens proportionnés à son état. On grimpe ensuite à pied au sommet par des terres assez bien cultivées, et sur des cendres où l'on enfonce à chaque pas. Il est presque impossible de s'y faire porter, mais on peut se faire traîner ou soutenir par les paysans qui vous conduisent, ou se tenir à leur ceinture en montant après eux ; on recule, on tombe, on se relève ; les souliers et quelquefois les pieds sont déchirés ou brûlés, si l'on rencontre de la lave nouvelle. La plate-forme qu'on trouve après être parti de l'ermitage, était autrefois

sommet du Vésuve , au - dessus de laquelle il y a plus qu'une petite montagne de quatre-vingt pieds de haut , formée dans l'éruption de 1755. Cette plate-forme est presque toute couverte de soufre et de sels qui tombent en efflorescence ; on y voit sortir la fumée par différentes crevasses. Quand on est parvenu au sommet de la petite montagne, on aperçoit le bassin , ou le foyer intérieur, qui est ordinairement embrasé , mais qui change si souvent de forme , qu'il est presque impossible d'en dire quelque chose de précis : avant l'éruption de 1631, cet entonnoir était rempli d'arbres et de verdure ; au fond il y avait une plaine et une espèce de pâturage. En 1737 on n'osait point pénétrer dans le cratère ; mais depuis plusieurs curieux y sont descendus. M. de Châteaubriand est un de ceux qui a montré le plus de hardiesse ; il prétend même qu'il n'y a aucun danger à courir. On a souvent pensé qu'il y avait des communications souterraines entre le Vésuve et l'Etna en Sicile , quoique l'un et l'autre soient séparés par une distance de quatre-vingt lieues. Mais les observations n'ont pu confirmer ce système. Les éruptions ne sont point si redoutables à Naples qu'on pourrait se l'imaginer ; on y croit généralement qu'elles préviennent les tremblemens de terre, et empêchent de plus grands désastres.

Cette sécurité, qui fait braver un voisinage qui peut, d'un moment à l'autre , devenir très-

dangereux , est cause que les Napolitains vivent fort tranquilles , et que leurs amusemens et leurs plaisirs ne perdent jamais rien de leur vivacité. Un de ceux auxquels il trouve le plus de charmes , est , sans contredit , la musique et les spectacles. A Naples , comme sur les théâtres d'Italie , les rôles d'hommes , et surtout d'amoureux , sont assez communément remplis par des femmes ; tandis qu'à Rome , suivant l'usage des anciens Romains , tous les rôles de femmes sont remplis par des hommes. Les acteurs napolitains , ainsi que ceux de la plupart des villes , ne font pas leur unique métier du théâtre. Ils sont ou artisans ou marchands , et se livrent à leur profession les jours qu'ils ne s'occupent point de celle de comédien. Comme les théâtres ne sont ouverts que dans certains temps de l'année , dit Grosley , l'état de comédien n'est qu'un état passager qui ne pourrait nourrir ceux qui s'y consacraient uniquement. Les mœurs publiques gagnent à ces arrangemens , et le théâtre n'y perd rien ; tous ceux qui s'y consacrent jouent pour eux-mêmes autant que pour le public.

La richesse et la magnificence se déploient de toutes les manières à Naples. Les équipages font la plus grande partie du luxe des seigneurs ; les carrosses à quatre ou six chevaux y sont beaucoup plus communs qu'à Paris ; les atelages , en mules ou en chevaux , sont du plus beau choix ; la longueur des traits est une des

principales marques de grandeur et de distinction. La livrée, composée de très-beaux hommes, richement vêtus, traîne des épées d'une énorme longueur, tandis que celle du maître, en forme de poignard, est portée à la boutonnière par le premier valet de pied.

La foule de peuple qu'il y a dans Naples fait qu'on s'y procure des domestiques à peu de frais. Aussi les maisons des gens riches abondent en pages, en laquais, en coureurs ; il n'y a point de dame qui, à la promenade, n'ait des coureurs (*volanti*) aux côtés du carrosse.

Lorsque le soir vous allez dans la rue de Tolède, beaucoup plus populeuse et bruyante que la rue Saint-Honoré à Paris, dit l'estimable Dupaty, la multitude des flambeaux portés par la multitude des coureurs devant la multitude des voitures, vous présente l'aspect d'un grand convoi funèbre.

Les assemblées appelées *conversations* sont magnifiques et très-agréables : on y sert des rafraîchissemens, on y joue, et l'on ne fait point payer les cartes. Les étrangers y sont bien reçus quand ils sont présentés. La noblesse est riche, donne à manger plus souvent que dans le reste de l'Italie, et vit d'une manière pleine d'aisance et d'agrément. Les fêtes de la cour sont magnifiques, le carnaval très-brillant, les mascarades fort singulières. On en fit une en 1778, pour représenter l'entrée du sultan à la Mecque ; il y avait quatre cents

masques , et toute la cour en était. Les habits , les chars , la musique , tout contribuait à former une fête extraordinaire.

La manière de s'habiller est la même qu'à Paris. Les dames qui passent pour avoir le plus de goût sont celles qui se rapprochent le plus de nos modes.

Le sexe est très-laid à Naples, selon Dupaty. La beauté du sexe , dit-il , est une fleur qui demande un air humide et un climat tempéré. Tous ces traits heureux ; que la nature semble avoir choisis pour former la beauté s'altèrent ici très-promptement , attaqués à la fois par le climat , l'éducation et les mœurs. Au reste , ajoute cet auteur, ces mêmes influences, en ôtant la beauté aux femmes , semblent l'avoir transportée aux hommes ; ils sont en général assez beaux ; mais , quoiqu'en dise Dupaty , il est un grand nombre de Napolitaines parfaitement belles.

Les grandes maisons de Naples sont très-riches ; mais il y a des familles où les biens sont substitués à l'ainé ; en sorte que les cadets ont peine à se marier , à plus forte raison les filles. Aussi , dans une maison noble où il y en a plusieurs , quelquefois on n'en marie qu'une , et les autres sont mises dans les couvens dès l'âge de trois ans ; elles n'ont dans la suite que la liberté de choisir la maison où elles veulent s'engager ; et l'habitude du couvent leur fait souvent desirer cet engagement.

Dans le seul couvent de Sainte-Claire , on compte plus de deux cents religieuses , et à proportion dans beaucoup d'autres couvens.

On trouve à Naples des maisons de religieuses pour tous les états , comme pour les filles de marchands , les filles de docteur , et le nombre des religieuses est immense.

La politesse outrée, qui va toujours en croissant à mesure qu'on avance en Italie , est à Naples au dernier période. Tout étranger de quelque considération est traité d'excellence , du moins par les gens du peuple ; un prêtre ôte jusqu'à sa calotte pour saluer une personne à qui il veut marquer des égards ; la paysanne la plus vieille et la plus laide s'appelle *bella donna* , quand on lui parle , et cela ne signifie que bonne femme.

Il n'y a que deux classes d'habitans dans le royaume ; celle de la noblesse et celle du peuple. Le clergé n'en forme pas une particulière, parce qu'il est confondu dans ces deux-là. On ne confère des charges publiques qu'à des membres de l'une des deux classes.

Les Napolitains des dernières classes ont le cou , les épaules , la poitrine et les bras découverts ; tandis que les Italiens , et les Lombards surtout , ont le plus grand soin de tenir ces parties extrêmement couvertes.

Le peuple napolitain n'est pas plus éclairé qu'ailleurs ; sur cent personnes , deux tout au plus savent lire. Il existe des provinces

entières où il n'y a pas de maîtres d'école (Dupaty). Il faut espérer que les soins et les bienfaits du gouvernement feront disparaître cette grossière ignorance.

Le menu peuple crie beaucoup ; il se menace continuellement d'un ton à faire craindre pour sa vie ; cela a rarement des suites ; ils font beaucoup de bruit et peu de mal , à peu près comme les poissardes de Paris , qui se querellent entre elles comme si elles allaient s'arracher les yeux ou leur bonnet, et finissent par se séparer tranquillement.

Il y avait autrefois à Naples quarante mille *Lazzaroni*, c'est-à-dire gens pauvres, dont un grand nombre n'ont point d'état et n'en veulent point avoir ; il ne leur faut que quelques aunes de toile pour s'habiller, deux sous par jour pour se nourrir. Plusieurs couchent sur des bancs quand ils n'ont point de lits : on les appelle même , à cause de cela , *banchieri*. La paresse les rend insensibles à leur misère. Ainsi, les *lazzaroni* travaillent à peine quelques heures dans la semaine , et le reste du temps ils ne font rien. Il est probable que leur nombre a beaucoup diminué depuis que le roi Ferdinand IV fut obligé de quitter Naples pour se retirer en Sicile , et que cette capitale éprouva tant de révolutions jusqu'à l'heureux retour de son souverain.

La populace de Naples est aisée à contenir malgré sa multitude ; il y faut cependant trois

choses : des provisions, des exemples de sévérité, et des fêtes ou spectacles. La cocagne était un de ceux que le peuple désirait le plus; mais, depuis un grand nombre d'années, il a été supprimé. Tous les dimanches de carnaval, on élevait un temple ou bien un amphithéâtre, quelquefois une pyramide en bois avec décoration, garnie, du haut en bas, de pains, de volailles, de poissons, et autres denrées que l'on abandonnait au peuple à l'instant du signal que donnait le canon du Château-Neuf. Les lazzaroni les plus adroits grimpaient aussitôt jusqu'au sommet de l'édifice, et dans peu de minutes il ne restait plus rien.

Dupaty, que nous ne pouvons nous empêcher de citer souvent, accuse les Napolitains d'aimer beaucoup les procès. « Aussi, dit-il, les gens de loi pullulent. On compte pour le seul royaume de Naples (la Sicile à part), c'est-à-dire pour environ quatre millions de justiciables, près de trente mille avocats ou procureurs. Il y en a qui gagnent 50,000 francs par an, non par leur savoir et leur intégrité, mais par leurs talens pour l'intrigue, et leur accès auprès des juges..... Les procès sont innombrables, et durent souvent plusieurs siècles : ils finissent ordinairement, comme les incendies, par consumer les plaideurs..... Les avocats du premier ordre, qui sont au nombre de quatre cents, ont une supériorité mar-

quée. J'ai vu les autres , ainsi que les cliens , leur prendre la main et la baiser. »

Pour éviter , autant que possible , les procès et la misère à la classe la moins aisée , on a établi le *Mont-de-Piété* : l'usure des Juifs en a été moins grande. Ce fut en 1539 qu'on institua à Naples une compagnie afin de secourir les prisonniers pour dettes , en leur prêtant de l'argent ; et l'on attribue la rareté des banqueroutes dans le commerce de Naples aux secours que cet établissement procure à des négocians dans leurs revers. On y prête sur toutes sortes de gages , ou habillemens de soie , de laine et de lin , et sans intérêts pendant deux ans , si la somme empruntée n'excède pas la valeur de dix ducats ; ce qui revient à 43 francs de notre monnaie. Pour de plus grandes sommes , ou pour un temps plus considérable , on exige un intérêt d'environ 4 ou 5 pour cent par an. Les gages se vendent au bout de trois ans , si l'on ne fait pas rafraîchir le billet. On est si convaincu à Naples de l'utilité et de la sainteté de cet établissement , qu'on le nomme dans les actes *Sacro Monte* ; le peuple dit même quelquefois que les gages qui y sont déposés y sont garantis miraculeusement de toutes sortes d'insectes. Le peuple respecte la banque du Mont-de-Piété , au point que , dans les séditions les plus violentes , et dans le temps où l'on pillait impunément par toute la ville , on n'a jamais fait la moindre entreprise contre cette

maison ; les séditieux eux-mêmes y mettaient des sauvegardes , et les administrateurs du Mont-de-Piété y remplissaient leurs fonctions avec autant de tranquillité que si l'on eût été en pleine paix. Les magasins de cette maison sont prodigieux ; ils renferment une infinité de choses , en fait de meubles , bijoux et habits de toute espèce ; comme celui de Paris , on y voit la richesse et la pauvreté d'une ville. La maison fait des aumônes (à Naples) , et marie des filles sur les profits de la banque.

Le boire et le manger sont la première et la plus importante affaire du peuple ; aussi ne peut-on pas faire dix pas dans Naples , sans trouver tout prêts les moyens de satisfaire son appétit en plein air. Là sont de grandes chaudières remplies de macaroni tout préparé , saupoudré de fromage , et en outre orné de petits morceaux de ce qu'on appelle *pommes d'or*.

Tout le monde se rassemble au bord de la mer pendant les soirées d'été pour y manger de la marée , que l'on appelle à Naples *fruits de la mer* , et que les marchands de poisson étalent aussitôt qu'elle sort de l'eau. On mange sur de petites tables qui sont préparées à cet effet ; le pêcheur arrange ses fruits de la mer en amphithéâtre , et l'on choisit ce que l'on veut.

Les marchands de fromage ont une manière d'arranger leurs boutiques qui leur est particulière. L'ornement principal et indispensable

ble , c'est une grande table de marbre blanc , au milieu de laquelle est une plus petite table de même matière , supportée par des colonnes ou par des génies qui tiennent des cornes d'abondance. Le devant de la petite table est orné de bas-reliefs représentant la cène , etc. , ou de proverbes et de sentences , sacrés ou profanes , mais le plus souvent ridicules.

Le vin n'est pas cher , mais il est rarement bon. Le plus souvent il a un goût fade. Il y en a cependant plusieurs autres qui n'ont pas cette mauvaise qualité , entre autres le fameux *Lacryma christi* , que l'on récolte dans les vignes au bas du Vésuve ; il est très-chaud , mais il s'en faut de beaucoup qu'il réponde à sa réputation.

Les amusemens et les dissipations que les Napolitains trouvent dans les rues de leur ville , ne les empêchent pas d'écouter les prédicateurs ambulans. On porte dans les rues une bannière , derrière laquelle est un crucifix ; cette bannière est suivie d'un prêtre en surplis. Il s'approche du môle , choisit l'emplacement qui lui paraît convenable et fait un signal. Le porte-bannière s'arrête , et se tient à quelques pas de lui ; le prédicateur monte sur une pierre , ou sur un banc qu'on lui apporte , plante la croix auprès de lui , et se met à prêcher. Le peuple s'assemble bien vite autour de lui ; tout le monde a le chapeau bas.

L'auditoire ne craint pas d'être incommodé

par le froid , quoique en plein air , sous le ciel le plus pur , et dans un climat où le soleil ranime sans cesse et conserve les beautés de la nature. Sur le môle , un vent de mer empêche l'excessive chaleur : dans les campagnes règne une verdure perpétuelle , et peu d'arbres perdent entièrement leur verdure.

Un des grands inconvéniens du royaume de Naples , ce sont les fréquens tremblemens de terre , surtout très-violens dans la Calabre. Une autre incommodité que cet état a de commun avec les autres parties de l'Italie , c'est une quantité prodigieuse de lézards , parmi lesquels une espèce , dont la couleur est verte , abonde partout , encore plus que les autres , sans cependant faire aucun mal. Ces animaux courent çà et là le long des murailles , et entrent dans les maisons quand ils trouvent les portes ou les fenêtres ouvertes. Les tarentules , qu'on rencontre dans toute l'Italie , sont encore plus connues dans le royaume de Naples. C'est une espèce d'araignée qui tire son nom de la ville de Tarente , aux environs de laquelle on prétend que sont les plus grosses et les plus venimeuses. On appelle *tarantati* les personnes qui en sont mordues ; elles deviennent mélancoliques , sentent des lassitudes , et perdent l'appétit ; leur estomac s'affaiblit , elles crient , soupirent , rient , chantent , pleurent , et font mille autres extravagances. Si on n'y remédie , elles meurent en peu de jours. Le spécifique

le plus ordinaire, c'est la musique, qui met les malades en mouvement, et les conduit, à force de sauts, à la transpiration. Quoique personne ne puisse guère douter de l'existence de cette maladie, de ses dangers et du remède qu'on lui oppose, bien des gens cependant ont cru devoir ranger une partie de ceux qui se disent piqués de la tarentule, ou les *tarantati*, parmi les imposteurs excités par l'avidité du gain. Ce sentiment paraîtra vraisemblable, quand on saura, d'après des témoignages authentiques, que la plupart de ces *tarantati* sont des mendiants : ainsi leurs danses et leurs grimaces doivent être très-suspectes.

IX. *Histoire de la Sicile et du royaume de Naples.*

COMME nous ne nous sommes proposé que d'abrégé les annales de l'histoire moderne de Sicile, ainsi que de celles de Naples, nous allons passer tout de suite à la conquête que les Sarrasins firent de cette première contrée, en ne rapportant que les faits les plus remarquables.

Les Sarrasins, après avoir conquis l'Égypte et l'Afrique, tournèrent leurs vues ambitieuses vers la Sicile. S'ils parvenaient à s'emparer de cette contrée, ils se persuadaient qu'ils pourraient porter leurs armes triomphantes en

Italie , et subjugueraient le reste de l'Europe. Ils étaient moins dominés par l'esprit de conquête , que par l'espoir d'étendre la religion de Mahomet. Un peuple qui joint la valeur au fanatisme , trouble son repos et celui des autres nations : quel mal ne peut-il donc pas faire lorsqu'il est conduit par un ambitieux ? L'an 669 , Moave , calife de Damas , arma une flotte considérable , fit une descente en Sicile ; et , trouvant Syracuse sans défense , dépourvue de garnison , il la surprit sans peine , la mit au pillage , l'inonda de sang ; les églises furent détruites ; il ne fit aucun quartier aux ecclésiastiques qui tombèrent entre ses mains. Il se rembarqua bientôt , dans la crainte que l'empereur de Constantinople ne le fit attaquer par toutes ses forces.

Ils ne firent la conquête entière de l'île qu'en 827 , et encore par la trahison d'un des principaux seigneurs , qui , pour se venger de l'obstacle qu'il éprouvait dans un amour criminel , appela dans sa patrie les armes des Sarrasins et la vit , avec une joie féroce , tomber sous leur joug. Selon toute apparence , les historiens chrétiens ou grecs ont de beaucoup exagéré les traitemens qu'essuyèrent les villes qui crurent pouvoir résister. Lorsqu'ils parvinrent à s'emparer de Sélinunte , disent-ils , au lieu de s'assurer de nouveaux avantages par de bons procédés envers les vaincus , ils



traitèrent les habitans avec une cruauté inouïe ; on les jetait vifs dans des vases d'airain , que l'on avait exposés aux plus grands feux. Peu après ces actes de barbarie , presque toute la Sicile se soumit aux Sarrasins.

La ville de Messine se défendit long-temps contre ces barbares ; mais , ne pouvant plus leur résister , les Messinois se rendirent enfin , l'an 831 ; il fut convenu , dans leur capitulation , que les Sarrasins ne changeraient point l'étendard de la ville , sur lequel il y avait une croix d'or.

Syracuse s'était soustraite à la domination des ennemis de la foi ; elle fut assiégée par une puissante armée , et opposa une vigoureuse résistance. Les Syracusains furent réduits à vivre d'herbes , de cuirs ; on faisait moudre les os des animaux , et on s'en servait en guise de farine ; un boisseau de blé valait cinquante pièces d'or ; un pain de deux onces coûtait une pièce d'or , et on vendait jusqu'à cent pièces une tête de cheval. Il y eut des pères et des mères réduits à manger leurs propres enfans. Après un grand nombre de combats , tant sur terre que sur mer , la ville fut emportée d'assaut , et elle fut traitée avec la dernière inhumanité. On emmena en esclavage les Syracusains qui échappèrent à la fureur de l'épée. Lorsqu'il n'y eut plus rien à piller , on abattit les murailles ; on mit le feu aux maisons. Ainsi fut détruite une des plus célèbres ville du monde ,

qui, depuis cette triste époque, n'a jamais pu recouvrer son ancienne splendeur.

A la fin du dixième siècle, quelques aventuriers normands, issus d'une famille noble, mais pauvres, allèrent en pèlerinage à Jérusalem, suivant la dévotion de ce temps-là; ils passèrent à leur retour sur la mer de Naples, et arrivèrent dans Salerne lorsque cette ville, assiégée par les Sarrasins, venait de se racheter à prix d'argent. Ils trouvèrent les Salertins occupés à rassembler le prix de leur rançon, et les vainqueurs livrés, dans leur camp, à la sécurité de la joie et de l'ivresse; cette poignée d'étrangers reproche aux assiégés la lâcheté de leur soumission; et, dans l'instant, marchent avec audace, au milieu de la nuit, suivis de quelques Salertins, qui osent les imiter; ils fondent sur le camp des Sarrasins, les étonnent, les mettent en fuite, les forcent de remonter en désordre sur leurs vaisseaux, et non-seulement sauvent les trésors de Salerne, mais ils y ajoutent les dépouilles des ennemis.

Les présens dont furent comblés ces braves guerriers, lorsqu'ils retournèrent dans leur patrie, engagèrent d'autres Normands à passer à Salerne et à Bénévent. Les Normands reprirent l'habitude de leurs pères de traverser les mers pour combattre. Ils se distinguèrent dans les armées de plusieurs princes d'Italie, même dans celle du pape. Un duc de Naples est trop heureux de faire alliance avec ce petit

nombre de Normands. Ils fondent la ville d'Averse, entre le territoire de Naples et de Bénévent (1030). C'est la première souveraineté acquise par leur valeur.

Dans le même temps, le hasard voulut qu'en Normandie deux gentilshommes (Osmond Drengot et Guillaume Ripostel) prissent querelle ensemble, et que l'un d'eux fut tué à la chasse par son ennemi, en présence de Richard II, duc de Normandie. Pour se dérober à la colère du duc, qui menaçait de tirer vengeance du meurtre d'Osmond, Ripostel profita des offres faites à toute la nation par les envoyés de Salerne, et passa en Italie avec quatre de ses fils, un de ses frères nommé Rainulfe, et trois cents autres Normands.

Au bruit de leurs exploits, plusieurs gentilshommes normands passèrent encore les Alpes ; de ce nombre furent trois fils de Tancrède, seigneur de Hauteville, près de Coutances, dans la Basse-Normandie : Drogon, Humfroy, et Guillaume, surnommé *Bras-de-Fer*. Gaimar, prince de Salerne, à qui ils rendirent les plus grands services, prit ombrage de leur valeur, et désirait une occasion de se défaire avec honneur de défenseurs qu'il regardait comme pouvant devenir dangereux. Dans ces entrefaites, l'empereur grec, à Constantinople, forma le dessein de reconquérir la Sicile sur les Sarrasins, qui la possédaient depuis deux cents ans, et chargea de

cette expédition Maniacès, gouverneur de la plus grande partie de la Pouille et de la Calabre, qui obéissait encore à l'empire grec, regardé comme une suite de l'empire des Romains. Maniacès pria Gaimar de lui envoyer les Normands qu'il tenait à sa solde, ce que ce prince lui accorda volontiers, ravi de trouver une occasion si honorable de les éloigner de ses états.

Les Normands arrivèrent dans l'île lorsque le siège de Messine tirait en longueur, par la vigoureuse résistance des assiégés (1038); les attaques furent plus vives, et la ville fut tellement pressée, qu'elle fut contrainte de se rendre. Maniacès s'avança dans le pays, et s'empara de toutes les places qui étaient entre Messine et Syracuse. Arcadius, guerrier sarrasin, qui commandait dans cette dernière ville, était la terreur des Grecs et des Lombards, qu'il avait battus plusieurs fois; mais Guillaume, à qui personne n'avait pu résister, alla droit à lui, un jour qu'il était sorti de Syracuse, et lui porta un coup de lance si violent, qu'il le jeta mort à ses pieds. On croit que c'est à cette occasion qu'on lui donna le surnom de *Bras-de-Fer*.

Cependant, une armée d'Africains, au moins de quinze mille hommes, entra en Sicile, et s'approcha des chrétiens, dans l'espérance de les exterminer; mais Guillaume Bras-de-Fer, se mettant à la tête de ses Normands,

à qui le nombre ne fit jamais peur , alla attaquer ces Musulmans présomptueux , et en fit un carnage épouvantable. Les Grecs n'arrivèrent que lorsque les ennemis étaient déjà en fuite. Tandis que les Normands se livraient à la poursuite des barbares , les Grecs demeurèrent sur le champ de bataille , partagèrent entre eux la dépouille des ennemis , et n'en laissèrent qu'une très-petite part à ceux à qui ils étaient redevables de la victoire. Les Normands ne manquèrent pas de se plaindre de l'injustice de Maniacès. Ils étaient déjà très-mécontents que , dans la distribution des gouvernemens des places qui avaient été prises , ils eussent été entièrement oubliés. Ils chargèrent un Italien qui était avec eux , et très-habile dans la langue des Grecs , d'aller faire des remontrances au général. Ce député , nommé Ardouin , vint trouver Maniacès , et , soit qu'il lui ait parlé avec peu de respect , ou que les Grecs ne cherchassent qu'une occasion de rupture pour se défaire de guerriers dont la bravoure et l'humeur inquiète les remplissaient d'inquiétude , il le traita ignominieusement ; non-seulement il lui arracha lui-même la barbe , mais il le fit fouetter autour du camp , et le renvoya couvert de plaies. Les Normands , indignés , voulaient marcher contre les Grecs pour laver dans leur sang un si grand affront , mais Ardouin lui-même les arrêta , et leur persuada que la vengeance la plus convenable

était d'abandonner des ingrats, et d'aller dans la Pouille et la Calabre se dédommager des injustices qu'on leur faisait en Sicile.

Les Normands suivirent son avis; ils feignirent qu'ils ne prenaient aucune part à l'outrage qu'Ardouin avait reçu. Ils repassèrent en Italie. Dès qu'ils y furent débarqués, ils commirent de grands ravages dans les pays qui reconnaissaient encore l'empereur de Constantinople. Ils n'épargnèrent pas même les terres du prince de Capoue et de Salerne, dont ils ne croyaient pas avoir sujet d'être contents. Ils devenaient tous les jours de plus en plus formidables par le grand nombre de leurs compatriotes qui accouraient se joindre à eux, soit de leur pays, soit de la Terre-Sainte, où ils étaient allés en pèlerinage.

Les enfans des deux femmes qu'avait eues le vieux Tancrede, ayant ouï parler des glorieux exploits de leurs frères dans la Pouille et la Calabre, formèrent le dessein de les aller trouver. Il n'en resta que deux en Normandie, encore fut-ce malgré eux. L'ainé est le fameux Robert, surnommé *Guiscard*, d'un mot normand qui signifie *fin* et *adroit*, et qui est encore en usage en Normandie. Roger était le cadet de tous; des historiens prétendent qu'il sortit de son pays accompagné seulement de cinq hommes de cheval et de trente hommes de pied.

Les exploits de ces intrépides guerriers et

de leurs braves compagnons , au nombre de trois ou quatre cents , leur firent conquérir presque toute la Pouille (1041). Le fait paraît incroyable , dit Voltaire ; mais les aventuriers du pays se joignaient à eux , et devenaient de bons soldats sous de tels maîtres. Les Calabrois , qui cherchaient la fortune par le courage , devenaient autant de Normands. Guillaume Bras-de-Fer se fait lui-même comte de la Pouille sans consulter ni empereur , ni pape , ni seigneurs voisins. Il ne consulte que les soldats , comme ont fait tous les premiers rois de tous les pays (VOLTAIRE) ; mais du moins il mérita sa prodigieuse élévation , et toute sa famille s'en rendit aussi digne. Chaque capitaine normand eut une ville ou un village pour son partage.

Les Normands , se voyant bien établis dans la Pouille et dans la Calabre , résolurent d'ajouter la Sicile à leur domination. Ils y étaient excités par la bonté du pays , qu'ils avaient été à portée de connaître pendant le séjour qu'ils y avaient fait. D'ailleurs un motif de religion les y déterminait encore , et ils avaient une extrême envie d'y établir le christianisme. Robert Guiscard fut choisi pour commander cette grande expédition. Plus politique , ou plus modeste que son frère Guillaume , il se fit donner le duché de Sicile par le saint-père (Nicolas) ; et s'engagea à une redevance annuelle payable le jour de Pâques. Mais ce n'était pas à cause de la concession de la Sicile , c'était plutôt

pour témoigner sa reconnaissance au pape, de l'investiture de la Pouille et de la Calabre, sur lesquelles l'église de Rome n'avait cependant aucun droit.

Robert Guiscard, avec le titre de duc de la Pouille et de la Calabre, passa en Sicile dans le temps qui lui parut le plus favorable pour son entreprise. Il n'avait avec lui que trois cents soixante soldats, mais il espérait que les chrétiens se déclareraient pour lui, dès qu'il aurait mis le pied dans l'île. Les Normands étaient accoutumés à faire de grands exploits avec peu de troupes. Ils s'approchèrent de Messine. Le Sarrafin, gouverneur de la ville, en sortit avec une partie de la garnison, croyant être bien sûr de repousser les ennemis. Robert s'attacha à ce chef des barbares, et d'un coup de sabre il le partagea en deux. La troupe du Sarrafin, étonnée, se retira dans Messine. Au bout de quelque temps Roger escalada cette ville, et parvint à s'en emparer (1061). Les Normands tuèrent d'abord tout ce qui se présenta devant eux. Leur chef fit cesser le massacre, et permit seulement le pillage. Un Sarrafin qui avait une sœur d'une beauté admirable la prit par la main pour s'enfuir avec elle. Comme il courait de toutes ses forces, et qu'il s'aperçut que sa sœur ne pouvait pas le suivre, il lui enfonça un poignard dans le sein, aimant mieux la tuer lui-même que de la laisser exposée à la brutalité du vainqueur. Roger fit trois parts

du butin : il en donna une pour le rétablissement des églises , il garda pour lui la seconde , et la troisième fut pour les soldats. Il lui fallut environ dix ans pour la conquête entière de la Sicile , qui fut terminée entièrement , l'an 1072 , par la réduction de Palerme , à l'exception de quelques places maritimes , qui servirent de retraite aux Sarrasins , réduits à un trop petit nombre pour oser tenir la campagne. Long-temps avant d'en avoir fait la conquête , il avait pris le titre de comte de Sicile.

Ce prince mourut le 17 juillet 1085 , dans l'île de Céphalonie , comme il se disposait à aller attaquer l'empereur de Constantinople ; il était âgé de plus de soixante ans , et en avait régné vingt-cinq , à compter du temps qu'il prit la qualité de duc. Son corps fut transféré dans une ville de la Pouille , où il est inhumé. Robert peut être comparé aux plus vaillans hommes dont l'histoire fasse mention. De simple gentilhomme son courage héroïque et la sagesse de sa conduite en firent un souverain redoutable aux empereurs d'Orient et d'Occident. On lui fait un reproche , que bien des princes ont mérité après lui , celui d'avoir été trop ambitieux.

Son fils Roger ne fut point exempt du même reproche. Il eut à soutenir beaucoup de guerres , les unes qu'il avait suscitées , les autres pour défendre ses états. Il vint joindre le duc Roger son neveu , qui avait entrepris le siège

de Capoue , révoltée contre l'autorité de ses princes. Le comte de Sicile avait établi dans la Calabre l'ordre naissant des Chartreux , dont il se montra toujours le protecteur déclaré. Ce fut pendant le siège de Capoue que l'on prétend qu'il reçut une faveur signalée du ciel. Les rebelles avaient corrompu un officier supérieur de son armée , et lui avaient fait promettre de tuer le comte. Il se mettait déjà en chemin avec ses complices pour exécuter son crime , lorsque Roger , qui se livrait au sommeil , s'éveilla en sursaut , croyant entendre saint Bruno qui lui criait : *Vite , sauvez-vous et sauvez vos gens*. Il prit sur-le-champ ses armes , et marcha avec quelques-uns des siens au-devant des conjurés , qui furent taillés en pièces. Capoue ne tarda pas à se soumettre. Ce n'est pas la seule fois qu'il se fit des miracles en faveur de Roger , si l'on en croit les Siciliens. On montre encore dans le diocèse de Girgenti une église bâtie par ce prince en l'honneur de la Vierge pour une protection éclatante qu'elle lui accorda. Des historiens assurent que , mourant de soif , lui et ses troupes , il eut recours à la protection de la sainte Vierge ; qu'ayant eu sur-le-champ une inspiration , il fit ouvrir la terre , et qu'il en sortit une fontaine que l'on voit encore présentement. On ajoute que ses soldats désaltérés allèrent attaquer les ennemis avec confiance et les battirent.

Dans ces entrefaites le pape Urbain II nomma un légat apostolique pour la Sicile sans consulter le comte. Roger se plaignit hautement de ce procédé. Urbain se rendit à Palerme, où il eut une conférence avec le comte, et abolit la commission qu'il avait donnée à l'évêque de Traina. Le souverain pontife ne s'en tint pas à cette condescendance, il nomma en 1098 le comte de Sicile et ses successeurs légats nés du siège apostolique, et promit de n'en jamais nommer d'autres sans leur aveu et consentement, à cause des triomphes que Roger avait remportés sur les Sarrasins, des honneurs dont il avait fait jouir la religion chrétienne, et du dévouement qu'il montra toujours au saint siège apostolique. Ce droit de légation est le plus grand privilège qui ait jamais été accordé à aucun monarque. Les rois de Sicile le font exercer par un tribunal sous le titre de *monarchie*. Les rois de Naples et de Sicile en sont toujours en possession, et le regardent encore aujourd'hui comme un droit inaliénable de leur couronne. Le président ou *le juge* en est commis par le roi comme légat du saint siège, et il exerce la juridiction ecclésiastique comme représentant le roi en cette qualité de légat. Il était autrefois séculier, mais présentement il est toujours ecclésiastique. Il n'y a eu dans toute l'Europe catholique qu'un gentilhomme normand qui ait

su se donner cette prérogative aux portes de Rome (VOLTAIRE).

Après avoir obtenu une distinction aussi honorable, Roger, comte de Sicile, vécut trois ans dans une parfaite tranquillité, et mourut en 1101, à Milet en Calabre, âgé de soixante-dix ans. Réglé dans ses mœurs, il ne s'éloigna jamais de la justice. Ceux qui le servirent bien eurent sujet de se louer de sa générosité, et il étendit ses libéralités sur tous ceux dont il connaissait les besoins. Il était d'un accès facile, d'une conversation agréable et d'une figure très-avantageuse. On lui donna le surnom de *Bossus*, par lequel on voulait signifier, suivant un auteur italien, qu'il était d'une grande taille.

Roger II son fils recueillit tout l'héritage de la maison normande. En 1127, il prit la qualité de duc, qu'il substitua dès lors à celle de comte. Nous le verrons, bientôt après, se faire couronner et sacrer roi de Sicile et de la Pouille. Naples, qui était alors une petite ville, ne lui appartenait point encore, et ne pouvait donner le nom au royaume : elle s'était toujours maintenue en république sous un duc qui relevait des empereurs de Constantinople, et ce duc avait jusqu'alors échappé, par des présens, à l'ambition de la famille conquérante.

Des guerres continuelles, allumées par l'ambition et le mécontentement de quelques

princes , portèrent le ravage et la consternation dans l'Italie. La première dont nous ferons mention eut lieu à l'occasion d'une insulte faite par Jordan , comte d'Oriane , à Guillaume , fils du duc Roger. Ce dernier prince s'étant présenté pour entrer dans la ville de Naxe , le comte Jordan vint au-devant de lui , bien accompagné , et le menaça d'*accourir* son manteau , menace qu'on faisait à la réception d'un nouveau chevalier , pour l'avertir de ne commettre aucune action indigne du nouveau rang où il venait d'être élevé. Guillaume , piqué au vif , demanda du secours à Roger pour punir l'insolence de son vassal. Jordan , après quelques combats , perdit ses états et sa liberté.

Ce fut vers 1027 , que le corps de sainte Agathe , que Maniacès avait enlevé de Sicile , fut rapporté de Constantinople à Catane. Il y avait dans cette ville un Calabrois , appelé Gilisbert , et un Français , nommé Gozelme. Le premier crut voir sainte Agathe qui lui ordonnait d'enlever secrètement son corps , pour le rendre à la ville de Catane. Il fit part de cette vision à Gozelme : ils résolurent d'obéir à cette inspiration , et , en conséquence , ils entrèrent la nuit dans l'église où était le corps de la sainte , et sortirent de Constantinople avec ce précieux dépôt , malgré les précautions que l'empereur avait prises pour les faire arrêter , sur l'avis qu'il avait reçu du vol.

Ils arrivèrent à Catane , où ils déposèrent les reliques de la sainte.

La guerre continuait toujours, et le duc Roger la faisait alors au pape Honorius. Le duc prit la résolution de couper les vivres aux ennemis. La misère et la famine furent si grandes dans l'armée du pape , que plusieurs seigneurs vendirent leurs habits pour avoir du pain.

Triomphant de tous ses ennemis , allié du pape , à qui il avait fait la guerre , la ville de Naples s'étant soumise à sa domination , et maître de plusieurs provinces et états en Italie , il résolut de prendre le titre de roi. Mais il crut devoir se concilier la bienveillance du pape , et lui demanda humblement son agrément pour se faire couronner ; Anaclet , qui voyait le trône pontifical occupé par deux papes en même temps , fut charmé d'être reconnu par un des plus puissans princes de l'Europe , et s'empressa de lui accorder toutes les permissions dont il croyait avoir besoin. Le saint père l'investit aussi de la principauté de Capoue et de la seigneurie de Naples , à charge de lui faire hommage , et de lui payer tous les ans une redevance de six cents squifates ou besans d'or , monnaie qui vaut environ dix francs de France d'aujourd'hui. Ce fut le cardinal de Conti , envoyé par Anaclet , qui sacra Roger dans l'église métropolitaine de Palérme , le jour de Noël 1130 , en présence d'une nombreuse et très-illustre assemblée.

Le prince de Capoue mit la couronne sur la tête du roi , qui parut dans toute sa pompe. Après le sacre , il y eut un superbe banquet , où l'on ne vit que des plats d'or et d'argent. Tous ceux qui servaient à ce festin royal étaient habillés de soie , étoffe plus rare dans ces temps-là que les draps d'or.

X. *Rois Normands.*

ROGER , depuis son couronnement , prit le titre de roi de Sicile et d'Italie. Ce monarque , quoique le seul prince au-delà des monts qui reconnût l'antipape Anaclet , lui demeura constamment attaché , malgré les hostilités de l'empereur Lothaire , qui , après que le concile de Visbourg eut confirmé l'élection d'Innocent II , se déclara son protecteur , et l'accompagna jusqu'à Rome , en 1133 , où il le mit en possession de l'église de Latran. En 1134 , il revint en Italie avec une armée considérable , enleva Salerne et le duché de la Pouille au roi Roger , et , de concert avec le pape , donna ce duché à Rainulfe , comte d'Averse , qui en fut investi par l'étendard , que tenaient le pontife et l'empereur ; seul expédient qu'on trouva pour conserver le droit que l'un et l'autre prétendaient avoir de donner cette investiture.

Ce fut à quoi se bornèrent les exploits de Lothaire. La révolte de plusieurs princes mécontents occasiona beaucoup plus d'embarras

à Roger, et de malheurs à l'Italie. Ils étaient excités par Innocent II et par l'empereur Luthaire, qui promettaient de les aider de troupes et d'argent.

La princesse Mathilde, sœur de Roger, était très-malheureuse avec le comte Rainulfe, son mari. Le roi, touché de ses peines, fit savoir à la princesse qu'il était prêt à la recevoir, si Rainulfe continuait de vivre mal avec elle. Mathilde profita de cette permission. Elle vint se réfugier auprès de son frère, qui l'envoya en Sicile avec le fils, dont elle avait fait accompagner sa fuite. Le comte fut outré de cette évasion ; il redemanda sa femme et son fils avec de vives instances ; mais le roi, qui aimait tendrement sa sœur, et qui avait raison de croire qu'après une démarche d'un si grand éclat, elle serait encore plus malheureuse à l'avenir, refusa absolument de la rendre. Rainulfe, au désespoir, se joignit aux mécontents, et engagea le prince de Capoue dans la révolte. Plusieurs armées se mirent aussitôt en mouvement. Roger se trouvait auprès de Nocera lorsque les princes ligués voulurent secourir cette ville. Ils allèrent attaquer l'armée royale, qu'ils battirent complètement. Ses soldats furent presque tous tués, ou pris, ou dispersés. Les rebelles prirent tous les équipages et le trésor. Le roi s'enfuit à Salerne, avec quelques cavaliers : ce fut une des plus

grandes victoires que l'on eût remportées depuis long-temps.

Roger fit voir dans cette occasion que les grands hommes ne se laissent point abattre par le malheur. Il recueillit promptement les débris de son armée; et, ayant fait de nouvelles levées, il s'approcha hardiment de Bénévent. Après l'avoir pillé, il reprit le chemin de Salerne; empêchant les ennemis de profiter de leur victoire, il arrêta les progrès de la rébellion. Les troubles des élémens sont aussi contraires aux rois qu'au commun des hommes, sans doute pour leur rappeler qu'il est une puissance au-dessus de la leur. Roger, en traversant le détroit pour aller passer l'hiver en Sicile, avait à sa suite vingt-trois navires chargés des dépouilles de ses ennemis; il y avait aussi plusieurs prisonniers; un orage, qui s'éleva pendant que ces vaisseaux se disposaient à aborder en Sicile, les fit tous périr.

Les contrariétés des élémens et de la fortune n'arrêtaient point le courage et l'activité du roi Roger, et il continuait de remporter de grands avantages sur ses ennemis. Le comte Ranulphe se voyait dans une triste situation; ses vassaux l'abandonnaient et se déclaraient pour le roi. Il prit alors le parti de demander la paix. Il vint trouver le roi, et se jeta à ses pieds; Roger le releva et voulut même l'embrasser: Ranulphe, avant que de baiser son beau-frère, le supplia de ne le plus haïr. «J'y

consens , dit le roi. — Je ne souhaite , répliqua le comte , que vous ne m'aimiez qu'à proportion des bons services que je vous rendrai. — A la bonne heure , reprit le roi ; mon cœur vous sera toujours ouvert. — Que Dieu soit témoin de mes engagemens ! continua Ranulphe. » Alors Roger l'embrassa tendrement. Plusieurs de ceux qui furent témoins de cette réconciliation en pleurèrent de joie. Nous verrons si le comte Ranulphe remplit fidèlement ses promesses. Le roi lui rendit la princesse Mathilde et son fils , et le comte restitua à sa femme les terres qui lui appartenaient. Il se les était appropriées , ce qui n'avait pas peu contribué à leur mésintelligence.

Dans la même année 1134 , le roi perdit sa femme , la princesse Elvire , à laquelle il était fort attaché. Cette reine s'était fait généralement aimer et estimer , et toute la Sicile pleura sincèrement sa mort , parce qu'elle fut une des princesses les plus pieuses et les plus charitables de son siècle. Elle était fille d'Alfonse VI , roi de Castille et de Léon.

Roger , quand sa douleur fut un peu calmée , se remaria avec la sœur du pape Anaclet. Mais les nouvelles qu'il reçut d'Italie ne contribuèrent point à dissiper ses chagrins. Comme il relevait d'une maladie sérieuse , le bruit avait couru de sa mort ; il passa pour une réalité ; et aussitôt les princes qui avaient paru se rallier sincèrement autour de lui , se

hâtèrent de prendre les armes. Le comte Ranulphe, son beau-frère, ne fut pas des derniers à suivre ce dangereux exemple ; mais il mourut d'une fièvre violente en 1139. Roger, sans se laisser intimider par le grand nombre de ses ennemis, leva la plus forte armée qu'il eût encore mise sur pied, et inonda de ses troupes toute l'Italie. Les avantages qu'il remporta ne l'empêchèrent pas de recourir à une sage politique ; il sut se concilier le pape Innocent II, qui le reconnut pour roi de Sicile, duc de la Pouille et prince de Capoue. Avant que ce traité eût été terminé, Roger, accompagné de ses deux fils aînés, alla rendre visite au pape ; il se jeta aux pieds du pontife, lui demanda pardon, lui promit obéissance, et lui jura fidélité, à lui et à ses successeurs. Le pape donna au roi l'investiture par l'étendard, c'est-à-dire, en lui en mettant un dans la main, et en fit expédier la bulle.

L'empereur Conrad fut très-mécontent de ce traité entre le saint père et le roi. Comme Roger craignait que, sous prétexte de faire valoir les droits de l'Empire, il ne vînt lui faire la guerre, il lui suscita un ennemi au milieu de l'Allemagne. Il envoya de grosses sommes d'argent à Welfond ou Guelphe, frère de Henri-le-Superbe, duc de Bavière. C'est ce *Guelphe* dont on prétend qu'est venu le fameux nom qui, dans la suite des temps, a désigné les partisans du pape. Le parti opposé ap-

pelait *Gibelin*, du surnom de l'empereur Conrad, ou, selon d'autres, du mot de *guerre* que Frédéric, duc de Suabe, frère de Conrad, donna à ses troupes, en mémoire d'un village de Suabe, où il avait été élevé, et qui s'appelait *Gibelin*.

Les Napolitains, après la mort de Sergius VII, le dernier de leurs ducs, tué dans une bataille, députèrent à Bénévent, vers le roi Roger, se soumirent volontairement à ce prince, dont ils avaient éprouvé la valeur, et, de son consentement, élurent un de ses fils pour les gouverner.

Roger ne voulut rien changer à la forme du gouvernement intérieur et de la police de cette ville ; il lui conserva ses magistrats et ses lois, la confirma dans les privilèges et prérogatives dont elle avait toujours joui, se réservant néanmoins sur elle, comme sur ses autres états, l'autorité souveraine et l'exercice de la justice. Il forma de tous ses états un seul corps de monarchie, dont Palerme était la capitale, et les soumit à un gouvernement uniforme. Peu à peu Naples acquit une influence marquée, et devint la capitale tranquille du royaume. C'est ce que nous développerons lorsqu'il en sera temps.

N'ayant plus d'ennemis déclarés en Italie, Roger, en 1146 et 1153, prit la résolution de porter ses armes en Afrique, pour venger les Siciliens des nombreuses descentes de ces

barbares , et des outrages qu'ils en avaient reçus. Il s'empara d'assaut de plusieurs villes , entre autres de Tripoli et de Tunis. On ne fit aucun quartier aux hommes ; les femmes furent emmenées en esclavage. Dans l'une de ces expéditions , le roi ou chef de la ville de Tunis fut fait prisonnier et contraint, pour obtenir sa liberté , de se rendre tributaire du roi Roger.

On prétend encore que Roger trouva en Afrique un archevêque , qui , après avoir été consacré à Rome , avait sacrifié sa liberté pour être utile aux chrétiens qui vivaient sous l'oppression des barbares. L'arrivée du roi de Sicile rendit la liberté à ce prélat et aux malheureux dont il adoucissait le sort. -

Ce prince eut aussi de fréquens démêlés avec Manuel , empereur d'Orient , qu'il alla attaquer jusque dans Constantinople , dont il ruina les faubourgs. L'amiral sicilien arriva si près du palais de Manuel , qu'il y fit jeter des flèches , dont les traits étaient d'or et d'argent , pour faire parade sans doute de ses richesses. On voudrait persuader que des capitaines de l'armée de Sicile entrèrent dans ce palais , et prirent tout ce qu'ils purent emporter. Il y avait parmi eux un napolitain nommé *Gisulphe* , qui alla jusque dans la cuisine du palais. Il n'y trouva que trois petits pots ; il les emporta et les montra au roi. Le nom lui

en est resté , et l'on assure que l'illustre maison de *Pignatelli* descend de ce Gisulphe.

Pendant que les armes de Roger prospéraient en Asie , ce prince favorisait les sciences en protégeant les savans réfugiés dans ses états. Un schérif fort instruit trouva un asile auprès de ce monarque , et fabriqua aux dépens de Roger un globe terrestre d'argent pesant huit cents marcs , sur lequel il fit graver en arabe tout ce qu'il avait pu savoir des pays alors connus , et il composa une géographie fort ample pour l'explication de ce globe.

Le roi Roger s'occupa les dernières années de sa vie à embellir et à fortifier la ville de Palerme , sa principale demeure , et qui devait l'être de ses successeurs , suivant ses intentions. On lui est redevable de lois très-sages. Il mourut sur la fin de février , l'an 1154 , âgé de cinquante-huit ans , dont il en avait régné vingt-deux. Il mérita le surnom glorieux de *Fondateur* et de *Législateur* d'une des plus illustres monarchies du monde. Il n'avait eu de son père qu'une partie de la Sicile ; il la laissa tout entière à son fils avec de grands états dans l'Italie , et des conquêtes dans l'Afrique. Il haïssait mortellement les menteurs ; il ne promit jamais que ce qu'il avait envie de donner , et il épargnait ses soldats comme s'ils eussent été ses enfans.

Guillaume I^{er}. succéda à son père , dont il était fils aîné , et se fit sacrer et couronner à

Palerme , par l'archevêque de cette ville. Le commencement de son règne fut très-orageux. Le pape Adrien IV se déclara contre lui , et excita les principaux seigneurs de la Pouille à se révolter. Les empereurs d'Orient et d'Occident se flattaient de remporter sur ce prince de grands avantages. Manuel voulait se venger des insultes qui lui avaient été faites jusque dans sa capitale ; et le second , Frédéric-Barberousse , était persuadé que les Normands , qui avaient passé dans l'Italie et dans la Sicile , devaient être regardés comme des usurpateurs qui s'étaient emparés des provinces soumises autrefois aux Romains. Il avait formé le dessein de rétablir l'empire de Rome dans toute sa splendeur , et il s'imaginait avoir des droits réels sur tous les pays qui avaient été soumis aux empereurs romains. Tous ces projets ne produisirent que des batailles , des prises de villes et des massacres. Le pape ne fut pas un des derniers à faire la paix. On remarque que , dans un acte où le roi de Sicile stipulait ses intérêts , ce prince se qualifiait d'une manière qui n'avait point encore été en usage , et qui même depuis lui le fut assez rarement : il prenait le titre de *Magnificence*. Le seul qui lui soit resté , et qu'on lui donna à cause de ses cruautés et de son avarice , est celui de *Mauvais*.

Il est vrai que la perfidie des ministres qu'il avait crus dignes de sa confiance , et les révoltes qu'elle occasiona aigrissent son carac-

tère, et lui firent chercher toutes sortes de moyens pour avoir de l'argent, afin de payer ses troupes, et de récompenser ceux qui lui restaient fidèles.

Il avait fait grand amiral et son premier ministre un nommé Majon, qui, pour reconnaître ses bienfaits, ne prétendait pas moins que de le détrôner et de se mettre la couronne sur la tête. Cet homme, si peu digne des faveurs de la fortune, était le fils d'un marchand d'huile. Pour parvenir à ses fins, il éleva à toutes les grandes places ses parens et ses alliés, et ne cessait de rendre le roi odieux et méprisable, en s'y prenant avec toute l'adresse et la perfidie dont les traîtres ne connaissent que trop l'usage. On a cru que c'était dans cette vue qu'il laissa perdre l'Afrique au roi de Sicile. Les vivres manquaient dans Almadia, la dernière ville d'Afrique qui tenait encore pour Guillaume, et la garnison continuait de se défendre avec courage. Ces braves soldats demandèrent une trêve de trente jours; elle leur fut accordée. Ils en profitèrent pour députer à Palerme, et déclarer au roi que, si on ne leur envoyait promptement des vivres, ils seraient contraints de se rendre. Ils n'obtinrent rien de la cour : Majon avait persuadé qu'il y avait du blé dans Almadia pour un an, que c'était lui-même qui l'y avait envoyé. Tandis qu'il parlait ainsi au roi son maître, il disait publiquement que Guillaume prenait

peu d'intérêt à la ville assiégée , qu'il s'imaginait qu'il y avait plus à gagner en la perdant qu'en s'efforçant de la conserver , parce qu'elle était d'une très-grande dépense et d'une médiocre utilité. L'intention du ministre dans ce discours était de persuader au peuple que le prince n'était pas capable de régner , puisque , pouvant secourir aisément une place de l'importance d'Almadia , il la laissait prendre sans le moindre regret.

Une conduite aussi coupable méritait d'être punie , mais non par un lâche assassinat. Cependant Bonnelle , homme de condition de Sicile , allié aux premières maisons de la Calabre , ne craignit pas de s'en souiller. Il se ligua aux principaux seigneurs qui conspiraient la perte de l'amiral , et leur déclara qu'il se chargeait de tuer l'ennemi de la patrie. Il alla un soir l'attendre , accompagné de quelques soldats , dans une rue où il fallait nécessairement qu'il passât en sortant du palais de l'archevêque ; il lui envoya dire qu'il souhaitait d'avoir une conversation avec lui. Majon vint le trouver , et Bonnelle le perça de mille coups.

Ce meurtre ne changea rien à la situation du roi. Il se forma même une nouvelle conspiration contre ce prince , qui fut arrêté et détenu dans son palais. Le peuple s'assembla en tumulte , et demanda à grands cris que son monarque lui fût rendu. Les rebelles se virent contraints d'obéir.

Bonnelle, qui n'avait eu aucune part à ces derniers événemens, croyait être en sûreté dans Palerme ; mais un seigneur avait en secret juré sa perte. Il insinua dans l'esprit du roi que Bonnelle favorisait les révoltés , et que le bien de l'état commandait qu'on se saisît de sa personne. Le roi approuva cet avis. On manda Bonnelle au palais ; et, quoiqu'il fût averti qu'un de ses ennemis avait résolu sa perte , il se confia sur la foi des sermens , et se reposa trop sur la bonne volonté du peuple à son égard ; il eut l'imprudence d'aller se livrer à ses ennemis , malgré les sages avis qu'il reçut de tous côtés. A peine eut-il mis le pied dans le palais, qu'on l'arrêta. Aussitôt que la nouvelle de sa prison se fut répandue , le peuple courut sous les fenêtres du roi, et menaça de se porter aux dernières extrémités , si on ne lui rendait à l'instant l'homme qu'il protégeait. Le roi défendit qu'on eût égard à ces clameurs. On parvint à dissiper les séditeux ; et , pour mettre Bonnelle hors d'état d'inquiéter jamais la cour, on lui creva les yeux , on lui coupa les jarrets , et on le jeta dans un cachot, où il périt misérablement. Mille exemples anciens et modernes nous apprennent que le crime est souvent puni par le crime.

Après avoir mis hors d'état de lui nuire l'homme qu'il regardait comme très-dangereux , le roi alla mettre le siège devant Butère, ville de Sicile où s'était renfermé le

comte Tancrede , neveu du roi , et chef des révoltés. Un fait , peu important à la vérité , fera juger dans quelle ignorance on était plongé en Sicile au douzième siècle. Tancrede , qui s'appliquait à l'astrologie judiciaire , ne faisait point faire de sortie qu'après avoir étudié dans les astres quels jours devaient être heureux aux assiégés et malheureux aux assiégeans. Guillaume , de son côté , faisait les mêmes observations. La ville fut enfin forcée de se soumettre , et les rebelles eurent la permission de se retirer en Italie.

Tandis que le roi s'était rendu dans la Calabre et dans la Pouille , pour rappeler à leur devoir les villes révoltées , et que la victoire l'accompagnait partout , un homme , jadis obscur , nommé Martin , qu'il avait fait commandant à Palerme , vengeait sur un grand nombre de Siciliens la mort de son frère , qui avait été tué lorsque le roi fut détenu au palais. Il engageait , à force de présens , les jeunes gens vigoureux qui n'avaient rien à perdre , à accuser les riches , et ceux dont il était mécontent , d'être entrés dans le palais dans le temps de la sédition , et d'en avoir emporté beaucoup d'argent. C'était à lui que la plainte était portée. Il discernait le combat singulier , suivant l'usage de ces siècles barbares ; et , lorsque l'accusé était vaincu , il était traité comme un vrai coupable ; son bien était confisqué , et on lui faisait souffrir des supplices

affreux. Il reçut les témoignages des femmes même de mauvaise vie, et des esclaves. Tout lui était bon, pourvu qu'il pût trouver un prétexte de persécution et de rapines.

Le roi Guillaume, se voyant supérieur à tous ses ennemis, et ignorant les crimes qu'osait commettre Martin, ne s'imagina pas que la fortune pût à l'avenir lui susciter de nouvelles traverses. Il ne songea plus qu'à se livrer entièrement à son goût pour les plaisirs. Il défendit qu'on lui parlât d'aucune affaire de nature à lui donner du chagrin ou même de l'embarras; mais, tandis qu'il était occupé à faire bâtir un palais magnifique, il fut attaqué d'une dyssenterie qui le mit au tombeau, au bout de deux mois, dans la nuit du 14 au 15 de mai 1166, âgé de 46 ans, après en avoir régné douze.

Il aimait tellement l'argent et l'or, qu'il fit publier un édit, par lequel il était ordonné, sous peine de la vie, à tous ses sujets, d'apporter au trésor royal tout ce qu'ils avaient d'espèces. Il substitua une monnaie de cuir, marquée d'un côté à son effigie, à la place de celle qui avait eu cours jusqu'alors; et, pour s'assurer si l'on avait satisfait à ses ordres, il fit conduire, par un étranger, un beau cheval sur le marché de Palerme; il l'offrit à quiconque voudrait se le procurer pour une pièce d'or. Comme personne n'en avait, et ne se présentait pour l'acheter, un jeune homme,

que ce cheval tentait , se souvint qu'en ensevelissant son père , on avait mis dans la bouche du défunt une pièce d'or. Il alla sur-le-champ déterrer le cadavre de son père ; et , ayant tiré de sa bouche la pièce qu'on y avait mise , il vint la changer contre le cheval. Informé de cette violation des tombeaux , le roi n'en éprouva aucune peine , parce qu'elle lui persuada qu'il possédait tout l'or de la Sicile.

Guillaume II , fils aîné du roi défunt , succéda à son père ; il n'était alors âgé que de douze ans , et sa minorité donna occasion à beaucoup de troubles et d'intrigues. Dès qu'il put gouverner par lui-même , il s'appliqua à rendre ses peuples heureux , et mérita le surnom de *Bon* , que lui donna la reconnaissance , titre beaucoup plus flatteur qu'aucun de ceux que les nations décernent à leurs souverains.

Les élémens n'étaient guère plus calmes en Sicile que les esprits de ses habitans. On y éprouva , le 4 février 1169 , un horrible tremblement de terre. La ville de Catane fut entièrement renversée ; il n'y resta pas une seule maison entière , et quinze mille personnes furent écrasées par la chute des édifices : l'évêque périt dans cette affreuse commotion. Plusieurs petites villes près de Catane et de Syracuse eurent le même sort. Le sommet du mont Etna s'affaissa sensiblement. La mer des côtes de Messine s'éloigna du rivage ; puis , revenant avec fureur , elle se précipita jusqu'aux

portes de la ville. Les superstitieux croyaient que ces désordres de la nature présageaient de grands malheurs ; mais rien ne troubla la tranquillité politique de la Sicile pendant plusieurs années.

Dans le mois de novembre 1189, la mort du roi Guillaume II, si justement surnommé *le Bon*, pénétra de douleur tous ses sujets ; il était âgé d'environ 36 ans, et en avait régné vingt-quatre. Il avait été marié le 13 février 1177, à la princesse Jeanne, fille de Henri II, roi d'Angleterre : il ne laissa point d'enfans. C'est en ce prince que finit la postérité masculine, en légitime mariage, des princes normands qui, depuis près de cent cinquante ans, avaient régné si glorieusement en Sicile.

Il eut pour successeur Tancrède, comte de Leccio, fils naturel du roi Roger, qui se maintint sur le trône, malgré les efforts du roi des Romains Henri VI, fils de l'empereur Frédéric Barberousse, qui avait épousé la princesse Constance, fille légitime du roi Roger, et tante de Guillaume II, que son neveu, disait-on, avait désigné pour lui succéder avec le prince son mari.

Le règne de Tancrède fut de peu de durée ; il mourut le 20 février 1194. Roger, son fils aîné, était mort avant son père. Son très-jeune fils Guillaume ne porta que pendant quelques mois le titre de roi, et éprouva le sort le plus déplorable.

Henri VI, devenu empereur d'Allemagne, n'eut pas plutôt été informé du décès de Tancrède, qu'il revint dans la Pouille, et s'y fit reconnaître pour souverain; de là il passa en Sicile, où, abusant de la foi d'un traité conclu avec Guillaume, il s'assura de l'enfant monarque, fils de la reine Sybille, de trois princesses ses filles, et de plusieurs seigneurs tant ecclésiastiques que séculiers, qu'il accusait de trahison : il fit aveugler les uns, brûler ou pendre les autres, et envoya le reste prisonnier en Allemagne, où il conduisit Sybille, le roi son fils, et les trois jeunes princesses ses filles. Il fit crever les yeux au jeune monarque. Le pape Innocent III prit les trois infortunées princesses sous sa protection; il ordonna à son légat en Allemagne d'excommunier tous ceux qui retiendraient en prison la femme et les filles du roi Tancrède, et de jeter l'interdit sur les endroits où elles seraient enfermées. Ces menaces leur procurèrent la liberté; elles sortirent d'Allemagne l'an 1198, et vinrent en France : elles furent mariées dans la suite.

Le malheureux Guillaume III finit ses jours en prison, l'an 1197. Ses adversités lui furent utiles; il se livra entièrement à la piété, à la résignation aux volontés du ciel, et il mourut saintement. Les fureurs de Henri ne se bornèrent pas aux vivans : il fit déterrer les corps de Tancrède et du roi Roger son fils, pour leur

faire ôter les couronnes avec lesquelles on les avait inhumés.

Leur tyran , celui de toute leur famille , se fit couronner à Palerme le 23 octobre 1195. Ainsi le royaume de Sicile passa des princes normands à la maison de Suabe.

XI. Rois de la maison de Suabe.

HENRI VI s'affermir sur le trône de Sicile par des cruautés inouïes , si un roi peut être affermi lorsque son trône nage dans le sang. Richard , comte d'Acerres , frère de la reine Sybille , était le seul seigneur qui pût donner de l'ombrage à ce prince , qui avait une grande envie de le faire tomber en son pouvoir. Richard , qui savait combien l'empereur le haïssait , chercha à s'enfuir ; mais il eut le malheur de prendre mal ses mesures , et il fut mis en prison jusqu'à ce que l'empereur , alors en Allemagne , eût prononcé sur son sort. Henri , tourmenté par des craintes , juste supplice des tyrans , envoya l'évêque de Worms dans la Pouille , avec ordre de faire abattre les murailles de Naples et de Capoue. Sur la fin de l'année 1195 il revint en Italie : dès qu'il fut arrivé à Capoue , il fit juger le comte d'Acerres dans un parlement convoqué à ce sujet. Le malheureux Richard fut condamné à être traîné par un cheval dans les rues de Capoue , et à être pendu la tête en bas. Il vécut deux

jours dans cette situation , au bout desquels un bouffon allemand, feignant de vouloir faire sa cour à l'empereur, lui mit au cou une pierre qui l'étrangla. Son cadavre resta attaché à la potence tant que l'empereur vécut.

Heureusement qu'il mourut le 28 septembre ou le 5 octobre 1197, car il est naturel de se réjouir de la mort des méchants princes ; et il décéda directement la même année qu'expira en prison l'innocente victime de sa barbarie, le jeune roi Guillaume.

La nouvelle de la mort du tyran réjouit infiniment ses sujets de Sicile et d'Italie, qui lui avaient donné le surnom de *Cyclope*.

Frédéric n'était âgé que de deux ans et quelques mois lors du décès de son père. L'impératrice Constance, sa mère, se chargea du gouvernement. Pour premier acte d'autorité, elle ordonna à Marcualde et à tous les Allemands de sortir du royaume. Les cruautés qu'ils avaient commises les avaient rendus si odieux, que le peuple les attaquait partout où il pouvait les rencontrer. Marcualde fut contraint d'obéir ; il se retira dans la marche d'Ancône, bien résolu de n'y pas rester longtemps. Constance, voyant l'état jouir d'un peu de tranquillité, fit sacrer et couronner son fils Frédéric roi de Sicile. Elle envoya une députation à Rome pour obtenir la confirmation du pape, qui avait excommunié Henri VI. Ses ambassadeurs firent présent au pape de

sommes considérables, et en distribuèrent autant aux cardinaux.

La mort de l'impératrice, en 1199, donna occasion à de grands troubles dans le royaume. Les Allemands, qui en étaient sortis malgré eux, ne cherchaient qu'un prétexte pour y rentrer, et Marcualde se mit à leur tête. Ce général commit des ravages effroyables aux environs du Mont-Cassin; il faisait enterrer tout vivans ceux qui tombaient entre ses mains, il faisait brûler les ecclésiastiques, mutiler les nobles; ceux qu'il traitait avec le plus de douceur, il les faisait jeter dans la mer.

Le pape Innocent III ne se contenta point de se servir des armes temporelles; il eut aussi recours aux spirituelles. Il excommunia Marcualde et tous ses adhérens; mais ce méchant homme n'en devint que plus furieux. Il voulut prendre d'assaut le monastère du Mont-Cassin. Comme il y trouva de la résistance, il se proposa de le prendre par famine. L'eau commençait à y manquer, lorsque, le 15 janvier, jour de saint Maur, il survint un violent orage qui remplit les citernes du monastère, et renversa les tentes des assiégeans, qui furent obligés de se retirer. On regarda cet événement comme un miracle que Dieu avait fait en faveur du Mont-Cassin, et on en rendit grâces à Dieu et à saint Maur. Marcualde furieux se vengea sur le pays, où il porta le

ravage et la consternation. Ses soldats , aussi méchans que lui , ne respectaient ni les reliques , ni les lieux sacrés. Dieu punit visiblement ces impies , si l'on en croit un moine contemporain : un des soldats , qui profanait l'autel de la Vierge , sentit sa main se sécher sur-le-champ : un autre ayant eu l'impiété de jeter des pierres sur un crucifix , devint tout-à-coup furieux , se coupa la langue avec les dents , et mourut enragé.

L'impie et féroce Marcualde ne brava pas long-temps un Dieu juste et vengeur ; il mourut l'an 1202 , dans de grandes douleurs , après avoir été forcé de se faire tailler de la pierre.

Il y avait sujet d'espérer que le royaume serait bientôt délivré de la tyrannie des Allemands ; mais la trop grande confiance du comte de Brienne , qui commandait les troupes que la France avait envoyées au secours de la Sicile , fut cause d'un grand échec et de la perte du comte. Sa confiance allait au point qu'il s'imaginait que les Allemands armés n'oseraient attaquer les Français , même sans armes. Il assiégeait un château appelé *Sarno* ; le commandant de la place , profitant de la négligence de son ennemi , fit une sortie dès la pointe du jour. Les Français furent surpris dans leurs lits ; il y en eut plusieurs de tués. Le comte se défendit avec un courage admirable ; mais après qu'il eut été grièvement blessé , on le saisit et on l'emmena dans le château de Sarno ,

où il mourut bientôt de ses blessures ou du poison.

Le pape Innocent III, ne prévoyant point les dissensions et les guerres sanglantes qui s'élèveraient entre lui et Frédéric et plusieurs de ses successeurs, chercha à se venger d'Othon I^{er}., empereur d'Allemagne, fit révolter les Impériaux, et décerner la couronne impériale au roi de Sicile (1212).

Frédéric, après avoir fait couronner à Palerme, roi de Sicile, le prince Henri son fils, s'embarqua et se rendit en Allemagne. La célèbre victoire remportée à Bouvines par Philippe-Auguste sur l'empereur Othon, contribua beaucoup à fortifier le parti de Frédéric. Le roi de France lui envoya l'aigle impériale qui avait été prise dans la bataille. Frédéric, profitant de la consternation de son ennemi, s'approcha du Rhin avec une armée formidable, et se fit reconnaître par les peuples de ces contrées. Le malheureux Othon se retira en Saxe, et il mourut l'an 1218 dans le château de Hartesburg. La retraite d'Othon laissa Frédéric paisible possesseur de l'Empire. Il alla à Aix-la-Chapelle, où il fut sacré et couronné, le 25 juillet 1215, par l'archevêque de Mayence, à cause de l'absence de celui de Cologne; et il se croisa en même temps, comme s'il eût voulu marcher bientôt à la conquête de la Terre-Sainte.

Un chagrin très-vif vint troubler la tran-

quillité que goûtait en 1235 l'empereur Frédéric. Son fils Henri, couronné roi des Romains, et qui devait lui succéder un jour, prétendit être indépendant de son père en Allemagne. Le pape, qui s'intéressait encore à Frédéric, adressa un bref aux princes ecclésiastiques et temporels en Allemagne, pour leur rappeler la sainteté des sermens faits à l'empereur. Frédéric jugea à propos de venir appuyer par sa présence et une armée ces bons offices du saint père. Le roi Henri, ne se sentant pas en situation de résister à son père, le fit supplier de lui accorder son pardon, en lui déclarant qu'il était prêt à se soumettre. Frédéric lui fit réponse qu'il pouvait venir se présenter devant lui : Henri parut avec confiance, et eut lieu de connaître que le cœur d'un tendre père est toujours ouvert aux prières de ses enfans.

Mais le roi Henri ne fut pas long-temps auprès de Frédéric sans lui donner des soupçons contre sa fidélité. Ce père au désespoir prit le parti de le faire arrêter. Il fut transporté dans une ville de la Calabre, où il mourut en 1242. Des historiens ont écrit que Frédéric, touché de compassion, avait donné ordre qu'on lui amenât ce prince qu'il chérissait encore, tout coupable qu'il était, et que Henri, craignant d'avoir de nouveaux reproches à essuyer de la part de son père, se jeta du haut d'un pont sur lequel il passait une rivière, et se noya.

Dans ces circonstances les Lombards se révoltèrent. Frédéric résolut de les réduire par la voie des armes. Il entra en Italie à la tête d'une armée de cent mille hommes, sans compter dix mille Sarrasins. Les rois de Sicile grossissaient presque toujours leurs armées d'un corps de ces soldats d'élite. Une partie de cette nation s'était établie et fortifiée dans les montagnes de la Sicile, d'où elle faisait des incursions dans le plat pays, sans qu'on songeât à se débarrasser de voisins aussi dangereux. Ils avaient quelques villes dans des lieux escarpés; ces villes, se fiant sur leur situation et sur le courage de leurs habitants, eurent l'imprudence de se révolter. Il pouvait y avoir cent mille Sarrasins dans ces hautes régions. Un habile général eut ordre de les soumettre; il réussit dans cette difficile entreprise, et il fit sortir tous les Sarrasins de Sicile, qu'on transporta dans la Campanie, à Nocéra, qui depuis cette époque fut appelée *Nocéra* ou *Lucéra des Païens*. C'est en 1245 qu'ils furent entièrement chassés de la Sicile. C'est ainsi que ce peuple se vit enfin obligé de quitter entièrement un pays conquis par leurs ancêtres il y avait plus de quatre cents ans.

L'armée des Siciliens, commandée par l'empereur en personne, se trouva en présence de celle des Milanais, le 27 novembre 1237. La bataille s'étant livrée avec une égale fureur dans les deux partis, les troupes milanaises

prirent la fuite, et perdirent plus de dix mille hommes, tant tués que faits prisonniers. Leur bagage tomba entre les mains des Allemands; et ce qui leur fut le plus sensible, c'est qu'on leur enleva leur carrosse, grande machine à quatre roues, traînée par plusieurs bœufs. Il était d'usage que les villes principales d'Italie en eussent de pareilles; on y montait par divers degrés, et l'intérieur avait l'apparence d'une chambre, dans laquelle, pendant les mouvemens de l'armée, on tenait les conseils de guerre, et on déposait les drapeaux des villes alliées. Ce carrosse colossal était toujours gardé avec le plus grand soin, et par des troupes d'élite. Sa prise était regardée comme une calamité publique.

Après cet avantage signalé, Frédéric assiégea la ville de Bresse. Mais il se vit obligé de lever le siège, à cause de la vigoureuse résistance qu'on lui opposa. Il crut qu'en exposant ses prisonniers aux traits des assiégés, ils n'oseraient blesser leurs compatriotes, et aimeraient mieux se rendre; mais ceux-ci leur criaient de continuer toujours à tirer sans avoir aucun égard pour eux.

Le pape Innocent IV se montra à Frédéric un ennemi beaucoup plus dangereux que ses prédécesseurs; non content de l'excommunier, il le déclara déchu de toutes ses couronnes, et les offrit à tous les princes de l'Europe. Il écrivit en ces termes à Louis IX, roi de Fran-

ce (saint Louis) : « Après une mûre délibération , nous avons condamné Frédéric , soit disant empereur , et lui avons ôté l'empire , et nous avons élu en sa place le comte Robert d'Artois , votre frère. Nous le soutenons de toutes nos forces , et le maintenons par toutes sortes de moyens dans la dignité que nous lui avons conférée. Faites-nous donc connaître promptement que vous acceptez l'offre avantageuse que nous vous faisons , et par laquelle nous punissons les crimes innombrables de Frédéric , que toute la terre condamne avec nous sans lui laisser aucune espérance de pardon. »

La proposition du pape fut rejetée avec indignation. Le roi , par le conseil des seigneurs , lui répondit qu'on était surpris de la téméraire entreprise du pape , qui osait déposer un empereur qui s'était exposé à tant de périls dans la guerre et sur la mer pour le service de Jésus-Christ.

Les procédés du souverain pontife avaient aigri Frédéric à un tel point , que l'on prétend que dans sa colère il menaça de détruire Rome , et de faire une écurie de l'église de Saint-Pierre. La colère aveugle ceux qui s'y laissent trop emporter , et leur inspire souvent des expressions peu mesurées. Il affecta de mépriser l'excommunication à un tel point , que lui qui , jusqu'alors n'approchait des sacre-

mens qu'assez rarement , les recevait souvent avec une grande solennité.

Innocent IV ne put empêcher les succès des armées de l'empereur , et résolut de se réfugier en France. Il écrivit à ce sujet au chapitre de Cîteaux qui se tenait pour lors. Sa lettre était très-touchante : après avoir déplo-
ré avec beaucoup d'éloquence les persécutions qu'il souffrait de la part de l'empereur , il conjurait tout l'ordre de se jeter aux pieds du roi , qui devait venir au chapitre , et de faire en sorte qu'il lui accordât un asile en France , et sa protection contre ce *fil de Satan* (c'est ainsi que Frédéric était désigné).

Louis se rendit en effet au chapitre , et , lorsqu'il y eut pris place , tous les abbés de l'ordre et les religieux , au nombre de cinq cents , se jetèrent à ses pieds. Le roi , les voyant tous à genoux , se mit à genoux lui-même , les fit relever , et leur demanda ce qu'ils souhaitaient de lui. L'abbé lui fit un discours fort pathétique pour le supplier de prendre en main la cause du chef de l'église , persécuté par l'empereur , et finit en le conjurant , les larmes aux yeux , de vouloir bien lui donner un asile dans son royaume , ainsi que ses prédécesseurs avaient toujours fait dans de pareilles circonstances. Les autres abbés et les religieux accompagnèrent le discours de l'abbé de leurs gémissemens et de leurs larmes. Le roi répondit qu'il prendrait la protection du pape au-

tant que son devoir et son honneur l'exigeaient.

Innocent IV fut très-chagrin du refus qu'on lui fit de le recevoir en France. Il prit le parti d'établir sa demeure à Lyon. Cette ville n'était pas encore réunie au royaume ; elle relevait de l'Empire, et l'archevêque en était seigneur temporel.

Un concile général s'assembla dans cette ville, et le pape y excommunia de nouveau l'empereur et roi de Sicile, le déclarant de rechef déchu de tous ses états, abandonnés au premier occupant. Tandis qu'on lisait cette sentence, Innocent et les prélats tenaient des cierges allumés suivant l'usage ordinaire lorsqu'on prononce des excommunications, et ils les éteignirent la flamme en bas. Les envoyés de l'empereur gémissaient et frappaient leur poitrine.

Le plus grand nombre des princes d'Allemagne persistèrent dans l'obéissance qu'ils devaient à Frédéric ; mais, pour le malheur de l'Empire, les archevêques de Mayence et de Cologne, et quelques princes séculiers, trop soumis au pape, élurent le 17 mai 1246, jour de l'Ascension, Henri, landgrave de Thuringe.

Le pape reçut cette nouvelle avec une satisfaction infinie ; il fit dire au nouvel empereur qu'il pouvait compter sur l'approbation du ciel, et sur la protection du siège apostolique.

Effectivement il fit toucher à Henri de grosses sommes d'argent sur ce que les légats levaient de toutes parts. L'archevêque de Mayence donna la croix à tous ceux qui se déclaraient contre Frédéric, et on les flatta qu'ils gagneraient les mêmes indulgences que s'ils allaient combattre dans la Judée.

Frédéric vit bien que sa vie ne serait plus en sûreté, s'il n'effrayait par l'exemple d'une grande sévérité ceux qu'une piété superstitieuse pouvait porter à attenter à ses jours. Mais il poussa trop loin cette précaution nécessaire. Il fit arrêter plus de cinq mille personnes soupçonnées d'avoir eu part à un complot dirigé contre ses jours. Les coupables furent brûlés vifs à Naples, leurs femmes et leurs enfans furent envoyés dans les prisons de Palerme, où on eut la cruauté de les laisser mourir de faim.

Les affaires de Frédéric commençaient à prendre un tour plus favorable; il attendait de grands secours de l'empereur des Grecs, lorsque la mort vint confondre ses projets dans une petite ville de la Capitanate, appelée *Florenzola*. On lui avait prédit qu'il terminerait sa vie à Florence, ce qui, dans un siècle aussi superstitieux, lui faisait appréhender d'entrer dans cette ville; mais la prédiction fut en quelque sorte accomplie, puisqu'il mourut à *Florenzola*, le 13 décembre 1250. On le trouva mort dans son lit, ce qui donna lieu à beaucoup

de propos, ainsi qu'on en tient si souvent lorsque d'illustres personnages terminent leur carrière, comme s'il était impossible que leur fin n'arrivât point naturellement. Lors de son décès il était âgé d'environ cinquante-six ans. Il y avait plus de cinquante-trois ans qu'il était roi de Sicile, en commençant son règne à la mort de son père. Il y avait près de trente-neuf ans qu'il était empereur, et plus de vingt-cinq qu'il était roi de Jérusalem, du chef d'une de ses femmes, ainsi que nous le dirons tout à l'heure.

Frédéric était d'une taille assez médiocre, et ses cheveux étaient presque roux. Peu avant sa mort il surchargea d'impôts les peuples de la Pouille et de la Sicile, et il avait ordonné que cette taxe serait payée avant la Saint-André, sous peine des galères contre ceux qui refuseraient de payer. Au reste, il était d'usage, sous certains empereurs grecs, de tourmenter horriblement et de fustiger jusqu'au sang ceux qui ne pouvaient acquitter leurs impositions.

Frédéric II fut le premier des rois de Sicile qui joignit à ses titres celui de roi de Jérusalem. Ayant épousé en 1226 en secondes noces Isabelle, fille de Jean de Brienne, roi de Jérusalem, il le força, malgré les conventions qui précédèrent le mariage, à lui abandonner ce royaume. La cession faite, il ne témoigna

aucune affection au roi son beau-père , et se fit rendre hommage par les seigneurs de Syrie.

Ce prince possédait néanmoins quelques bonnes qualités. Il savait plusieurs langues , et avait une connaissance assez étendue des sciences. Naples lui fut redevable d'une partie de sa grandeur. Son goût pour les belles-lettres l'engagea à fonder dans cette ville une université où il rassembla tous les étudiants de ses états. Il rendit fameuse l'école de Salerne pour l'étude de la médecine , et composa lui-même quelques ouvrages , tels qu'un livre sur la nature , et la manière de gouverner les animaux , un traité de la fauconnerie , des chansons , et autres poésies en langue toscane. Mais les gémissemens des peuples , excités par son humeur cruelle , étouffèrent les louanges de quelques-uns de ses contemporains.

Dès que Frédéric fut mort , Mainfroy , fils naturel de ce prince , et alors âgé de dix-huit ans , en donna avis à Conrad , qui était en Allemagne avec le titre de roi des Romains , et qui devait succéder à son père , dont le testament l'instituait héritier universel de l'Empire et de tous les royaumes qu'avait possédés l'auteur de ses jours , notamment de celui de Sicile. Mainfroy , prince de Tarente , lui manda les principales dispositions du testament , l'exhortant à venir au plus tôt remplir l'attente de ses sujets d'Italie , et il marcha lui-même vers Naples. Il apprit en route que le pape Inno-

cent IV, qui se trouvait encore à Lyon, venait d'écrire aux habitans de Naples et des autres villes du royaume, pour leur défendre de reconnaître d'autre souverain que le saint siège, parce que le royaume lui était dévolu. Mainfroy envoya deux députés à Naples et à Capoue sonder les habitans de ces deux villes, qui, entrant dans les idées d'Innocent, répondirent que, fatigués des excommunications et des interdicts continuels, ils étaient déterminés à ne prêter obéissance qu'à un prince muni de l'investiture.

Loin de rien changer à ses résolutions, Mainfroy ne fit qu'y persister davantage; il fit de nombreuses conquêtes dans la Pouille. Conrad accourut pour le seconder; il quitta l'Allemagne pour s'assurer la possession de ses états héréditaires d'Italie, que le pape voulait lui enlever par les armes temporelles, ainsi que par le glaive spirituel. Il arriva par mer à Siponte avec une armée d'Allemands. Mainfroy alla au-devant de lui; Conrad lui rendit de grands honneurs, il ne pouvait pas assez lui témoigner sa reconnaissance des services qu'il en avait reçus. Il convenait que, sans l'activité et la fidélité de ce prince, le royaume était perdu pour la maison de Souabe; et il voulut, pour l'en récompenser, qu'après lui il eût la principale autorité. Mais l'ingratitude est le vice de presque tous les hommes. Conrad craignit bientôt qu'un prince aussi habile que Mainfroy ne se

tendit trop puissant dans le royaume. En conséquence de cette idée injuste, il ne vit plus les succès du prince de Tarente qu'avec jalousie, et lui fit éprouver mille désagréments que Mainfroy souffrit avec constance.

La ville de Naples, assiégée par terre et par mer, ne put résister aux horreurs de la famine, et se rendit à discrétion, le 20 septembre 1253. Conrad, en cette occasion, non moins cruel que son père, la livra au pillage; on tua la plupart de ceux qui avaient porté les armes, et on n'eût fait grâce à aucun, si les Lombards qui étaient dans l'armée des assiégeans n'en eussent caché plusieurs. Les principaux hôtels furent rasés, et l'on obligea le peuple d'abattre lui-même les murailles de la ville, que Conrad voulut punir de l'ingratitude qui lui avait fait oublier tout ce qu'elle devait à la mémoire de Frédéric, son bienfaiteur. Capoue, assez riche et assez peuplée pour prendre parti dans toutes les guerres, fut traitée avec la même rigueur.

Conrad survécut peu aux succès de ses armes; il se préparait à repasser en Allemagne pour achever de renverser son compétiteur à l'empire, lorsqu'il mourut le 21 mai 1254, âgé de vingt-six ans.

Il ne laissa qu'un fils en bas âge, nommé Conradin, c'est-à-dire, le *petit Conrad*, pour le distinguer de son père, et qui était alors en Allemagne avec sa mère la reine Elisabeth de

Bavière , prince qui fut reconnu sans difficulté roi de Sicile par tous ceux qui n'entraient point dans les passions et dans les intérêts du pape. Mainfroy aurait dû être régent du royaume ; outre qu'il était oncle du jeune prince , le testament de l'empereur Frédéric lui donnait la régence pendant l'absence de Conrad , et à plus forte raison après sa mort. Mais Conrad , qui n'aimait point son frère dont il se défiait , avait nommé un autre régent. Quelque peine qu'en ressentit Mainfroy , il eut la politique de dissimuler et de se soumettre. Il fallut bientôt le prier d'accepter une dignité dont il n'aurait point dû être dépouillé. Celui qui la possédait ne se sentit pas capable de gouverner l'état dans des temps si orageux , et il déclara qu'il se démettait de la régence. Les grands du royaume , qui étaient dans les intérêts de la maison de Souabe , convinrent d'engager Mainfroy à se charger du gouvernement. On représenta au prince de Tarente que , s'il était attaché aux intérêts du roi son neveu , il devait se mettre à la tête des affaires. Mainfroy feignit de n'avoir aucune ambition ; enfin il se rendit aux vœux et aux prières qu'on lui adressait de toutes parts. Les seigneurs , en le déclarant régent , jurèrent qu'ils n'auraient point d'autre roi que lui , si Conradin mourait sans enfans.

Comme il n'était pas encore en état de s'opposer ouvertement à Innocent IV, il crut de-

voir user d'adresse. Il lui fit donc savoir qu'il était prêt à le recevoir dans le royaume. Le pontife, trompé par ces témoignages extérieurs de déférence, leva les censures encourues par Mainfroy, le confirma dans la principauté de Tarente et dans plusieurs autres seigneuries ; il le nomma même son lieutenant dans une grande partie du royaume, et se mit en chemin pour y entrer. Mainfroy vint au-devant de lui ; l'accompagna, et tint la bride du cheval du saint père pendant un certain espace. La première chose que fit le pape fut d'abolir les impôts qui avaient été mis par Frédéric et par Conrad, et de rendre aux églises tous les biens qu'on leur avait usurpés. Conformément au projet formé depuis long-temps par la cour de Rome, il déclara que la Sicile et la Calabre seraient pour toujours à l'avenir du domaine du saint siège.

L'opposition que le pape trouva à de telles prétentions, de la part de Mainfroy, ne tarda pas à les brouiller. La guerre et les excommunications allaient recommencer ; mais Innocent IV mourut à Naples le 7 décembre 1255.

Les premiers soins d'Alexandre IV, son successeur, furent de s'opposer aux progrès du prince de Tarente. Il l'envoya citer de comparaître devant lui à Naples. Mainfroy n'eut garde d'obéir, et ne s'alarma pas beaucoup en apprenant que ses royaumes étaient offerts par le pape irrité au prince Edmond, second

fils de Henri III , roi d'Angleterre , et qu'il était l'objet d'une croisade qui devait être aussi salutaire qu'une expédition dans la Terre-Sainte.

Mainfroy, peu épouvanté de toutes ces mesures , abattait dans la Pouille le reste du parti du pape. La tranquillité bien établie dans cette partie du royaume , il repassa en Sicile , et se fit couronner roi solennellement à Palerme , le 11 du mois d'août 1258 , à la faveur du bruit qui se répandit de la mort de Conradin , ou par un effet du hasard , ou plus vraisemblablement par le manège de Mainfroy. Ce titre auguste augmenta ses forces et son autorité ; tout plia , et le parti contraire se trouva presque entièrement ruiné.

Dès que le pape apprit le couronnement de Mainfroy, il renouvela ses censures, et mit le royaume en interdit. Le nouveau roi ne s'en étonna point. La maison de Souabe n'était que trop accoutumée aux anathèmes. Les représentations qu'Élisabeth de Bavière lui fit faire par ses ambassadeurs sur les intérêts du jeune Conradin , auquel il enlevait la couronne , n'eurent pas plus de succès ; il répondit qu'ayant sauvé le royaume , il le possédait à titre de conquête , et qu'il prétendait en jouir jusqu'à sa mort , pour le laisser ensuite à Conradin. Alexandre IV conçut un violent chagrin de ses revers : fatigué des hostilités de Mainfroy, dont l'armée ravageait les terres de

l'Église, sans ressource du côté du roi d'Angleterre, qui, trop occupé des troubles de son royaume, paraissait renoncer entièrement à l'expédition de Sicile, il eût souhaité de faire la paix sans blesser l'honneur du saint siège. Mais, étant mort à Viterbe le 25 mai 1261, Urbain IV, qui lui succéda le 4 septembre suivant, n'hérita pas de ses dispositions pacifiques.

Un fourbe trouva le moyen de causer quelque trouble dans la Sicile. C'était un mendiant nommé Jean de Calcaria. Entendant dire à ceux qui lui donnaient l'aumône qu'il ressemblait à l'empereur Frédéric, il se mit en tête de passer pour ce prince. Il nia d'abord qu'il le fût, mais d'une façon plus propre à confirmer ce bruit qu'à l'étouffer. Il laissa croître sa barbe, et alla près du mont Etna pour y apprendre à jouer son personnage.

Cependant le bruit court en Sicile que Frédéric est en vie, et que le prétendu Jean de Calcaria est l'empereur. Le peuple, toujours avide de croire les choses les plus ridicules, n'eut pas de peine à ajouter foi à cette absurdité. On va voir la nuit le soi-disant empereur; on ne le laisse manquer de rien. Les mécontents favorisent l'imposture; ils traitent ce malheureux comme s'il eût été réellement Frédéric. On le fait aller sur une montagne escarpée; de là il écrit des lettres partout, scellées du sceau impérial, dans lesquelles il assurait qu'il

avait reçu ordre du ciel de feindre qu'il était mort, et de voyager pour l'expiation de ses péchés, ce qu'il avait fait pendant neuf ans. Le gouverneur de Sicile, voyant bien que, si on n'arrêtait cet imposteur, l'affaire pourrait devenir très-sérieuse, se mit à la tête de toutes les troupes qu'il commandait, cerna la montagne, où il se livra quelques combats; mais à la fin les révoltés furent battus. Jean de Calcaria tomba entre les mains des vainqueurs; on consulta Mainfroy pour savoir ce qu'on ferait de cet homme, et, après avoir reçu sa réponse, il fut pendu avec onze de ses principaux complices.

Pour se mettre plus en état de résister à tous ses ennemis, Mainfroy, qui n'avait point d'enfans mâles en légitime mariage, cherchait à s'appuyer par une alliance puissante. Il traita du mariage de sa fille Constance avec Pierre, fils aîné de Jacques I^{er}., roi d'Aragon, surnommé le Conquérant, et pria ce prince de le réconcilier avec l'église romaine. Le roi Jacques consentit d'être le médiateur, et députa à cet effet vers le pape, qui, loin d'écouter ses propositions, n'épargna rien pour le détourner de l'alliance qu'on lui proposait. L'espérance d'une couronne eut plus de force que toutes les remontrances du pontife; le mariage se conclut à Montpellier, qui était pour lors du domaine du roi d'Aragon, le 13 juin 1262.

Urbain IV, voyant Mainfroy maintenu sur le

trône par l'union qu'il venait de contracter avec les Aragonnais , reprit la négociation commencée sous ses prédécesseurs à la cour de France , pour susciter au roi de Sicile un ennemi redoutable. Il envoya en France offrir le royaume de Sicile au roi , pour l'un de ses fils à son choix , pourvu que ce ne fût pas l'héritier présomptif de la couronne. Le nonce eut ordre , si le roi n'acceptait pas , de s'adresser à Charles d'Anjou , son frère puîné. Saint Louis , par délicatesse de conscience , rejeta les offres , dans la crainte de préjudicier aux intérêts de Conradin , ou du prince Edmond d'Angleterre. Mais Urbain , pour lever les scrupules du monarque , le fit assurer qu'il avait mûrement examiné l'affaire avec ses cardinaux , et que , loin de commettre une injustice en acceptant la couronne de Sicile , il ferait au contraire une chose très-agréable à Dieu.

Malgré ses efforts à lever tous les scrupules , et l'empressement qu'il y mettait , le pape eut le chagrin de voir cette négociation traîner beaucoup en longueur. Un nouveau légat se disposait à se rendre en France , lorsque les Romains , qui depuis long-temps travaillaient à rétablir leur liberté , élurent pour leur sénateur le comte d'Anjou et de Provence , que sa valeur rendait célèbre dans toute l'Europe. Le pape parut mécontent que le peuple eût déferé à un prince étranger cette dignité con-

sidérable alors par l'autorité qu'elle donnait à Rome, où l'on ne reconnaissait qu'avec peine le pouvoir temporel des souverains pontifes. Mais, comme Mainfroy et Pierre d'Aragon briguaient le sénatoriat, il consentit que le comte d'Anjou le possédât à leur exclusion.

Le comte d'Anjou, par sa condescendance sur l'article du sénatoriat, espérait s'aplanir le chemin du trône, qui flattait son ambition et celle de Béatrix, sa femme, à laquelle il était redevable de la Provence et d'une partie du Languedoc. Il ne fut point trompé dans ses espérances; il conclut son traité avec le nonce, et il se prépara à recevoir l'investiture du royaume de Sicile. Le pape Urbain IV vit ainsi terminer cette grande affaire; mais il ne put jouir des avantages qu'il s'en promettait, étant mort le 2 octobre suivant, 1264.

Il eut pour successeur le cardinal évêque de Sabine, nommé légat à la cour d'Angleterre (1); mais il ne put aborder dans ce royaume, à cause de l'opposition des barons révoltés contre le roi. Comme il revenait à Rome, il apprit en chemin son élection; il se déguisa en mendiant, à dessein d'éviter les embûches de

(1) Nous ne pouvons nous empêcher d'observer combien les auteurs de l'histoire d'Italie varient dans certains faits, souvent très-importans, et dans les dates. Les continuateurs ont un grand ouvrage, nullement du genre de celui-ci.

Mainfroy, qui s'assurait déjà de tous les passages pour fermer l'entrée de son royaume au compétiteur qu'on lui suscitait. En arrivant à Pérouse, il accepta le pontificat le 6 février 1265, et prit le nom de Clément IV.

Tandis que Mainfroy se préparait à repousser l'irruption dont il était menacé par le comte d'Anjou, il y eut une affaire assez meurtrière dans Rome. Pierre de Vic, secondé par les Gibelins de cette capitale, trouva le moyen d'entrer dans cette ville à la pointe du jour, et de s'y fortifier. Mais un officier supérieur, zélé partisan du comte d'Anjou, l'attaqua avec tant de courage et de succès, que tous les Allemands furent tués ou pris. Pierre de Vic se sauva n'ayant avec lui que trois cavaliers. Mainfroy se crut dédommagé de cet échec par la prise d'un chevalier nommé Ferrier, qui ressemblait plus à un géant qu'à un homme ordinaire. Une victoire signalée ne l'aurait pas flatté davantage. Il consulta à ce sujet ses astrologues, qui l'assurèrent qu'il pouvait compter que cette guerre finirait heureusement pour lui. Cette prédication s'accomplit comme toutes celles des imposteurs de cette espèce.

Charles d'Anjou assembla une partie de son armée à Lyon, d'où il fit prendre les devants par terre à la comtesse Béatrix son épouse, accompagnée d'un grand nombre de capitaines et de cavaliers français et provençaux : quant à lui il s'embarqua en Provence, et mit

à la voile avec quelques bâtimens. Il évita comme par miracle quatre-vingts galères de Mainfroy, qui le cherchaient dans ce passage, et arriva heureusement à Rome au mois de mai 1265. Il en fut reçu avec de grands témoignages de joie. Le peuple romain, aussi léger et inconstant que celui de tous les pays du monde, se dépouilla en sa faveur des marques de son antique liberté, en lui conférant la dignité de sénateur ; il en exclut les nobles, et créa Charles seigneur et sénateur perpétuel de Rome.

Après divers événemens, son armée, qui venait par terre, se trouva enfin en Italie, et la comtesse Béatrix arriva dans Rome. Alors Charles voulut que le pape Clément le couronnât roi avec les solennités accoutumées, et qu'il lui remit l'investiture, suivant leurs conventions. Le pape, qui était à Pérouse, lui expédia une bulle par laquelle il donna pouvoir à cinq cardinaux de publier l'acte d'investiture devant le grand autel de Saint-Jean de Latran, et de recevoir de Charles le serment de fidélité et d'*hommage-lige* (serment de dépendance ou de vassalité) ; après quoi, qu'ils le couronnassent, avec toutes les cérémonies d'usage, roi de l'une et de l'autre Siciles. Le 6 janvier, jour de l'Épiphanie de cette année 1266, les cinq cardinaux désignés couronnèrent avec pompe solennellement Charles et Béatrix sa femme, roi et reine des Deux-

Sicules , en présence d'un grand concours de prélats , de seigneurs et de peuples.

Aussitôt après que cet acte religieux et solennel eut été terminé, le roi Charles marcha sans perte de temps avec ses troupes contre Mainfroy , et , passant par la campagne de Rome , prit la route de San-Germano , ville peu éloignée du fameux monastère du Mont-Cassin. Il y avait dans cette place une garnison de deux mille Sarrasins (car les souverains de Sicile continuaient de les admettre dans leurs armées) ; en outre on y comptait mille cavaliers , et même , si l'on en croit les auteurs français , il y avait jusqu'à quatre mille chevaux et six mille Sarrasins. Mais le nombre n'était pas capable de faire peur aux Français. Ils assiégèrent San-Germano dans les formes , et avec quantité de machines dont l'effet ne répondant pas à leur impatience , ils résolurent de l'emporter de vive force. Le jour destiné pour un assaut général avait été arrêté ; mais , comme si le terme eût été trop long , il arriva dans la nuit précédente que des valets , sortant de la place par une poterne bien gardée pour mener des chevaux boire , dirent des injures à quelques valets français qui leur répondirent non-seulement par d'autres injures , mais à coups de pierres. Les agresseurs en firent autant. Les cris qui se faisaient entendre mirent l'alarme au camp ; les Français crurent que l'ennemi avait fait une sortie , et couru-

rent aux armes , les uns à l'endroit d'où partait le bruit , les autres aux remparts. Ce fut en vain que leurs officiers voulurent les arrêter ; eux-mêmes , croyant le danger pressant , y coururent malgré Charles. Du côté des assiégés , tout ce qu'il y avait de combattans dans la place en sortit ; ils furent vaillamment repoussés , et perdirent plus de quinze cents hommes. Il leur fallut se retirer en désordre , et les Français y entrèrent pêle-mêle avec eux. Le comte de Vendôme se saisit le premier d'une porte , et fit aussitôt arborer sa bannière sur une des tours. C'est ainsi que fut conquise cette importante place , dont la prise entraîna la reddition de trente-deux châteaux , que Charles rendit au monastère du Mont-Cassin , à qui Frédéric et Mainfroy les avaient enlevés.

Charles laissa reposer ses soldats pendant quatre jours , et se mit en chemin pour aller chercher son ennemi , qui était à Capoue , où il attendait des troupes parties d'Allemagne et de Constantinople , sans compter un corps de Sarrasins. Mainfroy , instruit de son approche , peu sûr de la fidélité des peuples , et craignant d'être trahi par plusieurs de ses barons , prit le parti de rechercher l'amitié de Charles , en lui faisant demander la paix. Les ambassadeurs chargés de cette commission ne purent rien obtenir. La fortune se déclarait hautement en faveur de Charles , et il voulait la saisir lors-

qu'elle se présentait ; il leur donna dans sa langue française cette fière et dure réponse : *Dites au soudan de Lucera (ville d'Italie qu'habitaient les Sarrasins) que je ne veux avec lui ni paix , ni trêve , et que bientôt , où je l'enverrai aux enfers , ou il m'enverra en paradis.*

Les deux armées se trouvèrent en présence à un mille de Bénévent , et l'on se prépara de part et d'autre à livrer bataille. L'évêque d'Auxerre, armé de toutes pièces, et muni d'un pouvoir exprès du pape , donna une absolution générale à l'armée de Charles d'Anjou , et prescrivit pour pénitence de frapper chacun de toute sa force.

Mainfroy avait long-temps hésité s'il mettrait toute sa fortune au hasard d'une seule journée, ou s'il éviterait le combat , en se mettant à couvert derrière Bénévent. S'il eût différé quelques jours , le défaut de vivres aurait entièrement détruit l'armée française , qui était dans un tel dénûment que les soldats étaient obligés de manger des chevaux , et qu'il n'y avait aucun fourrage pour la cavalerie. Mais la fatalité qui entraînait Mainfroy à sa perte ne lui permit pas d'écouter les conseils de la prudence. Il donna le signal de commencer la bataille , et le choc fut terrible. Les Allemands , qui faisaient la principale force de Mainfroy , se virent bientôt contraints de plier. Ils ne frappaient que de taille avec

leurs longues et lourdes épées , leurs haches et leurs masses d'armes , sans pouvoir approcher assez près de l'ennemi. Les Français , au contraire , plus alertes , armés plus à l'avantage , et animés par la voix de Charles d'Anjou , qui leur criait : *A l'estoc , soldats , à l'estoc* , les joignaient aisément , et leur portaient des coups sûrs au défaut de leurs armes. L'ordre qu'il avait donné de tuer les chevaux contribua aussi beaucoup à la victoire , et au désordre des ennemis , leurs chevaux tués ou blessés les culbutant les uns sur les autres. Le combat fut aussi très-vif entre l'aile gauche des Français et la droite de Mainfroy , que ce prince commandait , et où il fit tout ce qu'on pouvait attendre d'un habile et vaillant capitaine. Un aigle d'argent qu'il avait sur son casque étant venu à tomber , chose fort naturelle dans le mouvement d'un combat , cela lui parut d'un mauvais augure , et il ne put s'empêcher de dire : *Ceci est un signe de Dieu*. Une partie de ses troupes , qui ne le servait qu'à regret , l'abandonna dès le commencement de l'action. D'autres en firent autant au premier désavantage. Thibaut d'Annebaut , seigneur romain , homme d'un grand courage , et l'un des plus attachés à Mainfroy , voyant tout perdu , lui dit qu'il ne fallait plus songer qu'à mourir. Ce prince , profitant de ce conseil imprudent , se jeta au milieu des escadrons français , où , accablé par le nombre , il fut tué avec

tous ceux qui l'accompagnaient. Son corps, confondu avec ceux de tous les vaillans guerriers qui périrent dans cette occasion , resta pendant deux jours sans être reconnu. Sa mort est racontée en ces termes par un auteur italien contemporain : « Ce prince, ayant été atta-
 » qué par un chevalier picard qui ne le con-
 » naissait point , tomba de son cheval qu'un
 » coup de lance donné avec grand effort con-
 » tre la tête avait fait cabrer, et pour lors il
 » fut assommé à coups de massue par quel-
 » ques piétons qui accompagnaient le gentil-
 » homme picard. »

L'action avait été très-disputée pendant une heure ; mais, après cet espace de temps, la victoire se décida pour les Français. La déroute étant générale de tous côtés dans l'armée vaincue, le carnage fut aussi grand dans la fuite que dans le combat. Cette mémorable bataille commença à midi, se donna le 28 février 1266, dans un lieu appelé le *Champ fleuri*, et la poursuite des fuyards dura jusqu'à la nuit. Trois mille hommes des troupes de Mainfroy périrent dans cette journée , et il n'y eut qu'un seul chevalier tué dans l'armée de Charles. Ce fait paraîtrait incroyable s'il n'était attesté par des historiens dignes de foi. Les vainqueurs , en poursuivant les ennemis , entrèrent pêle-mêle avec eux dans Bénévent , mirent la ville au pillage , quoiqu'elle appartint à l'église romaine , firent main basse sur les habitans ,

sans distinction d'âge ni de sexe, et y exercèrent toutes les inhumanités et tous les crimes qu'on doit attendre du soldat brutal et féroce dans la victoire. Le roi entra lui-même dans la ville, et sans doute fit cesser le carnage. Les barons vaincus, échappés à la mort sur le champ de bataille, n'en furent que plus malheureux; faits prisonniers, on envoya quelques-uns d'entre eux en Provence, où on les fit mourir dans les tourmens, et l'on dispersa les autres dans différentes prisons du royaume, où ils avaient à peine les alimens les plus nécessaires à la vie.

Pendant deux jours s'étaient écoulés sans qu'on sût quel avait été le sort de Mainfroy, qui fut enfin trouvé parmi les morts, couvert de sang et de poussière. Le chevalier picard qui avait renversé Mainfroy, ayant paru en présence de quelques seigneurs prisonniers, monté sur le cheval et avec l'écharpe de ce prince, ils lui demandèrent ce qu'était devenu celui dont il avait le cheval et l'écharpe; il leur répondit qu'il avait été tué. On alla à l'endroit indiqué, et l'on y trouva le corps. Suivant d'autres historiens, la découverte en fut due à un paysan, qui, l'ayant mis en travers sur un âne, était venu dans le camp en criant : *Qui veut acheter Mainfroy?* Cette insensibilité rustique indigna si fort un seigneur français, qu'il ne put s'empêcher de punir par quelques coups de bâton le mépris

avec lequel ce paysan traitait un roi mort. Charles fit apporter devant lui le corps de cet illustre ennemi, et ordonna à plusieurs barons prisonniers de le reconnaître. Une partie d'entre eux osait à peine le regarder; mais le comte Jourdan, dès qu'il l'aperçut, se frappant le visage avec toutes les marques d'un violent désespoir, se jeta sur le corps inanimé de son prince, fit son éloge, et témoigna une très-grande douleur de lui avoir survécu; fondant en larmes, il ne voulait point quitter les restes d'un maître qu'il avait véritablement chéri. Les Français, témoins de ce triste spectacle, admirèrent la fidélité du comte, et furent attendris de sa douleur. Touchés de compassion, ils prièrent Charles d'Anjou de faire rendre les derniers devoirs à Mainfroy, et de le faire inhumer en terre sainte. Mais il s'en excusa sous prétexte que Mainfroy était mort excommunié, et qu'il ne convenait pas de lui accorder les honneurs de la sépulture. En conséquence, le corps fut porté et jeté dans une fosse au bord du grand chemin, près du pont de Bénévent, où, afin qu'il restât au moins à la postérité quelque vestige du lieu où reposait ce grand prince, et pour que ses os ne fussent pas dispersés, chaque soldat mit une pierre sur cette fosse; ce qui produisit un monument tout aussi respectable que tant d'autres construits en marbre. Mais il fut bientôt renversé; un ennemi irréconci-

liable de Mainfroy ayant prétendu que , quoiqu'il n'eût pas été déposé en terre sainte , cependant le corps avait été mis près de Bénévent , et dans un terrain qui appartenait à l'église ; qu'il fallait enlever d'un tel endroit ce *chien mort* , et le porter hors du royaume. Charles d'Anjou adopta des sentimens si extraordinaires , tandis qu'il se fût couvert de gloire s'il eût traité honorablement les restes de son ennemi ; le corps fut déterré , et les os , sans aucun égard , transportés au bord d'une rivière sur les confins du royaume de Naples , sans être couverts d'un peu de terre , exposés à l'injure du temps et de l'air ; en sorte que les habitans des lieux voisins n'en ont jamais pu par la suite retrouver aucun vestige.

Telle fut la fin et la sépulture de Mainfroy , digne d'un meilleur sort , si l'ambition de régner ne l'eût aveuglé. Il n'avait que trente-trois ans lorsqu'il perdit la vie. Plein de grandeur d'âme et de courage , généreux et bien-faisant , sous son règne ses états furent toujours florissans et dans la prospérité. Il viola les lois lorsqu'il s'agissait de placer une couronne sur sa tête ; mais ce délire de l'ambition suffit pour ternir toutes les vertus. Ami des sciences , et très-versé dans les mathématiques , il protégea les lettres. On croit qu'il composa un *Traité sur la chasse* , qui , comme aujourd'hui , faisait les délices des princes.



XII. *Rois de la maison d'Anjou.*

SUIVI ou précédé de son armée victorieuse, Charles d'Anjou partit de Bénévent pour se rendre à Naples ; avant qu'il y fût arrivé, les Napolitains lui envoyèrent présenter les clefs de leur ville. Partout on se hâta de rendre hommage au nouveau souverain ; les cités s'empressèrent d'élever les bannières des Français ; les peuples prononçaient le nom de Charles avec des cris d'allégresse ; ils se flat- taient d'acquérir, sous cette nouvelle domina- tion, de grandes richesses, des privilèges, et d'être exempts de toute imposition extraordi- naire. Dans les illusions dont ils se berçaient, la présence du prince français faisait éclater mille cris de joie. Les Sarrasins de Lucéra s'empressèrent de faire leurs soumissions au vainqueur (1) ; ils lui demandèrent seulement la vie et la liberté de conscience, en l'assurant qu'ils étaient prêts à se faire instruire et bap- tiser. Le roi consentit à leur demande, après les avoir obligés de raser les murailles de leur ville, d'en combler les fossés, et de détruire les forteresses qu'ils avaient aux environs. Ils

(1) Plusieurs historiens disent que Charles d'Anjou en fit faire le siège, et qu'elle ne fut prise qu'après une longue résistance.

lui livrèrent la femme et les enfans de Mainfroy, qui furent envoyés à Naples dans le château de l'OEuf. Quand Charles d'Anjou fut maître du royaume de Naples, il se vit obligé d'assiéger Lucéra, devenue place forte par les soins des Sarrasins, dont elle était le dernier asile. Leurs députés vinrent au camp de Charles; ils se jetèrent à ses pieds la corde au cou, demandant seulement la vie, et se reconnaissant ses esclaves. Il ne fit aucun quartier aux chrétiens rebelles qui s'étaient retirés dans Lucéra; mais, pour les Sarrasins, il se contenta de les disperser dans plusieurs endroits du royaume. Il y en eut quelques-uns qui abjurèrent le mahométisme. Ils revinrent depuis dans la ville qu'ils regardaient comme leur patrie, et ce ne fut qu'en l'année 1295 que Charles II, voulant détruire cette secte dans son royaume, permit de tuer sans forme de procès quiconque ferait profession du mahométisme. Le nom même de Lucéra fut aboli, et changé en celui de Sainte-Marie de la Victoire.

Les Siciliens suivirent l'exemple des peuples d'Italie : informés de la mort de Mainfroy, ils n'hésitèrent pas à se soumettre aux Français, et les Messinois furent les premiers à faire cette démarche.

Charles fit en grande pompe son entrée dans Naples, avec la reine Béatrix son épouse, accompagné de toute la noblesse qui le procla-

maît pour son roi , et alla sur-le-champ dans la principale église pour rendre à Dieu ses actions de grâces de la signalée victoire qu'il lui avait accordée. Après quoi il nomma prince de Salerne , Charles , son fils aîné , et l'envoya parcourir les différentes provinces du royaume , pour se concilier l'affection de ses nouveaux sujets. Il se logea ensuite dans un château que l'empereur Frédéric II avait fait bâtir ; il y trouva le trésor de Mainfroy , presque tout en espèces d'or monnayées. Comme c'était alors l'usage de partager le butin , Charles le fait étendre à terre sur des tapis , demande des balances , et donne ordre à l'un de ses principaux courtisans d'en faire trois parts égales. « Sire, à quoi bon ces balances ? » lui dit le courtisan d'un air de franchise ; et , sur-le-champ , séparant à vue d'œil le monceau d'espèces en trois lots : « Voilà , ajouta-t-il , votre » part, voilà celle de la reine , et voici celle de » vos chevaliers. » Le roi , charmé de cette générosité , approuva le partage.

Enorgueilli par ses conquêtes , Charles gouvernait tyranniquement ses nouveaux sujets. Environné de courtisans avides et flatteurs , il n'était accessible que pour eux seuls. Les plaintes des misérables ne pouvaient parvenir jusqu'à lui , ou , s'il les écoutait quelquefois , ce n'était que pour les rebûter par ses menaces. Le pape Clément IV , instruit de sa conduite , lui écrivit à ce sujet une lettre rem-

plie d'excellens conseils , dans laquelle il lui donne des préceptes dignes du père commun des fidèles. Il lui dit , entre autres choses remarquables : « Si vous vous cachez à vos » sujets , en leur fermant tout accès auprès » de vous , si vous ne les recevez avec cette » affabilité très-propre à gagner les cœurs , et » que cependant vous prétendiez leur com- » mander , il faudra donc vous résoudre à ne » jamais quitter l'épée ni la cuirasse , à tenir » votre armée à vos côtés. Qu'un souverain » mène une triste vie lorsqu'il est toujours » suspect à ses peuples , et toujours en garde » contre eux ! »

Le saint père eut beau lui faire les plus sages représentations ; les peuples furent accablés d'impôts et menés avec une verge de fer sans cesse prête à les frapper. Que les souverains sont dans l'erreur lorsqu'ils s'imaginent qu'ils doivent se faire craindre , et que leurs sujets abusent des bontés qu'on leur témoigne ! Les joies immodérées se changèrent dans l'Italie et dans la Sicile en pleurs et en gémissemens continuels , et l'on regretta trop tard le gouvernement de Mainfroy , au lieu de se dire que , si chaque individu doit supporter avec courage ses peines , une nation entière doit pareillement ne point se laisser abattre aux revers et à l'adversité , dans l'espoir que la Providence les adoucira tôt ou tard.

Les principaux mécontents , dont le nombre

augmentait tous les jours, s'étant secrètement rendus à Pise et à Sienne, résolurent d'appeler à leur secours le jeune Conradin, dont les droits sur la couronne de Sicile n'étaient pas douteux, comme étant l'unique rejeton de la postérité de Frédéric. Il était pour lors en Bavière, auprès du duc Othon, son aïeul maternel, et là il ne subsistait qu'avec peine, par le secours d'Élisabeth de Bavière, sa mère, qui s'était remariée en troisièmes noces avec le comte de Tyrol. Plusieurs barons furent députés vers ce prince, au nom des principales villes, chargés de promesses et de grosses sommes d'argent, pour faciliter l'exécution du projet. Conradin n'était âgé que de seize ans, mais son courage était au-dessus de son âge. Élisabeth de Bavière, qui l'aimait tendrement, et qui craignait de voir échouer la jeunesse de son fils contre le bonheur et l'expérience de Charles, s'opposa, autant qu'il lui fut possible, à cette entreprise; mais Conradin accepta la proposition des ambassadeurs, leva tous les obstacles, et partit d'Allemagne en 1267, pour aller remonter sur le trône de ses pères, avec le duc d'Autriche son cousin, jeune prince à peu près de son âge, et une armée de dix mille cavaliers, commandée par divers princes d'Allemagne. Il vint débarquer à Pise; il y fut reçu avec de grandes marques d'honneur et d'affection. Après avoir remporté divers avantages qui animèrent ses

partisans , et redoublèrent son courage et ses espérances , Conradin guida son armée jusqu'en présence de celle de Charles d'Anjou (1268). L'une et l'autre n'étaient point de forces égales. La première était composée de trente mille hommes , et la seconde n'en avait que dix mille. Mais il était venu à Charles le secours d'un seul homme dont l'habileté pouvait lui être infiniment plus utile que le courage machinal d'un grand nombre de soldats. Érad de Valeri , chevalier français , venait de l'Asie , où pendant vingt années consécutives il s'était acquis une gloire immortelle en combattant contre les Sarrasins. Déjà très-âgé , il retournait en France pour y jouir du repos , et mourir dans sa patrie. N'ayant pas trouvé Charles d'Anjou à Naples , il alla le joindre à Capoue. Aussitôt que Charles eut appris l'arrivée de cet illustre guerrier , ravi de le posséder , il résolut de se prévaloir de son expérience et de la sagesse de ses conseils. Il le pria instamment de vouloir bien rester auprès de lui , et d'accepter le commandement de l'armée. On avait dans le treizième siècle des scrupules dont présentement il ne reste pas même la plus légère idée. Valeri représenta au roi que l'âge avancé auquel il était parvenu l'obligeait d'abandonner l'exercice des armes pour se vouer tout entier à une vie chrétienne ; qu'après avoir employé sa jeunesse à combattre contre les musulmans , il ne croyait pas

qu'il dût faire usage du peu de force qui lui restait pour tremper ses mains dans le sang des chrétiens. Charles ne se rebuta point par ces difficultés ; il fit comprendre au valeureux Énard qu'en portant les armes contre Conradin, il poursuivait également un infidèle, comme rebelle au pape, excommunié, et mis hors de l'église : enfin, il lui représenta que le roi de France lui saurait un gré infini des services qu'il lui rendrait en cette occasion. Ces motifs déterminèrent le chevalier chrétien à redevenir guerrier. Alors, informé que l'armée de Conradin était campée dans la plaine de Tagliacozzo, Valeri ordonna à celle de Charles, dont il prit la conduite, d'aller se poster à deux milles plus avant. Il monta ensuite avec une simple escorte de cavaliers sur une colline, d'où il examina avec attention le camp des ennemis. Considérant que les forces de Conradin étaient de beaucoup supérieures en nombre à celles de Charles, il sentit que la prudence et une ruse de guerre seraient les seuls moyens qui pourraient lui procurer la victoire. Il sépara ses troupes en trois corps, en fit cacher un derrière une élévation de terrain couverte d'un bois qui l'empêchait d'être aperçu de la plaine, et envoya les deux autres attaquer l'ennemi, tandis qu'il restait avec le roi Charles en observation.

Conradin et ses soldats, plutôt indignés qu'étonnés de la témérité des Français, qui

osaient venir en si petit nombre leur présenter le combat, s'y livrèrent avec ardeur. Malgré cette inégalité, la victoire fut long-temps douteuse ; mais enfin le grand nombre l'emporta ; les deux corps français furent obligés de plier, exposés au plus affreux carnage. Charles, voyant de dessus la colline où il était posté avec Érard, la déroute de ses troupes, voulait à tout prix voler à leur secours ; mais l'habile guerrier l'exhorta à modérer son ardeur et à ne faire aucun mouvement, jusqu'à ce que ces deux corps eussent été mis entièrement en déroute ; que ce serait là précisément l'occasion qui lui procurerait la victoire.

Le succès confirma la vérité de cette promesse. Après que les Français eurent mis bas les armes, que les uns se furent rendus prisonniers, et que les autres eurent pris la fuite, les troupes de Conradin, se croyant entièrement victorieuses, s'imaginèrent qu'il ne leur restait plus qu'à recueillir les fruits de leur courage ; une partie d'entre elles poursuivait sans ordre les vaincus ; d'autres s'occupaient à s'emparer des dépouilles des Français tués dans le combat, et à se saisir de leurs chevaux échappés ; et le surplus de cette armée qui paraissait déjà triomphante, s'attachait à conduire les prisonniers. C'est alors qu'Érard, adressant la parole au roi Charles, lui dit : « Marchons, sire, la victoire est à nous. » Ils partent à l'instant avec le troisième corps

composé de huit cents chevaliers d'élite , et fondent avec impétuosité sur l'armée ennemie dispersée de tous côtés ; bientôt ils la mettent en déroute , poussent plus avant , et atteignent jusqu'au lieu où étaient Conradin , le duc d'Autriche , et la plus grande partie des seigneurs de leur suite. Ces princes , fatigués de l'action qu'ils venaient de soutenir , accablés de chaleur et de lassitude , avaient déjà levé leurs casques , et croyaient pouvoir se reposer sur leur armée du soin de poursuivre les vaincus ; ils n'eurent ni le temps ni la force de s'armer de nouveau , et cherchèrent leur salut dans la fuite ; mais ils ne tardèrent pas à tomber entre les mains des vainqueurs. Valeri , toujours prudent , engagea le roi à tenir ses troupes en bataille , et ce sage conseil rendit la victoire complète. Henri de Castille , un des capitaines de Conradin , dès le commencement du combat , s'était attaché à poursuivre les Provençaux ; il revenait avec une troupe d'Espagnols qu'il commandait , et cherchait partout Conradin , dont il ignorait la défaite. Il se trouvait encore en nombre supérieur à Charles , et pouvait se flatter de remporter la victoire , si Valeri n'eût eu recours à une seconde ruse. Le voyant venir en ordre de bataille , il part , suivi seulement de trente ou quarante chevaliers des plus braves de l'armée , et attaque les Espagnols dont les rangs étaient très-serrés. Après le premier choc , il tourne bride ,

et se retire comme en désordre. Les ennemis , trompés par cette fuite simulée , s'abandonnent à sa poursuite sans précaution. Charles , voyant leurs rangs éclaircis , tombe sur eux avec impétuosité. Alors , le combat recommence avec plus de furie. Les Espagnols , fermes et bien armés , se défendent avec un courage invincible ; mais les Français , irrités de leur résistance , les saisissent au corps , les renversent de cheval , et , par ce moyen , viennent à bout de les mettre en fuite. Ainsi l'expérience et l'habileté d'un seul homme triomphèrent du nombre et de la valeur d'une armée conduite par des généraux imprudens. C'est que l'habile général , dit un historien (D'ÉGLY) , connaissait le génie , le caractère , et le genre de bravoure des chefs qu'il avait en tête , ce qui doit faire la principale étude d'un grand capitaine.

Charles n'usa point de sa victoire avec magnanimité ; il la déshonora par des cruautés sans nombre. Tous les seigneurs partisans de la maison de Souabe qui eurent le malheur de tomber entre ses mains furent victimes de sa colère , et périrent sur l'échafaud. Craignant cet horrible traitement , les barons du royaume se fortifièrent dans leurs châteaux ; il fallut les assiéger l'un après l'autre , et les officiers chargés de ces expéditions exercèrent partout d'affreux ravages. Les habitans de la ville de Potenza , croyant mériter leur grâce

par une trahison , massacrèrent la noblesse , à qui ils reprochaient d'être la source de leurs malheurs. Ceux du château de Corneto , dans la Pouille , plus perfides encore , appelèrent dans l'enclos de leurs murailles , comme dans un asile , un grand nombre de seigneurs du parti de Conradin , et , suivant leur complot , les livrèrent ensuite aux troupes de Charles. Il y en eut cent six qui , par ses ordres , furent , les uns pendus , les autres conduits à Melphi (ville maritime du royaume de Naples) , et précipités dans la mer du haut des rochers. Ces deux places cependant n'évitèrent point les malheurs qu'elles se flattaient d'éviter : on les démantela , on les livra au pillage , châtiement bien juste à leur égard , si la noirceur de la trahison des habitans en eût été l'objet , et non la vengeance immodérée du prince (D'ÉGLY).

Après la prise de Lucéra , Sybille , veuve de Mainfroy , fut enfermée avec ses deux enfans , Mainfroy et Béatrix , dans le château de l'OEnf , à Naples. Sybille et son fils y périrent de misère et de faim : Béatrix ne recouvra la liberté que long-temps après , à la faveur d'une révolution.

Si la Sicile n'éprouvait pas les mêmes désolations que les états du continent , elle n'était guère plus tranquille. Conrad , prince d'Antioche , depuis la prison de Conradin , prétendait à la couronne par droit successif ,

comme descendant de l'empereur Frédéric II. Il se trouvait maître de toutes les places , à la réserve des villes de Palerme , de Messine et de Syracuse , jusqu'alors inébranlables dans leur fidélité. Charles , résolu d'y dompter les rebelles , y envoya une armée considérable , composée de Français et de Provençaux. Conrad se renferma dans le château de Centorbi , où , après avoir tenu quelque temps , il fut obligé de se rendre à discrétion. Montfort lui fit crever les yeux et ensuite le fit pendre. Les rebelles , privés de chef , se rendirent volontairement , et vinrent prêter serment de fidélité au roi entre les mains du vainqueur. Cette soumission aurait dû assurer le repos des Siciliens , qui n'étaient coupables que par trop d'attachement à leurs anciens maîtres ; mais Charles , malheureusement persuadé de ce faux principe , que la force est le seul moyen de contenir de nouveaux sujets , bannit les uns et condamna les autres à de fortes contributions. On remplit les villes et les châteaux de nombreuses garnisons , et on chargea le peuple d'impositions nouvelles , qui s'exigèrent avec tant d'avarice et de dureté , qu'on dépouillait les particuliers de leurs biens , et qu'on leur enlevait jusqu'à leurs femmes et leurs enfans.

Charles , qui punissait les rebelles avec tant de sévérité , récompensait magnifiquement ceux qui l'avaient servi dans cette guerre ,

prodiguant à ses chevaliers , à titre de fiefs réversibles à la couronne au défaut de leur postérité , un grand nombre de terres confisquées sur les barons du parti contraire. Il n'oublia point dans le nombre de ceux qu'il voulait combler de bienfaits , Érard de Valeri , à qui il était redevable du gain de la bataille de Tragliacozzo. Il lui offrit plusieurs comtés ; mais le généreux chevalier les refusa , et s'en retourna en France , plus content d'avoir mérité ces dons , qu'ambitieux d'en accroître sa fortune.

On s'attendait avec raison que Charles ne respecterait point les jours de son malheureux prisonnier , le jeune et intéressant Conradin. Ne se croyant point en sûreté tant qu'il existerait un rejeton de la maison de Souabe , il crut devoir lui faire son procès , par des juges vendus à son ambition , tout en paraissant vouloir mettre une sorte de justice de son côté. Il eut recours aux conseils du pape Clément IV, qu'il consultait ordinairement dans les affaires difficiles et embarrassantes. Plusieurs écrivains italiens prétendent que le pape décida la question par ces courtes mais terribles paroles : *Vita Conradini, mors Caroli ; mors Conradini, vita Caroli* : Si Conradin vit , Charles mourra ; et , si Conradin meurt , Charles vivra.

Consultés sur cette importante affaire , ainsi que les syndics des principales villes du royaume réunis à Naples , les barons français furent

partagés dans leurs avis. Le comte de Flandre, gendre du roi, et divers autres seigneurs dont les sentimens de grandeur répondaient à la naissance, soutinrent qu'il suffisait de garder Conradin et le duc d'Autriche pendant quelques années en prison, jusqu'à ce que l'autorité du roi Charles fût solidement affirmée, et qu'il n'eût rien à craindre de leur part.

Se flattant d'avoir mis toutes les formes de son côté, Charles ordonna la décision du procès concernant les prisonniers, détenus depuis près d'une année en prison, et chargés de cette commission Robert de Bari, grand protonotaire, qui par sa sentence les condamna à perdre la tête, comme perturbateurs du repos public, rebelles au saint siège, usurpateurs de la couronne de Sicile sous un faux titre, et coupables d'attentats à la vie du roi légitime.

De lugubres préparatifs, qui semblaient n'être inventés que pour prolonger le supplice de l'infortuné Conradin, suivirent ce jugement inique. Après que l'arrêt eut été prononcé aux deux princes, on les mena dans une chapelle tendue de noir, où ils entendirent la messe pour le repos de leurs âmes, et on leur donna le temps de se confesser. Ensuite un prédicateur monta en chaire, et, s'adressant à Conradin, lui fit une longue déclamation sur tout ce qu'on imputait de crimes contre l'église à lui et à ses pères, sur les

anathèmes tant de fois réitérés qui avaient déshonoré leur vie , et dans lesquels lui-même était né. Ces étranges cérémonies achevées , on les conduisit au supplice dans la place du marché de Naples , choisi pour le lieu de l'exécution ; elle se fit le 26 octobre 1269 , sur un échafaud couvert de velours cramoisi , et le roi Charles d'Anjou voulut en être témoin , et voir tout ce qui se passerait. Robert de Bari leur réitéra la lecture de la sentence. Conradin ne put s'empêcher de s'écrier à la fin de cette lecture : *Comment , malheureux , as-tu osé condamner un roi ? ne sais-tu pas qu'un égal n'a pas de pouvoir sur son égal ?* Ensuite , se retournant du côté du peuple , il protesta qu'il ne se sentait coupable d'aucune injustice dans l'expédition qu'il avait faite , puisqu'il ne s'était proposé que de recouvrer un royaume qui lui appartenait par droit héréditaire ; qu'il espérait que les princes de la maison de Bavière , parens de sa mère , et toute l'Allemagne , le vengeraient un jour de la cruauté qu'on exerçait sur lui. Il déclara hautement pour son héritier Pierre , roi d'Aragon , qui avait épousé Constance de Souabe , fille de Mainfroy , et en même temps jeta son gant sur la place en signe d'investiture , et comme un gage de bataille. On prétend qu'un chevalier le ramassa , et le porta par la suite en Espagne au prince aragonais. Les dernières paroles de Conradin furent : *Ah ! ma*

mère, que la nouvelle de ma mort vous donnera de chagrin ! On ne saurait trop admirer le courage et le grand caractère d'un prince si jeune.

Après qu'il eut, d'un ton ferme, prononcé sa justification, il se disposa à mourir ; mais comme on voulait encore lui rendre ses derniers instans plus pénibles et plus cruels, il eut la douleur de voir trancher la tête au jeune et intéressant duc d'Autriche, son cousin, son compagnon d'armes et d'infortune. Alors l'amitié, plus forte què les approches de la mort, lui fit prendre dans ses mains cette tête sanglante, il la baisa plusieurs fois ; et, en l'arrosant de ses larmes, se plaignit des regrets qu'il ressentait de n'avoir pu procurer à son ami qu'une si triste fin. Ne pouvant plus soutenir un spectacle si affreux, il se mit à genoux, demanda pardon à Dieu de ses péchés, et fit signe au bourreau de frapper le coup mortel, qu'il reçut à l'âge de dix-sept ans.

Ainsi périt le dernier des princes de la maison de Souabe, laquelle avait possédé l'empire d'Allemagne pendant cent quinze ans, et le royaume de Sicile pendant soixante-seize. Ainsi fut vengée la mort des princes normands que Henri IV fit inhumainement périr lorsqu'il s'empara du trône de Sicile. Si l'historien impartial conserve le souvenir des grands crimes, il a du moins la consolation de raconter comment ils furent punis. Nous ver-



Gautier sculp.

ger à son fils un tombeau de marbre , au lieu même de son supplice. Charles refusa à cette mère infortunée la seule consolation qui lui restait ; il alléguait que ce monument , tant qu'il subsisterait , pourrait animer les Allemands à la vengeance. Il lui permit seulement de faire transporter le corps de Conradin , de la place du marché où on l'avait enterré comme excommunié , dans l'église des Carmes , où la princesse lui fit élever un monument. On voit encore , assez près de cette église , une petite chapelle qu'on dit avoir été bâtie dans le lieu même où Conradin eut la tête tranchée. On prétend que la terre , imbibée de son sang , en conserve les traces , et qu'on y remarque un endroit humide , qui est comme une tache qu'on ne voit point ailleurs. L'exécuteur de la justice conserve dans cette même chapelle les instrumens de son métier.

On ne peut assez s'étonner , dit Voltaire , que Louis IX , prince rempli de piété , canonisé depuis la mort tragique de Conradin , n'ait fait aucun reproche à son frère d'une action si barbare et si peu politique , lui que des Égyptiens avaient épargné si généreusement dans des circonstances bien moins favorables. Il devait condamner plus qu'un autre la férocité réfléchie de son frère. Nous répondrons à cette réflexion que Louis IX peut avoir écrit fortement à son frère sur ce sujet , sans que l'histoire en ait fait mention , la lettre

du saint roi pouvant avoir été supprimée ou perdue.

Ce pieux monarque français , inspiré par son zèle pour la religion chrétienne, passa , vers le milieu de l'année 1269 , en Afrique , pour combattre contre les Arabes. Son armée , qui faisait le siège de Tunis , fut affligée de la peste , et Louis fut aussi attaqué de la contagion. Dans ce triste état , il courait à chaque instant le risque d'être battu par les Maures , et fait prisonnier avec ses fils qui l'accompagnaient. Charles , ayant appris ces fâcheuses nouvelles, se mit à la tête d'une armée qu'il avait préparée pour porter la guerre à Constantinople , et se rendit en diligence devant Tunis. Outre la reconnaissance qu'il devait au saint roi pour les services qu'il lui avait rendus lors de son entrée en Italie , il espérait que les croisés obligeraient les Africains de payer à l'avenir le tribut qu'ils devaient à la Sicile , et dont ils s'étaient dispensés depuis quelques années , pendant les désordres des guerres entre les Allemands et les Français. D'ailleurs il était de son intérêt d'abaisser une puissance redoutable à la Sicile , et qui avait toujours favorisé Mainfroy. Il aborda proche du rivage d'Afrique , le 25 août 1269 , avec une nombreuse armée ; il prit terre près de l'ancienne Carthage , et fit en signe de joie déployer ses étendards , ses bannières , sonner toutes les trompettes et les autres instrumens de guerre ,

Il fut bien surpris lorsqu'il vit que personne ne lui répondait, et qu'on ne venait pas même au-devant de lui. Ce silence lui parut d'un mauvais augure; il prit les devants pour s'éclaircir, et arriva bientôt au quartier du roi qu'il trouva expirant. Il se prosterna aux pieds de ce saint frère, les baisa, les arrosa de ses larmes, et reçut ses derniers soupirs.

Il lui fallut suspendre son affliction pour repousser les armes des Arabes, qui croyaient les chrétiens hors d'état de leur résister. Les barbares, trompés dans leur espérance, consentirent à une trêve de dix ans, fort avantageuse pour les croisés, dont les principaux articles furent, que tous les prisonniers seraient rendus de part et d'autre, et les esclaves mis en liberté; que les marchands chrétiens pourraient trafiquer à Tunis sans payer aucun droit; que les rois de Tunis continueraient de payer le tribut de vingt mille doubles d'or à celui de Sicile; et que, pour dédommager celui-ci du passé, le roi de Tunis lui paierait le double du tribut pendant quinze ans, et qu'il donnerait avant le départ les arrérages de cinq années; que le roi de France et les barons toucheraient deux cent mille onces d'or pour les frais de la guerre. La moitié en fut comptée sur-le-champ.

Les croisés s'embarquèrent le 18 novembre pour la Sicile. Le vent fut si favorable qu'en deux jours de navigation une partie de la flotte

entra dans la port de Trapani. Le roi de Sicile débarqua la nuit même, pour donner ordre à la réception du roi de France Philippe, son neveu, qui se fit mettre à terre le jour suivant. Presque tous les vaisseaux demeurèrent à la rade pour leur malheur, car il s'éleva la plus furieuse tourmente qu'on eût jamais vue. En trois jours qu'elle dura, il périt dix-huit des plus grands navires, avec quatre mille personnes, et de ceux qui échappèrent, il y en eut encore mille qui moururent à terre de la fatigue qu'ils avaient soufferte pendant la tempête. Un grand nombre de bâtimens ayant été portés du côté de Tunis, le roi maure les renvoya sans se prévaloir de cet accident.

Le roi Philippe demeura quinze jours à Trapani, parce qu'il ne voulait point quitter Thibaut, roi de Navarre, son beau-frère, qui y tomba si dangereusement malade qu'il y mourut. Philippe vint ensuite à Palerme, où on lui fit une superbe réception. Après y avoir demeuré encore quinze jours, il alla s'embarquer à Messine pour retourner dans son royaume. Le roi Charles l'accompagna jusqu'à Viterbe.

Quelque froid qu'il y eût entre le pape Grégoire X et le roi Charles, en 1274, le pontife ne négligea cependant point les intérêts du roi de Sicile, dans le serment qu'il exigea de Rodolphe de Hapsbourg, élu à l'empire d'Al-

lemagne; lorsqu'il le reconnut empereur d'Occident, il le fit jurer qu'il n'attaquerait ni directement ni indirectement le roi Charles, ni ses héritiers, et qu'il ne donnerait ni conseil, ni secours à ses ennemis.

Mais, pour vivre en paix et tranquille, il aurait fallu que Charles se fût appliqué à rendre ses peuples heureux, et c'est directement ce dont il s'occupa le moins. Il avait envoyé en Sicile des gouverneurs despotiques, qui, abusant de leur autorité, traitaient les peuples avec des duretés inouïes. Les Siciliens ne pouvaient supporter qu'avec impatience le poids des impositions énormes dont ils étaient accablés. Tout se faisait avec violence, sans égards pour la noblesse. Les mariages n'étaient plus la suite d'un consentement réciproque; il était indispensable d'avoir la permission du gouvernement, et ceux qui osaient résister se voyaient punis par l'exil ou par la prison. La liberté des Français auprès des dames sicilienne acheva d'aigrir les esprits : ce qu'ils traitaient entre eux de simple galanterie paraissait aux yeux de cette nation naturellement jalouse, un attentat à l'honneur et au repos des familles.

Les Siciliens résolurent de porter leurs plaintes au roi; mais ils ne purent d'abord s'ouvrir le chemin jusqu'au pied du trône, et leurs justes doléances furent rebutées. Il ne leur restait d'autre ressource que d'implorer

l'assistance du pape. Ils députèrent au saint père un évêque rempli de zèle et de patriotisme. Le prélat, admis à l'audience en présence de Charles, et s'adressant au pontife, lui dit d'un ton ferme, en se servant des paroles de l'Évangile : *Fils de David, ayez pitié de moi ; ma fille est misérablement tourmentée par le démon* : et après un détail circonstancié des oppressions qu'essuyaient les Siciliens, il le conjura, mais en vain, d'empêcher le roi d'exercer à l'avenir de pareilles injustices.

Il y avait dans ce temps-là un homme extrêmement considéré en Sicile, capable plus que personne de bien conduire une intrigue. Cet homme célèbre s'appelait Jean de Procida, du nom d'une île auprès de Naples, dont il était seigneur. Il était d'une des bonnes maisons de Salerne. L'empereur Frédéric et Mainfroy l'avaient honoré de leur confiance ; il avait pris le parti de Conradin ; ses biens avaient été confisqués, et il s'était réfugié à la cour d'Aragon. La reine Constance avait engagé le roi son mari de lui donner des terres dans le royaume de Valence. Il résolut de tout risquer pour lui témoigner sa reconnaissance, et pour tirer de l'oppression sa patrie. Il se déguisa en frère prêcheur, et passa secrètement en Sicile ; il y vit les principaux mécontents, avec lesquels il conféra sur les moyens d'enlever cette île aux Français. Ils convinrent

qu'il fallait d'abord s'assurer de Michel Paléologue, empereur de Constantinople, et du roi d'Aragon. Ce dernier prince avait des droits sur la Sicile, comme ayant épousé une fille de Mainfroy. Conradin en mourant l'avait déclaré son héritier. Procida se rendit promptement à Constantinople ; il fit demander une audience secrète à l'empereur. Il lui donna avis que le roi Charles et les Vénitiens avaient fait une ligue contre lui ; qu'on travaillait à équiper une grande flotte ; que le roi de France secourrait infailliblement son oncle ; que le seul moyen de détourner cette tempête était de donner de l'occupation à Charles chez lui, en faisant révolter la Sicile, dont les peuples étaient très-mécontents de la tyrannie qu'ils éprouvaient. Il ajouta que la chose était très-aisée, si l'empereur voulait les aider, et que le roi d'Aragon n'attendait que l'occasion pour faire valoir les droits de la reine Constance, son épouse. Il finit par dire qu'il n'était pas nécessaire que l'empereur armât, que pourvu qu'il fournit de l'argent, il y avait tout sujet d'espérer que le succès de l'entreprise serait heureux.

Paléologue promit tout ce qu'on pouvait désirer ; il donna de grosses sommes à Procida avec une lettre pour le roi d'Aragon, et il chargea un de ses secrétaires d'accompagner Procida en Europe, et d'assurer que les mécontents pouvaient compter sur trente mille

onces d'or qui leur seraient délivrées de sa part au premier besoin qu'ils en auraient. Le roi d'Aragon donna aussitôt des ordres pour faire préparer un grand armement , et il fit courir le bruit que c'était contre les Sarrasins d'Afrique. Charles était dans une si parfaite sécurité, qu'il fit présent au roi Pierre de vingt mille ducats pour le mettre en état d'équiper une flotte plus considérable. Lorsque son erreur se fut dissipée, comme ce prince n'avait pas encore éprouvé combien le bonheur des hommes est peu solide, il ne se crut point en danger, et ne parlait qu'en plaisantant de ce nouveau compétiteur à une couronne si bien affermie.

Jean de Procida , caché dans la Sicile , toujours sous un habit de moine , disposait tout à un soulèvement général. Les barons et les autres chefs du complot se rassemblèrent à Palerme pour célébrer la fête de Pâques, qui, cette année 1282 , tombait le 29 de mars. Le lundi , les Palermitains allèrent , selon la coutume, à Mont-Réal, petite ville à trois milles de Palerme , pour assister à une fête qui s'y donnait tous les ans. Les Français , et le commandant de la place pour le roi , s'y rendirent aussi , à dessein de se réjouir avec eux. Il arriva par hasard qu'un Français manqua d'égards à une femme , qui s'écria qu'on l'insultait. Le peuple , depuis long-temps porté à la révolte par les émissaires des barons , et vivement

ému des cris que poussait cette femme , accourut à son secours. Les Français voulurent soutenir leur compatriote : on en vint aux mains , et de part et d'autre il y eut beaucoup de tués. La populace se retira aussitôt du côté de Palerme , et courut aux armes en criant : *Meurent les Français !* Alors commença cet affreux massacre , si connu dans l'histoire sous le nom de *Vêpres Siciliennes* , parce que plusieurs ont cru que les conjurés prirent pour signal le premier coup de Vêpres. Dans toute l'île on fit main basse sur les Français et les Provençaux : ces scènes sanglantes durèrent jusqu'au 29 avril. On poussa même la fureur jusqu'à fendre le ventre des femmes enceintes , pour faire périr leurs fruits. Douze mille Français trouvèrent la mort dans ce massacre ; et parce que quelques-uns avaient pris l'habit des gens du pays , et pouvaient se sauver à la faveur de ce déguisement , le signal pour les reconnaître fut de leur faire prononcer le mot *Ciceri* , dont la prononciation est très-difficile aux étrangers. Les habitans de Messine furent les derniers à se révolter. A l'exemple des autres villes, ils abattirent les armes d'Anjou , et arborèrent celles qu'ils conservent encore aujourd'hui : c'est l'écu d'Aragon , auquel ils joignent deux aigles , en l'honneur de la maison de Souabe.

Les Siciliens , malgré la fureur aveugle dont ils étaient animés , respectèrent cependant la

vertu. Guillaume de Porcelet, provençal, gouverneur d'une petite ville, homme d'une probité reconnue, fut seul épargné par les séditeux, et renvoyé avec éloge dans sa patrie. Cet exemple est une nouvelle preuve de l'estime qu'inspire la sagesse d'une bonne conduite, même aux cœurs les plus corrompus.

Tous les historiens n'ont pu se dispenser de témoigner leur étonnement de ce que cette conspiration tramée entre différentes nations, en diverses parties du monde, et dont les négociations, les voyages qu'elle occasiona, durèrent plus de deux années, pût être conduite, par l'habileté de Procida, de manière que le roi Charles, quoiqu'il eût partout des gens dévoués à son service, ne parvint point à en pénétrer le secret.

La nouvelle du massacre et de la révolte de Messine fut portée au roi Charles par un courrier que lui dépêcha l'archevêque de Montréal; ce prince resta quelques instans sans parler, mordant une canne qu'il avait coutume de porter, et jetant autour de lui des regards furieux; enfin il s'écria qu'il laisserait à la postérité un exemple terrible qui ferait trembler tous les rebelles. L'effet parut devoir suivre la menace. Charles, ayant rassemblé toutes ses troupes, ne tarda pas à passer le détroit, et vint mettre le siège devant Messine, le 6 juillet. Si l'attaque était vigoureuse, la

défense ne l'était pas moins. Les enfans, les vieillards, se joignirent aux citoyens qui combattaient ; les femmes même témoignèrent un zèle admirable ; elles portaient des armes et des vivres à leurs maris, et les conjuraient de ne point oublier que de leur résistance dépendaient l'honneur de leurs femmes et la vie de leurs enfans. Le zèle de ces héroïnes inspira des chansons guerrières qui se chantent encore de nos jours.

Instruit de ce qui se passait en Sicile, le roi d'Aragon se hâta de se rendre dans cette île. Il partit de la Catalogne au mois de mai 1282 ; et, pour sauver toujours les apparences, il fit voile vers les côtes d'Afrique, et alla mettre le siège devant un petit fort aux environs de Tunis. A peine en eut-il commencé l'attaque, qu'il reçut une ambassade des Siciliens qui le priaient de venir au plus tôt prendre possession de leur île. Pierre, affectant de paraître indéterminé, délibéra dans son conseil sur ce qu'il devait faire. Enfin il déclara nettement son intention, et sa flotte vint aborder en Sicile. Il se rendit par terre à Palerme, dont les habitans le reçurent comme leur libérateur. Ils le reconnurent roi de l'île, et un évêque le couronna solennellement.

Pierre écrivit au roi Charles pour lui faire part de son arrivée en Sicile, qu'il déclarait lui appartenir, et lui commanda fièrement d'en sortir à la réception de sa lettre, avec

menaces, en cas de refus, de l'y contraindre de force. Par une réponse du même style, Charles lui manda qu'il était surpris qu'il eût osé entrer dans un royaume que lui avait concédé le saint siège, lui ordonna d'en sortir, comme traître à Dieu et à l'église, et le menaça de marcher contre lui avec toutes ses forces, s'il s'opiniâtait à un plus long séjour. Le comte d'Anjou, d'un caractère extrêmement fier, eut peine à supporter que Pierre d'Aragon, regardé comme l'un des moins puissans rois de la chrétienté, eût eu l'audace de lui écrire avec tant de hauteur, à lui Charles, que l'on respectait comme l'un des plus puissans rois du monde.

Cependant Charles avait recommencé de presser avec vigueur Messine. Le nouveau roi de Sicile donna ses premiers soins au secours de cette place, qui commençait à manquer de vivres, et proposa d'aller forcer les assiégeans dans leurs lignes. Procida lui représenta le danger d'une pareille entreprise contre un ennemi infiniment supérieur par le nombre de ses troupes, et lui conseilla d'envoyer plutôt dans le phare une partie de sa flotte pour enlever les vaisseaux napolitains, dont la plupart n'étaient que des bâtimens de charge, employés à transporter des vivres dans le camp, ce qui mettrait l'ennemi dans la nécessité de lever le siège, ou en danger de périr de faim. Le projet fut goûté, et l'amiral

Lauria chargé de son exécution. Charles , averti que Lauria s'avancait vers le phare , sentit le danger de sa position ; il leva le siège de Messine , et repassa précipitamment en Calabre avec son armée , qu'il campa à Reggio. Lauria , abordant le lendemain aux côtes de cette province , prit vingt-neuf galères ennemies ; et , rangeant ensuite Catane et Reggio , en brûla trente autres dans la rade , presque à la vue du roi , qui , sensiblement touché de ces revers , commença à reconnaître qu'il s'était abusé par trop de confiance en sa prospérité.

Dans les premiers mouvemens de colère , il écrivit au roi d'Aragon une lettre injurieuse , d'un style peu usité parmi les princes , et qu'on aurait peine à croire si elle n'avait été conservée dans un recueil authentique. Il le traitait de voleur et d'usurpateur , lui reprochait , en l'appelant le plus méchant des hommes , de ne point connaître la force insurmontable de l'église ; et il finissait par lui ordonner d'abandonner la Sicile , sinon menaçait de l'exterminer , lui , les siens et tous les traîtres Siciliens. La réponse de Pierre , datée de Palerme , ne fut pas plus modérée. Il lui reprocha la mort de Conradin , qu'il traitait de crime détestable et inouï jusqu'alors , étant sans exemple qu'un prince chrétien eût fait mourir un autre prince son prisonnier de guerre. Il lui rappelait l'oppression des Siciliens , ses exactions violentes , les calomnies

employées contre les innocens , pour avoir un prétexte de les dépouiller , et le refus qu'il faisait souvent de rendre justice.

Le roi d'Aragon était loin de se laisser intimider par des menaces. Il quitta Palerme , et se rendit à Messine , dont les habitans le reçurent avec des larmes de joie. Il accorda de grands privilèges à la ville , et eut la sage politique de l'exempter d'une partie des impôts. Son règne affermi par la douceur et la bonté , il vit sans beaucoup d'inquiétude les secours nombreux qui arrivèrent de France au roi Charles , et un renfort de troupes que fournirent à ce prince les villes de la Toscane et de la Lombardie , que lui conduisit le prince de Salerne. Si Charles eût su profiter de ses avantages , il triomphait et reprenait sans peine la Sicile.

A l'approche de ces troupes , le roi d'Aragon abandonna la Calabre , où il s'était déjà cantonné en quelques endroits ; et , craignant de ne pouvoir se maintenir contre tant de forces réunies , il eut recours à la ruse. Il fit proposer à Charles de vider leurs différens par un combat singulier , corps à corps , ou de cent chevaliers de part et d'autre , les deux rois compris. Charles , plus courageux que prudent , accepta le défi , sans voir que ce n'était qu'un piège tendu par son rival pour l'éloigner de l'Italie , tandis que lui-même se fortifierait dans sa nouvelle conquête. Les

deux rois convinrent du combat de cent contre cent, et nommèrent chacun six chevaliers, chargés de fixer le lieu et le jour, et de régler les conditions. On choisit la ville de Bordeaux, neutre à leur égard, puisqu'alors elle appartenait au roi d'Angleterre, dont ils étaient tous les deux parens. Le rendez-vous fut indiqué au premier juin de l'année suivante, 1283. Le roi d'Angleterre, ou quelqu'un de sa part, devait être le juge du combat, et assurer le champ de bataille. Les deux princes s'engagèrent par un serment solennel à se trouver à Bordeaux au jour marqué, en état de combattre, sous peine de passer pour traîtres, infâmes, et indignes de porter le titre de rois. Ils donnèrent pour garans de leurs promesses, chacun quarante chevaliers, et convinrent d'une suspension d'armes.

Lorsqu'il fut temps de s'approcher de Bordeaux, Pierre d'Aragon laissa la régence de Sicile à la reine Constance, qui l'était venue joindre, fit déclarer Jacques d'Aragon, son fils aîné, infant et héritier de la couronne, chargea Lauria du commandement de sa flotte, accorda à Procida la dignité de grand chancelier, et prit ensuite le chemin de ses états héréditaires.

Dans les mêmes vues, et nonobstant les défenses du pape qui n'avait cessé de s'opposer à ce duel, Charles, se disposant à partir, remit le gouvernement du royaume au prince

de Salerne, qu'il nomma son vicaire ou lieutenant, avec une entière autorité, et lui forma un conseil des plus grands seigneurs et des plus sages ministres de sa cour. Il laissa les comtes d'Alençon et d'Artois à la tête de son armée, et vint s'embarquer dans un port de la république de Lucques, pour passer en France auprès du roi, son neveu.

La renommée avait publié par toute l'Europe le combat prochain des rois de Sicile et d'Aragon. On accourut de toutes parts à Bordeaux; les uns attirés par la seule curiosité, les autres par attachement aux intérêts de ces deux illustres champions. Comme le temps approchait, Charles partit de Paris accompagné du roi Philippe, qui menait à sa suite une grande quantité de noblesse : ils ne se séparèrent qu'à une journée de Bordeaux. Au premier de juin, jour marqué, Charles, avec ses cent chevaliers, armés suivant les conventions, entra dans le champ de bataille, et y resta jusqu'au soleil couché. Mais le roi d'Aragon n'ayant point paru, Charles se présenta devant Jean de Grailli, grand sénéchal, lui demanda acte de sa comparution, et se retira. Le prince aragonais, le soir même, se présenta aussi devant le grand sénéchal; mais, sous prétexte que le roi de France lui tendait des embûches pour le surprendre, il se présenta déguisé, croyant, par ce moyen, remplir son serment. Pour marque qu'il avait comparu,

il laissa entre les mains du sénéchal son casque, son épée et sa lance, et regagna ensuite ses états avec précipitation. Charmé d'avoir réussi dans ses vues, il se félicita long-temps du moyen qu'il avait mis en usage pour fortifier ses troupes et soulager ses peuples ; il ajoutait la raillerie contre Charles, et plaisantait de ce que son rival avait été assez simple pour croire que le roi d'Aragon eût voulu mettre au hasard du combat la Sicile dont il était déjà en possession, sans exiger que Charles se fût réciproquement engagé à perdre le royaume de la Pouille et de Naples, au cas qu'il vînt à être vaincu.

Un revers affreux troubla la satisfaction qu'éprouvait Charles dans ces circonstances. Ce fils chéri, qu'il avait laissé à Naples, en qualité de lieutenant du royaume, se disposait à tenter quelque entreprise. Le roi Charles était alors à Marseille. Craignant que son fils, emporté par l'ardeur d'une jeunesse sans expérience, ne lui attirât des pertes difficiles à réparer, il lui dépêcha un brigantin pour lui défendre de s'engager dans aucune affaire avant sa jonction. Mais le brigantin donna dans une flotte sicilienne qui, depuis quelques jours, jetait l'alarme sur les côtes de Naples. Elle était commandée par Roger de Lauria, le plus habile homme de mer qu'il y eût alors. Ce grand capitaine sut mettre à profit une prise peu importante par elle-même. Connais-



sant le caractère du jeune prince de Salerne , il fit le dégât aux environs , pour irriter son courage , et vint insulter les Napolitains jusqu'au pied de leurs murailles , à dessein de l'engager à un combat. Son stratagème eut le succès qu'il en attendait. Le jeune Charles , perdant enfin patience , malgré toutes les représentations qu'on put lui faire , se mit en mer avec trente-cinq galères , bien résolu de faire repentir l'ennemi de ses bravades. Lauria , témoignant beaucoup de crainte , feignit de prendre la fuite. La flotte napolitaine le poursuivit à pleines voiles. Lorsque Lauria la vit trop éloignée de Naples pour en être secourue , il revira de bord et présenta le combat. Après quelques désavantages , il reprit la supériorité , vint à l'abordage , et accrocha la galère du prince. Les plus braves officiers de la flotte s'y étaient jetés ; aussi fut-elle défendue avec tant de vigueur , que Lauria , désespérant de s'en rendre maître , fit descendre dans la mer des plongeurs qui la percèrent en plusieurs endroits. Le prince de Salerne , près de couler à fond , fut obligé de se rendre au général ennemi , qui le reçut sur son bord , et obtint de lui , à la première demande , la délivrance de Béatrix , sœur de la reine Constance , captive à Naples dans le château de l'OEuf , depuis la prise de Lucéra. Lauria conduisit à Messine l'héritier présomptif de la couronne , et d'autres prisonniers de marque ,

dont neuf au choix du prince furent enfermés avec lui dans un château, et les autres dispersés en différentes prisons.

Quelques jours après ce combat naval, Charles entra avec cinquante galères dans le port de Gaëte, où il apprit tout à la fois que son fils était vaincu et captif, et que Naples paraissait prête à se révolter. Outré de colère, et toujours le même malgré ses disgrâces, il se remit en mer, déterminé à réduire cette ville en cendres, pour en châtier les habitants. A l'arrivée de Charles dans cette ville, le légat, accompagné des plus notables citoyens, alla au-devant de lui, et tous implorèrent sa clémence, rejetant le désordre sur quelques brouillons ennemis de la paix. Le roi leur pardonna, sur les instances du légat; mais il en coûta la vie à cent cinquante des plus mutins, qui furent pendus par ses ordres.

Tous ses soins parurent tendre ensuite à la délivrance de son fils unique. Il rassembla une flotte de près de deux cents voiles, pour la mener devant Messine; mais il entra à peine dans le phare, que la reine Constance lui envoya dénoncer que, s'il touchait à la côte de Sicile, elle ferait trancher la tête du prince de Salerne. Charles, étourdi de cette menace, prit le parti de se retirer.

Quoiqu'il se fût éloigné de la Sicile d'après les menaces de la reine Constance, la vie du prince de Salerne n'en courait pas moins de

risque. Les députés des villes de la Sicile demandèrent sa tête en représailles de la mort de Conradin. Constance permit que les états s'assemblassent pour en délibérer, et tous les membres y conclurent au supplice du jeune prince. Le lendemain, qui se trouvait un vendredi, la reine régente fit annoncer au prince son prisonnier, qu'il se disposât à la mort, parce qu'il venait d'y être condamné. Le prince entendit prononcer son arrêt sans émotion, et déclara qu'il était content de mourir le jour que le Sauveur des hommes avait choisi pour son sacrifice. Constance, ou touchée de cette réponse, ou déjà déterminée à borner sa vengeance à ces premières frayeurs, le fit assurer qu'en considération de sa résignation vraiment chrétienne, et par respect pour ce jour même consacré par les souffrances de Jésus-Christ, elle voulait lui conserver la vie. En effet, elle représenta aux états qu'elle ne pouvait prendre sur elle, en l'absence du roi son époux, l'exécution d'un arrêt si important, et par ce moyen déroba le prince à leur ressentiment. Cette générosité fut une belle leçon pour le roi Charles, et fait honneur à la mémoire de Constance, que l'histoire nous représente d'ailleurs comme une princesse vertueuse et magnanime.

Cependant on armait de tous côtés contre Pierre d'Aragon; le pape avait même publié une croisade, pour augmenter le nombre des

ennemis du monarque, et s'était permis de donner les états de ce prince à Charles de Valois, fils de Philippe-le-Hardi, qui accepta la donation. Mais tous les préparatifs qui se faisaient en sa faveur, et les levées de troupes qu'il avait ordonnées lui-même, lui devinrent inutiles. Rien ne pouvait adoucir son chagrin et la noire mélancolie dont il était dévoré. Consumé de fatigues et de douleur, il allait de Naples à Brindes presser l'armement qui s'y faisait par ses ordres, lorsqu'il fut arrêté à Foggia, dans la Pouille, par une fièvre violente dont il mourut le 7 janvier 1285, laissant son fils unique dans les fers, et l'ennemi maître d'une grande partie de son royaume. Quelques historiens ont écrit, sans en avoir aucune preuve, qu'il s'était une nuit étranglé avec un cordon de soie. Si ce prince s'était livré à cet acte de désespoir, c'eût été l'effet des remords que devaient lui inspirer plusieurs actions de sa vie.

Il était âgé de soixante-cinq ans, et en avait régné dix-neuf.

Charles I^{er}. , doué d'une rare valeur, manqua souvent de prudence dans les occasions les plus essentielles. Il se fit aimer de ses soldats et de ses officiers, qui se croyaient tout permis parce que jamais il ne veilla sur leur conduite. Comme tant de rois, trop persuadé de sa puissance, et enivré de sa prospérité, il se crut invincible jusqu'après ses défaites. Il

eût peut-être régné paisiblement , sans la funeste révolution de Sicile , qui empêcha ce prince d'exécuter les grands projets qu'il méditait. La ville de Naples lui est redevable de beaucoup d'embellissemens. La beauté de son climat l'avait déterminé à la choisir pour sa résidence ordinaire. Les grands seigneurs ne manquèrent pas d'y fixer leur séjour à son exemple , et y élevèrent des palais superbes , décorés de jardins délicieux. Depuis l'époque de son règne , elle est devenue la capitale de tout le royaume en-deçà du phare. Charles s'appliqua à la fortifier et à la rendre plus magnifique. Il fit construire le Château-Neuf , la plus importante forteresse de toute l'Italie. Il fit bâtir des églises et des monumens utiles : Il établit des tribunaux , et augmenta les privilèges de l'université , qu'il remplit de savans professeurs , parmi lesquels on compte le célèbre saint Thomas d'Aquin. On remarque , entre autres , le droit singulier qu'il accorda à cette université , de pouvoir taxer le prix des denrées nécessaires aux élèves et aux maîtres.

Charles I^{er}. , afin de relever l'éclat des nobles , soit d'ancienne extraction , soit d'origine nouvelle , voulut qu'ils fussent tous armés chevaliers , suivant les cérémonies alors usitées dans les cours des princes de l'Europe , et assez remarquables pour que nous croyions nécessaire d'entrer dans quelques détails.

Après qu'il avait été pris des informations pour savoir si les postulans étaient dignes, par leur naissance et par leurs dispositions, à être admis dans l'ordre illustre de la chevalerie, ils se présentaient dans la principale église, vêtus d'habits magnifiques. Sur l'autel étaient les épées dont on devait les armer, et de chaque côté de l'autel un siège pour le roi et un autre pour la reine, environnés de toute la pompe de leur cour. On avait aussi préparé des chaises incrustées d'argent, garnies en soie, réservées pour les candidats, auxquels on faisait prêter serment sur l'Évangile d'être toujours francs et loyaux et fidèles à leur roi. Ensuite deux anciens chevaliers les menaient devant le monarque, où ils mettaient les genoux en terre, et recevaient de l'épée du prince l'accolade sur la tête ou sur l'épaule, en même temps que le roi leur adressait à chacun ces paroles : *Dieu te fasse bon chevalier*. Alors s'avançaient sept demoiselles de la reine, vêtues de blanc, tenant à la main des ceintures militaires, qu'elles ceignaient autour des reins des récipiendaires, auxquels d'anciens chevaliers mettaient les éperons et un manteau de laine verte, doublé d'une fourrure de petit-gris. Tout chevalier forcé de combattre contre son souverain était tenu de lui renvoyer l'écharpe, sans quoi il aurait passé pour traître et infâme. Après quoi la reine leur tendait la main, et ils allaient s'asseoir à leur place. Ces

cérémonies étant achevées, tous les chevaliers et la noblesse qui avaient assisté à leur réception, venaient les féliciter de leur nouvelle dignité : on présentait une collation de confitures, et ainsi finissait cette brillante réception.

Les chevaliers jouissaient de tous les privilèges de la noblesse et des militaires distingués : ils étaient exempts de toutes taxes ; la chasse leur était permise ; ils avaient le droit de porter l'épée jusqu'à l'entrée du cabinet du roi ; ils ne pouvaient pas être exposés au même genre de peine dont on punissait le peuple ; enfin, ils n'étaient pas obligés de se battre en duel contre un roturier. Les chevaliers jouissaient aussi après leur mort d'une distinction particulière ; leur statue était élevée sur leur tombeau, armée, avec la ceinture, l'épée et les éperons ; aux pieds se remarquaient deux chiens, symboles de la fidélité qu'ils avaient jurée, et de la manière dont ces preux s'étaient conduits pendant toute leur vie. On voit encore dans différentes églises de Naples une grande quantité de tombeaux en ce genre, construits en marbre. Les nobles qui n'étaient point chevaliers n'avaient pas le droit de se faire représenter en pied sur leurs tombeaux. Les docteurs pouvaient seulement placer leur effigie en robe longue, un capuchon sur la tête.

XII. Maison d'Anjou ; maison d'Aragon.

LA mort de Charles I^{er}., et la captivité du prince de Salerne, que ses sujets reconnaissent sous le nom de Charles II, laissent le royaume dans une situation très-critique. Charles en mourant avait laissé la régence de ses états, pendant la prison de son fils, à Robert comte d'Artois, son neveu.

Le roi d'Aragon, ayant résolu de profiter de la mort de son ennemi, ordonna à l'amiral Lauria de faire une descente en Calabre, et il y eut dans cette province plusieurs villes de prises. Mais le prince Aragonais eut à combattre un ennemi plus voisin de ses états et beaucoup plus dangereux. Philippe-le-Hardi, roi de France, afin de mettre son fils Charles de Valois à même de profiter de la donation qui lui avait été faite par le pape, des états de Pierre d'Aragon, excommunié plusieurs fois, leva une armée considérable, et vint assiéger Perpignan, qui lui ouvrit ses portes. Il éprouva plus de résistance devant la ville de Gironne. Les femmes qui étaient dans l'armée des assiégeans et ceux qui n'étaient pas en état de porter les armes, lançaient des pierres du côté de la ville, en criant : *C'est contre Pierre d'Aragon pour gagner des indulgences.*

Il y eut une action très-vive le jour de l'ascension de Notre-Dame, où les deux rois se

trouvèrent en personne. Les Aragonais furent enfoncés. Pierre y fut blessé au visage d'un coup de lance, et il faillit être pris. Un Français avait déjà saisi la bride de son cheval; mais il eut la présence d'esprit de couper les rênes, qui restèrent entre les mains du cavalier. Ce prince eut bien de la peine à se retirer à Villefranche, où il mourut peu de jours après, le 6 octobre 1285, selon des historiens, âgé de 46 ou de 54 ans.

Selon d'autres, le roi de France ne lui survécut que de quelques semaines, et mourut de fatigues à Villefranche le 8 novembre. Le décès de ce prince fut bientôt suivi de la perte de ses conquêtes.

Le royaume d'Aragon aurait été indubitablement pris par les Français, si une violente contagion n'eût obligé leur armée de se retirer, et s'ils n'eussent craint de manquer de vivres par la destruction de leur flotte brûlée dans le port de Roses par le fameux Lauria.

Pierre laissa quatre fils, Alphonse, Jacques, Frédéric, et le plus jeune nommé comme lui Pierre. Il donna à l'aîné Alphonse le royaume d'Aragon, et à Jacques celui de Sicile, sous la condition que, si Alphonse venait à mourir sans enfans mâles, Jacques lui succéderait, et serait roi d'Aragon et de Sicile.

L'histoire a loué la prudence et l'habileté de ce prince, qui sut, avec peu de forces et sans le secours d'aucun souverain, résister à

deux puissans rois, et à un pape ligué contre lui; il réussit à conserver deux royaumes éloignés l'un de l'autre, et les secourut partout où sa présence était nécessaire.

Quelque temps avant de retourner en Aragon, Pierre avait mandé à Jacques son fils, chargé de la défense des Siciliens, de faire transférer en Catalogne le prince de Salerne, nouveau souverain de Naples. L'Infant différa l'exécution de ces ordres sous différens prétextes, de crainte que l'illustre prisonnier ne lui échappât dans le voyage : enfin, forcé de céder aux commandemens réitérés du roi son père, il alla voir le monarque captif, lui fit part de la nécessité où il se trouvait de l'envoyer en Catalogne, et lui demanda à quel prix il voudrait racheter sa liberté. Ils entrèrent en négociation; et, comme l'illustre prisonnier ne demandait pas mieux que de rompre ses fers, ils furent bientôt d'accord sur un projet de traité qu'on espérait faire ratifier par le roi d'Aragon à l'arrivée de Charles auprès de ce monarque. Jacques remit ensuite le roi captif entre les mains de quelques seigneurs Catalans, avec injonction de combattre jusqu'à la dernière extrémité, s'ils étaient attaqués dans la traversée par des vaisseaux ennemis; mais, si leur valeur devenait inutile, et cédait à la supériorité du nombre, il leur enjoignit de faire trancher la tête au prince, et de jeter le corps à la mer, afin que les Napolitains ne pus-

sent se vanter de l'avoir enlevé de vive force aux Aragonais. Charles s'embarqua à Palerme, et arriva sans obstacle à Barcelone, après la mort du roi Pierre, et y fut gardé étroitement.

L'amiral Lauria vint lui-même apprendre à la reine Constance et au prince Jacques la mort du roi d'Aragon. Le prince Jacques se disposa aussitôt à se faire couronner roi de Sicile, conformément aux intentions de son père. Il avait pour lors vingt-deux ans. Il fut sacré et couronné à Palerme, le 2 février 1286, en présence des évêques, des grands du royaume, et des syndics des principales villes.

Les succès de ses armées et de ses flottes l'engagèrent à faire en personne une descente en Calabre. Il vint mettre le siège devant Belvédère, où commandait Roger de Sanguinet, qui se défendit avec un très-grand courage. Ce gouverneur désolait les assiégeans par des machines avec lesquelles il lançait une infinité de grosses pierres. Lauria conseilla au roi de faire attacher deux des fils de Sanguinet, qui étaient dans son camp, à l'endroit où ces pierres tombaient avec le plus d'abondance, et il fit avertir en même temps ce gouverneur du danger que couraient ses enfans. Mais Sanguinet, sacrifiant la tendresse paternelle au service de son prince, eut la fermeté de ne faire aucune attention au péril de ses enfans, de sorte que l'un de ses deux fils fut tué. Cependant la disette d'eau l'aurait obligé de se

rendre , si un orage qui survint à propos ne lui en eût fourni en abondance. Le roi se vit obligé de lever le siège , et il renvoya au généreux Sanguinet son fils vivant avec le corps de celui qui avait péri.

Tandis que la paix paraissait plus éloignée que jamais , les rois d'Angleterre et d'Aragon eurent une conférence dans le village de Champfranc , au sommet des Pyrénées. Il y fut conclu que la liberté serait rendue au roi Charles , lequel devait céder la Sicile au roi Jacques , et en obtenir l'investiture en faveur de ce prince. Il devait aussi s'engager à fournir au roi Alphonse une renonciation du comte de Valois à ses prétentions sur les états d'Aragon. Pour sûreté de sa parole , il devait donner en ôtages trois de ses enfans , à l'exception de l'aîné , avec quarante fils aînés des seigneurs , des chevaliers , et des autres plus considérables habitans de Provence , au choix d'Alphonse. Il devait payer une rançon de cinquante mille marcs d'argent , et en promettre vingt mille de plus , desquels le roi d'Angleterre serait caution. Si Charles , dans l'espace d'un an , ne pouvait pas engager le pape et le comte de Valois à accorder la paix aux rois Alphonse et Jacques , il promettait de venir se remettre en prison , et les cinquante mille marcs qu'il était tenu de donner au roi d'Aragon devaient être gardés par ce prince.

En conséquence de ce traité , le roi Charles

donna au roi d'Aragon, en ôtages, les princes Louis, Robert et Jean, ses enfans, avec le nombre des seigneurs convenu, et la somme d'argent stipulée, après quoi la liberté lui fut rendue, après plus de quatre années de captivité. Ce prince ne fut pas plutôt hors de prison qu'il vint à la cour de France rendre compte à Philippe-le-Bel de ce qui s'était passé, et solliciter l'exécution de ce qu'il avait promis. Voyant qu'il ne pouvait réussir auprès du comte de Valois, il alla en Italie trouver le pape, pour lors à Riéti. Le saint père fut très-mécontent du traité; cependant, moyennant quelques modifications, les choses s'arrangèrent, et le pape sacra lui-même Charles roi des Deux-Siciles, dans la grande église de cette ville, le 29 mai 1288, jour de la Pentecôte. Ce prince rendit ensuite l'hommage, et prêta le serment de fidélité à Nicolas IV, aux mêmes conditions que le roi son père au pape Clément IV.

Après cette auguste cérémonie, Charles II se rendit à Naples : les peuples de tous les pays dit un historien (GIANNONE), n'oublient jamais, ils chérissent toujours les princes dont le gouvernement est réglé par la bonté. Charles avait donné pendant la vie du roi son père, lorsqu'en qualité de son lieutenant, et pendant son absence, il gouvernait le royaume, tant de preuves de son affection pour les peuples, qu'ils s'empressèrent de le recevoir avec des

applaudissemens et des transports de joie difficiles à dépeindre. Il fixa son séjour à Naples ; et , dès cette première année de son règne , il donna ses soins à réformer par de nouvelles lois les abus qui s'étaient introduits dans le royaume , quoique la guerre continuât toujours entre lui et son rival Jacques , roi de Sicile.

Dans ces circonstances , Charles II donna un exemple bien extraordinaire de sa fidélité à ses engagemens. Il fit une trêve de deux ans avec le roi Jacques ; et , sans découvrir son dessein qu'à un certain nombre de personnes , il se mit en route pour la Catalogne , afin de se constituer de nouveau prisonnier. Ce qui le portait à une démarche si étrange , c'est qu'au premier de novembre 1269 , le délai devait expirer , et qu'il ne recevait aucune nouvelle de la prorogation qu'il avait demandée : ainsi il était inquiet du sort de ses fils et des autres otages. Dans la crainte de s'exposer à ce qui pouvait arriver , et d'être accusé de manquer à sa parole solennelle , il résolut de se trouver en l'un des lieux désignés au traité de Champ-franc , et députa vers Alphonse pour sommer ce prince de se disposer à le recevoir en qualité de son prisonnier , et à lui remettre ses otages. Alphonse tenait alors les états d'Aragon , et sa surprise fut extrême à la lecture de ces dépêches. Il lui écrivit qu'il avait peine à concevoir l'objet de sa démarche précipitée.

Charles, qui avait poursuivi sa route, reçut cette réponse à Perpignan le 27 octobre. Comme le temps pressait, Charles, muni des sauf-conduits du roi de France pour la sûreté de celui d'Aragon ou de ses commissaires, se rendit sans armes entre Jonquières et le col de Panisas, accompagné de divers prélats et de plus de soixante autres témoins, tous désarmés. Il resta dans la plaine depuis le matin jusqu'au soleil couché, s'y présenta de même les deux jours suivans, et en prit acte. Le premier novembre, il informa Alphonse de ce qui s'était passé, et lui fit un détail circonstancié de toutes les démarches qu'il avait faites pour exécuter littéralement les traités, et du mauvais succès qu'elles avaient eu. Il chargea de cette lettre deux personnes affidées; et, ne s'arrêtant plus sur les frontières d'Aragon, il laissa à Gironne ses plénipotentiaires, reprit une seconde fois le chemin de France, pour tenter de nouveau les moyens de pacification. Il parvint du moins à lever la principale difficulté qui la retardait depuis si long-temps, en arrêtant le mariage de sa fille Margueritte avec le comte de Valois, à qui il céda, en faveur de cette alliance, les comtés d'Anjou et du Maine, à condition que le prince renoncerait à toutes ses prétentions sur les royaumes d'Aragon et de Valence.

Le roi Alphonse mourut le 18 juin 1291; ne laissant point d'enfans, il nomma par son

testament Jacques , qui régnait en Sicile , héritier de ses états d'Espagne et leurs dépendances , sous condition de céder à Frédéric , leur frère , le royaume de Sicile , à moins que Jacques ne préférât cette dernière couronne à celle d'Aragon , auquel cas il y appellerait Frédéric.

Alors le pape et le roi de France pressèrent vivement le roi Jacques d'abandonner un royaume qui ne lui appartenait plus , et les Aragonais l'en sollicitaient aussi. La mort du pape Nicolas engagea le roi Jacques à persister dans son refus. Les cardinaux furent tellement divisés d'opinions que le saint siège vacqua pendant deux années et quelques mois. En 1294, les cardinaux prirent enfin la résolution d'élire , comme par inspiration , frère Pierre , fondateur de l'ordre des célestins , qui , confiné dans son ermitage de Mouron , au haut d'une montagne escarpée , près Sullmone , n'aspirait point à cette haute dignité. On lui notifia aussitôt son élection , et il y consentit , quoiqu'avec peine , dans la crainte de s'opposer à la volonté de Dieu. Tout le monde , à cette nouvelle , accourut pour voir le saint pape que ses vertus rendaient célèbre , et qui avait pris le nom de Célestin V. Le roi Charles alla lui rendre visite à l'abbaye du Saint-Esprit , chef-lieu de l'ordre qu'il avait institué ; et le connaissant homme d'une simplicité digne des premiers temps de l'église ,

mais peu instruit des affaires du siècle, il lui persuada de fixer sa résidence dans ses états. Ceux qui entouraient le nouveau pontife profitèrent comme Charles de sa facilité et de son peu d'expérience pour obtenir des grâces. Célestin décidant sans consulter les cardinaux, ils en furent indignés, et craignant que l'église et la ville de Rome ne fussent en danger sous son gouvernement, quelques-uns d'entre eux, pendant qu'il était en chemin pour se rendre à Naples, lui insinuèrent qu'il devait renoncer à sa dignité, et qu'il ne pouvait la conserver en sûreté de conscience. Les moines de sa nouvelle congrégation mirent tout en usage pour l'empêcher de suivre ces conseils. Ils excitèrent même le peuple de Naples, qui courut en tumulte au palais du roi, où logeait le pape, en força l'entrée, pénétra jusqu'à la cellule de bois qu'il s'y était fait faire, pour goûter à la dérobée les douceurs de la solitude, et quelques nobles mêlés avec la populace en enfoncèrent la porte, demandant à le voir. Célestin parut, les apaisa, les congédia avec de belles paroles conformes à leur désir. On ordonna des prières publiques, pour demander à Dieu qu'il lui plût de faire connaître ce qui serait le plus utile à son église. Après une procession solennelle faite à ce sujet, au commencement du mois de décembre, un évêque, au nom du roi, de tout le royaume, du clergé et du peuple, supplia Célestin de ne se point

laisser entraîner aux conseils de ceux qui le portaient à déposer la tiare. Un des évêques de la cour du pape répondit par son ordre que ce n'était pas son intention ; en sorte que chacun retourna chez soi, joyeux et convaincu, comme le roi lui-même, que Célestin ne pensait plus à se démettre. Cependant le 13 du même mois il assembla les cardinaux en consistoire, et, s'étant assis revêtu des ornemens pontificaux, leur lut à haute voix l'acte de son abdication, quitta toutes les marques de sa dignité, et reprit l'habit de moine avec joie. Il n'avait tenu le saint siège que cinq mois et quelques jours, à compter depuis son élection.

Les cardinaux, assemblés en conclave dans le palais du roi, élurent, le 24 décembre, tout d'une voix, le cardinal Benoît Cajetan, qui prit le nom de Boniface VIII. Il resta peu de jours à Naples, et, nonobstant la rigueur de la saison, il se hâta d'aller à Rome, où Charles, roi titulaire de Hongrie, et son fils, l'accompagnèrent, tinrent la bride de son cheval, lorsqu'il marcha en cavalcade à Saint-Jean-de-Latran, et le servirent à table au festin solennel, la couronne en tête.

L'intervention de Boniface VIII en faveur de Charles II, leva toutes les difficultés qui s'étaient opposées jusqu'à ce moment à la conclusion de la paix. Charles, rempli d'espérance, reprit de nouveau le chemin de Fran-

ce, pour y mettre la dernière main. Il recueillit en partie le fruit de ses longues et pénibles négociations : le roi d'Aragon donna sa cession à la Sicile. Il élargit en 1295, après plus de sept ans de captivité, les trois jeunes princesses ses otages. Pour cimenter l'union des deux rois, on arrêta le mariage de Jacques avec Blanche, seconde fille de Charles, et il fut célébré au mois d'octobre, avec dispense du pape, à cause du degré de parenté. La cérémonie des noces achevée, Charles, presque toujours absent de ses états depuis son avènement à la couronne, retourna à Naples, où il espérait goûter enfin les douceurs d'une paix qui lui coûtait tant de soins.

Le roi de Naples fut trompé dans les espérances dont il se flattait. Frédéric, jeune prince d'un grand courage, qui était lieutenant, dans la Sicile, du roi Jacques, son frère, forma le dessein de se rendre maître du royaume. Il fit part aux Siciliens des conditions de la paix qui venait d'être conclue. Ils en furent au désespoir, parce qu'ils redoutaient le joug des Français. Frédéric convoqua une assemblée générale de la noblesse et des syndics des villes, et tous, après avoir entendu le rapport des commissaires, s'écrièrent d'une voix unanime : *Vive Frédéric, roi de Sicile !* Ce prince fut solennellement couronné le 25 avril 1296. Il était alors âgé de trente-un ans. Sa prudence n'abandonna point son

courage ; il prit sur-le-champ les mesures convenables pour se procurer de l'argent et des soldats , et fit les dépenses nécessaires pour la défense de la Sicile , et pour protéger les conquêtes qui avaient été faites dans la Calabre.

Ce qu'il y eut de particulier dans cette nouvelle guerre , ou plutôt cette continuation de guerre , c'est qu'on y vit figurer Jacques , roi d'Aragon , armé contre son frère , pour l'obliger à céder la Sicile à Charles II , conformément aux différens traités entre le saint siège , la France et l'Espagne. Frédéric , en se soumettant , devait obtenir le royaume de Sardaigne , dont Boniface VIII lui avait donné l'investiture : mais ce prince ne voulut jamais renoncer à la Sicile.

Dans une bataille où les Napolitains furent défaits , le prince de Tarente , l'un des fils de Charles II , tomba entre les mains des Siciliens : il fut enfermé dans une citadelle.

La plus longue des guerres qu'eût éprouvée la Sicile , se termina enfin , au gré de toutes les puissances belligérantes , par un traité de paix , le 19 août 1302. Les principaux articles furent que Frédéric resterait roi pendant sa vie , et qu'à sa mort ce royaume passerait sans difficulté au pouvoir de Charles II et de ses héritiers. Il fut réglé , en outre , que Frédéric épouserait Éléonore , troisième fille du roi Charles.

Après la signature de ce traité , le roi Fré-

déric alla dans le camp du comte de Valois , où tous les princes s'embrassèrent , comme s'ils eussent toujours vécu dans la plus grande union. Le roi de Sicile entra dans Catane , ayant à ses côtés le duc de Calabre et le prince de Tarente , le jour précédent ses ennemis déclarés.

Depuis cette célèbre convention , l'île de Sicile et les quatre provinces en-deçà du phare furent regardées plus particulièrement comme le royaume de Sicile. La Calabre , la Pouille , la terre de Labour et l'Abbruzze , formèrent ce qu'on appelle le royaume de Naples , et furent gouvernées par les princes de la maison d'Anjou. La maison d'Aragon resta en possession de la Sicile. Les princes angevins ne furent distingués que par le titre de *rois de Jérusalem* , qu'ils joignirent à celui de *rois de Sicile*.

Il était bien temps que ces royaumes goûtassent les douceurs d'une tranquille paix. Ils en jouirent tant que Charles II continua de vivre , c'est-à-dire pendant l'espace de sept années consécutives. Ce monarque mourut le 5 mai 1309 , à l'âge de soixante-trois ans , et après en avoir régné vingt-quatre. C'est malgré lui qu'il fut si long-temps en guerre avec la Sicile. Il avait beaucoup plus de talens pour gouverner ses états que pour faire des conquêtes ; il posséda dans le plus haut degré toutes les vertus pacifiques ; la bonne foi , la

reconnaissance , la libéralité. Ses sujets trouvèrent toujours en lui un père , plutôt qu'un roi : il leur ouvrait à tous un accès facile jusqu'au pied du trône. Telles sont les vertus qui méritèrent à Charles II le surnom de *Sage*. Une infirmité le fit aussi surnommer *le Boîteux*.

Robert , duc de Calabre , son fils aîné , lui succéda dans le royaume de Naples , à l'âge de vingt-huit ans.

Des neuf fils qu'eut Charles II de Marie de Hongrie , il ne lui en restait à sa mort que quatre : Robert , son successeur ; Philippe , prince de Tarente ; Jean , duc de Duras , chef de la branche de Duras , ainsi nommée de Durazzo , ville maritime d'Albanie , qui appartenait à la maison d'Anjou ; et Pierre , comte de Gravine , qui mourut sans postérité.

Un de ses fils , nommé Louis , qui , avec deux de ses frères , fut détenu en otage dans le royaume d'Aragon , pendant sa prison à Barcelone , commença à se dégoûter des grandeurs du monde , et à s'exercer dans les œuvres de la haute piété , qui , dans la suite , le fit mettre au nombre des saints. Il embrassa la règle de saint François , et lorsqu'il prit l'habit , renonça au trône. Boniface VIII le pourvut de l'évêché de Toulouse , qu'il ne gouverna que peu de temps. Il mourut le 19 août 1297 , jour auquel il est honoré par l'église

sous le nom de saint Louis de Marseille , parce que cette ville fut le lieu de sa sépulture.

La reine Marie de Hongrie survécut quatorze ans au roi son mari ; elle décéda à Naples le 25 mars 1323 , en odeur de sainteté. Dans le dix-huitième siècle , on découvrit son tombeau , et son corps entièrement conservé , vêtu d'une robe bleue semée de fleurs de lis.

Charles II donna ses soins à l'embellissement et à l'agrandissement de sa capitale ; il y fonda plusieurs églises ; il renferma dans Naples les jardins particuliers qui étaient en dehors , et en recula les murailles.

Robert , reconnu roi de Naples à la mort de son père , reçut l'hommage de la plupart des villes d'Italie. Il séjourna à Lucques , où il fut reçu avec des honneurs infinis. Il y fit des chevaliers , et , le jour de la cérémonie , voulut bien les inviter à un repas magnifique. On y remarqua , entre deux mille conviés , deux cents dames des plus qualifiées , qui eurent l'honneur de manger avec le roi et la reine : l'un et l'autre parurent à table la couronne sur la tête.

A ces fêtes succédèrent la guerre et toutes ses horreurs. A peine l'empereur Henri VII fut-il couronné qu'il forma le dessein de faire reconnaître en Italie l'autorité impériale , presque ignorée par l'indolence des empereurs , qui , depuis Frédéric II , avaient négligé de

s'y faire voir. Mais le pape , retiré pour lors à Avignon , craignit qu'Henri ne voulût fixer à Rome le siège de l'empire , et que , trouvant le patrimoine de l'église à sa bienséance , il ne s'en rendit maître. Pour prévenir ces malheurs , il résolut de lui opposer le roi de Naples , qu'il nomma son vicaire dans la Romagne et dans d'autres provinces. Robert fit aussitôt avancer un corps de cavalerie dans Rome et aux environs de cette capitale. L'empereur , outré de colère de l'obstacle que lui avait opposé Robert , le fit sommer de venir se justifier devant lui ; Robert n'eut garde d'obéir et de se reconnaître son vassal , ainsi que le prétendait le prince allemand. L'empereur prononça contre le roi de Naples , le 25 avril 1313 , une sentence fort extraordinaire , expression de la plus absurde vengeance , et qui n'a aucun exemple dans l'histoire. Par cet acte , Henri , après avoir reproché au roi de Naples , qu'il traite d'*enfant de perdition* , de vassal engraisé des bienfaits de l'Empire , les secours donnés aux villes rebelles de la Toscane et de la Lombardie , et l'opposition apportée à son couronnement dans la basilique de Saint-Pierre , condamne ce prince comme sujet rebelle , contumace et criminel de lèse-majesté ; le prive de ses royaumes , principautés , terres et domaines , qu'il confisque à son profit ; le bannit à perpétuité des terres de l'Empire , à peine de perdre la tête ; défend

sous des peines pécuniaires à toutes personnes, de quelque condition qu'elles soient, à toutes les villes et communautés, de lui prêter secours contre lui empereur, ou contre l'Empire, et délie ses sujets du serment de fidélité.

Il est inutile d'observer que cette ridicule sentence ne fit aucune impression.

Comme les procédures ne lui coûtaient rien, et qu'il lui était plus aisé de proscrire que de conquérir, il rendit contre la ville de Padoue une autre sentence sur le seul motif de sa résistance à se soumettre à la dignité impériale, la priva de ses privilèges, droits et prérogatives, mit ses habitants au ban de l'Empire, permit à toute personne de leur courir sus, et de *les assassiner impunément*. Cet acte, aussi furieux que le premier, ne produisit pas plus d'impression.

La mort arrêta tout le mal que ce prince si peu maître de lui-même se proposait de faire. Déjà malade lorsqu'il sortit de Pise, il mourut le 24 août 1313, dans un bourg du comté de Sienne. On a prétendu, sans aucun fondement, qu'il fut empoisonné en communiant dans le vin consacré. Les empereurs communiaient alors sous les deux espèces, en qualité de chanoines de Saint-Jean-de-Latran. Ils pouvaient faire l'office de diacres à la messe du pape, et les rois de France y auraient été sous-diacres.

Avec Henri VII s'évanouirent ses grandes

tenir lui seul les rênes de l'état ; mais il n'eut pas la main si ferme que celle de son père , et il ne se montra point aussi habile guerrier. Ce qu'il y eût eu de plus cruel pour lui , s'il s'en était aperçu , c'est qu'il fut loin de savoir gagner l'affection de ses peuples , art absolument nécessaire à tous les rois jaloux de faire leur bonheur en même temps que celui de leurs sujets.

Le roi Robert regardait l'occupation du trône de Sicile comme une invasion contraire à la foi des traités , ainsi qu'à ses intérêts , et qu'il ne devait point tolérer. En conséquence , il leva une armée formidable , équipa un grand nombre de galères et d'autres bâtimens , et l'envoya attaquer avec vigueur son ennemi. Cette flotte rencontra celle de Pierre à la hauteur de Lipari , composée d'un nombre presque égal de galères , et remporta sur elle une victoire signalée. La Sicile aurait peut-être été enyahlie , sans les troubles intérieurs du royaume de Naples , qui forcèrent d'abandonner les avantages qu'on avait obtenus.

Un chagrin particulier à sa maison acheva de troubler les soins que Robert prenait de l'administration de son royaume , et répandit un sentiment douloureux sur les jours de sa vieillesse. Il s'était flatté d'assurer le repos de ses états par le mariage de Jeanne , sa petite-fille , avec André , duc de Calabre et de Hongrie , son petit-neveu , persuadé qu'en les ap-

prochant dès leur tendre enfance , une éducation commune , une fréquentation continuelle , les lierait d'une amitié vive et sincère , qui ferait dans la suite leur bonheur mutuel et celui de leurs sujets ; mais il s'apercevait au contraire qu'elle ne produisait que de l'indifférence et de la froideur. Le jeune prince , quoique élevé depuis plus de six ans dans une des cours les plus polies de l'Europe , conservait toujours cette même rudesse de mœurs qu'il avait contractée en Hongrie , et ne trouvait de plaisir que dans le commerce des Hongrois qui formaient sa maison , ou qui arrivaient journellement à la cour. Robert se repentait d'autant plus de son choix , que Jeanne , à l'âge de douze ans , donnait des preuves d'un esprit délicat et éclairé. Il prévoyait d'ailleurs qu'après sa mort son royaume serait en proie à la discorde , que l'administration passerait entre les mains des Hongrois , qui , en gouvernant avec hauteur , ne manqueraient pas d'indigner les princes du sang , et les porteraient peut-être à prendre les armes pour s'affranchir d'un joug odieux.

C'est ainsi que le bonheur est rarement le partage des hommes , même de ceux qui sont élevés au faite des grandeurs. Afin d'obvier , s'il était possible , aux malheurs qu'il prévoyait pour ses peuples et pour sa famille , il convoqua une assemblée de toute la noblesse et des principales villes du royaume ; il y fit prêter

serment de fidélité à la princesse Jeanne, et déclara qu'elle serait seule maîtresse et reine quand il aurait les yeux fermés, et statua qu'on établirait un conseil qui ne dépendrait que d'elle, en sorte que le duc de Calabre, son mari, n'eût aucune part au gouvernement. On voit que ces précautions étaient bien insuffisantes pour remplir le but que se proposait le vieux roi, que le trouble et les embarras qu'il éprouvait, joints à la faiblesse de son âge, mettaient hors d'état, comme autrefois, de se montrer un roi ferme et éclairé.

Sans les causes dont nous venons de parler, ou s'il eût vécu plus long-temps, il aurait profité sans doute de l'événement qui arriva en Sicile. Le roi Pierre venait d'apaiser une révolte fort inquiétante de plusieurs grands seigneurs; il résolut de voyager dans tout le royaume, et d'en examiner toutes les villes, afin de connaître par lui-même l'esprit des habitants. Il tomba malade dans une petite ville, et y mourut le 8 août 1342, âgé de trente-sept ans, ayant régné un peu plus de cinq ans après la mort du roi Frédéric, son père.

Pierre, en mourant, ordonna que le prince Jean, son frère, serait régent du royaume pendant la minorité de Louis, son aîné, âgé seulement de quatre ans et demi.

Il est probable que le roi de Naples se proposait de profiter des circonstances où se trou-

vait la Sicile pour s'en rendre maître. Il avait ordonné pour cette expédition de très-grands préparatifs, lorsqu'une maladie et peut-être le chagrin le conduisirent aux portes du tombeau. Dans le triste état où le réduisait la force du mal, il ne laissait échapper aucune plainte; il consolait ses courtisans qui ne pouvaient devant lui retenir leurs larmes; il les reprenait même avec douceur, s'ils portaient la sensibilité jusqu'à le plaindre de l'état où ses infirmités le réduisaient, et essayait de leur faire comprendre que sa situation n'avait rien d'affligeant, puisque la mort est une chose commune à tous les hommes. Sentant approcher ses derniers momens, il se fit revêtir de l'habit du tiers-ordre de saint François, suivant un pieux usage assez commun alors, et il expira le 19 janvier 1343, âgé d'environ soixante-quatre ans, après en avoir régné un peu plus de trente-trois.

Il est peu de princes à qui l'histoire ait donné de plus grands éloges, et il n'en est point qui en aient mérité davantage. Il fut extrêmement religieux, bienfaisant, zélé pour la justice, et toujours prêt à la rendre au dernier de ses sujets. C'est ce qui le fit surnommer le Salomon de son siècle. On lui reproche cependant d'avoir été trop lent et trop faible à punir le crime. Ainsi qu'on l'a observé cent fois, l'excès de douceur est un défaut dans un souverain comme l'excès de sévérité. Il ne fit la,

guerre que parce qu'il y fut forcé, et par la politique, et par les circonstances. Il lui eût été bien plus doux de cultiver les vertus, partage des bons princes. Robert, au milieu de sa cour, menait une vie réglée comme il eût fait dans un cloître. Il récitait tous les jours les heures canoniales, assistait au service divin, et consacrait quelques momens à la méditation. Il vaquait ensuite aux affaires, et le reste du temps était destiné à des exercices honnêtes, convenables à son âge, ou à l'étude des belles-lettres pour lesquelles il se sentait tant de goût, qu'il avouait que s'il lui fallait renoncer au pouvoir souverain ou à l'étude, il abandonnerait plus volontiers la couronne. Dans la paix, à la guerre, le jour, la nuit, assis, à la promenade, on le voyait toujours avec des livres.

Parmi les monumens qu'il fit élever à Naples, on doit citer le couvent de Sainte-Claire, qu'il destina pour un grand nombre de religieuses de cet ordre, avec un autre, séparé, pour plusieurs religieux conventuels. Cet édifice ne le cède ni en grandeur, ni en magnificence, même à ceux de l'Italie les plus modernes.

A peine le roi Robert eut-il les yeux fermés, que la trouble et la discorde commencèrent à déchirer la maison royale. Jeanne, qui n'avait encore que seize ans, n'était reine que de nom, et se soumit en effet à toutes les volontés des

barbares Hongrois. Cette situation lui paraissait d'autant plus affligeante qu'André, son mari, la reconnaissait lui-même pour ses maîtres. La reine Sanche, veuve du roi Robert, comparant l'avilissement dans lequel se trouvait alors la maison royale, avec l'éclat dont elle jouissait sous le règne de son mari, dégoûtée du monde, alla se renfermer dans le monastère de Sainte-Croix, qu'elle avait fait bâtir près de la mer ; elle y mourut en odeur de sainteté, après un séjour d'environ une année. Les princes du sang, qui avaient coutume de résider à Naples, se retirèrent dans leurs châteaux. On s'éloigna d'une cour qui ne présentait plus aucun agrément.

Cependant le fils aîné de Pierre, reconnu roi de Sicile, et âgé de quatre ans et demi, fut solennellement sacré à Palerme, le 15 septembre 1342, et le prince Jean, frère du roi défunt, prit en main la régence du royaume. Jean Magna, que l'ambition armait contre le régent, crut trop facilement le bruit qui courut de la mort de ce prince, et fit prendre les armes à tous ceux de son parti ; mais vivement poursuivi par celui qu'il croyait ne plus exister, il se retira, lui et les siens, dans une citadelle qui tomba bientôt au pouvoir du vainqueur. Le régent souhaitait avec passion d'avoir entre ses mains Jean Magna. Il fit publier qu'il donnerait cent florins à quiconque le lui livrerait. Ce chef des séditeux

s'était caché dans un coffre ; une servante , à qui il s'était confié , le trahit. On se saisit de sa personne , il fut attaché à la queue d'un cheval , mené par tous les carrefours de Messine , et ensuite pendu : digne fin de tous traîtres qui osent se révolter contre leur roi légitime.

La sévérité de cette justice en imposa aux malveillans , et , pour achever de les dissiper , le régent fit porter à la reine Jeanne des propositions de paix. Cette princesse , accablée des embarras les plus cruels , résolut de se mettre l'esprit en repos du côté de la Sicile , et enfin la paix fut faite le 4 novembre 1347 , entre les royaumes de Naples et de Sicile , aux conditions suivantes : que Louis serait roi de Sicile ; qu'il payerait tous les ans au pape , le jour de la fête de saint Pierre et de saint Paul , la somme de trois mille onces d'or ; que si le royaume de Naples était attaqué , le roi de Sicile le secourrait de quinze vaisseaux , et défrayerait les troupes de débarquement pendant trois mois ; enfin , que la reine de Naples lui céderait pour toujours ses prétentions sur la Sicile et les îles voisines.

Les Siciliens furent alors tourmentés d'une autre manière. L'Asie et l'Europe étaient pour lors en proie à une peste terrible. Elle fut apportée à Messine par des bâtimens génois qui revenaient de l'Orient. Cette contagion dérangeait le cerveau de ceux qui en étaient atteints : les Messinois s'imaginaient voir des

diabes sous la figure de chiens. Ils abandonnèrent leur ville pour éviter ce fléau redoutable, et le répandirent par toute la Sicile. Le désastre le plus douloureux qu'il occasiona dans le royaume, fut la mort du prince Jean, arrivée dans le mois d'avril 1348. Il fut d'autant plus regretté que l'on pensa généralement que s'il avait vécu, il aurait prévenu par sa prudence et par son autorité tous les troubles qui agitèrent la Sicile après sa mort. Le comte de Palice lui succéda dans la régence. Ce seigneur assembla les Messinois, et, ayant dessein de mettre le peuple dans ses intérêts, il dit que la Sicile se trouvait dans un état si fâcheux, qu'il fallait abolir les impôts pendant quelques années, et ne tirer des contributions que des riches. Ce discours artificieux ne devait pas déplaire à la multitude. Le comte de Palice se chargea de taxer les personnes aisées, et en peu de temps il amassa de très-grosses sommes, dont il donna une partie au roi, et garda l'autre pour lui.

La guerre civile déchirait le sein de la Sicile; le ministère de Naples, en faisant passer des secours aux révoltés, avait rallumé le feu qu'il avait l'air de vouloir éteindre. Cent douze villes de Sicile avaient arboré la bannière du roi de Naples. On était persuadé dans cette cour, aussi-bien que dans celle d'Avignon, que bientôt le roi de Sicile serait dépouillé de son royaume. Mais ceux qui lui étaient restés

fidèles , ayant repris Syracuse , et les rebelles ayant été battus , les villes révoltées rentrèrent dans le devoir. Le calme venait à peine d'être rétabli , lorsque le roi Louis tomba malade , et mourut le 16 octobre 1354 , âgé de dix-sept ans et demi , après avoir régné un peu plus de treize ans.

Frédéric III , surnommé *le Simple* , succéda au roi Louis , son frère. C'était le troisième des fils du roi Pierre ; il avait pour lors quatorze ans , et il était malade à Messine. Dès qu'il fut rétabli , il convoqua les états du royaume dans cette ville. Ils s'assemblèrent le 23 novembre ; Euphémie , sœur du roi , y fut déclarée régente. Le royaume était dans une effroyable confusion ; les seigneurs ne songeaient qu'à se rendre maîtres des places , tandis que l'autorité royale était méprisée. Les grands se faisaient la guerre les uns aux autres , de sorte que le pays se trouvait exposé à des ravages continuels. Ceux qui refusaient de se soumettre au roi étaient soutenus par la cour de Naples.

Ce dernier royaume n'était pas dans un état plus tranquille. La reine Jeanne , mariée au prince André de Hongrie , fut couronnée à Naples par le cardinal Americ ; elle obtint du pape l'investiture , et les titres de *reine de Sicile et de Jérusalem , duchesse de la Pouille , princesse de Salerne , de Capoue , de Provence , de Forcalquier , et de comtesse de Piémont*. La

nouvelle que le pape avait accordé des bulles pour le couronnement d'André, accéléra la perte de ce jeune prince. Déjà les ambassadeurs chargés d'apporter les bulles, étaient arrivés à Gaëte. Les princes du sang, et particulièrement Charles de Durazzo, voyaient avec une extrême peine approcher le moment de cette cérémonie. Il se forma une conjuration. Un certain nombre de barons, qui ne pouvaient plus souffrir la rudesse des Hongrois, et qui méprisaient la lâche oisiveté d'André, animés encore par les princes du sang, résolurent d'exécuter incessamment le projet qu'ils avaient formé de le tuer. Le roi et la reine étaient allés dans la ville d'Averse, et logeaient dans le château. Le soir du 18 septembre 1345, les conjurés, d'intelligence avec quelques domestiques de la maison de Jeanne, sous prétexte de communiquer à André des dépêches importantes arrivées de Naples, appelèrent ce prince à demi déshabillé et prêt à se mettre au lit. A peine fut-il hors de l'appartement de la reine, qu'on en ferma la porte. Alors les assassins se jetèrent sur lui : les uns lui mirent sur la bouche leurs mains armées de gantelets, pour l'empêcher de crier ; les autres lui passèrent une corde au cou, et l'étranglèrent. Ils traînèrent ensuite son cadavre vers une fenêtre, et le jetèrent dans le jardin. Ils se disposaient à le précipiter dans un puits, lorsqu'une femme hongroise qui

avait été nourrice de ce malheureux prince ,
accourut , et fit prendre la fuite aux conjurés ,
qui abandonnèrent son corps. Ainsi mourut
le prince André , à l'âge d'environ vingt ans.

La reine veuve retourna sur-le-champ à
Naples. Elle y reçut les complimens de con-
doléance que toutes les personnes de différens
états lui firent sur la mort tragique du roi.
La reine prit ensuite conseil des plus pru-
dens et des plus affectionnés d'entre les offi-
ciers du roi Robert , son grand-père , pour
faire cesser les soupçons qui commençaient à
naître , qu'elle avait été participante de l'o-
dieux assassinat d'André son mari. Elle char-
gea l'un d'entre eux de prendre les informa-
tions nécessaires pour découvrir les auteurs de
ce crime , et lui donna pouvoir de punir avec
la dernière rigueur ceux qui s'en trouveraient
coupables. Il fit mourir dans les tourmens
deux gentilshommes calabrois de la chambre
du roi André. La Catanoise , favorite de Jeanne ,
avec son fils et sa petite-fille , furent ensuite
arrêtés et mis à la question ; on les condamna
à être tenaillés. Ces trois criminels furent
conduits au supplice ; et la reine , qui s'inté-
ressait vivement pour eux , ne put trouver le
moyen de les sauver. La Catanoise , accablée
de vieillesse et des douleurs de la tortu-
re , mourut avant d'arriver au lieu de l'exé-
cution.

La jeune reine avait besoin d'un appui

pour la défendre contre les Hongrois , et pour la soulager dans l'administration de ses états. Elle épousa en secondes noces , au bout d'un an de veuvage , Louis , prince de Tarente , jeune homme doué d'excellentes qualités , mais dépourvu de moyens pour assembler des forces suffisantes. Jeanne , s'apercevant que les Napolitains ne s'empresaient pas avec ardeur à prendre les armes , forma le projet de vaincre en fuyant , pour ainsi dire , puisqu'elle ne pouvait pas se promettre la victoire en faisant face à l'ennemi. Elle déclara son projet dans une assemblée générale. Deux motifs , dit-elle , l'engageaient à se rendre à Avignon ; l'un de faire connaître au saint père son innocence du meurtre de son premier époux , comme elle était connue de Dieu dans le ciel : le second motif , de pouvoir se justifier , à l'aide de Dieu même , à la face de tout l'univers. Elle finit par ordonner à ses fidèles sujets de n'opposer aucune résistance au roi de Hongrie , afin de ne point s'exposer à toute la barbarie de ses troupes. Après ce discours , Jeanne s'embarqua avec son époux , pendant la nuit , le 15 janvier 1347 , sous l'escorte de trois galères provençales , et se rendit , en cinq jours , à Nice en Provence.

Brûlant du désir de venger la mort de son frère André , Louis I^{er} , roi de Hongrie , entra avec son armée dans le royaume de Naples , et reçut l'hommage de toutes les villes

sèrent de lui témoigner leur zèle, et lui envoyèrent des députés pour la prier de revenir dans leur ville. La joie de la reine Jeanne eût été complète, si l'argent ne lui eût pas manqué : elle en avait absolument besoin dans la circonstance présente. Elle fit part de son embarras au pape Clément VI, qui, profitant habilement du besoin de Jeanne, proposa à cette princesse de lui vendre le comtat d'Avignon. La reine, n'ayant pas d'autre ressource, fut obligée d'y consentir. Elle vendit à Clément VI la ville d'Avignon et son territoire, pour la somme de quatre-vingt mille florins d'or. Avec ce secours, Jeanne se rendit à Naples, accompagnée du prince Louis de Tarente, son époux. Les barons du royaume vinrent en foule la féliciter et lui offrir leurs secours contre les Hongrois.

Afin de s'attacher davantage la noblesse, le roi crut devoir augmenter l'illustration de ce premier corps de l'état. C'est alors que l'on commença à donner aux barons le titre de ducs. La noblesse ne connaissait pas jusqu'à cette époque de plus haute dignité que celle de comte, et le titre de prince, ou de duc, était réservé pour la famille royale.

La reine ne resta pas long-temps tranquille dans sa capitale. Le roi de Hongrie entra de nouveau dans le royaume de Naples, avec de puissantes forces, et la fortune seconda encore une fois son entreprise. Jeanne se trouva sans

un seul vaisseau pour fuir le danger qui la menaçait. Elle fut délivrée de ce cruel embaras par Renaud de Baux, grand amiral, qui amena dix galères de Provence. Jeanne et son époux se jetèrent presque seuls sur deux de ces galères, et se réfugièrent promptement à Gaëte. L'amiral resta seul dans le port, avec les huit autres, sous prétexte de se pourvoir de biscuit, mais en effet pour consommer le crime qu'il méditait. Il tira du château de l'Oëuf la duchesse de Durazzo, et, après l'avoir embarquée, il la força d'épouser Robert de Baux, son fils aîné. Après cet attentat, il fit voile vers la Provence, où il possédait des terres considérables. Il eut l'audace de s'arrêter devant Gaëte, et sept de ses galères entrèrent dans le port pour se pourvoir de vivres; pour lui, il se tint éloigné. Louis de Tarente, instruit du crime de l'amiral, fit arrêter les officiers des galères et les matelots, dès qu'ils furent entrés dans la ville, et les menaça de la mort s'ils ne faisaient en sorte que l'amiral, son fils et la duchesse de Durazzo priissent terre. Ils lui promirent tous de s'y employer avec zèle. Louis en laisse sortir une partie pour aller exécuter leur promesse, et retient les autres en ôtage. L'amiral, pressé par les gens de son équipage d'entrer dans le port, s'en excuse sous le prétexte qu'il a la goutte. Louis, transporté de fureur, se jette dans une chaloupe avec quelques-uns de ses

plus braves chevaliers , aborde la galère de l'amiral ; et , après lui avoir fait les plus vifs reproches , le poignarde de sa main.

La médiation du pape fit enfin conclure la paix entre le roi de Naples et celui de Hongrie , dans le mois d'avril 1351. Alors Louis de Tarente fut couronné roi de Naples , avec autant de magnificence que le permit l'épuisement des finances. Plusieurs jours se passèrent dans les plaisirs , les tournois , les joutes , les festins ; mais un événement qui parut de mauvais augure troubla la joie publique. Le roi , entrant dans la ville en cavalcade , suivant l'usage , quelques dames , par galanterie , lui jetèrent des fleurs de leurs fenêtres. Son cheval , effrayé , se cabre. Les barons , qui tenaient les rênes , essaient inutilement de le calmer ; les rênes se rompent entre leurs mains. Le roi , voyant qu'il n'était plus maître de son cheval , s'élance promptement à terre. L'agitation de sa chute fait tomber sa couronne , qui se brise en trois morceaux. Le prince ne fait que rire de cette aventure ; il monte un autre cheval , et continue la cavalcade.

Une aventure plus tragique succéda à ces fêtes brillantes. Robert de Baux , qui avait épousé la duchesse de Durazzo , par le complot de Renaud de Baux son père , était depuis ce temps détenu prisonnier à Naples. La duchesse , voulant s'affranchir des liens de ce mariage qui , quoique inégal et forcé , pou-

vait l'empêcher de contracter d'autres engagemens plus dignes d'elle , forme le dessein de se défaire de son époux. Un jour que Louis et Jeanne s'étaient embarqués pour aller dîner sur les rochers à la vue de Naples , la duchesse , suivie de quatre sergens ou soldats armés , entra dans l'appartement de Robert de Baux , et , après lui avoir vivement reproché l'injure qu'il avait faite en sa personne à la maison royale , elle le fit tuer devant elle , et jeter son corps par une fenêtre sur le bord de la mer.

Tous ces meurtres qui se succèdent , montrent qu'un crime est souvent puni par un autre crime. Dans ses décrets impénétrables , la Providence arme la main qui verse le sang du criminel.

La guerre se rallumait par intervalles entre Naples et la Sicile ; et cette dernière , gouvernée par un roi mineur , Frédéric III , n'éprouva que des pertes. La ville de Messine lui fut enlevée. Dès qu'ils furent informés de cette précieuse conquête , Jeanne et le roi son époux se hâtèrent de passer en Sicile. Ils entrèrent dans Messine la veille de Noël 1355 , prirent leur logement dans le palais , où ils reçurent l'hommage et le serment de fidélité des principaux habitans.

Ils ne doutaient pas de conquérir dans peu la Sicile entière ; et , pour hâter cet heureux événement , le grand sénéchal entreprit le

siège de Catane, où le roi Frédéric s'était retiré avec le peu de forces qui lui restaient. Une escadre napolitaine croisait dans le golfe, pour empêcher qu'aucun secours n'entrât dans la ville. Cette escadre fut attaquée et complètement battue. Tous les Napolitains furent tués, à la réserve de cent. Le grand sénéchal, consterné de cette défaite, prit le parti de lever le siège. Il fut poursuivi dans sa retraite, et perdit plus de deux mille hommes, sans compter les prisonniers, qui étaient en grand nombre. Tout le bagage fut pris. Il y en eut assez pour enrichir les soldats et les paysans qui s'étaient joints à eux pour achever la déroute de l'ennemi.

Le roi et la reine de Naples, peu de temps après cet échec, quittèrent la Sicile, rappelés d'ailleurs par des troubles qui fermentaient sourdement dans leurs états.

Quand les Siciliens se virent délivrés d'ennemis si dangereux, ils songèrent que leur roi était en âge d'être marié. Un de ses ministres lui conseilla d'épouser la princesse Constance, fille de Pierre, roi d'Aragon, dont l'alliance lui serait d'un puissant secours. Ce mariage fut négocié; le roi d'Aragon y donna son consentement, et le mariage fut célébré en Sicile, le 28 février 1360. Cette nouvelle reine mourut en couche de la princesse Marie, dans le mois de juillet 1363.

Louis de Tarente, roi de Naples, était mort

l'année précédente, le 16 mai 1362, âgé de quarante-deux ans ; il régna cinq années avant qu'il fût couronné, et dix depuis son couronnement. Il ne laissa point d'enfans ; car deux filles qu'il eut de son mariage avec la reine Jeanne moururent dans l'enfance. De la nombreuse postérité de Charles II, il ne resta alors d'autre mâle que Louis, roi de Hongrie, et dans le royaume, Charles de Durazzo, fils de Louis de Durazzo.

On représenta à la reine Jeanne qu'elle devait songer de nouveau à se remarier ; que son autorité en serait plus respectée, et qu'elle devait au bonheur et au repos de ses peuples l'attention de faire tout ce qui dépendrait d'elle pour leur assurer un successeur à sa couronne. La reine déféra à ces conseils : on lui choisit pour mari l'infant de Majorque, appelé Jacques d'Aragon, jeune prince beau et vaillant. Jeanne n'avait encore que trente-six ans, ainsi l'on pouvait se flatter de voir naître des enfans de ce mariage. L'époux arriva à Naples dans l'année 1363, et fut reçu par les habitans comme devant être leur roi. Il épousa la reine, qui le fit duc de Calabre. Les articles du contrat portaient que Jacques ne prendrait point le titre de roi de Naples ; qu'il ne serait ni couronné ni sacré ; qu'il ne s'immiscerait en aucune façon dans l'administration du royaume, et que l'autorité resterait entre les mains de la reine. On voit, par les conditions de ce con-

trat, que Jeanne se repentait d'avoir partagé l'autorité royale avec l'époux qu'elle venait de perdre. Jacques ne survécut pas long-temps à son mariage. Il mourut l'année suivante.

La reine resta long-temps veuve, et gouverna ses états avec beaucoup de prudence.

On peut en dire autant de Frédéric III, roi de Sicile, malgré les désordres qu'occasionnaient les fréquentes révoltes des grands. Il se maria en secondes noces, à Messine, le 17 janvier 1374, avec Antoinette de Tarente, fille du duc d'Andria. Cette princesse ne fut pas long-temps reine : elle mourut par accident trois jours après son mariage.

Frédéric était à la fleur de son âge et n'avait point d'enfans mâles. Il songeait à se remarier ; on lui proposa plusieurs partis. Lorsqu'il était prêt à fixer son choix, il tomba malade et mourut, le 27 juillet 1377, âgé de trente-six ans, et son règne en avait duré près de vingt-deux. Il est assez étonnant que les rois de Naples n'aient pas conquis le royaume de Sicile pendant un règne aussi faible et aussi orageux que celui de Frédéric III. Ce prince n'était proprement roi que de nom ; la plupart des nobles, révoltés contre lui, refusaient de reconnaître son autorité.

La princesse Marie, âgée de quatorze ans, fut déclarée reine de Sicile aussitôt après la mort de son père, et on lui nomma pour tuteur un grand seigneur du royaume, en même

temps déclaré régent , qui s'était toujours montré fidèle à son devoir.

La reine Jeanne , à cette époque , donnait le spectacle d'une vieille princesse qui se remarie en quatrièmes noces. Il est vrai qu'elle n'avait que quarante-six ans , et que son nouvel époux était à peu près du même âge. Othon , duc de Brunswick , prince de l'Empire , et de la ligne impériale , joignait une grande valeur aux qualités les plus brillantes. Il fut convenu qu'à l'exemple de son prédécesseur Jacques d'Aragon , il ne prendrait point le titre de roi , sans doute pour laisser l'espérance à Charles de Durazzo de succéder à la couronne. Othon arriva à Naples le jour de l'Annonciation 1376 , fut conduit sous un dais , et avec toutes les marques de distinction dues à son rang , jusqu'au Château-Neuf , où la reine l'attendait , et où ils reçurent la bénédiction nuptiale. On donna à l'occasion de ce mariage plusieurs superbes fêtes , et le royaume fut tranquille pendant deux années.

Il l'aurait été plus long-temps s'il ne s'était ressenti des orages qui s'élevèrent à la cour d'Avignon. Barthélemy de Prignano , napolitain , né sujet de la reine Jeanne , fut élevé sur la chaire de saint Pierre , le 7 avril 1378 , et prit le nom d'Urbain VI. La reine avait lieu de penser que ce nouveau pontife lui serait favorable. Elle lui envoya de riches présents , et mit tout en usage pour s'attirer sa bien-

les nobles napolitains , ayant pris les armes , apaisèrent d'abord avec beaucoup de peine le désordre du dedans ; sortant ensuite de la ville , ils tombèrent sur les bandits qu'ils taillèrent en pièces. Le séditieux tailleur fut pris et pendu.

Urbain , résolu de se venger de la reine Jeanne , après l'avoir excommuniée et déposée de son royaume , chargea du soin d'exécuter cette sentence Charles de Durazzo , remis en liberté par le roi de Hongrie , et que la reine , quelques années auparavant , avait déclaré son héritier légitime. Charles a l'ingratitude d'accepter la commission. Il entre les armes à la main dans le royaume de Naples. Othon de Brunswick , trop faible pour tenir la campagne , ne peut s'opposer aux progrès de Charles , qui se voit bientôt aux portes de Naples. Il avait dans cette ville beaucoup de partisans. Dès qu'on sut qu'il était si proche , un grand nombre d'habitans descendirent par-dessus les murailles , et portèrent des rafraîchissemens à ses troupes. Ils lui apprirent en même temps que la ville était partagée en trois factions , dont la plus puissante le demandait pour souverain. Sur cette nouvelle , deux chevaliers napolitains , capitaines de cavalerie , qui servaient sous Charles , ayant pour guides quelques-uns des transfuges , passèrent un petit bras de mer à gué , avec leurs compagnies , et entrèrent dans la ville par la porte appelée

Conceria. Elle n'était ni fermée ni gardée. La mer, qui en baignait le pied, paraissait être un retranchement assez sûr. Les deux chevaliers et leurs gens s'avancent dans la place du marché en criant : *Vivent le roi Charles de Durazzo et le pape Urbain!* Suivis de la populace qu'ils y trouvent, ils vont ouvrir la porte du marché, par où Charles entre avec son armée. Le lendemain ce prince assiège le Château-Neuf, où la reine s'était retirée. Il met tout en usage pour hâter la prise de cette forteresse, qu'il fait battre vivement par toutes les machines connues en ce temps-là. Jeanne, réduite aux extrémités par la disette, n'ayant point de galères pour s'enfuir, ne savait quel parti prendre : son unique ressource était dans les efforts que faisait pour sa délivrance Othon de Brunswick, son époux. Mais ce prince ayant été fait prisonnier par Charles, Jeanne fut réduite à se rendre au vainqueur. Nous aurons occasion d'en parler encore un peu plus loin.

Charles, pour s'assurer la couronne, et pour régner sans inquiétude, forma le projet de se défaire de Jeanne, sa souveraine et sa bienfaitrice. Le 22 de mai 1382, quatre Hongrois, par son ordre, étranglèrent cette malheureuse reine, ou l'étouffèrent dans un lit de plumes, lorsqu'elle était en prières dans le château de Muro, lieu de sa détention. Jeanne était alors âgée de cinquante-sept ans, dont

elle en avait régné trente-neuf. Si elle était coupable du meurtre de son premier mari, on peut dire qu'elle a été punie par le même genre de mort.

Elle a été louée par quelques historiens. Sa générosité, disent-ils, était inépuisable. Sa maxime ordinaire était de blâmer les princes qui, accablant de biens un seul de leurs sujets, laissaient languir les autres dans l'indigence, et de louer l'attention de ceux qui, par une égalité judicieuse, aimaient mieux donner modérément à plusieurs, qu'avec prodigalité à un petit nombre. On l'a blâmée d'avoir été trop prodigue dans ses bienfaits. Mais cette espèce de profusion n'est pas un défaut dans les souverains : s'ils donnent avec choix, et non par caprice, ils recueillent au double ce qu'ils répandent à pleines mains, et sont toujours riches lorsqu'ils se font généralement aimer. (D'ÉGLI)

Les aventures de la reine Marie, qui régnait en Sicile, n'eurent point autant d'éclat, ni des incidens aussi tragiques que celles de la reine Jeanne ; mais elles ne furent pas moins extraordinaires. Il se présenta un prétendant au royaume, que l'on n'aurait pas dû soupçonner d'être mal intentionné pour la jeune reine : c'était Pierre, roi d'Aragon, son grand-père. Dès qu'il eut appris la mort du roi son gendre, il députa au pape pour demander le royaume de Sicile. On croit qu'il se fondait sur le tes-

tament de Frédéric II. Quelles que fussent ses raisons, Grégoire XI lui fit réponse qu'il ne devait pas ignorer que les femmes étaient habiles à succéder au trône de Sicile, et qu'ainsi il ne pouvait pas accorder à un prince d'Aragon ce qu'il lui demandait, sans se rendre coupable et complice d'une injustice extrême, et que la disposition de Frédéric II était nulle de toute nullité.

Le tuteur de la reine et régent du royaume, afin de mieux veiller à la conservation de sa pupille, fit venir cette princesse dans la citadelle de Catane, dont il était le maître. La jalousie se mit bientôt parmi les grands; ils refusèrent d'obéir au régent, et chacun d'eux cherchait à s'emparer de quelque ville. L'autorité d'Artale d'Allagon n'était pas capable de leur imposer; il vit bien que le seul moyen de rétablir la tranquillité dans le royaume, était de marier promptement la reine. Il jeta les yeux sur Galéas Visconti de Vertus, qui depuis fut duc de Milan. Mais ce mariage n'eut point lieu, et la princesse ne se maria que plusieurs années après, ainsi que nous le dirons. Les seigneurs de Sicile, mécontents de ce qu'ils n'avaient point été consultés pour en former le projet, se répandirent en plaintes et en murmures. Guillaume-Raimond de Moncade, gouverneur d'Agouste, voyant l'indisposition générale du royaume, osa se porter à une action extrêmement hardie. Il pro-

fit du temps qu'Artale d'Allagon était à Messine, et entra pendant la nuit dans la citadelle de Catane, d'où il enleva la jeune reine malgré elle, et la mena dans la citadelle d'Agouste. Le régent, informé de cet attentat, rassembla quelques troupes, et marcha vers Agouste, dans le dessein d'en faire le siège. Le comte de Moncade se retira avec la reine dans Alicata; il s'y embarqua pour la Sardaigne, et de là il se rendit à Barcelonè, toujours sans abandonner la princesse, qu'il se faisait un plaisir d'avoir enlevée à un rival d'ambition.

Cette jeune princesse, après avoir demeuré long-temps en Espagne sous la conduite de sa tante Éléonore, reine d'Aragon, et fille de Pierre, roi de Sicile, épousa, le 29 novembre 1391, le prince Martin, fils du duc de Montblanc. Ils étaient cousins germains; le duc de Montblanc était frère de don Juan, roi d'Aragon, et de Constance, reine de Sicile. Ce dernier royaume, depuis l'enlèvement de la jeune reine Marie, était dans une situation déplorable; chaque seigneur se croyait roi chez lui. Les barbares d'Afrique, profitant de ces divisions, faisaient des courses continuelles sur les côtes du royaume, enlevaient des bâtimens, faisaient des prisonniers, et commettaient beaucoup de désordres. Les Napolitains, dans ces circonstances, n'auraient pas eu de peine à conquérir une partie de la Sicile, sans les troubles qui agitaient leur patrie.

Le nouveau roi de Sicile (Martin), peu de temps après son mariage , envoya un seigneur catalan pour prendre possession du royaume en son nom. Cet envoyé fut si mal reçu qu'il se vit obligé de s'en retourner à Barcelone , sans avoir pu exécuter sa commission. Le roi et la reine jugèrent que la Sicile était perdue pour eux s'ils ne s'y rendaient promptement. Ils firent préparer avec célérité une flotte de trente vaisseaux et de plusieurs galères ; elle aborda à Trapani le 25 mars 1392. Dès que la nouvelle de l'arrivée du roi et de la reine se fut répandue dans le royaume , les seigneurs qui leur étaient attachés vinrent à Trapani avec une suite nombreuse dans le dessein de leur faire la cour. Apercevant un si grand nombre de gens armés sur le rivage , et ne sachant s'ils étaient amis ou ennemis , le roi et la reine hésitaient à débarquer. Les seigneurs siciliens se doutèrent de la cause de l'hésitation qu'ils remarquaient ; ils déposèrent leurs armes sur le rivage , et , entrant dans des chaloupes , ils se rendirent dans la chaloupe où étaient le roi et la reine , dont ils baisèrent les mains , et auxquels ils prêtèrent serment de fidélité. Rassurés par ces marques de respect et de dévouement , les nouveaux souverains débarquèrent , et entrèrent dans Trapani , où ils furent reçus aussi bien qu'ils pouvaient le désirer. Ils se mirent ensuite à la tête de leur armée , qui était composée de Siciliens

et d'Espagnols , et s'avancèrent vers Palerme , ville en état d'insurrection. Le comte de Clermont, qui y commandait , vit bien qu'il ne pouvait résister à l'armée royale , et au sentiment de presque tous les Palermitains en faveur du gouvernement légitime ; il se hâta de faire sa soumission , moyennant l'amnistie qui lui fut accordée , et à tous ceux de son parti. Les nouveaux souverains firent leur entrée dans Palerme , et y furent couronnés avec la plus grande pompe.

Le pape Boniface IX avait donné commission à l'archevêque de Messine , et à l'évêque de Cordoue de faire rendre à la reine Marie l'hommage-lige qu'il prétendait être dû au siège apostolique. Ils étaient chargés aussi de l'engager à députer à Rome pour obtenir l'investiture. C'est ce que cette princesse ne fit point. « Comme depuis les vèpres siciliennes, » dit l'estimable historien Giannone , les rois » d'Aragon soutinrent de continuelles guerres » contre les rois de la maison d'Anjou , et que » les papes favorisèrent toujours le parti de » ces derniers princes , on ne demanda plus » d'investiture au saint siège pour cette île , » ni même depuis la paix qui fut faite avec » le roi Louis. Frédéric III étant mort sans » enfans mâles , Marie , sa fille , qui lui succéda , ne prit aucune investiture des papes , » Martin I^{er} , son mari , et son successeur en » 1402 , suivit cet exemple , Martin II ne prit

» garde de s'en écarter. Ce prince mourut
 » aussi sans enfans , et Ferdinand d'Aragon ,
 » fils de Jean , roi de Castille , fut élu roi
 » d'Aragon , de Valence et de Sicile , en l'an-
 » née 1411 ; il laissa tous ces royaumes à son
 » fils Alphonse , qui lui succéda en l'année
 » 1416 , et cela sans prendre aucune investi-
 » ture des papes pour le royaume de Sicile.
 » Tous leurs successeurs les imitèrent. On
 » peut donc dire que si autrefois des raisons
 » de convenance , la manière dont on pen-
 » sait alors , engagèrent les princes à prendre
 » des papes l'investiture de la Sicile , de même
 » à présent , par un usage contraire , cette
 » dépendance est entièrement éteinte et abo-
 » lie , et ce royaume est aujourd'hui totale-
 » ment libre et indépendant. »

Reprenons le fil de notre histoire.

Il y avait à la cour de Sicile , en 1392 , un seigneur espagnol nommé Bernard de Caprera , que le roi avait flatté de l'espérance de lui donner le comté de Motica , qui était possédé par le comte André de Clermont. Il fut désespéré de se voir trompé dans son espoir par la réconciliation du roi avec le comte de Clermont , et il résolut de se procurer par la fourberie ce qu'il ne pouvait pas avoir par la justice. Le roi , qui ne comptait pas trop sur la fidélité de la plupart des seigneurs de Sicile , avait fait défense sous peine de la vie à quiconque ce fût d'entrer dans son palais avec des

armes. Caprera , feignant d'être bien intentionné pour le comte de Clermont , lui dit sous le secret qu'il ferait bien de s'armer lorsqu'il irait faire sa cour au roi , parce qu'on avait de mauvais desseins contre sa personne. Le comte , suivant ce conseil , portait sur lui un poignard quand il allait chez le roi. Le perfide Caprera en donna avis au monarque , et lui insinua que le comte voulait le tuer (1). Sur cet avis ce seigneur fut arrêté et conduit dans une des galères qui étaient dans le port. On lui fit son procès , et la question lui ayant été infligée , il avoua , peut-être par la force des tourmens , qu'il avait eu dessein d'exciter une sédition. Il fut condamné à mort avec ses complices , et exécuté dans une place publique devant son hôtel. Celui qui le jugea lui était redevable de sa fortune. Les biens de ce malheureux seigneur furent confisqués. Le comté de Montica fut donné au traître Caprera , qui avait entraîné dans l'abîme un ami trop confiant ; il fut fait aussi grand-amiral.

Il y avait sept ans que le roi et la reine de Sicile étaient mariés , sans qu'ils eussent d'enfans ; enfin , le 7 septembre 1398 , Marie accoucha d'un prince. Ce digne objet de la tendresse de ses parens , cet espoir des peu-

(1) Dans l'histoire du Bas-Empire on trouve un trait tout-à-fait semblable.

plés , leur fut enlevé dans sa quatrième année par un accident imprévu. On l'avait porté à un tournoi qui se célébrait en présence du roi et de la reine , à Catane. Il y reçut un coup dont il mourut le 16 août 1400. On ignore les détails de ce triste accident. La reine sa mère en fut si affligée qu'elle ne fit que languir depuis ce temps-là , et mourut le 25 mai 1402.

Le royaume devait appartenir au roi d'Aragon , oncle de la reine Marie , et ainsi son plus proche parent. Mais ce prince , satisfait de posséder le royaume d'Aragon , renonça à ses prétentions sur la Sicile , en faveur du roi Martin , son fils , que tous les Siciliens reconnurent pour leur souverain après la mort de sa femme.

Ce prince était dans la fleur de sa jeunesse ; il ne fut pas long-temps veuf ; son second mariage fut bientôt conclu avec Blanche , troisième fille de Charles III , roi de Navarre , et de Léonor de Castille. Caprera alla chercher la princesse et l'amena à Palerme , l'an 1403. Les noces se firent avec une très-grande magnificence. De ce mariage naquit un fils , en 1407 , qui mourut presque aussitôt qu'il fut né.

La Sardaigne s'étant révoltée , le roi d'Aragon manda à son fils de la faire rentrer dans le devoir. Il obéit , et , avant de partir , il nomma Blanche régente du royaume. Il se distingua beaucoup en Sardaigne , et obligea cette île

de retourner sous la domination de l'Aragon, mais cette expédition glorieuse lui fut néanmoins fatale; il tomba malade à Cagliari; et il décéda le 25 juillet 1409, âgé de 35 ans.

Le roi d'Aragon fut le successeur de son fils, et confirma la régence à la reine Blanche. La mort vint lui ravir ses couronnes au bout d'un an, le trente-un mai, à l'âge de 52 ans, à Valdonzello, célèbre monastère de religieuses, au pied des murailles de Barcelone.

Avant de continuer l'histoire de Sicile, il est temps de nous occuper de celle du royaume de Naples.

Charles Durazzo, cousin de Jeanne, héritier par sa naissance de ce dernier royaume, et qui en était indigne par les crimes de son ambition, en fut reconnu souverain peu de temps après qu'il eut fait tuer la reine Jeanne, sa bienfaitrice. Il est vrai que cette princesse, voyant Charles armé contre elle, indignée de son ingratitude, avait révoqué les dispositions de son testament, par lequel elle l'adoptait pour son fils, et choisit pour son héritier Louis I^{er}, un des frères de Charles VI, roi de France, et de la seconde maison d'Anjou. Quoiqu'il en soit, Charles Durazzo, surnommé de la Paix, parce qu'il avait fait une sorte de paix entre Naples et la Hongrie, maître d'un état où personne ne remuait alors, appela à sa cour la princesse Marguerite, sa femme; elle fit à Naples son entrée solennelle, le 11 novembre

1381, et fut couronnée le 25 du même mois, par un cardinal, cérémonie suivie de fêtes et de réjouissances publiques, qui endormirent la douleur des partisans de Jeanne.

Louis d'Anjou ne fut pas plutôt informé de la mort de cette princesse, qu'il voulut commencer son entreprise, et entra en Italie à la tête d'une armée aussi brillante par la beauté de ses équipages, que formidable par la valeur des troupes. Les chevaux des hommes d'armes étaient caparaçonnés, les casques, artistement travaillés, décorés de cimiers très-riches. On voyait marcher devant et derrière une longue file de mulets chargés d'or et d'argent, et de toutes sortes de meubles précieux. Charles, n'osant tenter le sort d'une bataille, résolut d'amuser son compétiteur, et de laisser cette belle armée se détruire peu à peu. Malheureusement il ne lui fut que trop facile de réussir dans ce projet.

Quelques actions peu importantes tenaient lieu d'affaires plus décisives. Comme Charles décampait pour se retirer à Naples, un corps de cavalerie française le chargea à l'improviste, ce qui donna lieu à une escarmouche très-vive, dans laquelle Ange Pignatelli, un de ses officiers généraux, se couvrit de gloire, mais resta prisonnier de guerre. Le duc d'Anjou, informé des marques de bravoure et de conduite que venait de donner cet officier supérieur, essaya de l'attirer à son parti, par les

lorsqu'il fut attaqué de la maladie épidémique qui désolait son armée. Son chagrin rendit tous les remèdes inutiles ; et il en mourut le 20 septembre 1384, âgé de 46 ans. Il laissa deux fils en bas âge. Ce monarque s'était acquis la réputation d'un chevalier très- adroit dans l'exercice des armes ; mais sa conduite dans son expédition de Naples ne donne pas une grande idée de son habileté à la guerre, ni de sa prudence ; on est surpris de voir ce prince à la tête d'un parti considérable et de forces toujours supérieures à celles de son ennemi, ne rien entreprendre que par désespoir. Il joignait, à la vivacité d'esprit et à l'intelligence des affaires, une éloquence merveilleuse : ce talent lui gagnait les cœurs, et il se les attachait par sa munificence ; mais il ne fut prodigue qu'aux dépens des Français ; et on attribua les malheurs de son entreprise aux malédictions que lui attirèrent les voies injustes dont il se servit pour accumuler les richesses immenses qu'elle lui coûta.

Deux jours après la mort de ce monarque, ses seigneurs napolitains de son parti et les chefs de l'armée reconnurent Louis, son fils aîné, pour leur souverain, proclamèrent le jeune prince, lui jurèrent obéissance, et firent avancer jusqu'à Barlette leurs gens d'armes, qui, au son des trompettes, mêlaient les acclamations de *vive le roi Louis second* !

Charles Durazzo, apprenant de cette ma-

nière la mort de son rival, dissimula sa joie par des marques extérieures de douleur, prit le deuil, et fit faire au duc d'Anjou des obsèques magnifiques.

Urbain VI, opposé à la cour de France qui refusait de le reconnaître, n'eut point la politique d'affecter des sentimens qu'il était loin d'avoir, quoique brouillé avec Charles III. Ce pontife, informé que des cardinaux conspiraient contre lui, manda au château de Nocéra les ecclésiastiques de sa suite, et les laïques de la ville et des endroits circonvoisins. Lorsqu'ils furent assemblés dans sa cour, il en fit fermer les portes, et monta sur une tour élevée d'où il leur prêcha jusqu'au soir, malgré la rigueur du temps, s'embarrassant peu que ses auditeurs, assis à terre, éprouvassent la faim et le froid. Après avoir très-long-temps invectivé contre Charles et les cardinaux de son parti, il fit dresser la croix, allumer les cierges, excommunia solennellement Charles de la Paix, son épouse la reine Marguerite, et tous leurs adhérens. Il mit en interdit la ville de Naples; et, faisant éteindre les cierges, les jeta sur le peuple;

Charles, irrité de ces nouveaux anathèmes, le fait assiéger dans le château de Nocéra. Urbain ne se défendait qu'avec des censures. Il excommunait les assiégeans trois ou quatre fois le jour, d'une fenêtre où il se plaçait, tourné du côté de leur camp; et, pendant cette triste cérémonie, il tenait en main un

pratiques secrètes et par la faveur des grands du royaume, jusqu'à se faire sacrer roi de Hongrie en présence des deux reines, qui parurent applaudir à la cérémonie. Mais Charles n'eut pas lieu d'être satisfait longtemps du succès de ses ambitieux desseins. Élisabeth, toujours dissimulée, prit, avec son favori Jean Gara, des mesures secrètes pour se défaire d'un usurpateur odieux. Un gentilhomme nommé Blaise Forgach se chargea de l'exécution.

Le 5 février, 1386, Élisabeth invite Charles à venir dans son appartement, sous prétexte de lui communiquer quelques affaires importantes. Pendant leur entretien, Forgach, introduit par Gara, saisit le moment favorable, et porte au roi un coup de sabre qui lui fend la tête jusqu'aux yeux. Ce prince pousse un grand cri, et a la force de se lever chancelant sur ses jambes. On le transporta à Vissegrade, où il expira trois jours après, âgé de quarante ans. Il avait régné à Naples quatre années et cinq mois. Il laissa de la reine Marguerite, son épouse, deux enfans, une fille nommée Jeanne, déjà dans un âge formé, et un fils nommé Ladislas, qui n'avait alors qu'un peu plus de dix ans.

L'action la plus utile du règne de Charles Durazzo, est l'abolition d'une coutume barbare que les Napolitains tenaient de leurs aïeux. Les jours de dimanches et de fêtes, les nobles et les autres citoyens s'assemblaient.

dans un champ hors de la ville , appelé Carbonara ; et s'exerçaient à des combats particuliers , pour essayer leurs forces et leur adresse. Cet usage était probablement un reste des jeux des gladiateurs , fréquens autrefois à Naples , où il y avait un célèbre gymnase. Les amis les plus intimes paraissaient oublier dans ces combats le lien qui les unissait , pour se livrer à une fureur aveugle. Chacun ne cherchait qu'à montrer sa bravoure aux dépens de tout ce qu'il avait de plus cher. La scène était souvent ensanglantée ; les pères voyaient tuer ou défigurer leurs enfans au milieu des applaudissemens des spectateurs , et n'osaient se plaindre d'un divertissement si cruel , autorisé par les lois civiles , et souvent par la présence même du roi. L'église s'était déjà élevée inutilement contre cet exercice meurtrier , peu convenable à des chrétiens. Charles réussit enfin à l'abolir entièrement , et accorda le champ Carbonara à quelques pieux Napolitains qui y bâtirent une église.

Le jeune Ladislas fut proclamé roi dans toute la ville de Naples , le 25 février 1386. Par une rencontre peut-être unique dans l'histoire , on vit entrer en concurrence deux rois mineurs , Ladislas , fils de Charles de la Paix , et Louis II , neveu de Louis I^{er} , duc d'Anjou , jeune prince qui prétendait relever le parti de son père. Les deux jeunes rivaux étaient soutenus par deux pontifes qui se disputaient

eux-mêmes la chaire de saint Pierre. Par une autre singularité , les princes étaient sous la régence de deux reines d'un caractère opposé et d'une politique toute différente. Marguerite, veuve de Charles de la Paix , ambitieuse , cruelle , et de mauvaise foi ; toujours prête à sacrifier l'honneur , le sang , et les biens de ses sujets , au plaisir flatteur de faire réussir ses entreprises ; constante , inébranlable dans ses résolutions , courageuse , prompte à imaginer des ressources , mais toujours plus portée à employer la force et la fraude que la douceur et l'adresse. Marie de Blois , veuve de Louis I^{er} . , plus modérée dans son ambition , dut rarement ses succès aux moyens violens ; elle ne maintint son parti dans le royaume de Naples que par la complaisance , les caresses et les bienfaits : peut-être eût-elle assuré le trône à sa postérité , sans sa défiance et sans son économie quelquefois mal entendue.

Dès que Ladislas eut été proclamé , Marguerite envoya à Gênes un ambassadeur supplier Urbain VI , alors dans cette ville , de prendre Ladislas sous sa protection , et qu'à l'exemple du Dieu dont il était le vicaire en terre , il voulût bien pardonner les offenses que le roi Charles Durazzo pouvait lui avoir faites.

Cette princesse , mère et tutrice de Ladislas , était en possession de Naples et de la plus grande partie du royaume. Elle avait un

grand avantage sur ses ennemis, si elle en eût su profiter; mais sa hauteur et la dureté de son gouvernement mécontentèrent la plupart des Napolitains, et les obligèrent à se révolter contre elle.

A la tête des généraux du parti qui lui était opposé, on remarquait Othon de Brunswick, quatrième mari de la reine Jeanne. Ce prince, fait prisonnier de guerre par Charles de la Paix, au mois d'août 1381, après avoir été détenu trois ans dans un château, obtint la permission d'en sortir sur sa parole, pour prendre le divertissement de la chasse. Il jouissait depuis quelque temps de cette facilité; lorsqu'il tomba entre les mains des soldats anglais à la solde de Clément VII. Ils le conduisirent à Avignon. Brunswick, délicat sur le point d'honneur, ne croyant pas que cette aventure le mît à couvert des reproches de son vainqueur, consulta les barons napolitains, qui décidèrent que sa seconde captivité le dispensait des lois de la première. Alors il se rangea sans scrupule sous les drapeaux du duc d'Anjou. Mais un chef de son importance ne put y être admis sans de grandes difficultés.

Le crédit qu'Othon s'était acquis dans le royaume de Naples, l'attachement que lui marquaient les barons, sa bravoure et son habileté si souvent éprouvées, ses prétentions sur la principauté de Tarente et sur les autres grandes terres qu'il tenait de la générosité de

Jeanne, le rendaient trop puissant aux yeux de Marie de Blois, qui, loin de lui accorder tout ce qu'il prétendait pour prix des services qu'il offrait à Louis II, trouvait au contraire dangereux de le mettre à la tête d'une armée. Elle se bornait à des promesses de le satisfaire lorsqu'elle serait en possession du royaume, sur l'article des terres dont il demandait la restitution, et elle exigeait de lui le serment de fidélité pour celles qu'elle lui donnerait en Provence : ainsi l'affaire ne put être sitôt terminée.

Après de longues discussions, les difficultés s'aplanirent et se terminèrent par diverses lettres de la reine Marie, scellées le 3 octobre 1386. Elles conféraient à Othon de Brunswick la charge de capitaine général dans le royaume de Naples pendant deux années, avec pouvoir d'accorder des grâces et des remissions, de rétablir dans leur premier état ceux qui se déclareraient en faveur du roi Louis, et d'entretenir cent lances pour sa garde. Par les autres lettres, cette princesse ratifiait les donations que Jeanne avait faites à Othon, et s'engageait à lui restituer la principauté de Tarente.

Brunswick ne tarda pas après cela à se rendre en Italie. Par les excellentes manœuvres qu'il fit faire à son armée, il pénétra dans la ville de Naples. Les vertus, l'humanité qu'il déploya dans ses victoires, firent bénir le suc-

cès de ses armes. Il rappela à Naples avec honneur tous ceux que la terreur en avait exilés, et, entre autres, cinq cents dames qui s'étaient retirées à Averse, et leur promit toute sûreté pour leurs personnes et pour leurs biens. Il fit d'ailleurs publier une défense, sous peine de la vie, d'insulter ou de maltraiter qui que ce fût.

Les partisans de la maison d'Anjou se bornèrent à instituer une espèce de chevalerie militaire, par laquelle ils tournaient en ridicule le gouvernement de la reine Marguerite. Cette chevalerie s'annonçait par les marques caractéristiques, l'une d'une *lionne* en broderie, l'autre d'un *dévidoir* aussi en broderie. Par la *lionne*, dont ils représentaient les pattes embarrassées de lacets, ils voulaient faire entendre qu'ils tenaient cette princesse dans leurs filets. Les autres chevaliers, par le *dévidoir*, prétendaient signifier que peu à peu ils affaibliraient la faction de Durazzo, comme les dames, en faisant leurs pelotons, diminuent insensiblement le volume du fil du dévidoir : allusion, comme on voit, tirée de bien loin.

Le prince Othon de Brunswick retourna au parti de la reine Marguerite, qu'on représentait si affaibli, même si méprisable, et cette défection ne lui fait pas beaucoup d'honneur dans l'histoire. On prétend qu'il se laissa séduire à la proposition illusoire qu'on lui fit d'épouser la reine Marguerite, proposition

que cette princesse lui faisait faire adroitement pour se l'attacher , et qu'ensuite elle sut rendre nulle , en s'excusant sur le refus d'Urban VI , ou de son successeur , d'accorder les dispenses , à cause du degré de parenté entre elle et la reine Jeanne. Quoi qu'il en soit , Othon , pour mieux faire sentir sa perte au parti qu'il abandonnait , s'attacha à faire quelque action d'éclat ; mais il fut trompé dans ses tentatives. Il ne fut pas moins malheureux dans une bataille livrée contre les troupes de Louis II , puisqu'il se vit contraint de se rendre prisonnier de guerre aux généraux français , et de racheter sa liberté par une forte rançon. Depuis cette défaite , l'histoire ne fait plus mention d'Othon de Brunswick , qui se retira dans la Pouille , où il est vraisemblable qu'il mourut dans la ville de Foggia , l'an 1390. Il était âgé de plus de quatre-vingts ans. Othon vécut quelques années de trop , selon la remarque d'un historien (d'ÉGLI) ; en sacrifiant à sa vengeance ce qu'il devait à la mémoire de Jeanne , et en recherchant en mariage la veuve du meurtrier de cette princesse , il prouva , aux dépens de sa réputation , que le devoir et la gloire cèdent souvent dans le cœur des héros mêmes , à la haine et à l'ambition.

Louis II avait passé en Italie ; il s'était embarqué le 30 juillet 1390 à Marseille , avec un cardinal que Clément VII lui donna pour lé-

gat, et qui, avant le départ, bénit la galère du roi, sa bannière, ses armes, et toute sa flotte, composée d'environ vingt-cinq bâtimens, tant à voiles qu'à rames. Elle arriva heureusement à la vue de Naples, le 14 du mois d'août. Louis ayant pris terre, une grande affluence de noblesse et de peuple le reçut avec les plus vives démonstrations de joie. Il monta sur un cheval couvert d'une housse de drap bleu, semé de fleurs de lis d'or, pareille à sa cotte d'armes; lui-même était armé de toutes pièces, à l'exception de la tête : les magistrats vinrent lui présenter les clefs de la ville, et lorsqu'il fut près de la porte, huit chevaliers le reçurent sous un dais de drap d'or. On le conduisit ainsi dans tous les quartiers de la ville. Après qu'il eut reçu l'hommage des habitans et des barons attachés à son parti, il disposa ses forces à achever la conquête du royaume.

Marguerite et son fils Ladislas s'étaient retirés à Gaëte, et se disposaient à pousser vigoureusement la guerre; mais l'argent, qui en est le nerf principal, leur manquait absolument. Dans ces circonstances embarrassantes, Marguerite saisit avidement une ressource qui lui fut présentée. Quelques marchands, bourgeois de Gaëte, qui allaient ordinairement négocier en Sicile, lui parlèrent à leur retour, avec admiration, des richesses immenses de Mainfroy de Clermont, et de la

beauté d'une de ses filles , nommée Constance ; elle forma aussitôt le dessein de la demander en mariage pour Ladislas , son fils , qui touchait à sa quatorzième année. Elle choisit deux ambassadeurs pour aller en Sicile traiter de ce mariage : ils partirent avec deux galères , et abordèrent sans accident à Palerme. Mainfroy de Clermont , sous le simple nom de comte de Motica , était possesseur des deux tiers de la Sicile , usurpés à la faveur des guerres civiles , pendant la minorité des derniers rois , et il retirait de ses possessions des revenus considérables. Il reçut les ambassadeurs de la cour de Gaëte avec une magnificence royale , et accepta sans balancer la proposition de mariage , qui devait mettre sa fille sur le trône de Naples , et le flattait de l'espoir de monter lui-même sur celui de Sicile , par le secours du roi son beau-fils. On convint donc aisément des articles du traité. Au retour des ambassadeurs , la reine Marguerite manda de tous côtés le succès de leur message , et ordonna des réjouissances publiques.

Les amis de Mainfroy lui représentèrent vainement qu'il avait tort d'écouter des propositions qui ne prouvaient que l'extrême délabrement des affaires de Ladislas , confirmé d'ailleurs par la démarche de la reine Marguerite , qui , née fière et orgueilleuse , s'abaissait jusqu'à mendier ainsi des alliances qu'elle ne recherchait que comme une res-

source contre l'infortune; et que si Ladislas , au moyen de la riche dot qu'il se flattait de recevoir , s'affermisssait sur le trône , il traiterait bientôt avec mépris une épouse qu'il n'aurait prise que par nécessité. Mainfroy s'étourdit sur ces sages représentations ; il ne suivit que les conseils de son ambition. Peu de jours après le départ des ambassadeurs , il remit sa fille au principal ministre de Ladislas , qui était venu la recevoir de la part de ce prince , accompagné de plusieurs barons et chevaliers qui le conduisirent à Gaète , rapportant de Sicile , outre sa riche dot , de magnifiques présens de la part de Mainfroy. Ce mariage disproportionné fut néanmoins célébré avec de grandes réjouissances. Un légat du pape Boniface IX sacra solennellement le jeune Ladislas , le 29 mai 1390 , et reçut le serment de fidélité de ce prince.

La dot de Constance ne tarda pas à être épuisée ; et la succession de Mainfroy de Clermont , son père , qui venait de mourir , montait à peu de chose en comparaison de ce qu'on en devait naturellement attendre , parce que Martin , roi de Sicile , quoique mal affermi dans son royaume , avait déjà réuni à son domaine les biens usurpés par Mainfroy. Dans ces circonstances , Marguerite imagina d'engager son fils à rompre les nœuds sacrés qu'il avait formés , si elle pouvait obtenir le consentement du pape. Elle alléguait au

souverain pontife, pour prétexte, que la mère de Constance menait une conduite scandaleuse : comme si les enfans étaient responsables des fautes des auteurs de leurs jours. Mais le vrai motif de Marguerite était que son fils contracterait un nouveau mariage, et qu'il toucherait encore des sommes considérables. Le roi Ladislas était alors dans un âge où les ordres de sa mère devaient prévaloir sur l'inclination qu'il aurait pu avoir pour son épouse. Il se rendit donc à Rome, où il fut accueilli du pape Boniface, et en obtint le divorce qu'il demandait. Par une scandaleuse nouveauté, jusques alors inconnue, l'évêque de Gaëte partit de Rome avec Ladislas pour venir faire en cérémonie la cassation du mariage. Le premier dimanche après leur retour, le roi et la reine étant venus pour entendre la messe, cette princesse ignorant toute l'odieuse manœuvre qu'on avait tramée contre elle, fut accablée de douleur, par la surprise qu'elle eut d'entendre l'évêque lire à haute voix la bulle de divorce, et de le voir ensuite descendre de l'autel et s'approchant d'elle, lui ôter l'anneau nuptial, qu'il rendit au roi. Après quoi cette reine infortunée fut conduite, plus morte que vive, dans une maison particulière qu'on avait préparée d'avance, accompagnée seulement d'une vieille femme et de deux suivantes. et n'avant pour leur entretien que ce qu'on voulait bien leur en-

voyer de la cour, comme par forme d'aumône. Dans la suite le roi la maria à un jeune gentilhomme, son favori, nommé André de Capoue. Il n'y eut personne à Gaëte, et dans le reste du royaume, quelque attaché qu'il fût à la reine Marguerite, qui ne blâmât une action si odieuse, également marquée au coin de l'ingratitude et de l'injustice.

Après un procédé aussi extraordinaire, Ladislas, comme s'il en eût été honteux, parut chercher à en effacer le souvenir, en se couvrant de gloire par le succès de ses armes. Le nombre de ses partisans augmenta chaque jour, et celui de son rival diminua sensiblement. Enfin, l'estime qu'il eut le bonheur d'acquérir lui fit ouvrir les portes de sa capitale. Louis, qui lors de ses avantages n'en avait pas su profiter, et que l'indolence de son caractère, autant que le manque d'argent, avait trop souvent réduit à l'inaction, apprit avec une extrême surprise la reddition de Naples : découragé à cette nouvelle, il résolut d'abandonner un royaume où il n'avait pu se soutenir pendant le cours de dix années. Ses partisans essayèrent en vain de relever ses espérances, en lui représentant que les deux tiers du royaume lui demeureraient soumis. Sourd à toutes ces remontrances, Louis s'embarqua en 1400, avec un grand nombre de Napolitains ses pensionnaires, et vint se présenter à l'entrée du golfe

de Naples , d'où il envoya proposer à Ladislas de laisser sortir du Château-Neuf , qu'il tenait assiégé , le comte du Maine et les Français , avec offre de leur faire évacuer la forteresse. Ces conditions furent acceptées. Le prince , après avoir reçu son frère et la garnison sur ses galères , fit voile vers la Provence , et , par cette fuite précipitée perdit sans retour son sceptre et sa réputation. La fermeté , dit un historien , est la vertu des rois ; elle les maintient sur le trône malgré les plus grandes secousses. Louis II revint pourtant en Italie au bout de quelques années ; mais il n'y fut pas plus heureux.

Marie de Blois , mère de ce faible monarque , mourut le 12 novembre 1401. Quelque temps avant sa mort , elle déclara au roi son fils qu'elle laissait dans son trésor deux cent mille écus , somme considérable alors. Ce prince étonné demanda à sa mère pourquoi elle n'avait point employé cet argent pour le secourir dans ses besoins pressans. La reine lui répondit que , craignant toujours de le voir prisonnier de guerre , elle avait cru devoir réserver ce dépôt pour sa rançon. Marie de Blois prévoyait les malheurs de trop loin , et cette somme employée à propos eût peut-être conservé la couronne à son fils.

Paisible possesseur de la plus grande partie d'un royaume acquis par ses artifices , autant que par ses armes , Ladislas songea

à se procurer dans un second mariage des héritiers légitimes. Il choisit, conformément aux avis du pape Boniface IX, Marie, fille de Jacques premier du nom, roi de Chypre et d'Arménie, issu de la maison de Lusignan, princesse que ses vertus rendaient encore plus digne du trône que la noblesse de son sang et les grâces de sa personne. Les noces furent célébrées à Naples en 1403, au milieu des fêtes et des plaisirs, dont la tranquillité publique augmentait la vivacité.

L'ambition éloigna bientôt Ladislas de sa nouvelle épouse. Les Hongrois, mécontents de leur roi Sigismond, s'étaient soulevés contre lui; les grands de ce royaume, s'étant portés à le renfermer dans une prison, déployèrent la bannière de Ladislas, et le proclamèrent roi de Hongrie, comme fils et héritier de Charles III. Ce prince, charmé d'étendre sa domination sur plus d'un royaume, accepta cette offre. Il se rendit sur les frontières du royaume où il était appelé, après avoir confié la lieutenance de celui de Naples à la reine Marie son épouse. Mais la crainte de s'exposer à l'inconstance des Hongrois, l'empêcha de dépasser les frontières, et il borna ses exploits à la prise de Zara, qu'il vendit aux Vénitiens, et il s'en retourna en Italie. Cependant ce prince, ainsi que la reine Jeanne II qui lui succéda, et plusieurs autres rois de Naples,

insérèrent long-temps dans leurs titres celui de rois de Sicile, de Jérusalem et de Hongrie.

Au milieu de ses prospérités, Ladislas, le 4 septembre 1403, perdit la reine Marie de Chypre, son épouse.

Trois ans après, il épousa la veuve de Raymond des Ursins, non par amour, mais afin de s'assurer la conquête de la ville de Tarente, dont il formait le siège. Il fit parler de mariage à cette riche veuve, âgée de trente-huit ans, et qui conservait encore un grand air de beauté. La recherche plut infiniment à la princesse et à son conseil; un seul, Bernabo de Saint-Séverin, la désapprouva et vit le piège. « Je connais de longue main le tyran, disait-il à cette dame, ce n'est ni votre vertu, ni vos charmes qui l'attirent; de si nobles motifs ne sont point la règle de ses actions; il n'a d'autres vues que de s'assurer de votre personne, de celle de vos enfans, et de leur principauté. » Sage avertissement, que l'offre séduisante d'une couronne fit rejeter. Le mariage et la paix se conclurent. Le roi, après la signature du traité, entra dans la ville de Tarente, où les noces furent célébrées, et la nouvelle épouse déclarée reine. Trois jours après il l'envoya à Naples, où se vérifia aux dépens de cette femme trop crédule, la prédiction du comte Barnabo. Ladislas n'eut depuis aucun commerce avec elle, et la tint tou-

jours enfermée , plutôt comme sa prisonnière que comme son épouse.

Sans cesse dévoré d'ambition , ce prince songeait à se rendre maître de Rome à la faveur des troubles de la religion , et son intérêt l'engageait à les fomenter. Il vint mettre le siège devant cette capitale , à la tête d'une armée de vingt-quatre mille hommes : il y entra en maître, le 25 avril 1408 , jour de Saint-Marc , sous un dais de drap d'or porté par huit barons romains , et tandis que le peuple et ses soldats faisaient retentir les airs d'acclamations , et lui prodiguaient les noms d'empereur et d'auguste. Il logea le même jour dans le Capitole. Ladislas séjourna dans Rome jusqu'au 25 juillet. Il fut le premier qui joignit à ses titres celui de *roi de Rome* , comme on le voit dans ses diplômes et autres actes émanés de lui ; titre que ni les Goths , ni les Lombards , ni les Français , quoique rois d'Italie , n'avaient osé prendre.

Les guerres d'Italie ne pouvaient amener la paix dans l'Eglise. Un concile assemblé à Pise s'efforçait d'y parvenir. Ayant employé les quatorze premières sessions à l'examen de l'importante matière qui faisait le sujet de leur convocation , les Pères portèrent dans la quinzième leur jugement définitif (1409). Ils déclarèrent Pierre de Lune sous le nom de Benoît XIII , et Ange Corrario , sous celui de Grégoire XII , schismatiques et hérétiques , et,

comme tels , les privèrent du pontificat. Les cardinaux , au nombre de vingt-quatre, entrèrent ensuite au conclave , et élurent Pierre de Candie, cardinal de Milan, qui prit le nom d'Alexandre V, lequel, étant mort l'année suivante, eut pour successeur Jean XXIII, ami de Louis II., rentré triomphant à Rome.

Les villes d'Italie , que l'ambition de Ladislas menaçait d'un joug prochain , avaient appelé le prince français au secours de leur liberté. Les foudres de l'Église se réunirent, contre Ladislas, aux armes de Louis. Jean XXIII excommunie le possesseur de Naples. Louis, encouragé par les bénédictions du pape, et par les vœux de toute l'Italie, vint présenter la bataille à son concurrent. On combattit de part et d'autre avec une égale fureur, et le carnage fut horrible. Enfin, les troupes de Ladislas furent rompues; et ce prince, ne pouvant les rallier, s'enfuit à toute bride. Les vainqueurs prirent sur l'ennemi plusieurs drapeaux, et les envoyèrent au pape, qui, pour insulter à Ladislas, fit traîner ces drapeaux dans la boue des rues de Rome. L'indolence de Louis, sans cesse la même, et le défaut d'argent ruinèrent une seconde fois son parti dans l'Italie; au lieu de poursuivre vivement son ennemi vaincu, il lui laissa le temps de reprendre haleine, et de revenir de sa frayeur. Ne pouvant nourrir ses prisonniers de guerre, il les renvoya, et fit rendre à chacun d'eux son

cheval et son bagage, pour le prix de huit ducats. Par ce moyen, Ladislas regagna la meilleure partie de ses troupes, et se vit en état de repousser son ennemi. Louis, pressé à son tour, et ne recevant du pape que des bulles et des anathèmes, se retira en Provence, où il mourut peu de temps après, laissant trois fils dont nous aurons occasion de parler.

L'année suivante, la reine Marguerite mourut, le 6 du mois d'août, dans une maison de plaisance. Elle fut inhumée à Salerne.

Les grands intérêts dont s'occupait Ladislas l'empêchèrent d'être aussi sensible à cette mort, qu'il l'aurait été dans toute autre circonstance; et sa carrière à lui-même n'allait pas tarder d'être à son terme. Ses conquêtes rapides dans l'Italie lui faisaient espérer de la soumettre tout entière, lorsque la mort vint arrêter les progrès de ses armes. Il fut d'abord attaqué d'une fièvre continue, dont les redoublemens le rendaient furieux et comme frénétique. Paul des Ursins, qui s'était engagé de nouveau dans le parti de Ladislas, étant venu voir ce prince pendant sa maladie, Ladislas, qui avait toujours une secrète haine contre ce seigneur, depuis sa première défection, aigri d'ailleurs par la violence de son mal, le fit arrêter et conduire en prison; il l'eût même fait mourir sur-le-champ, si tous ses officiers n'eussent tâché d'apaiser son ressentiment. Voyant que sa maladie augmentait de

jour en jour, il revint à Naples. A son arrivée dans cette ville, sa fièvre se changea en frénésie. Il ne s'occupa, pendant les derniers jours de sa vie, que de sa vengeance. Il remit à la princesse Jeanne sa sœur le soin de faire périr Paul des Ursins. Dans le fort de ses accès, on l'entendait demander avec des cris affreux, *Paul est-il mort ?* quelquefois ordonner qu'on lui apportât un poignard pour l'immoler lui-même. Il ne parut se calmer un instant que lorsque Jeanne, qui s'abstint du crime que le roi son frère l'avait chargée de consommer, lui protesta d'un ton à persuader, qu'en exécution de ses ordres elle venait de faire trancher la tête à Paul des Ursins. Ce méchant prince mourut enfin le 6 d'août 1413, le même jour que mourut, l'année précédente, la reine Marguerite sa mère, âgée d'environ quarante ans, la vingt-quatrième année de son règne, et sans laisser d'enfâns de ses trois mariages. Ainsi Naples fut délivrée d'un souverain peu digne de ses regrets, et l'Italie d'un voisin dangereux. La funeste manie des conquêtes lui fit regarder la vie des hommes comme un bien dont il était propriétaire. A peine se vit-il possesseur de Rome et de l'état ecclésiastique, qu'il forma le plan d'une monarchie universelle. L'Italie entière, l'Allemagne, la France, l'Espagne, et l'Asie même, lui parurent autant de conquêtes assurées.

Retournons aux événemens qui se passaient en Sicile.

Ferdinand, second infant de Castille, parvint à la couronne de ce royaume, après la mort du roi d'Aragon, qui avait succédé à son fils Martin I^{er}. La reine Blanche, en possession de la régence, voulut continuer à en faire les fonctions ; mais Caprera qui était revenu en Sicile, et dont nous avons vu précédemment la fortune et la mauvaise foi, prétendit que l'autorité de la reine devait cesser du jour de la mort de celui dont elle l'avait reçue, et il soutint que c'était à lui grand-justicier à gouverner le royaume : les seigneurs de Sicile se partagèrent entre cet ambitieux et la princesse.

Le nouveau monarque attendu avec impatience par ces derniers, était Frédéric, fils naturel de Martin I^{er}, élevé en Aragon par le roi son grand-père, qui l'avait fait légitimer par le pape Benoît XIII, et déclarer habile à succéder ; mais son âge peu avancé mit obstacle aux bonnes intentions de son aïeul ; en sorte qu'il ne régna point. Les Siciliens souhaitaient ce prince pour monarque avec d'autant plus d'empressement, qu'outre qu'il était fils d'un roi qu'ils avaient beaucoup aimé, ils voyaient bien que, s'ils ne l'avaient pas, la Sicile deviendrait une province de l'Aragon, et ne serait plus gouvernée que par des vice-rois.

Ce n'était point l'intention de Caprera que Frédéric parvînt jamais à la couronne. Son

dessein était de se faire lui-même roi , et , afin de réussir plus facilement , il s'était mis dans la tête d'épouser la reine Blanche , veuve de Martin I^{er}. Elle était jeune , belle et fière. Pour lui , il n'était ni jeune ni même bien fait. La princesse demeurait ordinairement dans un monastère de religieuses près de Catane. Caprera prit la résolution de l'enlever. La reine en ayant été avertie , se retira dans la citadelle de Catane , qui était très-forte. Caprera demanda une entrevue sous prétexte de se justifier. Elle lui fut accordée , mais Blanche eut la précaution de se tenir sur une galère pendant que Caprera était un peu loin d'elle sur un pont. Après plusieurs propos , il osa lui faire part du projet qu'il avait de l'épouser. Cette proposition fut reçue avec le plus grand mépris ; Blanche ne lui répondit que par un mot injurieux , peu délicat dans sa bouche , et que l'histoire a cru devoir conserver : *Fi, vieux galeux !*

Ferdinand , ayant été élu roi d'Aragon et de Sicile , l'an 1412 , confirma la vice-royauté à cette princesse ; mais il envoya plusieurs seigneurs chargés de la seconder , avec le titre de vice-gérans. Caprera , informé de l'arrivée de ces seigneurs à Trapani , résolut de surprendre la reine à Palerme , où elle venait de se retirer. Il fit défiler secrètement des troupes vers cette ville pendant la nuit. Comme on ne s'attendait à rien de semblable , il n'eut pas de peine





Goussier

L'ambition justement punie.

à y entrer. La reine était pour lors couchée ; on vint l'avertir que ses ennemis étaient dans la ville. Saisie de frayeur, elle se jette à bas de son lit sans trop savoir ce qu'elle va devenir ; elle court du côté du port, suivie de quelques-unes de ses femmes à demi-nues. Une galère s'offre à ses yeux à quelque distance ; elle entre hardiment dans la mer pour tâcher de s'approcher de ce bâtiment. On était cependant dans l'hiver, mais elle n'osait appeler le capitaine, de crainte d'être entendue des ennemis. Quelques matelots de cette galère, apercevant du mouvement non loin du rivage, réveillèrent le capitaine, qui mit aussitôt sa chaloupe en mer, pour aller chercher la reine et ses femmes.

Pendant que ceci se passait, Caprera pénétra dans le palais, et fut extrêmement surpris de n'y plus trouver la reine. On prétend qu'il se coucha dans le lit de cette princesse, en disant : *Si je n'ai pas la perdrix, j'en ai du moins le nid.*

L'armée royale s'avança auprès de la sienne, et se préparait à l'attaquer, lorsque le chef apprit d'un déserteur que Caprera s'exposait quelquefois en allant visiter les postes ; il le fit observer et l'on parvint à le surprendre. Il se défendit avec beaucoup de courage, et fut enfin obligé de céder au nombre. On le descendit dans la citerne d'un château fort, qui fut bientôt à demi-remplie, parce qu'on ouvrit les canaux qui y conduisaient l'eau. On

le laissa long-temps crier au secours ; enfin on l'en retira lorsqu'il eut de l'eau jusqu'au cou. On le remit dans une autre prison, qui n'était guère moins affreuse par son obscurité et par sa puanteur. Il chercha à corrompre son geôlier, il promit de lui faire sa fortune, et de lui compter d'avance mille pièces d'or en recevant la liberté. Lorsque cette somme lui eut été délivrée, le geôlier donna à son prisonnier une échelle de corde, afin qu'il descendit du haut de son donjon. Il était presque au bas de la tour, quand il se trouva pris dans des filets. Il servit de jouet à tout le peuple pendant une journée entière, et fut le soir remis dans son cachot, où il resta jusqu'à ce que les vicegérans l'eussent fait partir pour Barcelonne. Le roi reçut d'abord fort mal cet ambitieux si cruellement puni, mais dans la suite il lui rendit ses bonnes grâces.

Ferdinand, voyant la tranquillité rétablie en Sicile, partit de Valence pour s'y rendre, dans le mois de janvier 1415. La reine Blanche, régente du royaume, se démit de cette dignité, et se retira en Navarre auprès du roi son père. Ferdinand n'eut pas resté un an dans la Sicile, que le roi d'Aragon son père le rappela, et lui fit épouser Blanche, qui lui apporta en dot le royaume de Navarre. Peu après ce mariage, Ferdinand mourut en Aragon dans le mois d'avril 1416, âgé de quarante-trois ans. De son premier mariage avec

Éléonore , infante de Castille , il eut cinq princes et deux princesses : Alphonse , Jean , Henri , Sanche et Pierre; Marie , qui fut reine de Castille , et Éléonore , qui devint reine de Portugal.

Alphonse , fils aîné de Ferdinand , succéda à tous ses états. Il était pour lors âgé de vingt-deux ans , et il venait d'épouser , le 29 juin , à Valence , l'infante Marie , fille de Henri III , roi de Castille.

Alphonse assiégeait , en 1420 , la ville de Bonifacio , dans l'île de Corse , afin de tirer une vengeance éclatante des Génois , qui avaient surpris un de ses vaisseaux , jeté l'équipage à la mer , et méprisé ses plaintes ; lorsqu'il reçut une ambassade de Jeanne II , reine de Naples , qui implorait son secours contre Louis III , duc d'Anjou , qui se faisait appeler roi de Sicile , et qu'une intrigue de plusieurs seigneurs avait engagé à passer dans les états de Naples.

Jeanne , sœur de Ladislas , veuve du duc d'Autriche , et âgée de quarante-quatre ans , avait été proclamée souveraine , le jour même de la mort de son frère. Plusieurs princes briguaient la main de cette princesse , qui , afin de céder aux instances des grands du royaume de fixer enfin son choix , se décida en faveur de Jacques de Bourbon , comte de la Marche , issu en droite ligne du roi saint Louis. Jacques , déjà veuf de Béatrix , quatrième fille de

grand chambellan ,
la cour , pour aller
de la Marche. Il était
pes qu'il entretenait
urs seigneurs napolé-
oyés de la reine , et
la plaine de Troja. Il
cheval , et , le saluant
enta sur son arrivée.
comte de Hauteville ,
cur chef , s'écrièrent :
comte de Hauteville
prince sur l'état du
sur quelques égare-

prince étant proche de
va avec son cortège , et
héraut comme grand
point pied à terre ; et ,
complimenta le prince
lui donnant que le

disparaître son res-
névent. Lorsqu'il
plusieurs seigneurs
luer en qualité de
e ayant rencontré
Hauteville , prit
te s'étant échauf-
rent l'épée à la
ment le dé-
ment les dé-

Charles III, roi de Navarre, était fort bien fait de sa personne. Il avait donné des preuves de valeur en Hongrie contre les Turcs, en 1390, et depuis en France contre les Anglais, en 1402. Charles VI l'employa aussi à diverses négociations, qu'il termina avec succès. Jeanne, en faisant savoir au comte de la Marche la préférence qu'elle lui accordait, lui déclara qu'elle ne prétendait point partager avec lui l'administration des affaires, ni lui donner aucun droit sur le royaume de Naples. Les seigneurs napolitains ne furent pas plutôt informés du choix de Jeanne, qu'ils invitèrent par lettres le comte de la Marche à se rendre promptement à Naples, sans se rebutter de ce qu'il pouvait trouver de choquant dans les conditions qu'on lui proposait, et s'engagèrent à lui procurer les moyens de régner par lui-même, en dépit de son épouse. Le comte, déterminé par ces promesses, prit le chemin de Naples. Dès qu'on apprit à la cour que ce prince était près d'arriver dans le royaume, Jeanne envoya pour le recevoir le grand connétable et grand chambellan Sforce, accompagné de plusieurs barons et chevaliers napolitains, auxquels on recommanda de ne donner au prince que la qualité de *comte*, parce que la reine voulait attendre qu'il naquît un fils de leur mariage, pour lui donner celle de *roi*.

Jules-César de Capoue, comte de Haute-

ville , ennemi déclaré du grand chambellan , partit aussi , sans ordre de la cour , pour aller à la rencontre du comte de la Marche. Il était suivi d'un corps de troupes qu'il entretenait à ses frais , et de plusieurs seigneurs napolitains. Il devança les envoyés de la reine , et rencontra le prince dans la plaine de Troja. Il descendit le premier de cheval , et , le saluant comme roi , le complimenta sur son arrivée. Les gens de la suite du comte de Hauteville , imitant l'exemple de leur chef , s'écrièrent : *Vive le roi Jacques !* Le comte de Hauteville entretint en chemin le prince sur l'état du royaume de Naples , et sur quelques égaremens de Jeanne.

Le lendemain , le prince étant proche de Bénévent , Sforce arriva avec son cortège , et se fit annoncer par un héraut comme grand connétable. Il ne mit point pied à terre ; et , s'inclinant seulement , il complimenta le prince de la part de Jeanne , ne lui donnant que le titre de comte. Le prince dissimula son ressentiment , et se rendit à Bénévent. Lorsqu'il fut entré dans le château , plusieurs seigneurs s'empressèrent de venir le saluer en qualité de roi. Dans ce concours , Sforce ayant rencontré sur un escalier le comte de Hauteville , prit querelle avec lui ; et , la dispute s'étant échauffée , ces deux seigneurs mirent l'épée à la main. Le comte de Troja , grand sénéchal , à qui sa charge donnait le droit de punir les dé-

lits commis dans les maisons royales , fit arrêter les deux combattans ; mais le comte de Hauteville fut élargi le jour même, et Sforce fut jeté dans un cachot.

La reine , instruite de cette aventure , résolut , pour contenter la noblesse , de recevoir le comte de la Marche comme roi. On prépara , pour sa réception , un poêle de drap d'or , sous lequel il fit son entrée à cheval dans la ville de Naples. Il se rendit au Château-Neuf , où la reine l'attendait. Jeanne l'embrassa avec des démonstrations de joie. Après avoir reçu la bénédiction nuptiale des mains de l'archevêque de Naples , les deux époux passèrent dans l'appartement de parade , et s'assirent sur deux trônes qui leur étaient destinés. Alors Jeanne , tenant la main de son époux , se tourna vers les dames et les barons témoins de la cérémonie , et leur dit : « Vous voyez ce » prince à qui je viens de donner l'empire sur » ma personne ; je lui donne maintenant tout » droit sur mon royaume : que ceux qui me » sont affectionnés le reconnaissent pour leur » maître. » A ces paroles , tout le monde s'écria : *Vivent le roi Jacques et la reine Jeanne nos souverains !* Le reste de la journée se passa dans les fêtes et les plaisirs.

Le roi , aigri par de mauvais rapports , devint extrêmement jaloux de son épouse , et , pour lui ôter les moyens de le tromper , chassa de la cour tous les courtisans de cette prin-

cesse , et lui donna pour surveillant un vieux gentilhomme français qui l'obsédait sans cesse et ne la quittait pas , même lorsqu'elle avait le plus besoin d'être seule.

La reine se vengea bientôt de ce procédé tyrannique. Un soir qu'ils soupaient ensemble , elle lui chercha querelle au sujet des Français qui restaient dans le royaume , et lui ordonna de les en chasser. Le roi lui répondit qu'il fallait , avant de les congédier , qu'on les récompensât de leurs services. Jeanne répliqua vivement qu'ils sortiraient tous du royaume malgré lui. Jacques , outré de colère , se lève de table et se retire dans son appartement. Aussitôt on en ferme les portes par ordre de la reine , et l'on y place des gardes. Le lendemain elle fait publier dans la ville un ordre à tous les Français de sortir de ses états dans l'espace de huit jours : ce qu'ils furent contraints d'exécuter.

Cette espèce d'esclavage dura quelques années , ce qu'on aurait de la peine à croire si les historiens ne l'attestaient. Il fallut même que le pape s'en mêlât , et que trois cardinaux vinssent solliciter la délivrance du roi ; et Jeanne accorda à leurs prières ce qu'elle refusait depuis long-temps aux instances réitérées des puissances de l'Europe. Jacques sortit donc de prison , se montra dans la ville , entouré d'un nombreux cortège , pour faire croire au peuple , qui le revit avec joie , qu'en

recouvrant sa liberté il était rentré dans le pouvoir souverain , et le soir il se retira dans un autre château que celui où résidait la reine. Il n'y resta pas long-temps : ennuyé de se voir revêtu du vain titre de roi , sans pouvoir faire usage du pouvoir souverain , il sort un jour de la ville de Naples , arrive au môle , et , sous prétexte de quelques affaires importantes , il s'embarque sur une frégate , et fait voile pour la France. Dégoûté du monde , il prit l'habit de cordelier dans le couvent de Besançon , et y mourut le 24 septembre 1438.

Voilà ce qu'était Jeanne II et les principaux événemens qui agitaient son règne , à l'époque de l'ambassade qu'elle envoya au roi Alphonse pour implorer son secours. Antoine Caraffe , chargé de cette mission délicate , avait ordre de lui faire entendre que s'il se rendait à ses prières , elle ne mettrait aucune borne à sa reconnaissance. Caraffe ne manqua pas de représenter au roi de Sicile que s'il ne s'opposait aux progrès du duc d'Anjou , ce prince serait incessamment maître du royaume de Naples , et qu'alors la Sicile serait dans un grand danger , à cause des prétentions des princes français. Il ajouta que toute l'espérance de la reine se fondait sur la générosité d'Alphonse , qui n'aurait pas sujet de se repentir de l'avoir secourue , puisque son dessein était de l'adopter et de le déclarer duc de Calabre , titre que prenait le prince héréditaire

du royaume de Naples. Le roi, flatté de ces promesses, et peut-être touché de compassion en faveur de la reine, résolut de la secourir de toutes ses forces. Il déclara à son conseil qu'il ne pouvait pas honnêtement se dispenser de s'intéresser à une princesse malheureuse qui avait recours à lui.

Il ne perdit point de temps pour effectuer ses promesses. Il réunit dans ses vaisseaux quinze cents seigneurs de Sicile et de ses autres états. Il arriva à Naples au commencement d'octobre 1421 ; sa flotte était de vingt-six gros vaisseaux ; elle portait deux mille cavaliers et deux mille archers. Lorsqu'il était près d'entrer dans le palais, la reine, suivie d'un brillant cortège, vint au-devant de lui, l'embrassa, et lui fit donner en présence de tout le monde les clefs du château de l'OEuf, la plus forte citadelle qui défendait la ville ; et des fêtes superbes célébrèrent son arrivée et son adoption par la reine Jeanne. Ces adoptions étaient un reste des anciennes lois romaines ; elles donnaient le droit de succéder, et le prince adopté tenait lieu de fils. Ainsi les rois d'Aragon crurent acquérir sur le royaume de Naples un second droit transmis en la personne d'Alphonse à la maison de Castille ; et telle fut l'imprudence de Jeanne II ou de son conseil, que, pour s'opposer à Louis III, qui faisait revivre d'anciennes prétentions, comme héritier de son père Louis II, elle en donna

de nouvelles à Alphonse , et au lieu d'un ennemi redoutable, elle s'en fit deux, qui se disputèrent long-temps sa succession les armes à la main, pour le malheur de ses peuples.

Les hostilités ne tardèrent pas à commencer. Sforce, déserteur du parti de la reine, se montrait à toutes les attaques. Le roi aperçut un jour ce grand capitaine qui combattait avec une valeur héroïque. Il était aisé à Alphonse de le faire tuer ; mais il respecta le mérite, même dans son ennemi, et il défendit qu'on tirât sur ce guerrier.

Ce prince fut mal récompensé de ces sentimens généreux. Sforce fit sa paix avec la reine, et parvint à l'indisposer contre le roi, en abusant de son esprit soupçonneux et facile à recevoir toutes les impressions qu'on voulait lui donner. Alphonse s'aperçut de ses préventions injustes, et lui qui aurait été fondé à se défier de cette princesse, vint la trouver sans crainte, afin de s'expliquer amicalement. Il avait déjà traversé la moitié du pont de la forteresse où résidait la reine, lorsqu'on abaissa la grille. En même temps ceux qui étaient montés sur les murailles lancèrent une grêle de pierres, et il s'en fallut peu qu'Alphonse ne fût tué, l'une des pierres étant tombée sur la croupe de son cheval.

Après une telle scène, toute liaison d'amitié fut rompue entre Jeanne et le roi Alphonse. Sforce détermina la reine à déclarer par

un acte solennel en date du premier juillet 1423 , qu'elle révoquait , pour cause d'ingratitude , l'adoption qu'elle avait faite du roi Alphonse , et adoptait le roi Louis d'Anjou III , le désignait son héritier , et lui donnait le titre de duc de Calabre. Jeanne fit part des motifs de sa conduite à tous les princes chrétiens. Cette nouvelle adoption fournit à la maison d'Anjou de la seconde race un double titre et un double droit à la couronne de Naples : le premier venait de la reine Jeanne I^{re} , qui , ainsi que nous l'avons vu , appela à sa succession Louis I^{er}. d'Anjou , grand-père du prince dont il est ici question. Telle est aussi l'origine des longues et violentes guerres que les rois Charles VIII et François I^{er}. firent aux princes de la maison d'Aragon ou de Castille , et d'Autriche ; guerres qui pendant plusieurs siècles désolèrent le royaume de Naples.

Le roi Louis III était alors à Rome , et se hâta de passer dans le royaume sur lequel il venait d'acquérir de nouveaux titres. Ses espérances lui paraissaient d'autant mieux fondées que son dangereux concurrent , Alphonse , venait de se rendre en Espagne , après avoir appris que Jean , roi de Castille , avait fait arrêter le prince Henri d'Aragon , son frère , pour avoir épousé à son insu Catherine de Castille , sœur d'Alphonse.

La ville de Marseille n'étant point sur ses gardes , et d'ailleurs dénuée de troupes , Al-

phonse y pénétra avec sa flotte , malgré la résistance qu'opposèrent les habitans ; et le feu que les Catalans mirent à quelques maisons voisines du port , qui se communiqua par la violence du vent , et réduisit en cendres en peu d'instans une grande partie de la ville , dont les maisons n'étaient pour lors couvertes qu'en chaume ou en bois. Les Marseillais jetèrent enfin leurs armes , et s'enfuirent , emportant ce qu'ils avaient de plus précieux. Les femmes et les filles se réfugièrent dans les églises. Le roi défendit , sous des peines très-rigoureuses , qu'on leur fit la moindre insulte. Elles lui envoyèrent par reconnaissance tous les bijoux et l'or et l'argent qu'elles possédaient. Mais le généreux vainqueur refusa de les accepter ; il leur permit de se retirer où elles voudraient , et il consentit que les habitans vinssent rechercher ce que le feu avait épargné.

Alphonse ne resta que trois jours à Marseille ; et , étant entré avec son armée dans la Castille , il fit une paix honorable , et son frère fut rendu à la liberté. Il reparut le plus tôt possible dans le royaume de Naples , et défendit ses prétentions contre Louis avec autant d'habileté que de courage. Les deux princes avaient alternativement des succès et des revers , et se voyaient tantôt les amis , tantôt les ennemis de la faible et capricieuse Jeanne , toujours prête à adopter les conseils les plus

opposés. Les fatigues et les chaleurs excessives que Louis essuya dans la principauté de Tarente, lui causèrent une maladie dont il mourut le 24 novembre 1434, la vingt-huitième année de son âge, et la seizième depuis la mort de Louis II. Il ne laissa point d'enfans de son mariage; conclut le premier novembre 1431, avec Marguerite, troisième fille d'Amédée, premier duc de Savoie. Par son testament, il déclara son héritier au royaume de Naples et à ses autres états, René d'Anjou, son frère aîné, alors duc de Bar et de Lorraine, et comte de Provence.

A peine Jeanne apprit-elle le décès de Louis III, qu'elle se reprocha de l'avoir traité trop durement, et c'est une nouvelle preuve de l'inconstance de son caractère; elle donna des larmes à la mémoire d'un prince dont elle avait reçu de signalés services.

On prétend que la douleur qu'elle en ressentit abrégea ses jours. Elle fut atteinte d'une fièvre lente qui la conduisit au tombeau, le deux février 1435, selon les uns, et le onze du même mois, selon d'autres; à l'âge de soixante-cinq ans, et après avoir régné vingt ans et six mois. La veille de sa mort elle fit son testament en présence de vingt-quatre témoins, par lequel elle déclarait héritier René d'Anjou, frère de Louis qui venait de mourir, et que ce prince avait déjà nommé son successeur. Avec la reine

rage. Les Génois , très-habiles marins , avaient beaucoup d'avantages sur les Aragonâs , moins expérimentés dans ce genre de combat ; néanmoins la victoire balança longtemps. On se battit depuis le commencement du jour jusqu'au soir , que la flotte d'Alphonse fut entièrement défaite. Ce prince , pour éviter de périr , attendu que son vaisseau était fort endommagé et pouvait couler à fond , se vit contraint de se rendre avec deux de ses frères , le roi de Navarre , le grand maître de Saint-Jacques , le prince de Tarcète , le duc de Sessa. Trois cents chevaliers restèrent prisonniers avec cinq mille hommes de troupes. Pour lors il déclara qu'il se regardait comme prisonnier du duc de Milan. L'amiral aurait bien voulu que le roi fût son prisonnier ; mais Alphonse aimait beaucoup mieux tomber entre les mains du duc de Milan qu'entre celles des Génois à qui il était odieux , ayant demandé le nom des principaux officiers génois , et apprenant que Jacques Justiniani , gouverneur de l'île de Chio , était du nombre , il le fit venir et lui rendit son épée. Il fit signe en même temps aux autres vaisseaux de cesser le combat , et il baissa pavillon. On assure que tous les vaisseaux d'Alphonse furent pris , à l'exception de deux , sur l'un desquels l'infant don Pèdre échappa heureusement à la faveur de la nuit , et se sauva en Sicile. Les troupes

de terre qui étaient restées dans le camp devant Gaëte, prirent la fuite à la nouvelle de la déroute de l'armée navale, et abandonnèrent leur artillerie et leurs bagages, qui furent pillés. Ainsi, par un événement extraordinaire, deux rois prétendant à la même couronne, se trouvèrent prisonniers de guerre chez les puissances alliées de leurs ennemis.

Cet événement donna quelque espérance au duc René. De sa prison, il envoya à la duchesse le brevet de régente du royaume de Naples, et cette princesse se disposa à passer en Italie. Elle partit de Marseille escortée de quatre galères, avec Louis, son jeune fils, et laissa en passant une bonne garnison à Gaëte. Elle entra dans Naples le 18 octobre. Les Napolitains la reçurent en reine, et le 27 novembre lui prêtèrent serment de fidélité, par une députation de la noblesse et du peuple.

La nouvelle de la captivité du roi ayant été portée en Aragon, causa une affliction si vive à la reine Éléonore sa mère, qu'elle en mourut au bout de quelques jours. Tout le monde était persuadé qu'Alphonse serait trop heureux s'il pouvait recouvrer la liberté en sacrifiant les prétentions qu'il avait sur le royaume de Naples. Mais ce prince habile trouva le secret de tirer plus d'avantage de sa captivité, qu'il n'eût fait d'une victoire éclatante. Le duc de Milan, jaloux de

la gloire d'avoir un roi pour prisonnier, ne voulut point qu'Alphonse restât au pouvoir des Gênois , alors ses alliés , et ordonna qu'on le conduisît à Milan , où il entra plutôt en triomphe qu'en prisonnier de guerre. La première fois qu'ils se virent , ils s'embrassèrent comme s'ils avaient toujours vécu dans la plus parfaite union. Le duc lui déclara qu'il voulait le traiter comme son hôte , et , à la liberté près , ne lui refusa rien de ce qui pouvait adoucir sa captivité. Il le laissa maître de prendre le divertissement de la chasse , et lui fit présent de chiens , d'oiseaux de proie. Il le logea dans le château où demeurait ordinairement la duchesse de Milan , et le traita avec des égards qui lui ont mérité les louanges de tous les historiens.

Alphonse profita des dispositions et du caractère du duc , l'homme le plus inconstant de son siècle. Il lui représenta qu'il n'entendait pas ses intérêts en prenant le parti de René , contre les Aragonais ; que l'établissement de ces derniers en Italie pouvait assurer la tranquillité de ses états ; qu'au contraire , n'ayant point d'enfant mâle , si René montait sur le trône de Naples , il ne manquerait pas de prêter secours à la France , et d'appuyer les droits que la maison d'Orléans prétendait avoir sur le duché de Milan , à cause de Valentine Visconti , sa sœur , mariée à Louis , duc d'Orléans , fils puîné de Charles V.

Le duc de Milan goûta ces raisons , ou peut-être fut-il déterminé par sa seule inconstance. Les deux princes cimentèrent leur union par un traité de ligue offensive et défensive, au grand étonnement des puissances de l'Europe , et principalement de l'Italie.

Alphonse , à peine en liberté, envoya deux de ses frères en Aragon et dans la Navarre, préparer un nouvel armement , et l'infant don Pèdre fut chargé de lui amener les vaisseaux qu'il trouverait en Sicile. Bientôt il se retrouva en mesure de recommencer la guerre avec une nouvelle vigueur. En attendant l'arrivée du prince son époux , qui venait enfin d'être mis en liberté par le duc de Bourgogne , le 28 janvier 1437, moyennant la somme de 400,000 écus , Isabelle défendait les villes de son parti , et tâchait de soumettre quelques-unes de celles qui lui étaient opposées.

René perdit le moins de temps possible après sa délivrance , pour venir en Italie seconder les efforts de la courageuse Isabelle. Ce prince , parti de Marseille , arriva à Gènes le 13 avril 1438 , avec cinq galères et deux bâtimens légers. On lui rendit les plus grands honneurs , comme à un ancien allié de la république. Environ quinze jours après , il partit avec une flotte de douze galères , dont sept étaient génoises , et fit voile du côté de Naples , où il arriva vers la fin du mois de mai , aux acclamations du peuple , qui souhaitait

depuis long-temps sa présence, et le proclama solennellement son souverain.

Alphonse, dans la même année, assiégeait Naples : son frère don Pèdre fut tué devant cette ville d'un coup de canon ; le boulet lui emporta et lui brisa tellement la tête, qu'on eut jamais la retrouver.

Cette mort tragique fut suivie d'une pluie continuelle pendant plusieurs jours ; Alphonse ne pouvant plus rester dans ses lignes, leva le siège, environ un mois après qu'il l'eut formé, se retira à Capoue, ensuite à Gaëte, et distribua ses troupes en quartier d'hiver. A peine eut-il décampé, que les murailles, ébranlées par l'artillerie, détrempées par les pluies, s'écroulèrent d'elles-mêmes, et ouvrirent une brèche assez grande pour servir d'entrée aux Aragonais, s'ils fussent restés deux jours de plus dans leur camp.

Mais le roi René, quoiqu'il fût certain de l'affection du peuple, ne jugea pas à propos de résider pour le moment à Naples, dépourvue de défense. Il s'en éloigna, sous prétexte d'aller terminer en France quelques affaires importantes. Les citoyens jurèrent à son départ qu'ils périraient tous avant que de souffrir qu'on arborât sur leur ville d'autre bannière que la sienne. Quelques jeunes Napolitains, qui n'eurent pas le temps d'aller prendre leurs chevaux, le suivirent à pied, avec environ quatre-vingts fantassins. Le roi et sa

suite, après avoir marché toute la nuit, arrivèrent près de Nole avant que le soleil fût levé. Le prince, qui voulait passer à Monteforte, fut obligé de se détourner par la montagne voisine, couverte alors de quatre pieds de neige, car c'était le 28 décembre. Arrivés au sommet, ils mirent pied à terre, et descendirent dans la plaine par des routes nouvelles, qu'ils furent contraints de se frayer dans les neiges, avec tant de fatigues et de risques, qu'outre quelques chevaux qui se perdirent, il y périt aussi quatre hommes. Le roi encourageait tout son monde à surmonter ces obstacles. Enfin, malgré la pluie, la neige et le vent, ils arrivèrent au bas de la montagne. Le roi s'arrêta dans une petite ville; comme les bagages n'avaient pu suivre, ce prince, qui était fort mouillé, fut obligé, pour changer d'habits et de linge, d'en emprunter du gouverneur. Le lendemain, parvenu dans un certain endroit, il se vit attaqué par un grand nombre de paysans rassemblés. Sans s'amuser à les combattre, il continua sa route, et donna ordre à un chevalier français de rester à l'arrière-garde avec ce qu'il avait de meilleurs cavaliers. L'officier fit sa retraite en homme brave et expérimenté, tua un de ces paysans et en prit cinq autres, qu'il conduisit près de Hauteville, où le roi fit halte. Les prisonniers se jetèrent aux genoux de ce prince, lui demandèrent miséricorde, s'excusant sur ce

qu'ils ne l'avaient pas reconnu. Il leur rendit la liberté, et en les renvoyant avec mille témoignages de clémence, il leur dit qu'étant roi, il voulait en remplir tous les devoirs; que, loin de faire périr aucun de ses sujets, il ne prétendait s'occuper que du soin de les rendre heureux. Les habitans de Hauteville, témoins du haut de leurs murailles de cet acte d'humanité, sortirent de leur ville pour présenter des rafraîchissemens à ce bon roi.

Ce prince, poursuivant sa route par le mauvais temps et par des chemins extrêmement rompus, arriva à deux heures de nuit à Bénévent, logea à l'archevêché, et séjourna le lendemain, qui était un dimanche. Comme René sortait de la messe, il entendit un moine, nommé le frère Antoine, son guide, natif de Bénévent, qui l'invitait à dîner quelqu'un des courtisans. Il voulut être de la partie, et, accompagnant le moine jusqu'à l'endroit où il logeait, il trouva la nappe déjà mise, près du même feu qui servait à rôtir les viandes; il se mit à table, mangea avec appétit, et fit avec bonté l'éloge de tout ce qu'on lui servit, au grand contentement du frère Antoine, qui ne pouvait assez témoigner sa reconnaissance pour l'honneur qu'il recevait. Ces faits particuliers, qui paraissent peu intéressans dans l'histoire, dit un auteur (M. D'ÉGLI), ne doivent cependant point être supprimés : ce sont des traits de caractère qui servent de leçon aux

princes, et leur apprennent que ce n'est que par des travaux et par des fatigues qu'on se rend digne du trône, et qu'il n'est point dans les souverains de vertu plus capable de leur attacher le cœur des peuples, que la clémence et l'affabilité.

Les vertus que faisait éclater le roi René, n'empêchaient point qu'Alphonse n'eût les plus grands succès. Dans ce cours de prospérités, le monarque aragonais forma le siège de Naples. Cette ville n'avait pour sa défense que huit cents arbalétriers génois, quelques vieux soldats français arrivés de Provence avec René, et l'affection générale qu'on portait à ce prince armait en sa faveur toute la jeunesse napolitaine. Dans ces circonstances, un maçon, nommé Anello, qui avait été chargé de l'entretien des aqueducs, vint annoncer à Alphonse qu'il en connaissait un par lequel on pourrait pénétrer jusque dans une maison voisine de la porte de Capoue; qu'en introduisant dans la maison un nombre suffisant de soldats, il ne serait pas difficile de s'emparer de cette porte, et d'y faire entrer toute l'armée. Alphonse profita de l'avis, résolu de tenter cette voie, et promit de grandes récompenses au maçon, qui se chargea de servir de guide à deux compagnies d'infanterie choisies pour l'expédition. Anello les introduisit de nuit dans l'aqueduc par un regard ou entrée fermant à clef; ils marchèrent à la file avec des

falots , et armés d'arbalètes et de pertuisanes , tandis qu'Alphonse s'approchait des murailles , pour attendre quel serait le succès de cette tentative. Ils arrivèrent heureusement par l'aqueduc , jusque dans la maison d'un tailleur ; ils introduisirent par la porte voisine de la ville une partie de l'armée , tandis que l'autre escaladait les remparts. L'armée entière , irritée par la longue résistance et excitée par l'avidité du butin , commença à piller les maisons ; mais le roi , suivi d'une petite troupe de cavaliers et de capitaines d'élite , parcourut à cheval toute la ville , et défendit , sous peine de la vie , de faire aucun tort ni violence aux habitans , en sorte que le pillage ne dura que trois heures , et qu'il n'y eut même de perte que celle des choses que le soldat pouvait cacher ; le roi fit rendre tout ce qu'on put connaître qui avait été pillé. C'est ainsi que le 29 juin 1442 , Alphonse se rendit maître de Naples par un aqueduc , comme le fameux Bélisaire , général de Justinien , environ neuf siècles auparavant (l'an 536) , l'avait reprise sur les Goths.

Le roi René s'était retiré au Château-Neuf. Le lendemain , il arriva deux vaisseaux génois chargés de provisions de bouche ; dans la crainte de ne point trouver une occasion aussi favorable pour retourner en France , ce prince s'embarqua sur l'un d'eux avec quelques seigneurs qui lui étaient attachés , et s'éloigna

de Naples en admirant la beauté de cette ville, soupirant et se plaignant de sa mauvaise étoile.

Au comble de ses vœux, Alphonse, le 6 février 1443, fit une superbe entrée dans Naples; c'était une espèce de triomphe, à l'imitation des anciens Romains. Il était assis dans un char éclatant d'or, tiré par quatre chevaux blancs attelés de front. Le clergé séculier et régulier précédait en procession le triomphateur; les grands du royaume marchaient à pied aux deux côtés du char, qui était suivi du reste de la noblesse. La façade des maisons était couverte de riches tapisseries, et les rues étaient jonchées de fleurs: on brûlait de tous côtés de l'encens et des parfums.

Ainsi Alphonse posséda entièrement le royaume de Naples, et le réunit à la Sicile. Les deux branches d'Anjou gouvernèrent ce premier royaume cent soixante-dix-sept ans, et les Aragonais le conservèrent soixante-douze ans.

Alphonse est le premier roi de Sicile et de Naples qui ait pris la qualité de roi des Deux-Siciles. Rarement un souverain a dicté des lois à tant de différens royaumes: il était maître de l'Aragon, de Valence, de la Catalogne, de Majorque, de la Corse, de la Sardaigne, de la Sicile, du Roussillon, et autres états considérables. Celui de Naples eut le

bonheur de n'être point traité comme un pays conquis, et ce fut à Naples qu'il fixa son séjour, oubliant, pour ainsi dire, toutes les belles contrées dont il était roi.

Ce grand prince jouit paisiblement de toutes ses couronnes jusqu'au jour de son décès, arrivé à Naples le 27 juin 1458, à la suite d'une fièvre lente qui dura quarante jours; il était âgé de soixante-quatre ans, et en avait régné vingt-deux et quatre mois depuis la mort de Jeanne II, et environ quinze depuis le retour de René en France. Par son testament il laissa ses états d'Espagne et l'île de Sicile à Jean de Castille, son second frère, roi de Navarre, et il nomma pour son successeur au royaume de Naples, Ferdinand, duc de Calabre, son fils naturel, qu'il avait légitimé, et le seul enfant mâle qu'il eût eu (1).

Le royaume de Naples eut à ce prince l'obligation du rétablissement de la sûreté des chemins. On ne pouvait pas y voyager avant lui sans courir risque de la vie; il donna de si bons ordres que les voleurs furent exterminés.

Les historiens contemporains parlent du

(1) La bâtardise n'excluait point alors du trône : c'était une race bâtarde qui régnait en Castille; c'était encore la race bâtarde de don Pèdre le Sévère qui occupait le Portugal.



roi Alphonse comme d'un des plus excellens princes qui aient jamais existé. Il posséda toutes les vertus qui font les grands hommes, et mérita les surnoms de *Sage* et de *Magnanime*, que l'histoire lui donne. Elle lui reproche seulement d'avoir trop accablé ses peuples par des impôts, et d'avoir donné une grande partie de son temps à la chasse. Mais que ces légères taches étaient bien effacées par les brillantes qualités qu'on admirait en lui ! A une valeur distinguée il joignait un fonds d'humanité capable seul d'immortaliser un prince ; il aurait souhaité de rendre tous les hommes heureux. Une de ses grandes attentions était que personne ne sortît mécontent d'auprès de lui, et lorsqu'il ne pouvait pas accorder ce qu'on lui demandait, il cherchait tous les adoucissemens capables de consoler ceux qu'il était obligé d'affliger par un refus. Il ne passa jamais un seul jour de sa vie sans faire du bien à quelqu'un, c'est de quoi souvent il rendait grâces à Dieu. Il ne se vengea jamais de ceux qui parlaient mal de sa personne ; il était d'un accès facile à tout le monde, et il voulait que ses ministres fussent doux et affables : autrement il les renvoyait. Il y a des traits de lui qui feraient honneur, non-seulement à un philosophe, mais à l'homme consommé dans la plus haute piété. Un courtisan marchait un jour devant lui, et agita une branche d'arbre qui vint frapper le visage

d'Alphonse, et lui fit beaucoup de mal ; il ne dit autre chose, sinon qu'il n'était sensible qu'au chagrin de celui qui était cause de cet accident. Alphonse rencontra un ânier qui était au désespoir, parce que son âne venait de tomber dans un trou avec sa charge de farine. Le prince descendit de cheval, et aida ce pauvre paysan à retirer l'âne du bournier. L'ânier fut bien surpris quand il apprit que c'était le roi qui lui avait rendu ce bon office. Ce monarque ne voulait point de gardes, et il avait coutume de dire qu'il ne pouvait pas être mieux gardé que par l'amitié des peuples. Il aimait et protégeait les arts et les sciences, et il lisait souvent Jules-César et Tite-Live. Il pria les Vénitiens de lui accorder un os du bras de Tite-Live, et cet os ayant été transporté de Padoue à Naples, y fut reçu avec des honneurs infinis. Il avait coutume de dire que les livres étaient les meilleurs conseillers, parce qu'ils ne flattaient personne. On le vit souvent aller aux écoles publiques ; c'était surtout aux leçons d'Antoine de Palerme que le roi Alphonse se plaisait ; il se mettait au rang des écoliers, et restait quelquefois jusqu'à la nuit à s'entretenir des matières de littérature. Il établit des collèges dans plusieurs villes, et embellit beaucoup celle de Naples. Il était pieux, et, lorsqu'il était à l'église, les plus grands périls n'interrompaient point sa dévotion. Un jour qu'il entendait la messe,

on vint lui dire qu'il courait risque d'être surpris par les ennemis s'il ne s'éloignait promptement ; il ne voulut pas se retirer que la messe ne fût finie , et c'est ce qui le sauva ; car les ennemis ne pouvant croire qu'il fût resté dans l'église , négligèrent d'y entrer.

Son fils Ferdinand I^{er}, qui lui succéda , n'eut aucune des vertus de son père. Il aurait été un bon roi , s'il eût continué à gouverner son royaume comme dans les commencemens de son règne. Mais affermi sur le trône , et croyant n'avoir plus d'ennemis , il changea de conduite : ingrat envers Dieu des faveurs qu'il en avait reçues , dès le moment qu'il les eut obtenues , il se livra à l'avarice et à la cruauté , non - seulement contre ceux qui , dans les guerres précédentes , portaient les armes contre lui , mais encore contre ceux qui lui furent attachés : il révoqua tous les privilèges qu'il leur avait accordés dans le temps que leurs services lui étaient nécessaires. Ce qui excita d'autant plus une haine universelle contre ce monarque , ce fut la mauvaise conduite d'Alphonse , duc de Calabre , son fils aîné , dont la cruauté surpassait celle de son père.

Dans le temps que Ferdinand se plaisait à pratiquer la vertu , il institua un ordre de chevalerie appelé de *l'Hermine* , dont il honora plusieurs seigneurs. Cet ordre fut créé à l'occasion des différens qu'il eut avec le prince de Rossano , napolitain , qui embrassa le parti

du duc Jean d'Anjou, et, ne pouvant vaincre le roi de Naples par la force, eut recours à la surprise et à la trahison, puisque, tandis que sous les apparences d'une nouvelle alliance avec la famille royale, il feignait d'avoir abandonné le parti du duc Jean d'Anjou, il ne laissait pas de tramer une nouvelle révolte avec le chef des factieux contre son souverain. Ses intrigues étant découvertes, Ferdinand le fit arrêter, le tint pendant quelque temps prisonnier à Capoue, et ensuite à Naples. Diverses personnes étaient d'avis qu'on le fit mourir; mais Ferdinand n'approuva point ce sentiment, et dit qu'il n'était pas juste de tremper ses mains dans le sang d'un beau-frère, quoique reconnu traître. Afin de manifester d'une manière durable la noblesse et la clémence de ses sentimens, il imagina, pour marque caractéristique d'un ordre de chevalerie, de prendre une *hermine*, animal qui, selon quelques naturalistes, fait un si grand cas de sa blancheur et de sa propreté, qu'il préfère se laisser prendre par les chasseurs, plutôt que de se salir de la boue qu'ils ont accoutumé de répandre autour de sa tanière pour s'en saisir. Le roi et les autres chevaliers portaient une chaîne d'or ornée de pierres, au bout de laquelle pendait une *hermine* d'or, avec ces mots pour devise : *Malo mori quàm fædari* (j'aime mieux mourir que de me salir).

Ces sentimens de douceur et de bonté ne lui



donnaient point des armes contre les projets de quelques princes ambitieux ; il résolut de s'affermir sur son trône par la politique des alliances. Il maria le duc de Calabre avec la princesse Hippolyte, fille du duc de Milan ; et dans la suite il fit épouser sa fille Éléonore au duc de Ferrare. Enfin, on conclut le mariage de son autre fille Béatrix avec Mathias, roi de Hongrie. On dressa, devant une des principales églises de Naples, un superbe théâtre, sur lequel le roi parut, accompagné des premiers seigneurs ; la princesse Béatrix y fut conduite avec la plus grande pompe, et solennellement couronnée reine de Hongrie par le cardinal archevêque de Naples. Le lendemain, la nouvelle reine ayant parcouru, la couronne en tête, toutes les places de la ville, suivie d'un brillant cortège de noblesse, partit, accompagnée des ducs de Calabre et de Saint-Ange, ses frères ; ils s'embarquèrent à Manfredonia, sur les galères de Naples, et arrivèrent heureusement en Hongrie. Un historien (GIANNONE) rapporte à cette occasion un fait très-singulier : les seigneurs, dit-il, avaient à leur suite des avocats napolitains qui, par leurs intrigues et leurs subtilités, occasionnèrent des procès si considérables en Hongrie, que pour y rétablir la paix on fut obligé de les en chasser.

Les mesures que crut devoir prendre Ferdinand pour se maintenir en paix sur le trône,

n'empêchèrent point les révoltes de plusieurs barons et seigneurs napolitains, et les nouvelles tentatives de la maison d'Anjou. Mais Ferdinand résista courageusement à tous ces orages. Alphonse, duc de Calabre, instruit des complots d'une partie de la noblesse, résolut de les prévenir, et de déranger leurs projets avant qu'ils fussent en état de les exécuter ; il s'empara tout d'un coup du comté de Nola, et fit arrêter la femme et la fille du comte, qui furent conduites à Naples, au Château-Neuf. Lorsque les autres conjurés furent informés de cette subite expédition, chacun d'eux craignit le même sort, et de tous côtés on courut aux armes. En un instant le royaume se vit bouleversé, les grands chemins aussi dangereux que des forêts remplies de voleurs, le commerce interrompu, les ouvriers, les artistes dénués d'ouvrage, et tous les différens corps de l'état dans le trouble et dans l'agitation. Voilà quels sont les tristes effets des révoltes.

Le roi et le duc de Calabre, voulant avoir tous les principaux conjurés en leur pouvoir, profitèrent de l'occasion qui se présentait des noces du fils du comte de Sarno avec la fille du duc d'Amalfi, et firent en sorte que l'on convînt qu'elles se célébreraient dans la grande salle du Château-Neuf. Mais tandis que les conjurés se livraient aux plaisirs de la fête, elle se convertit en un instant en la plus vive

douleur. Le roi, ne respectant ni les droits de l'hospitalité, ni l'amnistie qu'il avait accordée, fit arrêter et emprisonner le comte de Sarno, Marc, qui était l'époux à l'occasion duquel la fête se donnait, et plusieurs seigneurs coupables. Quatre barons, conformément aux lois du pays, furent nommés pour faire les fonctions de pairs, et il leur fut enjoint de les juger comme coupables du crime de lèse-majesté, suivant toute la rigueur des lois. Quatre d'entre eux furent condamnés à mort et exécutés. Ce qu'il y eut de particulier dans cette tragédie, c'est qu'on fit aussi mourir un gentilhomme nommé Marin Marzano, prisonnier depuis vingt-cinq ans.

Les embarras de Ferdinand furent augmentés par la continuation des justes prétentions du roi René d'Anjou, mort à Aix, le 10 juillet 1480, dans la quarante-septième année de son règne sur Naples, si l'on peut appeler ainsi quelques années de possession, suivies de guerres toujours infructueuses. Il ne laissa point d'enfant mâle de ses deux mariages. Son caractère lui mérita le surnom de *Bon*.

Ce prince eut toutes les qualités d'un grand roi, et il serait compté au nombre des héros s'il eût été plus heureux. Il faisait ses délices de la poésie, et rassembla dans son palais une riche bibliothèque, composée principalement des ouvrages des anciens troubadours, ou poètes provençaux. Il passait la plus grande

partie de son temps à peindre en miniature et sur le verre, à cultiver des fleurs, à planter des arbres, à nourrir des oiseaux rares de différentes espèces. C'est lui qui le premier fit apporter en France des œillets de Provence, des roses de Provins, et des raisins muscats. On voit encore à Dijon, à Avignon, à Aix, des peintures de sa main, et des heures qu'il orna de très-belles miniatures. Le courier qui lui vint apporter la nouvelle de la perte du royaume de Naples, après la défaite de Jean d'Anjou, son fils, le trouva peignant une perdrix, et si appliqué à son ouvrage, qu'une si triste nouvelle ne lui fit pas même quitter le pinceau.

René, par son testament, avait institué pour son héritier au royaume de Naples, Charles, comte du Maine, son neveu. Ce prince se préparait à passer en Italie, afin d'y soutenir ses droits les armes à la main, lorsqu'une maladie de langueur l'obligea de renoncer à ses projets, pour ne songer qu'à régler sa succession. Quoiqu'il eût deux neveux, il leur préféra le roi de France Louis XI, son cousin germain, et par son testament il appela ce prince à la succession de tous ses royaumes, états et seigneuries, et après lui Charles, son fils aîné, dauphin de Viennois, et tous ses descendans et successeurs à la couronne. Telle est encore l'origine du droit des rois de France sur le royaume de Naples. Charles

mourut à Marseille, le 11 décembre 1481 ; âgé de vingt-cinq ans. En lui finit la seconde maison d'Anjou, qui, moins heureuse que la première, ne put, pendant le cours d'un siècle, s'établir sur le trône de Naples.

Louis XI ne vécut pas assez long-temps pour songer à réclamer les droits qu'il venait d'acquérir ; et, quand même la mort ne l'eût pas prévenu, il est probable qu'un prince aussi clairvoyant n'eût jamais passé les Alpes. Cette expédition semblait réservée à son fils Charles VIII, qui lui succéda à l'âge de quatorze ans.

Ferdinand, alarmé des préparatifs qui se faisaient en France, ne vit point éclater l'orage qui grossissait sur sa tête ; l'inquiétude et les soins qu'il se donna pour résister à son puissant adversaire, le firent tomber malade ; après quatorze jours de souffrances, il expira à Naples, le 25 janvier 1494, âgé de soixante et onze ans, dont il en avait régné trente-sept.

On vit de son temps s'établir dans le royaume des manufactures d'étoffes d'or, de soie et de laine, et des ouvrages d'orfèvrerie qui augmentèrent le commerce, et, par une suite nécessaire, introduisirent le luxe, nuisible dans les petits états, et très-utile dans les grands empires.

Ce fut sous le règne de ce prince, vers l'an 1474, qu'on commença à voir paraître à Naples

l'admirable invention de l'imprimerie, que le roi s'empressa d'accueillir et de protéger. Giannone fait à ce sujet une observation singulière. Cette découverte, dit-il, regardée comme nécessaire et utile à la gloire des lettres, ne leur fut point avantageuse dans les temps qui la suivirent. Les hommes de lettres, adonnés à la lecture de ce grand nombre de volumes qui sortaient de dessous la presse, chargeaient leur mémoire d'une vaste érudition, et ne se donnaient ni le temps ni les moyens de réfléchir. On ne vit que très-rarement paraître de ces génies capables de faire un bon usage de leurs talens, et d'étendre les sciences. La facilité de l'impression a produit encore à Naples, pendant le cours du dix-septième siècle, de plus grands inconvéniens : chacun se croyant docte, eut la confiance de faire imprimer tout ce qui sortait de sa tête ; par-là les bibliothèques se trouvèrent accablées sous le poids d'un nombre incroyable de volumes aussi insipides que remplis de puérités, dont de mauvais moines ou d'ennuyeux jurisconsultes étaient ordinairement les auteurs. Les imprimeurs excitaient eux-mêmes ces écrivains, et pour ne point les effrayer par la dépense de l'impression, ils firent fabriquer un papier d'une qualité inférieure à celle dont ils se servaient auparavant, qu'on appela *papier d'imprimerie*.

Il est pourtant très-vrai que l'art précieux

inventé en Allemagne par Jean Guttemberg, Faust, et Pierre Schoeffer, vers 1444, a non-seulement servi à propager les sciences et les lettres, mais encore à polir les mœurs de l'Europe. Chacun fut à portée d'acquérir les livres imprimés, au lieu que les manuscrits, vu leur extrême rareté, étaient excessivement chers. Ferdinand se montra donc un monarque éclairé, en protégeant une découverte qui pouvait contribuer à l'instruction et au bonheur de ses sujets.

Alphonse II lui succéda à la couronne de Naples, et fut sacré le 7 mai 1494, par le cardinal Jean Borgia, neveu du pape.

Mais avant de parcourir les principaux événemens de ce règne, voyons ce qui s'était passé en Sicile jusqu'à cette époque.

Jean, frère du roi Alphonse I^{er}, fut roi de Sicile après la mort de ce prince. Il était pour lors roi de Navarre, par le mariage qu'il avait contracté avec Blanche, fille de Charles, roi de Navarre, veuve de Martin I^{er}, roi de Sicile. Ce ne fut pas sans peine que Jean vit la disposition que le roi Alphonse avait faite du royaume de Naples en faveur de Ferdinand et au préjudice de l'Aragon. Il s'en plaignit hautement, et il était à craindre qu'il n'en résultât une guerre sanglante; mais les choses s'arrangèrent d'une manière pacifique par le mariage de Ferdinand, moyennant une dispense du pape, avec Jeanne, fille du roi Jean.

Les Siciliens virent avec satisfaction ce dernier prince monter sur le trône de leur île. Il les avait gouvernés en qualité de vice-roi pendant le règne de son père, et il s'était concilié leur estime et leur vénération. Les états de Sicile s'étant assemblés, l'an 1460, députèrent au roi Jean, alors à Barcelone, pour l'assurer de leur fidélité.

Ce monarque devint aveugle dans sa vieillesse. Un médecin juif, habile oculiste, lui ayant fait l'opération de la cataracte, lui rendit l'usage de la vue. Il mourut à Barcelone, le premier février 1479, âgé de quatre-vingt-un ans. Ce prince, père de Ferdinand surnommé le *Catholique*, observait avec exactitude les devoirs extérieurs de la religion, et il ordonna sous de grandes peines, aux Juifs et aux Sarrasins, dont l'Espagne était alors remplie, de se mettre à genoux lorsqu'ils verraient passer le Saint-Sacrement.

Jean de Moncade fut vice-roi de Sicile, l'an 1459. Ce fut pendant son administration que le roi Jean unit pour toujours la Sicile à l'Aragon, par une déclaration datée du 31 août 1460. Les appointemens des vice-rois étaient de quatre-vingt mille ducats par année.

La Sicile, ainsi que le royaume de Naples, fut long-temps gouvernée par des vice-rois, dont l'administration durait trois ans, et qui souvent était prorogée. Sous celle de Lopès Ximen d'Urréa, en 1473, les chrétiens, ani-

més d'un zèle fanatique, se jetèrent sur tous les Juifs qu'ils purent rencontrer, et en firent un massacre affreux sans distinction d'âge ni de sexe. Le vice-roi déploya en vain son autorité pour empêcher ces scènes d'horreur. Il en fit rechercher les principaux auteurs quand le calme fut revenu, et il en fit une justice exemplaire.

La curiosité indiscrete et même impie du vice-roi don Ferdinand d'Acugna faillit causer une sédition à Palerme. Le 28 octobre 1491, il convoqua le sénat, les seigneurs, les archevêques de Palerme et de Messine, et les ayant menés dans l'église cathédrale, il fit ouvrir en leur présence un tombeau de porphyre, dans lequel on trouva le cadavre d'un homme avec une couronne impériale : c'était l'empereur Henri VI. On en ouvrit un autre de marbre; on y trouva le squelette d'une femme, la tête surmontée d'une couronne impériale, et ayant sur l'estomac une lame de bronze qui apprenait que c'était le corps de l'impératrice Constance, première femme de Frédéric II. D'Acugna voulut continuer à faire ouvrir les autres mausolées, mais le peuple témoigna son mécontentement de cette violation de la cendre des morts, et les murmures des seigneurs se firent entendre avec non moins de force. D'Acugna fut obligé de renoncer à satisfaire sa curiosité; elle fut dénoncée au roi, qui en fit à ce seigneur une

italiens , dont l'un serait de Sicile , et l'autre napolitain.

Charles V d'Autriche , né à Gand le 25 février 1500 , parvenu aux couronnes d'Espagne et de Sicile , comme fils aîné de Jeanne dite la *Folle* , unique héritière de Ferdinand le Catholique et de la fameuse Isabelle , ne se vit pas plutôt affermi sur ses trônes , qu'il s'occupa de ramener la tranquillité en Sicile , révoltée contre l'avarice et la tyrannie du vice-roi. Charles , après avoir entendu les parties , ordonna que les sommes prises dans les caisses , lors des troubles , y seraient remises aux dépens des Siciliens ; qu'on rechercherait les auteurs de la sédition , et qu'ils seraient punis de mort. Hector Pignatelli fut nommé pour faire exécuter ce jugement , et il reçut la patente de général des troupes et de président de Sicile. Il arriva à Palerme le premier mai 1517 ; il commença par déposer les magistrats que le peuple s'était nommés ; il rétablit ensuite les impôts qui avaient été abolis , et il fit arrêter vingt personnes des plus coupables , dans le dessein de les faire punir comme auteurs de la sédition ; après quoi il fit publier une amnistie pour tous ceux qui avaient eu part à ces mouvemens séditieux.

Dans ces circonstances , Jean-Luc Squarcia Lupus , juge de Palerme dans le temps des troubles , conçut le barbare dessein de se défaire de tous ceux qui avaient quelque attaché-

ment pour le vice-roi si détesté. Il voyait le peuple indisposé contre le gouvernement, et la Sicile sans troupes. Plusieurs seigneurs accablés de dettes entrèrent dans ses projets sanguinaires : il leur proposa de tuer tous les juges de la cour souveraine, qu'il leur représenta comme les ennemis de la Sicile ; cet avis fut approuvé de tous les conjurés. Le jour de cette exécution fut fixé au 24 juillet, fête de Sainte-Christine, patronne de Palerme ; et ce qui achève de faire connaître leur férocité, c'était dans la principale église et pendant les vêpres que cette exécution devait se faire. Ils comptaient que Pignatelli et tous les juges de la cour souveraine y assisteraient, et il avait été résolu de ne faire quartier à aucun d'eux. Cette affreuse intrigue se menait avec une si grande indiscretion, que presque toute la ville s'en doutait. Le seul Pignatelli l'ignorait, ou du moins il ne prenait aucune précaution pour la prévenir.

Cependant le jour de Sainte-Christine arriva : un cordelier qui savait le secret de la conspiration vint trouver Pignatelli, et le conjura de ne point aller à vêpres, attendu qu'on devait l'y massacrer. Il suivit ce conseil ; mais, au lieu de se mettre en état d'accabler les conjurés, il se contenta de s'aller renfermer dans le palais. On sonna les vêpres ; Squarcia Lupus et ses complices se rendirent à l'église ; ils furent bien surpris de n'y trouver ni Pigna-

telli, ni les magistrats qu'ils avaient dessein de poignarder. Ils déchargèrent leur fureur sur le garde des archives, qu'ils égorgèrent pendant l'office; ils coururent ensuite au palais au nombre de vingt-deux, dont les chefs étaient à cheval, et les autres à pied; ils excitaient tous ceux qu'ils rencontraient à se joindre à eux. Ce qu'il y avait de singulier, c'est que Pignatelli, renfermé dans le palais, ne paraissait prendre aucune part à ce qui se passait dans la ville, et que le peuple ne remuait point, se contentant de tout observer en silence. Lorsque les conjurés furent arrivés devant le palais, Squarcia Lupus appela à haute voix Pignatelli, qui parut à une fenêtre; il lui dit qu'il méritait la mort, ainsi que tous ceux qui étaient renfermés avec lui. Pignatelli, sans s'effrayer, exhorta Squarcia Lupus à ne point troubler la tranquillité publique. Cependant le peuple, voyant que personne ne s'opposait aux conjurés, accourut la nuit au palais, et le força sans éprouver d'obstacle. On se saisit de la personne de Pignatelli, et on le renferma dans un autre palais. Deux juges de la cour souveraine furent traités plus cruellement; on les jeta par les fenêtres après les avoir percés de coups. Le trésorier voulut se sauver par une fausse porte, déguisé en paysan; mais il fut reconnu : on lui fit toutes sortes d'outrages avant de lui ôter la vie; ensuite le pillage commen-

ca , et dura toute la nuit. L'avocat fiscal , que l'on cherchait depuis deux jours , fut trouvé caché dans la maison d'une pauvre femme , et fut tué. On mit des gardes aux portes de Palerme , pour empêcher que ceux qui avaient été attachés aux vice-rois ne parvinssent à se sauver. Les principales villes imitèrent l'exemple de Palerme ; la seule ville de Messine resta tranquille dans cette agitation générale.

Effrayés de tant d'horreurs , plusieurs gentilshommes de Palerme firent le complot de se défaire des chefs des séditeux , parce qu'ils virent bien que c'était le seul moyen de remédier aux maux de leur patrie. Ils en confèrent avec Pignatelli , qui n'y consentit qu'en tremblant , dans la crainte que cette entreprise n'augmentât le désordre. Afin d'avoir l'œil sur les événemens , il se retira la nuit à Messine , où il était plus en sûreté.

Les séditeux tinrent une assemblée solennelle , le 8 décembre , dans la cathédrale ; ils ne doutaient pas que les délibérations ne répondissent à leurs désirs ; mais à peine la messe était-elle commencée que les patriotes se jetèrent sur Squarcia Lupus , et , lui donnant la mort qu'il avait comploté de donner à d'autres , ils le percèrent de cent coups de poignard , et firent le même traitement à deux des principaux rebelles. Guillaume de Vintimille , qui avait conduit ce dernier complot , et que les séditeux croyaient dans leurs intérêts ,

monta aussitôt à cheval, et parcourut la ville pour empêcher le tumulte. Les soldats qui étaient dans la citadelle se joignirent à lui. La mort de leur chef causa une telle frayeur aux rebelles, qu'ils prirent la fuite et coururent se cacher. Le prêtre qui disait la messe lorsqu'on assassinait Squarcia Lupus, fut si effrayé qu'il quitta l'autel tout tremblant, sortit de l'église, et mourut huit jours après la révolution. Pignatelli, ayant été averti du succès de l'entreprise, fit venir de Naples cinq mille fantassins espagnols et mille cavaliers, et, s'avancant dans l'île, il punit tous ceux qui l'avaient si justement mérité.

Le royaume de Naples était encore bien moins tranquille que celui de Sicile. Le roi de France Charles VIII, persuadé de la légitimité de ses droits, en préparait la conquête. Son armée de terre était composée de trois mille six cents hommes d'armes, dix mille archers, et vingt-deux mille hommes d'infanterie, armés d'arbalètes et de piques, non compris plus de huit mille hommes destinés à la conduite et au service d'une artillerie de cent quarante gros canons ou bombardes portant un boulet de deux cents livres, et de près de quatre cents pièces de campagne. Charles, quoique sans argent, partit de Vienne en Dauphiné le 27 du mois d'août 1494, et prit le chemin d'Ast. A son passage à Turin et à Casal, il emprunta les bijoux de

la duchesse de Savoie et de la marquise de Montferrat, et les mit en gage pour vingt-quatre mille ducats. Les rois peuvent quelquefois éprouver des besoins d'argent, et se trouver réduits aux expédiens comme leurs sujets.

Charles, à son arrivée en Italie, triomphant des faibles armées qu'on lui avait opposées, maître de plusieurs villes qu'à peine il lui avait fallu assiéger, et victorieux dans les combats livrés par sa flotte, envoya demander au pape Alexandre VI l'investiture du royaume de Naples, investiture que les papes étaient alors en usage de donner. Le pontife, qui désirait ce royaume pour quelqu'un de sa famille, et qui d'ailleurs ne voulait pas avoir un voisin si puissant que le roi de France, allégua qu'il fallait auparavant faire examiner le droit du monarque sur ce royaume. Charles, irrité, marche vers Rome, résolu d'obtenir par la force ce qu'on lui refuse. Alexandre, de son côté, se prépare à la défense, encouragé par les troupes que le duc de Calabre lui avait amenées. Dans ce siècle, la gendarmerie italienne était composée de spadassins qui se louaient fort cher pour un temps limité aux officiers ou aux chefs chargés d'en faire la levée. Ces chefs prenaient des noms faits pour intimider la populace : l'un s'appelait Taille-Cuisse, l'autre Sacripant, Fier-à-Bras, ou Fracasse. Les Français, s'étant approchés de

Rome , mirent en fuite tous ces fanfarons. La consternation se répandit parmi le peuple , inquiet de la disette qui commençait déjà à se faire sentir dans la ville. Les Romains , craignant de voir leurs maisons exposées au pillage , demandèrent la paix à grands cris. Le hasard augmenta encore la terreur des citoyens : l'éboulement fortuit d'un pan de muraille ayant fait aux remparts de la ville une brèche de vingt brasses , qui sembla s'ouvrir d'elle-même pour faire entrer l'ennemi. Le pape , consterné de cet événement , envoya dire au roi qu'il était le maître d'entrer dans Rome. Il se retire ensuite dans le château Saint-Ange, avec deux cardinaux. A peine y sont-ils entrés que , par un second hasard , l'avant-mur du château s'écroule , ce qui oblige le pontife à se jeter dans le donjon. Avant de se retirer dans la forteresse , il congédia le duc de Calabre avec l'armée qu'il commandait. Ce prince sortit par la porte de Saint-Sébastien , le 31 décembre 1494 , dans le temps que le roi de France y pénétrait avec la sienne par la porte de Sainte-Marie-du-Peuple. Charles entra dans Rome le soir , à la lueur des flambeaux , et comme en triomphe : les maisons étaient illuminées , et le peuple faisait retentir les airs de ses acclamations. On lui présenta les clefs de la ville , et tous les cardinaux , à l'exception des deux enfermés avec le pape , vinrent lui rendre visite. Le roi se réconcilia

avec le pontife , à condition qu'il lui donnerait l'investiture du royaume de Naples , dès qu'il l'aurait conquis. Mais Alexandre ne cherchait qu'à l'amuser , en lui faisant entendre que comme il s'agissait d'un droit contesté , il importait de délibérer mûrement sur cette affaire.

Charles , endormi par les apparences de cette paix , partit de Rome le 28 janvier 1495 , accompagné du cardinal de Valence , qui avait l'air d'être un otage de la bonne foi du saint père. Lorsque Charles arriva à Vellétri , ce cardinal le quitta furtivement , et , déguisé en valet d'écurie , retourna à Rome. Le pape , qui le revit avec plaisir , se contenta d'envoyer l'évêque de Nepi , son secrétaire , faire des excuses au roi sur l'évasion du cardinal.

Alphonse II , déconcerté à la nouvelle de la révolution de ses villes , et se croyant sans ressource depuis que son fils Ferdinand était revenu de Rome , assembla son conseil et les principaux chefs de ses troupes , et , après un discours pathétique , abdiqua la couronne entre les mains de Ferdinand. Il prit pour prétexte son âge avancé , ses infirmités , et le vœu qu'il avait fait de passer ses dernières années dans la retraite ; mais c'était bien plutôt parce que , se voyant détesté à cause de ses cruautés inouïes et de son avarice , il espérait que le duc de Calabre , plus agréable au peuple , défendrait mieux le royaume prêt à lui échap-

per. Il signa l'acte de sa démission le 22 janvier 1495, et le lendemain Ferdinand fut sacré à Naples, dans l'église métropolitaine. Selon l'usage, il se fit voir le même jour, la couronne en tête, dans tous les quartiers de la ville, au milieu des acclamations du peuple, qui faisait des vœux pour la prospérité de son règne, et qui bientôt devait en faire autant pour un autre souverain. Tous les ordres du royaume lui prêtèrent ensuite le serment de fidélité.

Après cette cérémonie, Alphonse, obsédé par une terreur dont il n'était pas le maître, perdit absolument la tête, et résolut de sortir de Naples; il croyait à chaque instant voir les Français entrer dans la ville. Le jour, il s'imaginait les entendre autour de lui; le bruit des arbres agités par le vent, le moindre objet augmentait son trouble. La nuit, il se réveillait tout effrayé, en criant, *les voici, ils approchent!* Il ne communiqua le dessein qu'il formait de sortir de Naples, qu'à la reine Jeanne, sa belle-mère, sœur de Ferdinand-le-Catholique. Il fit charger en secret sur cinq galères une partie de ses meubles les plus précieux; il s'embarqua brusquement, passa en Sicile, et alla se cacher dans la ville de Mazara, qui appartenait à la reine Jeanne. Sa frayeur l'y accompagna; enfin, ne pouvant trouver aucun repos, il se retira à Messine, dans le couvent du Mont-Olivet, où il prit

l'habit religieux, et ne s'occupa plus que d'œuvres de piété, jusqu'au jour de son décès, qui arriva le 21 novembre 1495, âgé d'un peu plus de quarante-sept ans, et après n'avoir régné qu'environ une année, à compter jusqu'au jour de son abdication. Il fut inhumé avec toute la pompe due à son rang, dans la grande église de Messine, où son tombeau se voit encore. Sa conscience lui reprocha vivement, à sa dernière heure, l'exécution injuste de plusieurs barons napolitains immolés à sa fureur, contre la foi du traité conclu avec eux par Ferdinand II ; elle lui rappelait toutes les vexations qu'il avait exercées sous l'autorité du roi son père, pour dépouiller et tourmenter les peuples ; le commerce enlevé aux citoyens, par là réduits à l'indigence, tandis que la cour tirait seule tout le profit ; enfin le remords le déchirait en lui retraçant tous les crimes dont l'assemblage forme les tyrans, et qui, réunis dans ces deux princes, leur firent éprouver combien est faible une puissance qui n'a pas la vertu et l'équité pour fondemens. (D'ÉGLY.)

Ferdinand, qu'on croyait pire que son père et son aïeul, se contraignit en montant sur le trône ; instruit par leurs malheurs, il crut devoir se conduire d'une manière bien différente, pour regagner la confiance et le cœur de ses nouveaux sujets. Il ouvrit d'abord les prisons à une foule de nobles et de citoyens qui y

étaient renfermés , et s'efforça , par sa conduite , de donner d'heureux présages de la félicité de son règne. Il pensa ensuite à la défense du royaume , rassembla tout ce qu'il put de troupes , les divisa en deux corps , et alla camper avec l'un à San-Germano. Ses partisans reprirent courage , se persuadèrent que ce prince serait plus digne du trône que ses aïeux , et ramènerait la fortune. Mais on ne pouvait revenir en si peu de temps de la haine générale qu'on avait conçue pour les deux derniers rois ; les peuples se portèrent difficilement à seconder leur nouveau souverain , et les troupes et leurs chefs participèrent à ces mauvaises dispositions.

Charles VIII cependant n'était point arrêté dans sa marche victorieuse. Le corps d'armée posté à San-Germano , commandé par Ferdinand en personne , se mit en déroute à l'approche de l'avant-garde des Français , et entraîna ce prince dans sa fuite.

Ce roi malheureux et respectable dans son infortune , abandonné de ses soldats , voyant la noblesse et le peuple révoltés contre lui , jugea qu'il ne pouvait plus résister à la fatalité de sa destinée , et prit la résolution d'abandonner Naples. Il fit assembler sur la place du Château-Neuf les habitans de cette capitale , les dégagea du serment de fidélité qu'ils lui avaient prêté quelque temps auparavant , et leur permit de faire leur traité avec le roi de

France. Avant de rompre l'assemblée, il leur fit un discours très-touchant, qui arracha des larmes à une partie des auditeurs. Cependant la haine contre Alphonse son père était si fort enracinée dans les cœurs de la plupart des habitants, on souhaitait avec tant d'ardeur la domination française, que la rébellion ne se calma point, et que ce prince fut dans la cruelle nécessité de monter sur quelques galères légères qui l'attendaient au port. Don Frédéric son oncle, et la vieille reine femme de son aïeul, avec Jeanne sa fille, et un petit nombre de leurs domestiques, s'embarquèrent avec lui. Ils firent voile pour l'île d'Ischia, et tandis que le roi eut Naples en perspective, il répéta plusieurs fois à haute voix ce verset du psautier de David : *Nisi dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam*. De l'île d'Ischia Frédéric passa en Sicile, et arriva à Messine le 20 mars 1495. Les Messinois le reçurent avec de grandes marques d'intérêt et d'affection, et pendant le séjour qu'il fit auprès d'eux, il s'attacha, avec Alphonse son père, qui vivait encore, à chercher les moyens de réparer les disgrâces qu'ils avaient éprouvées par la perte de leur couronne.

Aux approches de Charles VIII, les Napolitains s'empressèrent d'envoyer des députés à ce prince, pour l'assurer de leur fidélité. Le monarque français fit son entrée dans Naples, le 21 février 1495, aux acclamations du

peuple. Les habitans de tout âge, de tout sexe, de toute condition, marquèrent une satisfaction aussi vive que s'ils avaient retrouvé leur père ou le libérateur de leur patrie. Ceux mêmes qui tenaient leur fortune des bienfaits de la maison d'Aragon, se livrèrent également à ces transports. Le peuple, en tout pays et dans tous les temps, est aussi ingrat qu'un seul individu ; peut-être même l'est-il davantage.

Charles, grâce à la légèreté des Napolitains, ou plutôt à l'inconstance trop ordinaire dans le peuple, soumit en peu de temps le Château-Neuf et les autres forteresses qui étaient dans la ville, et, par ce moyen, il se vit maître de tout le royaume de Naples en aussi peu de temps qu'il en eût fallu pour le parcourir. Mais ce prince perdit une si belle conquête avec la même facilité qu'il l'avait faite. Les Français, enivrés de leur prospérité, ne songèrent qu'à se livrer aux plaisirs. Ils négligeaient de se rendre maîtres de quelques places, qui tenaient encore pour les Aragonnais. Le roi ne prenait nul soin des affaires, et les laissait administrer par ses favoris. Cette conduite indisposa contre le monarque ses nouveaux sujets, qui commencèrent à regretter Ferdinand.

Le roi détrôné, consultant en Sicile avec son père Alphonse, résolut d'implorer du secours auprès de Ferdinand-le-Catholique,

qui devait d'autant moins lui refuser son appui , qu'il était proche parent des princes qui avaient régné à Naples. Cette résolution devint très-funeste à la maison d'Aragon. Elle était d'autant plus dangereuse et imprudente , qu'elle fournissait aux Espagnols l'occasion favorable de satisfaire leur ambition , en joignant , comme l'événement le démontra , Naples à la Sicile , dont ils étaient déjà maîtres.

Ferdinand - le - Catholique , prince aussi adroit que politique rusé , accorda volontiers le secours qui lui était demandé ; il envoya promptement en Sicile , à la tête d'une flotte et d'une armée de terre , Gonsalve Fernandez , général d'une grande valeur , et qui avait acquis beaucoup d'expérience dans la guerre de Grenade contre les Maures. A son arrivée en Italie , par un trait de fanfaronade espagnole , il se fit appeler *le grand capitaine* , ou du moins il consentit qu'on lui donnât ce surnom ; mais il faut avouer que les grandes victoires qu'il remporta dans la suite lui acquirent avec fondement ce beau titre , sous lequel il fut généralement reconnu.

Pendant que Charles s'endormait au sein de la prospérité , le pape , l'empereur , le roi d'Espagne et le duc de Milan , alarmés des succès et des conquêtes du roi de France , concertaient avec les Vénitiens les moyens d'en interrompre le cours. A la première certitude de cette confédération , Charles se réveilla de

son assoupissement. Effrayé du danger qui le menaçait , il se hâta de partir et de reprendre le chemin de la France , avant que les alliés eussent rassemblé leurs forces , et se flattant d'ailleurs d'avoir pris les précautions nécessaires pour assurer ses conquêtes.

Charles se réserva le reste de l'armée , faisant en tout environ neuf mille hommes. Mais il ne voulut point quitter ses nouveaux états sans y avoir renouvelé avec éclat la cérémonie de son couronnement , et sans avoir fait son entrée solennelle à Naples. Le 12 mai , accompagné d'un brillant cortège , il y entra à cheval , la couronne sur la tête , et sous un dais que portaient les plus grands seigneurs napolitains. On le conduisit ainsi jusqu'à l'église métropolitaine , où il fit serment de conserver à ses sujets d'Italie leurs droits et leurs privilèges.

Au bout de quelques jours , le jeune monarque se mit en marche. Lorsqu'il fut arrivé près des Apennins , Charles apprit que le marquis de Mantoue , général de l'armée des Vénitiens , s'était avancé pour lui disputer le passage , à la tête d'une armée quatre fois plus forte que celle des Français. Ce prince envioie , par un trompette , demander aux provéditeurs vénitiens le passage pour retourner en France. Sur leur refus , il continue sa route , résolu de combattre s'il y est forcé. Lorsque le maréchal de Gié , qui commandait l'avant-

garde de Charles, fut arrivé vis-à-vis le camp des ennemis, à un quart de lieue du village de Fornoue, le marquis de Mantoue le fit attaquer. Le premier choc des alliés fut très-rude, mais il ne dura pas. Charles, dans cette action, s'exposa comme le dernier des soldats. Cependant il courut beaucoup plus de risques après la déroute des ennemis que pendant le combat. Toutes ses troupes l'ayant abandonné pour courir à la poursuite des fuyards, il resta seul sur le champ de bataille, armé de toutes pièces, avec un de ses valets de chambre, nommé Ambus. Quelques fuyards, le voyant si mal accompagné, tournèrent bride et l'entourèrent. Il ne dut son salut qu'à sa bravoure et à l'agilité de son cheval, nommé *Savoie*. Après s'être défendu long-temps, un gros de ses gens vint le dégager. L'action ne dura qu'une demi-heure, et coûta aux alliés trois mille cinq cents hommes, tués la plupart dans la déroute. Les Français ne perdirent que trente ou quarante combattans.

Pendant que Charles, aux extrémités de l'Italie, triomphait des efforts des alliés, ses ennemis lui enlevaient le royaume de Naples aussi promptement qu'il l'avait conquis. Les officiers qu'il avait laissés dans les différentes places de ce royaume n'avaient ni troupes ni argent ; ils ne purent résister long-temps aux efforts de Ferdinand ; secondés par la valeur

de Gonsalve, qui avait amené à son secours une armée d'Espagnols. Le duc de Montpensier laissa prendre Naples par sa précipitation et par son imprudence. Ferdinand vainqueur rentra aussitôt dans cette capitale, le 7 juillet 1495, le lendemain que Charles VIII eut battu les alliés à Fornoue. La noblesse et le peuple le reçurent avec une joie à laquelle il n'eût osé s'attendre. Les dames jonchaient son chemin de fleurs, ou l'arrosaient d'eaux odoriférantes. On en vit quelques-unes accourir, percer la foule pour l'embrasser, ou pour essuyer la sueur qui coulait de son front. On s'empressait à lui baiser les mains, et, dans ces transports extraordinaires, plusieurs personnes se blessèrent au poignard qu'il tenait à la main.

Ferdinand d'Aragon ne survécut pas longtemps à de si heureux succès. Il décéda à Naples, le 7 octobre 1496; il était âgé de vingt-huit ans lorsqu'il mourut, et ne laissa point d'enfans de la reine Jeanne, sa tante, qu'il avait épousée. Les nobles et le peuple firent aussitôt prier, par leurs députés, Frédéric, prince d'Altamura, oncle du feu roi, de venir prendre possession de la couronne. Ce prince, s'étant rendu promptement à Naples, y fut proclamé roi, et fit reconnaître son fils Ferdinand duc de Calabre.

Le roi d'Espagne Ferdinand V, dit le Catholique, crut alors pouvoir entamer le projet

qu'il formait depuis si long-temps sur le royaume de Naples. Si nous entrions dans des détails trop longs dans un ouvrage tel que le nôtre , on verrait se développer les ressorts de cette politique , plus admirable que digne d'être imitée , par laquelle un monarque fourbe et habile sut insensiblement parvenir à ses fins. Les circonstances paraissaient favorables à ce prince : il était maître de plusieurs places importantes dans le royaume , où il ne restait aux Français que quelques villes. D'ailleurs le nouveau roi Frédéric était peu propre aux travaux de la guerre , et par conséquent peu capable de défendre un royaume qu'on voulait lui enlever. Ferdinand-le-Catholique masquait les projets de son ambition , en prétendant avoir des droits sur le royaume de Naples , par son mariage avec Isabelle de Castille , nièce d'Alphonse-le-Magnanime. Il dissimula ses intentions secrètes jusqu'à ce que le moment de les révéler lui parut favorable ; et , pour en mieux imposer à Frédéric ainsi qu'aux alliés , il ordonna à Gonsalve d'avancer ses conquêtes dans le royaume , et de travailler à réconcilier au nouveau souverain les barons partisans de la France. Pour suspendre en même temps les hostilités de Charles VIII , tant du côté du Roussillon , où le maréchal de Saint-André était déjà maître d'une ville , que du côté de l'Italie , il essaya de l'amuser par des ouvertures de paix , en

lui faisant proposer par ses ambassadeurs une trêve qui devait comprendre toutes les puissances de la confédération de Venise.

Pendant le cours de ces négociations , Charles VIII mourut subitement au château d'Amboise , le 7 avril 1497, âgé de vingt-sept ans , dont il en avait régné quinze. Charles , à sa mort , ne possédait plus rien dans les états de Naples. Tel fut le fruit de la plus étonnante expédition. Dans le cours de moins de quinze mois , il franchit deux fois les Alpes et l'Apennin avec une armée et un prodigieux train d'artillerie , traversa deux fois l'Italie dans toute sa longueur , soumit en quinze jours le royaume de Naples , battit à son retour une armée quatre fois plus forte que la sienne , et conclut divers traités. Ces événemens , qui paraissent miraculeux , ont fait dire aux historiens que Dieu , dans sa colère , avait mis les armes à la main de Charles VIII pour le malheur de l'Italie.

Louis XII , successeur de ce prince , reprit les négociations entamées par son prédécesseur avec la cour d'Espagne , et conclut enfin un traité qui fut ratifié à Grenade. Par ce traité les deux rois , après avoir reconnu leurs droits respectifs sur le royaume de Naples , convinrent de le conquérir à frais communs , et , par provision , de le partager entre eux par portions égales. Louis devait avoir dans son lot la ville de Naples , et il fut stipulé qu'il

porterait le titre de roi de Jérusalem et de Naples.

Frédéric fut frappé comme d'un coup de foudre à la publication du traité de partage, quoique Gonsalve cherchât encore à le rassurer par de vains subterfuges. En conséquence du traité de Grenade, les Français et les Espagnols conquièrent promptement la partie du royaume de Naples qui leur était échue.

Dans ces circonstances, Philippe de Ravestein, commandant de la flotte française, s'étant présenté à la vue du golfe de Naples, d'Aubigny, général des troupes de Louis XII, lui envoya communiquer un traité qu'il avait conclu avec Frédéric, afin qu'il le ratifiât. Ravestein ne répondit que par un refus, prétendant qu'on y traitait trop favorablement le ci-devant roi de Naples. Frédéric, instruit des difficultés que faisait Ravestein, lui députa un chevalier pour le prier de signer ce traité. L'amiral l'ayant encore refusé, il le fit supplier par le même chevalier de l'aider au moins de ses conseils à sortir du triste état où il se trouvait réduit, l'assurant qu'il s'y conformerait avec docilité. Ravestein, touché du malheur de ce prince, lui manda que le meilleur parti qu'il eût à prendre était de se remettre au pouvoir du roi de France; qu'il trouverait dans ce monarque autant de bonté que de clémence; qu'il en obtiendrait des conditions dont il serait satisfait; que c'était le plus sage

conseil qu'il pût lui donner , puisque Naples et une grande partie du royaume étaient entre les mains des Français , auxquels il était hors d'état de résister. Frédéric , abandonné de tout le monde , et incapable par lui-même de trouver des ressources dans son courage , prit le parti désespéré qu'on lui proposait ; il consentit à abandonner un royaume qu'il ne pouvait conserver , pour aller vivre en simple particulier dans une cour étrangère. Son ressentiment contre Ferdinand-le-Catholique , qu'il regardait comme le seul auteur de sa disgrâce , lui rendait le séjour d'Espagne odieux ; il aimait mieux suivre le conseil de Ravestein , et se livrer à Louis XII , dont la droiture était universellement reconnue. Muni du sauf-conduit de l'amiral et de d'Aubigny , il s'embarqua avec sa femme et quatre de ses enfans , et passa en France , où , par un traité , il renonça en faveur de Louis XII à tous ses droits au royaume de Naples ; en exécution des conditions qui y furent stipulées , le roi , par ses lettres-patentes données à Blois au mois de mai 1501 , lui céda et à ses hoirs en toute propriété le comté du Maine et ses dépendances , pour l'assurance de vingt mille livres de revenu annuel et perpétuel , outre trente mille livres de pension viagère , qu'il lui accorda avec tous les droits et privilèges dont jouissent les princes du sang de France.

Nous avons vu que Ferdinand dit le Catho-

lique devait partager avec Louis le royaume de Naples. Mais il s'éleva de grandes disputes au sujet des limites des quatre principales provinces qui partageaient ce royaume. La contestation s'étant échauffée, on eut recours aux armes, ainsi que l'avait prévu Ferdinand de Castille. Gonsalve, aussi politique et rusé que le roi son maître, avait pris d'avance ses mesures, et se trouva le plus fort. Louis d'Armagnac, duc de Nemours, qui commandait l'armée française, voulut, malgré l'avis des plus sages capitaines, en venir aux mains avec les Espagnols. La bataille eut lieu à Cérignola, à l'entrée de la nuit. Les Français, secondés par les Suisses de leur armée, fondirent impétueusement sur les ennemis, dont le magasin à poudre sauta dès le commencement de l'action, soit par hasard, soit qu'on y eût mis le feu à dessein. Gonsalve, voulant encourager ses soldats, feignit de prendre cet événement pour un heureux augure. « Enfans, dit-il, la » victoire est à nous; le ciel nous annonce par » ce signe que nous n'aurons plus besoin d'ar- » tillerie. » Ce prétendu présage se vérifia. Quelques historiens rapportent que le duc de Nemours, voulant faire un mouvement pour prendre l'ennemi en flanc, fit crier : *En arrière, soldats, en arrière!* que cet ordre mal interprété ayant été pris pour le signal de la retraite, l'armée française tourna le dos. Nemours, faisant de vains efforts pour ramener

ses troupes au combat , et presque seul faisant tête à l'ennemi , fut tué d'un coup d'arquebuse. Sa mort acheva la déroute. Les Espagnols poursuivirent vivement les fuyards ; mais la plupart se sauvèrent à la faveur de la nuit.

Après cette victoire , les Espagnols s'emparèrent très-aisément de tout le royaume de Naples , au mépris du traité de partage. Ce fut alors que Louis se récria contre la mauvaise foi du roi dit le Catholique. Ses plaintes ne furent point écoutées. Ne se trouvant point en état de se faire justice par la force des armes , il conclut à Blois un traité avec l'erdinand de Castille , par lequel il donnait en mariage à ce monarque , veuf d'Isabelle , Germaine de Foix sa nièce , et cédait à cette princesse la portion du royaume de Naples , qui lui était échue en partage , à charge de réversion à la couronne de France , en cas qu'elle restât veuve sans enfans. Par ce traité , Ferdinand le Catholique réunit en sa personne les royaumes d'Espagne , de Naples et de Sicile.

Ces deux derniers royaumes , depuis cette époque , se trouvèrent réunis en un seul , et les monarques d'Espagne résidant en Castille , ne les firent plus gouverner que par des vice-rois : arrangement politique qui fut peu favorable à la ville de Naples.

Dans ces circonstances , le roi Frédéric

mourut le 9 septembre 1504(1), dans la ville de Tours, où il faisait ordinairement sa résidence : il décéda dans une maison particulière, le feu ayant pris dans son palais quelques jours avant sa mort. Il était âgé de 52 ans, et régna environ cinq années. Il fut enseveli en habits royaux, dans le couvent des Minimes, nouvellement fondé à Tours.

Ce monarque fut le dernier roi descendant d'Alphonse I^{er}, et le dernier aussi de la branche des Aragonais qui régnèrent à Naples. Avec lui le royaume perdit l'avantage de posséder des rois de sa propre nation, et la ville de Naples celui d'être honorée par le séjour qu'ils y faisaient, perte qui fut d'autant plus considérable, que ces princes l'avaient ornée par tout l'éclat que peut répandre la magnificence d'une cour royale.

Toute sa famille n'eut pas un sort plus heureux que Frédéric ; il laissa de son mariage avec la reine Isabelle cinq enfans ; trois garçons et deux filles, mortes sans laisser de descendans. Deux des garçons moururent fort jeunes. Quant à l'ainé, Ferdinand duc de Calabre, Gonsalve-le-Grand-Capitaine, contre le serment qu'il avait fait sur une hostie consacrée, l'envoya prisonnier en Es-

(1) Nous suivons ici Giannone. Selon d'Égli, ce fut le 9 novembre.

pagne ; le roi dit le Catholique et digne d'un autre surnom , le garda soigneusement auprès de sa personne : ce prince infortuné mourut en 1550.

Les rois aragonais , et particulièrement Alphonse II , comblèrent de biens les religieux du mont Olivet ; ils leur donnèrent de grandes terres, de magnifiques bâtimens, et de superbes ornemens d'église. Ces moines , lors de l'adversité des rois d'Aragon , se ressouvirent des bienfaits dont ils avaient été comblés, et en témoignèrent beaucoup de reconnaissance. Alphonse II, pendant son séjour en Sicile, écrivit une lettre à ces pères , par laquelle il les chargea de faire mention de lui dans leurs prières , et de le recommander à Dieu qui avait jugé à propos de le réduire dans l'état déplorable où il se trouvait , afin qu'il voulût bien en avoir compassion et lui faire miséricorde. Les bons moines ne manquèrent pas de prier avec toute la ferveur possible. Mais ils ne se bornèrent pas à implorer le ciel en faveur de leurs augustes et malheureux protecteurs. La reine Isabelle, femme du roi Frédéric-le-Détrôné , éprouva aussi dans son affligeante situation leur générosité et leur reconnaissance. Lorsqu'elle fut retirée à Ferrare avec sa famille, elle se trouva réduite à une telle pauvreté, qu'elle n'aurait pas pu subsister sans le secours de douze cents ducats par année que ces religieux lui payèrent exactement. Cette

sage princesse leur en fit de grand remerciemens par une lettre qu'elle écrivit de Ferrare, dans laquelle elle leur témoignait combien elle était sensible aux marques d'attachement qu'ils lui donnaient dans son adversité. Il est étonnant que les souverains d'Europe contemporains de cette princesse, l'aient laissée dans une telle indigence.

Cette action de justice et de bonté convenait surtout à Ferdinand de Castille, et elle aurait même honoré sa politique ; mais l'histoire ne dit pas qu'il s'en soit occupé : elle raconte seulement qu'il jugea à propos d'aller se montrer à Naples, conduit par la défiance et les craintes qu'éprouve toujours la perfidie, même en réussissant. Il s'embarqua en conséquence avec cinquante bâtimens à Barcelone, le 4 septembre 1506. Il arriva au port de Gaëte le jour de la Saint-Luc, et fit le lendemain son entrée à Naples. On y vit bientôt arriver des ambassadeurs de la part de tous les princes d'Italie, chargés de féliciter Ferdinand sur son heureuse arrivée, et de lui proposer diverses négociations. Mais le roi n'eut point le temps de s'occuper de leurs intérêts. Des affaires importantes l'appelèrent en Espagne. Il ne séjourna que sept mois à Naples. Il en partit le 4 juin 1507, emmena avec lui le grand capitaine, qu'il s'imaginait avoir eu dessein de le trahir, et fit voile pour Savone, où il devait s'aboucher avec le roi de France

Louis XII, toujours complètement dupe de la politique astucieuse du roi d'Espagne. Les deux monarques s'abouchèrent en effet à Savone, et se donnèrent de grandes marques d'amitié et de confiance, sentiment qui n'était pas également vrai de la part d'un des monarques. Louis eut la bonté de combler de louanges et d'honneurs le grand capitaine, son ennemi mortel, jusques-là qu'il voulut et qu'il pria le roi catholique d'ordonner à Gonsalve qu'il mangeât à la même table où ils soupaient avec la reine. Après avoir séjourné quatre jours, les deux rois prirent congé l'un de l'autre avec les mêmes marques d'affection, et partirent de Savone. Ferdinand et le grand capitaine s'embarquèrent pour Barcelone, et Louis XII s'en retourna par terre en France.

Louis, occupé depuis des intrigues de la cour d'Espagne, des embarras que lui causèrent Henri VIII, roi d'Angleterre, les Vénitiens et les Suisses, ne put penser au recouvrement du royaume de Naples; il mourut sans enfans mâles, le premier janvier 1515. François I^{er}, duc d'Orléans, lui succéda.

A peine Ferdinand était-il arrivé en Espagne, que, changeant de procédés à l'égard de Gonsalve, qu'il avait comblé à Naples des plus grands honneurs, de titres et de richesses, il lui défendit de paraître à la cour, et lui ordonna de se retirer dans ses terres; et

de n'en sortir que lorsqu'il lui en donnerait la permission. Ainsi, dès ce moment, ce grand capitaine ne vit plus son roi, et fut obligé de vivre dans l'inaction, sans être plus employé, ni dans le militaire, ni dans l'administration civile. Ce héros mourut le 2 décembre 1515, toujours éloigné de la cour et dans la disgrâce. Mais après la mort de ce grand homme, Ferdinand se piqua de rendre à son mérite les honneurs que la politique l'avait empêché de lui déférer pendant sa vie ; il ordonna qu'il serait inhumé avec les mêmes cérémonies funèbres que les rois d'Espagne.

Ferdinand-le-Catholique ne survécut que d'un mois au grand guerrier dont il avait peut-être avancé les derniers jours, consumés dans la douleur et le désespoir. Il décéda dans le mois de janvier 1516.

Aussitôt que le roi catholique avait été de retour en Espagne, après son voyage à Naples, la reine Jeanne sa fille lui remit le gouvernement des royaumes de Castille. Alors celui de Naples, gouverné jusqu'à ce moment par les ordres de ses monarques, passa sous l'administration des vice-rois ou lieutenans, auxquels on confia le plein pouvoir ou l'autorité absolue. Naples, avant cette époque, siège royal, devint le siège de ces administrateurs suprêmes, qui disposaient de l'autorité souveraine d'une manière arbitraire et despotique.

Les fonctions des vice-rois de Naples , semblables en tout à celles des vice-rois de Sicile , duraient trois ans , quelquefois davantage , quand la faveur ou la politique s'en mêlait. L'appareil dont il était environné ressemblait à celui d'un roi : on lui élevait un trône dans les cérémonies ; son palais était gardé par des troupes , son cortège toujours formé d'une suite de plusieurs carrosses ; un des premiers maréchaux allait prendre l'ordre tous les jours ; les dames mêmes lui baisaient la main. Quand la partie de la vice-reine était finie , toutes les autres cessaient ; enfin , il jouissait pour un temps de toute l'autorité et de toute la pompe du souverain.

Nous ne parlerons de ces vice-rois de Sicile et de Naples que lorsqu'ils nous fourniront quelques traits intéressans.

Après la mort de Ferdinand-le-Catholique , la reine Jeanne , sa fille unique et son héritière , prit en main les rênes de l'état ; mais , au bout de quelques mois , Charles son fils , si connu sous le nom de Charles V ou de Charles-Quint , étant arrivé en Espagne , elle se démit du gouvernement , et vécut dans la retraite.

Ainsi l'Espagne et tous les états qui composaient une si vaste monarchie passèrent dans la maison d'Autriche , descendante des comtes de Hapsbourg. Et voilà à quoi aboutit toute la politique de Ferdinand-le-Catholique , qui ,

au lieu d'éterniser le pouvoir souverain dans la maison d'Aragon dont il était le chef, fut cause de sa ruine et de son extinction.

Tous les états de Ferdinand-le-Catholique passèrent, comme biens héréditaires, à la maison d'Autriche, en la personne de Charles son petit-fils, déjà roi de Castille, et souverain des Pays-Bas depuis la mort de l'archiduc Philippe son père, arrivée dès l'année 1506. A compter depuis la mort de Ferdinand-le-Catholique, la maison d'Autriche les a possédés de père en fils pendant cent quatre-vingt-quatre années et huit mois, sous cinq rois d'Espagne, Charles V, empereur, Philippe II, Philippe III, Philippe IV, et Charles II, mort le premier décembre 1700.

XIII. *Rois de la maison d'Autriche de la branche d'Espagne.*

LÉON X, célèbre par la protection qu'il accorda aux sciences et aux beaux-arts, et par les événemens politiques auxquels il donna lieu, eut une conférence avec François I^{er}. à Boulogne, le 3 décembre 1515, relativement à la conquête de Naples, et que malheureusement ce monarque voulut faire précéder de celle du Milanais.

Plusieurs motifs d'inimitié s'élevèrent entre ce prince et Charles V; l'un des premiers, et le plus puissant de tous, fut le projet que con-

eut François I^{er}. de se faire élire empereur d'Allemagne. Mais il eut beau répandre l'or à pleines mains dans le collège des électeurs, Maximilien étant mort le 12 janvier 1519, ils élurent empereur Charles son petit-fils, à Francfort, le 28 juin suivant. Charles fut le cinquième empereur du même nom, et sous lui commença cette puissance prodigieuse de la maison d'Autriche, qui a si souvent troublé l'Europe.

Le roi de France, à la funeste journée de Pavie, fut fait prisonnier de guerre et conduit à Madrid; il se vit contraint, pour obtenir sa liberté, de se soumettre à toutes les conditions qu'il plut à Charles V de lui imposer, et après avoir protesté en forme contre la violence qu'on lui faisait de signer le fameux traité de Madrid, par lequel, entre autres articles, il renonça à toutes ses prétentions sur le royaume de Naples. A peine ce monarque fut-il de retour en France, que les états du royaume, assemblés à Cognac, déclarèrent qu'ils ne consentiraient jamais au démembrement de la monarchie, ce qui regardait particulièrement la Bourgogne, qu'on cédait à l'empereur par ce traité, et que le roi n'était point lié par une promesse extorquée de force et contre toutes les règles du droit commun.

Cherchant à se venger de son ennemi Charles V, et à satisfaire en même temps son ambition, François I^{er}. fit partir Lautrec, en 1528,

à la tête d'une armée de trente mille hommes, pour tenter la conquête du royaume de Naples. A l'approche de l'armée française, Capoue, Averse, et les autres villes de la Terre de Labour lui envoyèrent leurs clefs. Elle parut à la vue de Naples sur la fin d'avril. Il ne s'agissait plus que de prendre un parti sur la manière d'attaquer cette grande ville, défendue par une nombreuse garnison, l'élite des troupes impériales, munie, ainsi que ses forteresses, de toutes les provisions, et qu'on ne pouvait se flatter de prendre d'assaut, et qu'il fallait assiéger dans les formes, aux risques des obstacles qu'on pouvait rencontrer. On se décida pour ce dernier parti. On se vit obligé d'entourer la ville et les postes avancés des Impériaux, qui tous ensemble formaient une enceinte considérable, et d'étendre l'armée dans une grande circonvallation. Pour suppléer à la faiblesse de la plupart des quartiers, on éleva des redoutes de distance en distance. Avec ces précautions il ne fut pas encore possible de fermer tous les passages. Cette disposition donna lieu à un grand nombre d'escarmouches entre la garnison et les assiégeans, qui, à la vérité, eurent presque toujours l'avantage; mais les Impériaux se dédommageaient en faisant passer pendant la nuit, dans l'espace d'une redoute à l'autre, de petits corps de cavalerie qu'on voyait rentrer dans la ville, chargés en croupe de sacs de blé, de

farine ou d'avoine , que les habitans de Gaète tenaient prêts en certains endroits. Quelques barques chargées de grains trouvant aussi , à la faveur des ténèbres , le moyen de tromper la vigilance de Doria , commandant d'une flotte française , les assiégés recevaient de temps en temps des provisions qui relevaient leur courage.

Le vice-roi , à qui la disette paraissait un dangereux ennemi , voulant surprendre Doria , équipa sans bruit plusieurs galères et autres bâtimens ; il s'embarqua en personne sur la capitane , et vint , à l'improviste , attaquer la flotte française ; mais le combat lui fut fatal , la plupart de ses vaisseaux furent détruits , ou tombèrent au pouvoir du vainqueur , et Monecade le vice-roi y perdit la vie. Cette défaite et la prise de Pouzzol qui en fut la suite consternèrent si fort la ville de Naples , que le prince d'Orange , sur qui roulait tout le commandement depuis la mort de Monecade , eut besoin d'employer toute son adresse pour soutenir les espérances des assiégés. Il lui eût été cependant impossible de conserver long-temps cette place importante , si la fortune des Français n'eût changé tout à coup. Les maladies suivies de la peste se mirent dans leur armée , et y firent en peu de jours tant de ravages , que , dans le mois de juillet , il ne restait pas quatre mille hommes de pied et cent gendarmes en état de combattre. Lautrec , attaqué

lui-même du mal contagieux, y succomba dans la nuit du 15 au 16 d'août. La perte de ce grand capitaine acheva d'abattre le courage de l'armée que sa réputation et son habileté savaient raffermir dans les occasions les plus périlleuses. Le marquis de Saluces, qui en prit le commandement, ne pensa plus qu'à lever le siège. Il fit sa retraite en bon ordre, et, après avoir repoussé les Impériaux qui tombèrent sur son arrière-garde, il se jeta dans Averse avec le peu de troupes qui lui restaient. Il y fut bientôt assiégé par les garnisons de Naples et des autres villes restées au pouvoir des Impériaux, et ce général, lorsqu'on commençait à battre la place, ayant été blessé d'un éclat de pierre qui lui fracassa le genou, les Français, abattus par ce dernier revers, furent contraints de signer, le 30 août 1528, une capitulation que la nécessité rendit moins honteuse, et telle que les Français ne sont point accoutumés à en signer de pareilles. Elle portait que la ville d'Averse et son château seraient remis au prince d'Orange, avec toute l'artillerie, les munitions, vivres, et autres effets qui s'y trouvaient; que le marquis de Saluces demeurerait prisonnier de guerre; que tous les capitaines et gens de guerre de la garnison, tant de cavalerie que d'infanterie, de quelque nation qu'ils fussent, laisseraient leurs enseignes, guidons et toutes leurs armes.... Le marquis de Saluces s'enga-

geait à faire tous ses efforts pour faire remettre au prince d'Orange toutes les autres places du royaume occupées par les Français et leurs alliés.

Telle fut l'issue de la malheureuse expédition du maréchal de Lautrec, qui, contre l'avis de la plupart des généraux, s'obstina à continuer le siège de Naples, malgré les maladies qui désolaient l'armée, parce qu'il se faisait un point d'honneur d'emporter la place ou d'y périr. Voilà, dit judicieusement le père Daniel, cité par d'Égly, ce que coûte quelquefois l'entêtement d'un général qui préfère sa gloire au bien de l'état et au salut de ses troupes.

La paix se fit l'année suivante, 1529, par le mariage d'Éléonore d'Autriche avec François I^{er}. ; mais les deux rivaux d'ambition restèrent toujours en secret ennemis irréconciliables.

Après s'être transporté en personne en Afrique, avoir pris la ville de Tunis, laissé garnison dans la Goulette, et rendu Mulei-Hassem son tributaire, Charles-Quint alla visiter son royaume de Sicile; il fit à Palerme une superbe entrée, le 12 septembre 1535, et fit serment, dans l'église cathédrale, de conserver les privilèges de la Sicile et ceux de Palerme. Il séjourna un mois dans cette capitale. Il se rendit ensuite à Messine par terre. Les Messinois lui firent une superbe réception.

Après quoi il traversa le phare, vint dans le royaume de Naples, et le 25 novembre fit son entrée dans la capitale, précédé et suivi du plus brillant cortège. Lorsque toutes les cérémonies eurent été terminées, Charles, logé dans le Château-Neuf, donna pendant plusieurs jours audience à tous ceux qui se présentèrent ; il écoutait toutes les plaintes qu'on lui portait, et particulièrement celles des sujets contre leurs seigneurs et barons. Il ne partit de Naples que le 22 mars 1536.

Le 10 décembre 1542, la Sicile fut tourmentée par un horrible tremblement de terre. Syracuse fut presque détruite, ainsi que plusieurs autres villes, et il périt un grand nombre de personnes.

Quelques années après, en 1546, dans la ville de Sacca, on vit un phénomène bien singulier : il y naquit un enfant qui avait trois têtes, trois poitrines et six bras. Il tétait de ses trois langues ; il ne vécut pas long-temps. Ce qu'il y eut encore de remarquable, c'est qu'il mourut à diverses reprises ; chaque tête perdit la vie l'une après l'autre. L'historien Fazel, témoin contemporain, était persuadé qu'il y avait trois âmes dans ce triple corps.

De même que la Sicile, le royaume de Naples n'était alors gouverné que par un vice-roi. Le cardinal Colonne, vice-roi de ce dernier royaume, est un de ceux qui se firent le plus aimer par la sagesse de leur règne, et le plus

hair par la sévérité de leurs lois. Lorsqu'il commença ses importantes fonctions , il trouva le plus grand désordre dans toutes les branches de l'administration. L'audace et le vice effronté s'étaient introduits parmi la jeunesse , accoutumée à l'indiscipline des armes. Les grands du royaume n'étaient pas les seuls qui vivaient au sein de la licence ; les simples gentilshommes entreprenaient d'enlever publiquement et par force , des mains de la justice , ceux qu'elle faisait arrêter ; ils insultaient les bourgeois , retenaient aux artisans le prix de leur travail , et tiraient vanité de ne point payer leurs dettes. Les personnes puissantes tenaient à gage dans leurs palais des scélérats dont elles se servaient dans l'exécution de leurs crimes. Le cardinal Colonne entreprit de réformer tous ces étranges abus , et la juste rigueur qu'il déploya les fit en effet cesser. Rapportons un seul exemple de sa juste sévérité. Il fit couper la main à Jean-Baptiste d'Alois de Caserte , un de ses officiers , qui , dans son antichambre , donna un soufflet à l'un de ses domestiques. En vain dona Victoire Colonne vint exprès de l'île d'Ischia pour lui demander la grâce de cet homme , il ne céda point à ses sollicitations. Isabelle Villamarino , princesse de Salerne , qu'il avait tant célébrée dans de charmantes poésies , ne put même obtenir autre chose , sinon que ce malheureux aurait la main gauche coupée , au lieu de la droite.

Le cardinal Colonne, ce vice-roi si intègre, mourut dans l'été de 1532, pour avoir mangé trop de figues.

Un de ses successeurs, don Pierre de Tolède, ne se fit pas moins redouter dans une ville où il fallait absolument effrayer les méchans, pour faire régner la justice. Il y avait une loi tombée en désuétude, qui statuait peine de mort contre tous ceux qui seraient saisis de nuit portant des échelles, parce qu'il y avait beaucoup de voleurs qui, à la faveur des ténèbres, escaladaient les maisons, et qu'il en résultait aussi que la réputation des honnêtes femmes se trouvait quelquefois compromise. Pierre de Tolède fit exécuter cette loi avec une extrême ponctualité. En l'année 1549, un gentilhomme ayant été arrêté dans le moment qu'il descendait, au moyen d'une échelle, par une fenêtre, de la maison d'une demoiselle, fut décapité, malgré les vives sollicitations de plusieurs princesses et de presque toute la noblesse, qui intercédèrent pour lui. Paul Poderico, cavalier fort estimé dans toute la ville, faillit d'avoir le même sort. Il eut le malheur d'être arrêté par les sbires, dans l'instant qu'il posait une échelle sous les fenêtres de sa maîtresse; il fut condamné à mort, et, quoique le vice-roi fût son ami particulier, cet administrateur suprême ne voulut point empêcher cette condamnation; mais, après qu'elle eut été prononcée, il consentit à ce que les

parens du coupable demandassent qu'il fût remis à la cour ecclésiastique , puisqu'il avait eu la tonsure ; ce qui fut exécuté , et par cet expédient Poderico évita de porter sa tête sur un échafaud.

Ce fut ce même vice-roi qui établit dans le royaume de Naples le pieux usage qu'on y voit encore subsister : il voulut que lorsqu'on porterait l'eucharistie aux malades , ce fût sous un dais , avec des flambeaux allumés , et toute la pompe que mérite un si auguste mystère. Pour apprendre aux peuples combien ils devaient le respecter , si dans son chemin il venait à le rencontrer , il descendait de carrosse et l'accompagnait à pied avec toute sa suite jusqu'au lieu où allait le ministre de la religion.

Cette sainte et lugubre cérémonie concerne les rois comme les derniers des hommes. François I^{er}. mourut à Rambouillet en 1547 , âgé de cinquante-deux ans ; Henri II , son fils , lui succéda.

L'empereur Charles V lui survécut plusieurs années. Philippe , prince d'Espagne , étant veuf de Marie de Portugal sa première femme , eut une occasion favorable d'unir à la monarchie d'Espagne le royaume d'Angleterre. Marie , fille aînée de Henri VIII , ayant été proclamée , le 20 juillet 1553 , reine d'Angleterre , et solennellement couronnée le premier octobre , âgée de trente-sept ans , les sei-

gneurs du royaume la sollicitèrent de se marier, afin de leur donner un successeur à la couronne. Cette princesse eut égard à leurs sollicitations et aux intrigues de la cour d'Espagne ; elle envoya , au mois de janvier 1554, des ambassadeurs à l'empereur, pour l'informer du choix qu'elle avait fait en la personne de son fils Philippe. Charles reçut cette proposition avec une satisfaction infinie, et les conditions de ce mariage furent bientôt conclues par Philippe lui-même, qui se rendit en Angleterre. Les seigneurs anglais virent avec beaucoup de peine le choix que la reine avait fait, non-seulement à cause de leur aversion pour les Espagnols, mais encore parce qu'ils s'affligeaient d'avance que leur couronne passât sur la tête des descendans de l'empereur. Leur crainte aurait pu se réaliser malgré eux, si Marie ne fût pas morte sans laisser d'enfans de ce mariage, et sans les révolutions qui survinrent en Angleterre.

Philippe partit d'Espagne le 15 juillet 1554, et s'embarqua au port de la Corogne, suivi d'une très-belle flotte et d'une brillante cour ; il arriva à Southampton, éloigné de dix milles de Winchester, où la reine l'attendait, et où ils célébrèrent le mariage au milieu des fêtes les plus magnifiques.

Charles-Quint, jugeant qu'il n'était pas convenable qu'une si grande reine épousât Philippe, tandis qu'il n'était pas encore roi,

dépêcha en Angleterre un seigneur napolitain pour porter à ce prince la cession des royaumes de Naples et de Sicile , avec celle de l'état de Milan. Cette nouvelle , qui augmentait l'éclat du rang illustre de Philippe , fit redoubler les fêtes de ses noces. Les nouveaux mariés restèrent plusieurs jours à Winchester , occupés de divertissemens et de tournois ; après quoi ils en partirent le 19 août , suivis de leur cour , et de presque toute la noblesse d'Espagne et d'Angleterre ; et firent leur entrée dans la ville de Londres , où les seigneurs qui avaient vu avec chagrin le mariage de leur reine , éprouvant quelle était l'affabilité et la bonté de Philippe , changèrent de sentiment à son égard. Philippe envoya à Naples et à Palerme un vice-roi prendre possession de ces deux royaumes en son nom. Cette cérémonie se fit publiquement le 25 novembre de cette même année 1554.

Charles , alors en Flandre , tourmenté d'une goutte continuelle et très-douloureuse , fatigué du poids de toutes ses couronnes , réfléchissait sur les illusions des grandeurs humaines , et se proposait de se retirer dans une retraite agréable , où il pût terminer ses jours tranquillement. Il commença par se démettre de l'empire d'Allemagne en faveur de Ferdinand. Ensuite il manda Philippe son fils en Flandre , où il était alors , et lui fit une abdication

général de tous ses royaumes et états. Le 14 septembre 1556, il s'embarqua pour l'Espagne, et se retira dans l'Estramadure, au couvent de Saint-Just, de l'ordre des jéronymites; il y mourut le 21 septembre 1558, âgé de cinquante-neuf ans.

Philippe II gouverna ses états d'une manière bien différente de celle qu'avait pratiquée l'empereur son père. Charles V parcourait continuellement la vaste étendue des pays soumis à ses lois. Philippe, au contraire, après la mort de Marie, reine d'Angleterre, sa seconde femme, quitta la Flandre, et se renferma pour toujours dans Madrid, se livra tout entier aux Espagnols, se conduisant par leurs maximes, inaccessible à ses autres sujets. Philippe entreprit de gouverner du fond de son cabinet le monde entier, et il y réussit.

Loin d'adopter une telle politique, et méprisant même le prince qui en faisait usage, Henri II voulut tenter une nouvelle expédition en Italie. Il en confia la conduite au duc de Guise, qui ne fut pas plus heureux que Lautrec. Ainsi, après bien des tentatives inutiles de la part de la cour de France, le royaume de Naples et de Sicile, pendant plusieurs années, resta à la maison d'Autriche.

Le mauvais succès de cette dernière tentative faite en Italie, amena la paix, qui fut conclue le 13 avril 1559, et scellée par un double mariage; Isabelle, fille aînée du roi

Henri II , épousa Philippe , et la sœur aînée de Henri, le duc de Savoie. Cette paix répandit la joie dans toute l'Europe , et il y eut à cette occasion des fêtes superbes ; mais à Paris , elles se changèrent en deuil et en tristesse : Henri reçut dans un tournois une blessure qui lui causa la mort. Il eut pour successeur François II , dont le règne fut très-court.

La tranquillité de la ville de Naples fut cruellement troublée à cette époque , triste événement occasioné par les tentatives faites , ou plutôt renouvelées , pour établir dans le royaume le tribunal de l'inquisition , que les Napolitains ont abhorré dans tous les temps. Ils avaient manifesté avec force leur opposition, lorsqu'un jour de carême de l'année 1547, ils virent des bulles affichées, concernant les hérétiques, et un édit qui en ordonnait l'exécution. A l'instant le peuple se soulève , déchire le placard , et fait au vice-roi , alors à Pouzzol , une députation (nous sommes forcés de remonter à des événemens antérieurs, afin de mieux faire connaître ceux qui les suivirent). Les envoyés revinrent à Naples comblés de caresses et d'assurances réitérées, qu'il ne serait jamais question d'établir l'inquisition ; que l'édit n'avait d'autre objet que de sévir conformément aux saints canons, et par la voie ordinaire , contre quelques ignorans qui , dans leurs discours licencieux , laissaient entrevoir du goût pour les nouvelles opinions (celles de

Luther). Le calme que cette réponse répandit dans les esprits, ne fut pas de longue durée ; bientôt y succédèrent les premiers soupçons , dans lesquels on se confirmait de plus en plus. Enfin , le 11 mai , on vit encore afficher un édit qui s'expliquait en termes formels sur l'inquisition , et en faveur de ce redoutable tribunal. Le peuple s'émut de nouveau , se réunit dans les places , en criant aux armes : on arracha une seconde fois l'édit , et les séditieux , amentés par un des leurs , habitant de la place du marché , nommé Masaniello , c'est-à-dire Thomas Aniello , ayant convoqué tumultuairement tout le peuple , cassèrent quelques chefs de l'administration , suspects d'intelligence avec les zélés pour le saint-office , en nommèrent d'autres , tous animés pour l'intérêt commun. Les nobles entrèrent dans les dispositions *populaires* : on se donna mutuellement le nom de frères , et l'on se promit d'être unis jusqu'à la mort , sauf le respect dû au souverain , pour empêcher que l'inquisition ne fût établie.

Le vice-roi , informé de ces désordres , revint à Naples , résolu de punir les rebelles. Il donna ordre au tribunal de la vicairie (premier tribunal) , de procéder , tant contre les chefs de la révolte , que contre les auteurs de la nomination du nouvel élu et de ses consultants. On cita Aniello qui eut l'assurance de se présenter ; mais , une si grande foule de

peuple entoura le palais dès qu'il y fut entré, que le régent de la vicairie, après quelques interrogatoires, crut devoir le renvoyer. Ferdinand Carasse, marquis de San-Lucido, affectionné au peuple, le fit monter en croupe sur son cheval, et le montra dans toutes les places, pour rassurer les citoyens alarmés du danger qu'avait couru leur compatriote. Le hasard contribua encore à augmenter le mal. Le vice-roi avait depuis quelque temps fait venir à Naples environ trois mille soldats espagnols des garnisons voisines : le peuple, les voyant un jour sortir des fossés du Château-Neuf où ils logaient ordinairement, en conçut du soupçon, prit les armes, ferma les maisons et les boutiques, et courut au clocher de Saint-Laurent sonner l'alarme. Ces troupes firent main-basse sur les mutins, en tuèrent un grand nombre, pillèrent les maisons, pendant que par ordre du vice-roi, l'artillerie des châteaux tirait sur le peuple. Les révoltés prirent le parti de lever des troupes pour leur défense, et chargèrent de cette commission plusieurs seigneurs attachés à leur parti.

Une autre circonstance acheva de soulever les esprits. Quelques jeunes gentilshommes, voyant passer des alguasils de la vicairie, qui conduisaient un homme en prison, les arrêtèrent pour en savoir la cause. Le prisonnier, dont tout le crime était d'avoir contracté des dettes, qu'il ne pouvait pas acquitter assez prompte-

ment au gré de ses créanciers , s'écria , qu'on l'avait pris par ordre de l'inquisition ; à ces paroles , les jeunes gentilshommes voulurent le délivrer ; mais le régent (premier président) de la vicairie , informé à temps , en fit saisir cinq et en donna avis au vice-roi , qui ordonna d'instruire sur-le-champ leur procès ; ils furent condamnés à mort militairement , et exécutés de même. Il parcourut ensuite la ville à cheval , suivi d'un grand nombre de cavaliers espagnols et napolitains , et d'un corps d'infanterie , espérant qu'après ce châtiment rigoureux , sa présence achèverait de faire rentrer les séditieux dans leur devoir. Quoique le peuple restât sous les armes , les plus prudents de son parti eurent le crédit de le contenir pendant la cavalcade ; mais le vice-roi n'en tira d'autre fruit que ce calme momentané ; les populaires attribuèrent sa sécurité et sa sérénité à parcourir la ville , au mépris qu'il faisait de leurs forces. Ils sonnèrent de nouveau l'alarme au clocher de Saint-Laurent , et les armes à la main jurèrent de s'exposer à la mort la plus cruelle pour la liberté de la patrie. Leurs chefs , profitant de ces dispositions , assemblèrent un conseil où l'on résolut qu'on refuserait l'obéissance au vice-roi ; que les nobles et les autres citoyens feraient entre-eux un traité d'union , dont l'objet serait de périr tous ensemble s'il le fallait , plutôt que de souffrir qu'aucun d'eux fût puni de mort , et

qu'ils enverraient une députation à l'empereur (Charles V). Un acte public assura cette union, et ils le firent notifier par un trompette aux chevaliers napolitains renfermés au Château-Neuf auprès du vice-roi, protestant que, s'ils ne venaient célébrer l'union avec eux, ils mettraient le feu à leurs maisons et dans leurs domaines. Le vice-roi, pour épargner un tel désastre à ceux qui étaient avec lui, leur permit de se prêter aux volontés des rebelles : ainsi l'union fut célébrée par le concours des deux partis. Les ligués prirent un crucifix, marchèrent en procession par la ville, en criant : *Union, union pour le service de Dieu, de l'empereur et de la ville !* On publia que ceux qui n'y entreraient pas, seraient réputés traîtres à la patrie. Cette menace eut tant d'effet que tout le monde s'empressait à y être admis, comme dans un saint engagement. La ligue choisit pour députer à l'empereur deux seigneurs, l'un était le prince de Salerne. Tandis que ces deux députés se préparaient à partir pour l'Allemagne, la guerre civile se déclara entièrement à Naples. Trois jours se passèrent dans des attaques continuelles. Les deux partis combattaient l'un contre l'autre sous les enseignes de l'empereur, et prenaient pour cri de guerre, *l'Empire et l'Espagne*. Il y eut des deux côtés beaucoup de monde de tué, ce qui engagea de chercher quelque accommodement. Le vice-roi consentit à une

trêve, pendant laquelle et jusqu'au retour des députés qu'on enverrait de part et d'autre à l'empereur, on ne punirait aucun des rebelles.

Chaque parti resta sous les armes ; les tribunaux demeurèrent fermés ; il n'y eut plus de commerce, la misère fut au comble. Le peuple, toujours extrême, porta si loin la licence, qu'il ne reconnaissait plus aucune autorité ; les chefs de l'union eurent besoin de beaucoup d'habileté pour l'empêcher de mettre la ville au pillage. Cependant le vice-roi profitait adroitement de toutes les occasions qui se présentaient de désunir les ligüés ; il parvint à ébranler leur union jusque dans ses fondemens, en faisant publier un ordre, qui prescrivait à tous les barons, pour le service de l'empereur, de venir loger au quartier des Espagnols, sous peine de rébellion. Sur cet ordre très-singulier dans les circonstances présentes, on tint conseil dans la ville, et ; comme au milieu de la révolte on faisait parade d'une fidélité à toute épreuve envers le souverain, on décida que les barons devaient obéir. Ils se rendirent dans le quartier des Espagnols, au Château-Neuf, où le vice-roi les logea et pourvut à leur subsistance. Il se flatta de plus grands succès, lorsqu'il vit dans le même temps quelques puissances d'Italie lui offrir des secours par leurs ambassadeurs ; il n'accepta que celui du duc de Florence, son gendre, qui suffisait à ses vues, et il le pria de tenir cinq mille hommes d'infanterie prêts au besoin à passer

par mer dans le royaume de Naples. Un pareil traité aurait dû être conclu dans le plus grand secret , mais on négligea cette sage précaution. A la première nouvelle qui s'en répandit , le peuple napolitain , craignant d'être attaqué à l'improviste , forma une armée de quatorze mille hommes , en peu de jours. La guerre civile recommença , et dura avec une perte considérable des deux partis jusqu'au retour de la députation à l'empereur. On suspendit alors les hostilités , dans l'attente des ordres de Charles ; ils portaient seulement que , jusqu'à ce qu'on rendit publique la décision du souverain , les ligüés mettraient bas les armes , et les déposeraient entre les mains du vice-roi. Quoique cet ordre parût d'autant plus dur qu'il pouvait exposer la ville à tout le ressentiment du vice-roi , on y obéit assez ponctuellement , on remit la plus grande partie des armes à sa disposition , chacun reprit son commerce et ses occupations ordinaires , on rouvrit les tribunaux , et le calme sembla entièrement rétabli.

Les soupçons subsistaient encore : dans l'impatience de savoir ce que l'empereur avait décidé sur l'affaire principale , on sollicitait sans cesse le vice-roi de le déclarer. Il donna enfin aux Napolitains cette satisfaction. Ayant mandé les députés de la ville , il leur déclara que l'empereur consentait qu'on n'y établit point l'inquisition , et qu'il leur pardonnait

leur révolte. La joie fut universelle lorsque les députés firent leur rapport. Mais quelques jours après, on apprit que trente-six des rebelles étaient exceptés de l'amnistie. Cinq furent en effet condamnés à mort. Plusieurs seigneurs qui avaient eu la faiblesse de prendre parti dans la sédition, évitèrent la mort par une prompte fuite, et obtinrent leur grâce dans la suite, à l'exception de ceux qui s'étaient réfugiés en France, dont les biens furent confisqués. Naples reçut bientôt après les lettres d'abolition que lui fit passer l'empereur, qui lui rendaient le nom de *très-fidèle*, dont cette ville est ordinairement qualifiée dans les diplômes de ses rois. Elle fut seulement condamnée à payer cent mille écus, par forme d'amende, ou pour un dédommagement des pertes causées au souverain par sa révolte. Les peuples ne devraient jamais perdre de vue qu'il est presque impossible qu'ils puissent être plus heureux sous une nouvelle constitution, et que de perfides ambitieux, en leur promettant *la liberté*, ne cherchent qu'à les entraîner dans un nouvel esclavage, dans des malheurs affreux et dans le crime.

Sous les règnes qui suivirent celui de Charles V, si les Napolitains n'appréhendaient plus l'inquisition, telle qu'elle se pratique ou se pratiquait en Espagne, ils eurent à se précautionner contre les entreprises perpétuelles de la cour de Rome, attentive à étendre jusque

dans le royaume de Naples le pouvoir du saint-office. Les procédures de ce tribunal furent portées à un excès étonnant de rigueur sous le pontificat de Paul IV et sous celui de Pie V.

Le gouvernement des vice-rois ne parvint pas toujours à contenter le peuple : quelques-uns se firent aimer ; un plus grand nombre excitèrent la haine , et causèrent des révoltes. Le marquis de Mondejar , qui arriva à Naples le 10 juillet 1575, inspira d'abord des sentimens d'estime et de vénération ; mais deux actions imprudentes lui firent perdre la considération dont il jouissait, et contribuèrent à le faire rappeler par la cour d'Espagne.

La première fut le projet que lui inspira un homme indigne de sa confiance , gagné par des marchands avides et égoïstes , de faire faire du pain de farine de grain mêlée avec celle d'une herbe que les botanistes nomment *aron* , et qu'on appelle vulgairement *piéd de veau* , estimée si nourrissante qu'on prétend que Jules César en fit subsister ses soldats dans l'Albanie. Cet expédient parut au vice-roi , non-seulement utile par l'économie qui se ferait sur le grain , mais encore très-avantageux par les grands bénéfices que le gouvernement en retirerait. Cependant , à peine la populace , accoutumée à manger du pain fait de pur froment , eut-elle découvert ce dessein , qu'elle fut excitée encore par la noblesse , indisposée contre

le marquis de Mondejar à 'cause de quelques difficultés , elle déclara ouvertement qu'il ne fallait point penser à une telle nouveauté , et qu'elle ne s'y soumettrait jamais. Le vice-roi , voyant cet éloignement , et qu'il ne réussirait pas à le vaincre , pour apaiser les esprits déjà échauffés , prit le parti d'annuler sur-le-champ le traité qu'il avait déjà fait à ce sujet.

Une autre affaire qui fit encore plus de bruit porta les derniers coups à la disgrâce du marquis de Mondejar. On élevait , dans le monastère de Saint-Sébastien , dona Claire Caraffa , fille d'un premier lit de don Antoine Caraffa , duc de Mondragone , et de dona Hippolyte Gonzague ; cette demoiselle était regardée comme devant succéder à tous les biens de son père , qui n'avait point d'enfant mâle. Il l'avait destinée pour épouse au comte de Soriano , fils aîné du duc de Nocéra , qui était de la même famille ; mais le prince de Stigliano , aïeul paternel de cette jeune personne , ne pouvant pas consentir à voir sa maison éteinte , résolut , quoique dans un âge avancé , de se marier avec dona Lucrece de Tufo , issue des marquis de Lavello , et eut de ce mariage un fils , qu'il prétendait devoir être l'héritier des terres possédées par le duc de Mondragone ; difficulté qui divisa en deux puissantes factions la maison Caraffa. Le vice-roi , se flattant de pouvoir profiter de ces contestations , forma de son côté le projet de

faire épouser la jeune Caraffa au comte de Tindiglia son fils aîné ; prévoyant les oppositions qu'il trouverait , il prit la résolution de la faire sortir du couvent où elle était , sous prétexte de savoir quelles étaient ses intentions , et de la placer en quelque endroit favorable à ses desseins. Pour cet effet , jugeant que tout autre moyen serait inutile , il crut devoir recourir à la force. Il envoya trois officiers supérieurs avec le secrétaire du royaume et cent cinquante soldats espagnols , pour enlever du couvent cette jeune demoiselle. Les approches de cette troupe armée et scandaleuse portèrent les religieuses à prendre une résolution singulière et pleine de courage. Elles s'assemblèrent en corps , et se joignirent à leurs pensionnaires , qu'elles revêtirent de l'habit de leur ordre ; après quoi elles s'avancèrent processionnellement , en psalmodiant , et portant les reliques des saints dont elles étaient dépositaires ; elles firent ouvrir les portes de leur couvent , et marchèrent à la rencontre des envoyés du vice-roi. Ces officiers , surpris par ce spectacle imprévu , se prosternèrent devant les religieuses , et se retirèrent sans oser parler de leur commission. Dona Claire Caraffa fut ensuite menée en secret dans la maison de don Juan de Cardona , où , conformément aux volontés de son père , elle épousa , sans beaucoup de cérémonie , le comte de Soriano , ainsi qu'elle le déclara



La procession secourable.



2

quelque temps après à un tribunal judiciaire.

Le comte de Miranda, vice-roi en 1586, eut beaucoup de peine à réprimer les bandits qui s'étaient fortifiés en divers endroits du royaume, et sortaient tout à coup de leurs repaires pour piller les voitures publiques, fondre sur les voyageurs, les dépouiller et les assassiner. Sous les précédentes vice-royautés, il y avait déjà des troupes de ces scélérats, et l'on avait négligé de prendre les mesures nécessaires pour les exterminer, en sorte, dit un historien napolitain, qu'ils s'étaient multipliés *comme les grains de sable au bord de la mer*. Leur audace croissant avec leurs crimes, ils la portèrent jusqu'à venir attaquer ouvertement les lieux qui étaient même fermés de murailles. Il était très-difficile de remédier à cet affreux désordre; il fallut employer des soldats qui devenaient fort à charge à ceux qu'ils devaient défendre : d'ailleurs ce moyen était presque toujours sans succès, parce que des troupes réglées ne pouvaient pas bien manœuvrer dans les montagnes et les précipices où ces bandits se retiraient, en sorte qu'elles étaient battues et mises en déroute. Le comte de Miranda sentit qu'un désordre aussi dangereux méritait toute son attention; il réussit à faire arrêter le fameux bandit Benoît Mangone, dont l'infâme nom rappellera long-temps les crimes qu'il commit dans la campagne d'Éboli. On le traîna sur un chariot dans les rues de

Naples, le 17 avril 1587, en lui déchirant la chair avec des tenailles, et on le conduisit dans la place du Marché, où, frappé à coups de marteau, il expira sur une roue : spectacle dont l'horreur semblait devoir effrayer ses semblables ; et cependant on vit paraître bientôt après un autre scélérat aussi redoutable, nommé Marc Sciarra, né dans l'Abruzze ; à l'imitation de celui dont nous venons de parler, qui se faisait appeler *le roi Marcone de Calabre*, il se faisait nommer *le roi de la campagne*, et rassembla une bande de six cents voleurs déterminés, auxquels il commandait.

Le vice-roi se vit obligé de redoubler d'efforts contre cette réunion de nouveaux voleurs et d'assassins. Il s'adressa au pape Sixte-Quint qui venait de succéder au pape Grégoire, et le pria qu'en conséquence des anciens concordats avec le saint siège, au sujet des bandits, qui permettaient de les poursuivre sur les deux territoires, il lui accordât de pouvoir envoyer des commissaires et des troupes pour cet effet dans l'état ecclésiastique. Sixte-Quint consentit à cette demande par un bref qu'il fit expédier le 14 mai 1588, par lequel il donnait pouvoir, tant au vice-roi qu'à ceux qui seraient choisis de sa part, d'entrer dans l'état de l'église, d'y poursuivre et arrêter tous les voleurs et malfaiteurs pendant l'espace de trois mois, sans autre permission qu'en vertu de celle accordée par ce bref. Le saint père

ne négligea pas de son côté de prendre les précautions nécessaires contre de si grands désordres ; il envoya des troupes pour exterminer les bandits. Mais tous ces soins furent encore inutiles ; leur chef Sciarra avait la précaution de prodiguer des largesses aux habitans des endroits où il séjournait : par ce moyen on l'avertissait exactement des mesures qu'on prenait pour l'arrêter ; d'ailleurs , vigilant jour et nuit , il avait soin de ne loger que dans des lieux inaccessibles , posait des sentinelles , établissait des corps de garde , et faisait camper tout son monde avantageusement. Avec toutes ces attentions , il était presque invincible , et dans diverses occasions où il fut attaqué , il perdait peu de ses gens , tandis qu'il faisait périr un grand nombre de ceux qui l'attaquaient. Le vice-roi , résolu de poursuivre à outrance tous ces bandits , fit assembler quatre mille hommes , tant infanterie que cavalerie , et en donna le commandement à don Charles Spinelli. Ces nouvelles mesures eurent un résultat tout différent de celui qu'on en attendait ; bien loin que Spinelli réussît à détruire les brigands , il faillit lui-même perdre la vie dans cette expédition ; et , leur audace augmentant de jour en jour sans que personne osât s'y opposer , ils saccagèrent plusieurs villes , même celle de Lucéra , où l'évêque fut tué d'un coup de feu , dans l'instant qu'il mettait la tête à une fenêtre du clocher qui lui

les places de Naples, proclamant avec les cérémonies accoutumées le nouveau roi Philippe III. Le lendemain le deuil fut général, ainsi que cela se pratiquait, et l'on commença à faire les préparatifs pour de superbes funérailles ; elles furent célébrées le 31 janvier 1599, et durèrent toute la nuit avec une magnificence qu'on n'avait jamais vue dans des fêtes aussi lugubres.

Le règne de Philippe III fut très-court en comparaison de ceux de son père et de son aïeul. Il régna vingt-deux ans et demi, et mourut en 1621. Ce prince termina ses jours victime de l'étiquette établie alors en Espagne. A peine relevé d'une maladie dangereuse, il était assis à côté d'une cheminée dans laquelle le *bout-feu* de la cour avait allumé une si grande quantité de bois, que le monarque pensa étouffer de chaleur. Sa grandeur ne lui permettait pas de se lever pour appeler du secours ; les officiers en charge s'étaient éloignés ; les domestiques n'osaient entrer dans l'appartement. A la fin, le marquis de Probar parut, auquel le roi ordonna d'éteindre le feu ; mais le marquis s'en excusa, sous prétexte que l'étiquette lui défendait de faire une pareille fonction, pour laquelle il fallait appeler le duc d'Ussède. Le duc était absent du palais, et la flamme augmentait : néanmoins le roi soutint la chaleur plutôt que de déroger à sa dignité ; mais il s'échauffa



Le danger de l'étiquette.



tellement le sang que le lendemain il eut un érysipèle à la tête , avec des redoublemens de fièvre qui l'emportèrent.

Le duc d'Ossone , vice-roi de Sicile en 1612 , y resta jusqu'à l'an 1616 , qu'il passa à la vice-royauté de Naples. Les Siciliens n'eurent qu'à se louer de son administration. Le duc d'Ossone est célèbre par plusieurs jugemens qu'il a rendus , dans le temps qu'il était vice-roi de Naples : nous croyons devoir les rapporter , afin de distraire un peu nos lecteurs des graves matières de l'histoire politique.

Le duc d'Ossone délivra un galérien à cause de sa sincérité. Ce seigneur se transporta lui-même dans une galère afin de mettre en liberté un galérien le jour d'une grande fête ; il s'adressa à six forçats du premier banc ; il interrogea le premier , qui lui dit qu'il prenait Dieu à témoin de sa probité , et qu'il avait au moins la consolation de savoir que le souverain maître de l'univers connaissait toute son innocence. Le second dit que son supplice était l'ouvrage de ses ennemis et non le juste châtimement de son crime. Le troisième protesta qu'on lui avait fait une injustice criante de le condamner sans aucune formalité. Le quatrième dit que le baron de son village lui avait suscité une fausse accusation , qui avait donné lieu à sa peine. Le cinquième déclara qu'il était d'un village appelé Somma , qu'on l'avait impliqué dans

» de ton injustice , tu n'as pas entendu le véritable sens du testament. » Il le fit lire , et quand on fut à la disposition qui les instituait héritiers , à la charge de donner au fils ce qu'il leur plairait : « Combien , dit le duc , mes pères , voulez-vous donner à ce jeune homme ? — « Huit mille écus , » répondit le supérieur. « De combien est la succession , demanda encore le duc ? » On l'informa qu'elle était de cent trente-quatre mille écus. « Donc , mes pères , reprit le duc , de cent trente-quatre mille écus , vous en voulez cent vingt-six mille ? eh bien , suivant le sens légitime du testament , voilà ce qu'il faut donner au fils , puisque vous lui devez donner la part que vous aurez choisie dans la succession ; *ce que vous avez choisi , ce qui vous plaît :* » ces expressions sont ici synonymes. » Le duc demanda ensuite à combien allaient les frais de justice , le juge lui dit qu'ils montaient à cent soixante-dix écus. » Mes pères , dit-il aux religieux , je devrais vous condamner à ces frais ; mais comme vous êtes de mes amis , vous aurez vos huit mille écus francs. » Le jugement du duc d'Ossone fut un jugement souverain et à l'abri de la cassation.

Un riche marchand nommé Morelly , âgé de soixante-dix ans , se vantait d'avoir gagné tout son bien sans avoir mis le pied hors de Naples. Il y avait en effet quarante-huit ans qu'il n'en était sorti. Il disait que sa réso-

lution était de ne jamais perdre de vue les murailles de cette ville. Le duc d'Ossone ayant appris la bizarrerie de cet homme, lui envoya un officier lui signifier défense de la part du roi de sortir du royaume, à peine de mille écus. Morelly se moqua de cet ordre, et ne fit qu'en rire avec ses amis; il voulut ensuite chercher les raisons qui avaient déterminé le vice-roi, mais il se tourmenta vainement pour les trouver. Le voilà en proie à mille réflexions qui l'agitent; il en perd le sommeil, et tombe dans une grande mélancolie. Enfin, pour se délivrer d'une inquiétude qu'il ne pouvait plus soutenir, et pour satisfaire au désir pressant qu'il avait de faire ce qui lui était défendu, il envoya mille écus au vice-roi, il monta en carrosse, et passa dans l'état ecclésiastique; il n'y resta qu'une nuit, et revint à Naples. Le vice-roi, informé de son retour, des mille écus en donna quinze cents francs à l'hôtel des invalides, et renvoya les autres quinze cents livres au marchand, en lui faisant dire que ces quinze cents livres suffisaient pour apprendre au public comment on châtiât les fous. Il dit ensuite aux gentilshommes qui étaient dans son appartement, qu'il venait de se convaincre de la maxime *nūtimur in vetitum* (la défense irrite nos desirs).

Ferromelle, autre riche marchand à Naples, dont l'avarice était la passion dominante,

perdit une bourse qui contenait cinquante ducats d'or , cinquante pistoles d'Espagne , et une bague de la valeur de mille écus ; cette perte le pénétra de la plus profonde douleur : il fit crier la bourse , et promit de donner cinquante pistoles d'Espagne à celui qui la lui rapporterait. Une vieille femme la trouva , et la rapporta à Ferromelle. Dès qu'il revit sa bourse , il fut tenté soudain d'excroquer la plus grande partie de la récompense qu'il avait promise , et il succomba à la tentation. En comptant les cinquante pistoles , il en détourna adroitement trente , et dit à la bonne vieille : « J'avais promis cinquante pistoles à » celui qui trouverait ma bourse , vous en » avez pris trente , en voilà vingt que je vous » donne. » La vieille jura inutilement qu'elle n'avait rien pris. Elle se serait contentée de ces vingt pistoles , qui étaient une grosse somme pour elle , si on ne lui avait conseillé de porter ses plaintes au vice-roi. Il fit venir le marchand , qui lui raconta son aventure , en y ajoutant le prétendu vol qu'on lui avait fait. Le vice-roi lui dit : « Il n'y a pas apparence que cette » vieille femme qui vous a apporté votre » bourse avec bonne foi , vous ait pris trente » pistoles , puisqu'elle pouvait garder le tout » si elle en eût été capable. Vous voyez donc » bien que cette bourse n'est pas à vous : » preuve de cela , c'est que vos cinquante pistoles n'y sont pas ; et vous mériteriez d'être

» puni pour vous être approprié une bourse
 » qui ne vous appartient point. » — « Ah ! sei-
 » gneur , reprit Ferromelle , je la reconnais ;
 » la mienne était faite de même ; d'ailleurs ,
 » ma bague et cinquante ducats qui y sont ne
 » me permettent pas de me méprendre. »
 — « Vous vous trompez de gaieté de cœur , ré-
 » pliqua le duc ; est-ce que la monnaie n'a pas
 » pu faire des ducats pareils aux vôtres ? l'or-
 » fèvre n'a-t-il pu faire aussi une bague pa-
 » reille , et l'ouvrière une semblable bourse ?
 » La preuve essentielle , c'est que vos cin-
 » quante pistoles ne s'y trouvent point. »
 Et , s'adressant à la vieille : « Allez , bonne
 » femme , prenez cette bourse , elle est bien
 » à vous. » Ce jugement fut exécuté. Le vice-
 roi eut soin que deux pauvres filles de cette
 vieille fussent dotées du prix de la bague.

Bertrand Solas , espagnol , curieux de son
 ajustement , marchait dans les rues avec beau-
 coup de faste ; il s'imaginait que tous ceux qui
 le voyaient avaient les yeux attachés sur lui ;
 il se mirait dans son habillement. Un porte-
 faix chargé d'un gros fagot lui ayant vainement
 crié *gare* , une branche s'engagea dans le
 manteau de soie de l'Espagnol , et emporta la
 pièce. Il fut dans une grande colère ; il la mo-
 déra , parce qu'il se flatta que le vice-roi le
 vengerait ; il lui porta sa plainte. Le duc sa-
 vait que les gens qui portent des fardeaux
 crient ordinairement *gare*. Il envoya querir le

porte-faix , et on le prévint de faire le muet , quelque question qu'on lui fit. Dès qu'il fut venu , le vice-roi l'interrogea. Celui-ci ne lui répondit que par des signes , conformément à l'ordre qu'il avait reçu. « Quel jugement , dit » alors le vice-roi , voulez-vous que je rende » contre un muet ? » — « Seigneur , que votre » excellence, dit l'Espagnol, ne croie pas qu'il » soit muet , car je l'ai entendu crier *gare*. » — « Pourquoi donc , reprit le vice-roi , ne » vous êtes-vous pas rangé de côté ? » Il le condamna à dix écus d'amende pour les pauvres.

Nous voici au dernier jugement mémorable que rendit le duc d'Ossone. Agorra , espagnol , enflé de ses richesses , quoique simple gentilhomme , prétendait épouser dona Béatrix , fille du marquis de Ponté , d'une maison très-illustre ; la beauté extraordinaire de cette jeune personne pouvait la faire prétendre au meilleur parti. Le marquis , médiocrement riche , et qui avait encore trois autres filles à pourvoir , agréa la recherche d'Agorra ; le mariage fut conclu. Agorra donna dans le contrat vingt mille écus à son épouse , et son beau-père promit de lui céder une charge considérable qu'il avait à Naples. Un tremblement de terre qui désola toutes ses possessions le réduisit dans une situation très-gênée. Son gendre , sans en être touché , avait la dureté d'exiger cette charge qui lui avait été

promise , et qui était absolument nécessaire à l'existence du beau-père. Celui-ci se plaignit au duc d'Ossone du procédé de son gendre. Le duc le manda , et fit lire le contrat de mariage. Quand on en fut à la clause où le beau-père s'engageait à donner la charge , il dit au lecteur : « Arrêtez-vous là ; une fille » n'est-elle pas une charge ? et lorsqu'elle est » belle , n'est-ee pas une des plus grandes » charges qu'on puisse avoir ? Vous voyez » bien , dit-il en s'adressant au gendre , que » votre beau-père a exécuté sa promesse. » Est-ce que vous ne sentez pas qu'un mari » qui a une belle et jeune femme , possède » une grande charge ? Ainsi vous n'avez plus » rien à demander à votre beau-père. » Agorra fut forcé de convenir que cet arrêt était juste.

Plusieurs des vice-rois qui succédèrent au duc d'Ossone eurent un gouvernement orageux , et ne contentèrent ni le peuple , ni la cour de Madrid. Les émeutes que l'on vit se former par intervalles annonçaient à des yeux un peu clairvoyans la grande sédition dont nous allons parler bientôt.

Ce fut dans ces circonstances que mourut Philippe III , en 1621. Philippe IV , son fils aîné , lui succéda à l'âge de seize ans , et , ainsi que le roi son père , se laissa gouverner par des favoris , entre autres par le comte-duc d'Olivarès , que nous avons vu vice-roi à Na-

plés. Son insouciance dans le soin de ses états lui causa la perte du Portugal , qui mit sur le trône le prince de Bragance.

Des tremblemens de terre , dans l'année 1638 , ravagèrent la Pouille et la Calabre : des villes entières furent englouties. A ces maux affreux et trop réels , il s'en joignit encore d'imaginaires. Un fanatique , médecin calabrois , publia qu'il devait arriver les plus terribles tremblemens de terre , que non-seulement le royaume de Naples , mais le monde entier périraient dans cette horrible catastrophe , et que le jour du jugement universel ne tarderait pas à arriver. La mer , ajoutait-il , sortirait de son lit , engloutirait les campagnes , submergerait les villes ; il tomberait alors du ciel une grêle dont chaque grêlon serait du poids de cinq livres , et toutes les montagnes vomiraient des flammes pour embraser l'univers. Ces terribles prédictions ne manquèrent pas de causer une frayeur générale. Ce prophète de malheur en reçut la digne récompense : on l'envoya ramer sur les galères le reste de ses jours.

La Sicile ne se trouvait pas dans une situation plus heureuse. Dans le seizième et le dix-septième siècle , elle avait éprouvé de grands désastres. En 1560, le duc de la Cerda, qui en était vice-roi , employa tant de lenteur et si peu d'habileté pour secourir l'île de Malte assiégée par les forces de Soliman , qu'il occa-

siona la perte de sa flotte , commandée par Jean-André Doria , et sur laquelle il s'était embarqué en personne , croyant avoir le temps de porter du secours à Malte avant l'arrivée des Turcs. Mais ayant appris qu'on avait aperçu à la hauteur de l'île de Goze quatre-vingts galères turques qui voguaient vers les côtes d'Afrique , le vice-roi tint conseil , et il y fut résolu d'envoyer quelques galères pour s'assurer de la vérité du rapport. Doria , qui aurait souhaité qu'on continuât de faire route sans perdre un moment , se vit obligé d'aller à la découverte avec la plus grande partie de la flotte , à la faveur d'une nuit obscure. Dès que le jour commença à paraître , il aperçut la flotte turque venant sur lui à pleines voiles. A cette vue Doria s'écria : « J'avais prévu ce » malheur ; la témérité l'a emporté sur la prudence ; nous périssons par la faute d'autrui. » Il est impossible de résister à des forces » quatre fois plus considérables que les nôtres. » Alors les chrétiens prirent le parti d'échouer leurs galères ; la plus grande partie des équipages se noya en voulant se sauver à la nage , peu d'entre eux gagnèrent la terre. On perdit dans cette occasion dix-neuf galères et quatorze bâtimens de charge qui portaient les malades. Cinq mille hommes tombèrent au pouvoir des Turcs , parmi lesquels se trouva Gaston de la Cerda , fils du vice-roi , à peine

adolescent. Doria et le vice-roi eurent le bonheur de regagner la Sicile.

Sous le gouvernement de ce seigneur , qui dura jusqu'en 1565 , l'évêque de Catane , en revenant du concile de Trente , fut pris par le corsaire Dragut , qui ne voulut entendre parler de rançon qu'après avoir tenu le prélat en esclavage pendant une année , et qu'après lui avoir fait jurer que si jamais il devenait pape , il lui enverrait un présent très-considérable.

Sur la fin de la vice-royauté du duc de la Cerda , il y eut un horrible tremblement de terre dans la Sicile. La ville de Catane fut presque entièrement renversée le 13 juin 1563 , ainsi que les places voisines.

Dans la flotte des chrétiens qui combattit si glorieusement à la vue de Lépante , commandée par don Juan d'Autriche , contre toutes les forces navales des Ottomans , dans le mois d'octobre 1575 , il y avait une escadre de Sicile , composée de huit galères , sur lesquelles étaient plusieurs seigneurs siciliens. Don Juan , après son triomphe , revint en Sicile. Les Messinois , pour lui témoigner leur reconnaissance et leur admiration , lui érigèrent une statue de bronze.

En 1598 mourut un homme que les Siciliens avaient aussi beaucoup honoré ; c'était un philosophe fameux et un médecin très-estimé , nommé Bissus ; et encore aujourd'hui , lorsqu'on veut parler en Sicile d'un excellent

médecin, on dit : *C'est un second Bissus*. Un vice-roi le nomma premier médecin de la Sicile et des îles adjacentes, l'an 1580, et Philippe II, l'année suivante, le confirma dans cette qualité. En conséquence de ce titre honorable, Bissus fit une entrée solennelle dans Palerme, accompagné de toute la noblesse et des magistrats à cheval. Il excellait dans l'éloquence et dans la poésie, et composa une comédie, jouée avec succès à Palerme pendant le carnaval de 1573 (1).

On vit paraître dans le détroit, en 1579, une flotte turque. Elle était commandée par le renégat Sinan Bassa, dont le nom de famille était Cicala. Cet apostat députa un esclave au vice-roi, pour lui déclarer qu'il n'avait point intention de commettre aucun désordre sur les terres du roi d'Espagne; qu'il priait seulement le vice-roi de lui accorder la satisfaction d'embrasser sa mère et ses frères, qui étaient en Sicile. Il offrit son fils pour otage.

(1) De nos jours Jean Meli, aussi docteur en médecine, et de plus professeur de chimie, a été poète distingué. Il naquit à Palerme en 1740, et mourut le 20 décembre 1815, à l'âge de soixante-quinze ans. Il est célèbre surtout par ses vers anacréontiques. Son altesse royale le prince Léopold de Sicile a fait frapper à Vienne une médaille dont le revers porte l'inscription : *Anacreonti siculo* (A l'Anacréon sicilien); et ses compatriotes ont arrêté qu'il lui serait érigé une statue de marbre dans un lieu public, pour éterniser la mémoire de ses talens.

Le duc de Machéda ne crut pas devoir manquer de complaisance pour un homme qui était en état de se venger de ses refus. Il accepta l'otage, et envoya la mère de Cicala avec ses deux frères au milieu de la flotte turque. L'entrevue de Sinan Bassa et de sa famille fut très-touchante : il y fut répandu beaucoup de larmes. La mère, charmée de revoir son fils, ne savait quelles caresses lui faire ; mais ses plaisirs étaient troublés par le chagrin que lui causait son apostasie. Enfin, après les caresses les plus tendres, Sinan Bassa renvoya sa mère et ses frères en Sicile, comblés de présens, et il alla en Afrique.

Plusieurs années après, en 1602, le bassa Cicala aborda sur les côtes de Calabre, et y commit de grands désordres. Sa mère et ses frères se rendirent auprès de lui ; il les embrassa avec une vive affection ; mais il ne fit aucune attention aux remontrances de sa mère, qui l'exhorta à ne pas préférer une prospérité et une puissance qui ne duraient qu'un moment à une félicité éternelle. Cicala persista jusqu'à la mort dans la religion mahométane, et il laissa un fils héritier de son courage, et qui se distingua dans la marine du Croissant.

Le marquis Los Vélès, vice-roi l'an 1646, reçut à Palerme Mahomet Célebi, fils aîné d'Amée, dey ou roi de Tunis, qui avait dessein de se faire chrétien. On le mit chez les

jésuites pour y recevoir les principes de la religion chrétienne. Il y fut baptisé dans leur église, et tenu sur les fonts de baptême par le vice-roi et par la vice-reine. L'archevêque de Palerme en fit la cérémonie. On donna au nouveau chrétien le nom de Philippe.

Il y eut de grands troubles à Palerme, l'année suivante, et qui durèrent pendant une partie de 1648. La récolte avait été mauvaise. Cependant le préteur, pour payer les dettes publiques, jugea à propos d'augmenter l'impôt sur le blé et de diminuer le poids du pain sans en diminuer le prix. La populace, qui craignait de mourir de faim, entra en fureur le 19 mai 1647 et courut à l'hôtel du préteur pour y mettre le feu. Ce magistrat fut assez heureux pour se sauver. Sa maison commençait déjà à brûler, lorsque des pères théatins très-considérés dans la ville, s'entremirent pour calmer les esprits en assurant que l'on remettrait le pain sur l'ancien pied : le vice-roi envoya faire les mêmes promesses. Le tumulte cessa pendant quelques instans, mais il recommença de nouveau avec la même violence. Les séditieux allèrent aux prisons, en forcèrent les portes et donnèrent la liberté à près de sept cents détenus, dont la plus grande partie avait mérité la mort. Les théatins et les jésuites pensèrent qu'en apportant le saint-sacrement, ils feraient rentrer les mutins dans le

devoir ; mais cette populace mutinée était si remplie de fureur , que les bons pères crurent devoir se retirer , afin de n'avoir point la douleur de voir commettre un sacrilège. Les séditionnaires se précipitèrent alors dans l'hôtel des fermes , où ils brûlèrent les registres des impositions publiques. Le lendemain matin , qui était le 21 mai , le peuple criant *point d'impôts* , courut au palais du vice-roi qu'il aurait forcé si la garde n'eût fait bonne contenance. Cependant plusieurs seigneurs siciliens montèrent à cheval dans le dessein d'apaiser la sédition. Le marquis de Géraci , de la maison de Vintimille , se distingua dans cette occasion par son zèle. Le peuple , qui l'aimait beaucoup , cria en le voyant , *vive le marquis de Géraci notre seigneur ! sa réponse fut , vive le roi d'Espagne !* On prétend que si ce marquis eût voulu profiter de l'occasion , les séditionnaires l'auraient reconnu pour leur roi ; mais il était trop attaché à son devoir pour se livrer aux empressemens d'un peuple révolté. Il se rendit auprès du vice-roi , auquel il dit que le seul moyen d'apaiser la sédition , était de céder aux circonstances , et d'accorder aux mécontents ce qu'ils demandaient. Le marquis de Los Vélès profita de l'avis : il abolit les impôts qu'il avait établis sur les vivres , et il accorda amnistie pour tout ce qui avait été fait pendant la sédition. La tranquillité paraissait ré-

tablie , lorsque les choses se brouillèrent plus que jamais. L'ordonnance du vice-roi n'avait point fait diminuer le prix du fromage ni de l'huile. Antonin la Pelouse, un des plus mutins, cria que ce serait une folie de se fier aux Espagnols. Il aurait fait piller le trésor public, sans la précaution que l'on avait prise de faire venir une compagnie de cavalerie. Cette troupe en imposa aux mutins, qui se bornèrent à piller quelques maisons.

Le vice-roi résolut de faire un acte de fermeté. Les principaux bourgeois et la noblesse l'assurèrent qu'ils le seconderaient. L'archevêque de Palerme, après avoir excommunié les auteurs de la sédition, permit aux prêtres de porter des armes cachées sous leurs habits. Le marquis de Los Vélès se voyant alors le plus fort, fit arrêter les chefs des séditieux. Ils furent étranglés et leurs corps attachés à une potence dans l'une des places publiques, sans que personne osât remuer. Antonin la Pelouse s'était caché chez les Dominicains, il fut découvert; on le tira de son asile, et il fut pendu. Quarante séditieux moins coupables furent condamnés aux galères.

Tout paraissait calme, lorsqu'une troupe de cavalerie étant entrée dans Palerme, le peuple s'imagina que l'intention du vice-roi était de punir ceux qui avaient eu quelque

devoir ; mais cette populace mutinée était remplie de fureur , que les bons pères crurent devoir se retirer , afin de n'avoir point la douleur de voir commettre un sacrilège. Les séditieux se précipitèrent alors dans l'hôtel des fermes, où ils brûlèrent les registres des impositions publiques. Le lendemain matin, était le 21 mai , le peuple criant *point de pots* , courut au palais du vice-roi , et aurait forcé si la garde n'eût fait bonne contenance. Cependant plusieurs seigneurs siciliens montèrent à cheval dans le dessein d'apaiser la sédition. Le marquis de Gêse de la maison de Vintimille , se distingua sur cette occasion par son zèle. Le peuple l'aimait beaucoup , cria en le voyant , *vi marquis de Géraci notre seigneur ! sa réponse fut , vive le roi d'Espagne !* On prétend que si ce marquis eût voulu profiter de l'occasion , les séditieux l'auraient reconnu pour leur roi ; mais il était trop attaché à son devoir pour se livrer aux empressements d'un peuple révolté. Il se rendit auprès du vice-roi , auquel il dit que le seul moyen d'apaiser la sédition , était de céder aux condescendances , et d'accorder aux mécontents

qu'ils demandaient. Le marquis de Los Vicos profita de l'avis : il abolit les impôts qu'il avait établis sur les vivres , et déclara l'amnistie pour tout ce qui s'était passé pendant la sédition. La tranquillité fut rétablie.

tablie, lorsque les choses se brouillèrent plus que jamais. L'ordonnance du vice-roi n'avait point fait diminuer le prix du fromage ni de l'huile. Antonin la Pelouse, un des plus mutins, cria que ce serait une folie de se fier aux Espagnols. Il aurait fait piller le trésor public, sans la précaution que l'on avait prise de faire venir une compagnie de cavalerie. Cette troupe en imposa aux mutins, qui se bornèrent à piller quelques maisons.

Le vice-roi résolut de faire un acte de fermeté. Les principaux bourgeois et la noblesse l'assurèrent qu'ils le seconderaient. L'archevêque de Palerme, après avoir excommunié les auteurs de la sédition, permit aux prêtres de porter des armes cachées sous leurs habits.

Le marquis de Los Vêles se voyant alors le plus fort, fit arrêter les chefs des séditions. Ils furent étranglés et leurs corps attachés à une potence dans l'une des places publiques, sans que personne osât remuer.

Antonin la Pelouse s'était caché chez les Dominicains, il fut découvert; on le tira de son asile, et il fut pendu. Quarante séditions moins coupables furent condamnés aux galères.

paraissait cela, lorsqu'une troupe
étant entrée dans Palerme
avec l'intention du

d'A-
ertuso
reconnu
ier tiré.
eux qui
général
élection

part aux dernières émeutes. Aussitôt tous les corps des métiers prirent les armes, demandèrent impérieusement qu'on leur livrât les forteresses et que la cavalerie sortit de la ville. Le vice-roi effrayé de ce nouveau mouvement accorda ce qu'on lui demandait. Les séditieux devenus plus insolens par la faiblesse du gouverneur, proposèrent que l'on changeât la forme des impôts, que l'on abolit ceux qui étaient sur les vivres et qu'on en mît sur les carrosses et sur divers autres objets de luxe qui intéressaient plus les riches que les pauvres. Le vice-roi, pour avoir la paix, y consentit ; il se flattait qu'elle serait durable, lorsque, le 3 juillet, quelques domestiques du prince Cassaro prirent querelle avec des porteurs de chaise. La dispute vint à l'occasion du paiement qu'ils demandaient pour avoir porté le prince. Il y eut des coups donnés de part et d'autre ; le peuple accourut au secours des porteurs ; le prince et ses gens, après avoir été très-maltraités, furent obligés de se réfugier dans une église. Il demanda justice, et l'on fit arrêter cinq de ceux qui avaient eu le plus de part à ce désordre ; leurs femmes poussèrent les hauts cris et se plaignirent que les Espagnols voulaient faire pendre leurs maris qui étaient innocens ; ces cris excitèrent la compassion du peuple, qui alla aux prisons et en tira les porteurs de chaise. Dans ces circonstances, le bruit se répandit qu'il allait

arriver des troupes de Naples qui se joindraient à la noblesse pour écraser le peuple. Ces discours, peut-être tenus par des malveillans, firent une telle impression, que les consuls, au nom des habitans, demandèrent au vice-roi qu'il fît sortir de Palerme deux cents soldats qui y étaient entrés depuis peu, puisque un des privilèges de la ville était d'être gardée par les bourgeois; ils exigèrent encore que le port des armes à feu fût défendu aux nobles, dont ils abusaient chaque jour, et ils demandèrent que les bourgeois eussent le droit de porter l'épée et un poignard, lors même qu'ils n'étaient pas de garde. Le marquis de Los Velès crut devoir accorder toutes ces demandes pour assurer la tranquillité publique.

Cette facilité du vice-roi inspira à Joseph d'Alesi, tireur d'or, né à Palerme, et à Pierre Pertuso le dessein d'augmenter les privilèges de leur patrie aux dépens de l'autorité des Espagnols. Une si grande entreprise demandait un chef; ils en conférèrent avec leurs amis. Il fut convenu avec ceux qui étaient du complot qu'ils s'assembleraient dans un cabaret, que là on écrirait le nom de Joseph d'Alesi dans un billet et celui de Pierre Pertuso dans un autre, et que celui-là serait reconnu pour chef, dont le nom serait le premier tiré. Le sort tomba sur Pertuso; tous ceux qui étaient présens le saluèrent comme leur général et burent à sa santé pour célébrer son élection

Le vice-roi, instruit qu'il y avait un grand nombre de mécontents qui ne demandaient qu'à exciter un nouveau tumulte, résolut de faire naître la division parmi le peuple. Il manda les syndics des corroyeurs, qui-avaient beaucoup de crédit dans la ville : son dessein était de se les attacher. Ils vinrent au palais le 15 août, suivis d'un nombreux cortège de leurs amis ; on les fit entrer dans la chambre du vice-roi, pendant que leur suite restait dans l'antichambre. Les syndics furent très-long-temps avec le vice-roi. Ceux qui les avaient accompagnés témoignant une vive impatience, un Espagnol, pour se moquer d'eux, s'avisa de dire qu'apparemment on les avait étranglés. Ce propos imprudent fit une terrible impression, et parut annoncer des malheurs trop certains : aussitôt la suite des syndics sortit en tumulte du palais, et se répandit dans la ville en invectivant avec violence contre la cruauté des Espagnols. Il n'en fallut pas davantage pour mettre en fureur un peuple facile à exaspérer. Furieux, il courut à l'arsenal, en brisa les portes, se saisit de deux pièces de canon et d'une grande quantité de fascines, et se transporta au palais, en criant : *Vive le roi, et meure le mauvais gouvernement !* Le marquis de Los Vélès, fort étonné, se hâta de renvoyer les syndics des corroyeurs, et se prépara à la défensive. Le peuple, sans vouloir rien entendre, mit le

feu à une pièce de canon et tua sept Espagnols. Les soldats avaient d'abord tiré en l'air, croyant que cela suffirait pour faire fuir les séditieux ; mais lorsqu'ils s'aperçurent que cela ne suffisait pas, ils firent feu tout de bon. Le peuple n'eut pas vu plutôt cinq ou six des bourgeois tomber morts, qu'il prit la fuite, et abandonna son artillerie. Le vice-roi, ne se croyant point en sûreté dans Palerme, se hâta d'en sortir avec sa femme et ses enfans. Joseph d'Alési monta à cheval et fit retentir les rues de ces cris séditieux : *Chassons les Espagnols et rétablissons notre ancien gouvernement !* Il rencontra sur une des places les syndics, qui lui demandèrent où il allait : il répondit qu'il venait délivrer sa patrie du joug des tyrans qui l'opprimaient. Aussitôt ces cris répétés se firent entendre : *Vive Joseph d'Alési, notre capitaine-général !* Pendant ces exclamations Pertuso survint ; il prit Joseph d'Alési à part, et lui dit qu'ayant été choisi, par le sort, capitaine-général, il espérait que Joseph respecterait son serment, et lui obéirait. Le tireur d'or, choqué de cette remontrance, s'écria que Pertuso était un rebelle ; il ordonna qu'on lui coupât la tête, et il fut obéi sur-le-champ. Il alla ensuite demander les clefs de l'arsenal : on les lui refusa. Il fit briser les portes, enlever quatorze mille arquebuses, trois mille épées, autant de piques, deux mille armures complètes, et tout cela fut distribué au peu-

ple. Le capitaine général témoignait n'en vouloir qu'aux ministres qui avaient abusé de leur autorité ; il exhortait le peuple à rester inviolablement attaché au roi d'Espagne et à son représentant. Les Espagnols effrayés prirent le parti de sortir de la ville ; mais ils se retirèrent avec si peu d'ordre que les rebelles, les ayant attaqués, en tuèrent plusieurs. Joseph d'Alési faisait porter devant lui l'étendard royal, et il défendit sous peine de la vie le meurtre et le pillage. Les nobles et les ecclésiastiques étaient fort heureux de ce qu'un homme de ce caractère était le chef du peuple. Pour peu qu'il eût lâché la bride aux nombreux mécontents, Palerme aurait été un théâtre d'horreur. Il les retenait dans le devoir par la crainte de sa juste sévérité. Jacques Conti, un de ses confidens, demanda de sa part deux mille écus à un homme riche ; Joseph, qui en fut instruit, condamna Jacques Conti à avoir la tête tranchée : sans de puissantes sollicitations, le jugement allait être exécuté ; mais il commua la peine de mort en celle des galères perpétuelles.

Enfin le vice-roi résolut de faire un accommodement avec le capitaine général. Il consentit à rentrer dans Palerme, pourvu que Joseph d'Alési abdiquât, et promit toutes les satisfactions qu'on avait désirées. Le capitaine général acquiesça à toutes ces conditions, s'employa avec le plus grand zèle pour récon-

cilier le marquis de Los Vélès avec la ville de Palerme, ordonna que l'on ne porterait plus d'armes à feu dans la ville, et que les boutiques à l'avenir seraient ouvertes ; après quoi il se démit de la charge de capitaine général, dont Palerme n'avait plus besoin. Le *Te Deum* fut chanté en actions de grâces, et il ne semblait pas qu'il y eût eu des troubles dans la ville. Cependant ceux qui aimaient le désordre se plaignirent que Joseph d'Alési aurait pu faire un accommodement plus avantageux. Ils l'accusèrent de s'entendre avec les Espagnols, et ils prétendirent qu'il était nécessaire de nommer un autre capitaine général. Les partisans de l'Espagne, indignés qu'un chef de révolte n'eût point été puni, cherchaient aussi de leur côté à le rendre odieux. Ils répandirent le bruit qu'il avait des intelligences avec les Français. Pour comble de malheur, il se brouilla avec les pêcheurs, parce qu'il en avait condamné un aux galères, quoique très-justement. Tout le monde étant indisposé contre lui, ses ennemis crièrent publiquement qu'il fallait lui couper la tête. Cet homme manqua d'énergie pour affronter l'orage ; il se cacha dans un aquéduc. On le chercha de tous côtés. Ceux qui brûlaient de le découvrir rencontrèrent son frère qui s'était marié la veille, et ils lui coupèrent la tête. Joseph d'Alési eut bientôt après le même sort ; il fut trouvé dans l'aquéduc où il se croyait en sûreté. Que peut-

on attendre en prenant part aux complots d'un peuple séditieux, souvent mécontent de ses souverains par esprit de légèreté, et que l'ingratitude porte à méconnaître les bienfaits dont il est comblé ?

Le feu de la révolte se communiqua de Palerme jusqu'à Naples, et y fit de plus grands ravages. Pour faire tête aux Français en Toscane, il fallut lever des troupes et équiper une flotte. Le duc d'Arcos, vice-roi de Naples, ne trouva d'autre moyen de se procurer les fonds nécessaires, que d'exiger des Napolitains un don d'un million de ducats, et, pour les mettre en état de le payer, de recourir à quelque impôt. On lui proposa d'en mettre un sur tous les fruits verts et secs, comme cela s'était pratiqué auparavant. Le duc d'Arcos y consentit, sans faire attention que cet impôt n'avait jamais pu s'exiger long-temps, parce qu'il était odieux au peuple, accoutumé, surtout en été, à faire des fruits sa principale nourriture. L'édit qui ordonnait la levée de ce droit fut affiché le 3 janvier 1647. Le peuple murmure hautement. Il tient des assemblées tumultueuses, pour y former le plan d'une révolte, et passe bientôt des menaces aux voies de fait; enhardi par le bruit qui se répand des troubles de Palerme, il s'encourage à suivre l'exemple des Siciliens, et se flatte de trouver comme eux, dans la faiblesse du vice-roi, et l'impunité et le succès. La populace





Commencement à Naples d'une grande Révolution .

eut un chef qui la précipita dans les plus grands désordres. Il se nommait Masaniello ou Thomas Aniello, comme celui qui, un siècle auparavant, s'était mis à la tête des révoltés, lorsqu'il s'agissait d'établir le tribunal de l'inquisition, rencontre assez singulière. Ce nouveau chef, natif d'Amalphi, âgé de vingt-quatre ans, était de la plus vile condition, n'ayant d'autre métier que de servir un marchand de poisson. Il était vif, audacieux, et ne respirait que vengeance contre les receveurs des droits d'entrée, qui avaient maltraité sa femme, surprise chargée d'un peu de farine qu'elle voulait faire passer en contrebande. L'occasion qu'il cherchait avec ardeur s'offrit d'elle-même le 7 juillet. Des habitans de Pouzzole apportèrent quelques paniers de figues au marché ; il s'éleva une dispute entre eux et des marchands fruitiers de la ville, qui venaient les acheter ; il s'agissait de savoir qui des uns ou des autres payerait au receveur le nouveau droit imposé sur les fruits. L'élu du peuple, accouru au bruit que causa cette contestation, décida que le droit devait être payé par ceux qui apportaient les denrées à la ville. L'un des paysans de Pouzzole, d'autant plus piqué de la décision qu'il n'avait point d'argent pour payer, renversa en jurant un de ses paniers de figues à terre, et le foula aux pieds. Tous ceux qui en furent témoins s'empressèrent à piller les figues, les uns en riant, les

autres en colère, et tous plaignant le sort du marchand, et maudissant la cause de son malheur.

Masaniello survint alors suivi d'une foule d'enfans attroupés autour de lui; les plus âgés avaient environ douze ans, et ils étaient armés de longues cannes de roseaux. Cette canaille, animée par son chef, pille le bureau de recette, en chasse les commis à coups de pierres, et se grossissant par le nombre d'une infinité de gens de pareille étoffe qui accouraient de toutes parts, saccage de même tous les autres bureaux; ensuite, guidée par sa fureur aveugle, elle court au palais du vice-roi, en protestant de leur inviolable fidélité pour la personne de leur souverain, mais en faisant mille imprécations contre le mauvais gouvernement. Ainsi commença ce fameux soulèvement de Naples, qui fit de cette grande ville le théâtre d'une longue guerre civile, et qui l'inonda de sang.

La garde du palais, regardant cette première scène comme un jeu d'enfans, dédaigna de s'opposer à la populace; et, par un contraste singulier, le duc d'Arcos, saisi de frayeur, autorisa la licence, en prodiguant les grâces. Les mutins devenus plus hardis pillèrent le palais. Le vice-roi voulut se sauver au Château-Neuf; en trouvant le pont-levis fermé, il courut vers le château de l'Oeuf, toujours entouré d'une populace furieuse. Il

n'eût pu échapper de ses mains, si, à la faveur de l'argent qu'il répandait le long de son chemin, il n'eût trouvé le moyen de se jeter dans le couvent de Saint-Louis, d'où il promulgua presque aussitôt un édit qui supprimait l'impôt sur le fruit.

Le tumulte, loin de s'apaiser, n'en devint que plus grand : on demanda l'abolition de tous les impôts, et le rétablissement des privilèges accordés par l'empereur Charles V.

Masaniello fut élu capitaine général du peuple le 9 juillet ; son courage, sa fermeté, sa bonne conduite rendaient chaque jour son autorité plus considérable. On lui éleva une espèce de trône à la place du marché, où il montait avec ses conseillers pour donner audience à tout le monde, l'épée à la main, au lieu de sceptre, et vêtu tout simplement de ses habits de pêcheur. Cent cinquante mille hommes armés étaient à ses ordres, sans compter les femmes et les enfans qui prenaient part à la révolte, et lui obéissaient au moindre signe : du haut de son tribunal il réglait la destinée de ses compatriotes, et indiquait où il fallait porter le fer ou le feu.

Masaniello, pour prévenir les surprises, défendit, le 11 juillet, sous peine de la vie, que personne ne portât de manteau ; tout le monde obéit, et les hommes, les femmes, les ecclésiastiques, les religieux, la noblesse

ne portèrent plus ni manteau ni ajustement qui pût cacher des armes. Il fixa le prix des denrées, établit une police rigoureuse partout, et fit punir avec fermeté tous ceux qui furent trouvés coupables.

Si Masaniello en fût demeuré là, peut-être que son pouvoir aurait duré long-temps; mais son autorité le rendit fier, arrogant, bizarre et même cruel, ainsi que cela arrive toujours aux conspirateurs sortis de la poussière, et élevés pour un temps au comble des grandeurs. Cependant, le 13 juillet, les négociateurs étant parvenus à concilier un peu les esprits, le vice-roi alla en grande cérémonie à l'église cathédrale : il y fit lire à haute voix la capitulation que le peuple avait exigée de lui, signée par tous les conseils : le duc d'Arcos et tous les ministres jurèrent de l'observer, et de la faire confirmer par le roi. Masaniello était auprès du trône de l'archevêque, l'épée à la main, et tout fier de ses succès. Il envoyait faire au vice-roi, de momens en momens, des propositions ridicules : la première fut de le faire commandant général de la ville ; la seconde, de lui donner une garde, avec le droit de nommer les officiers militaires et de donner les congés ; par la troisième, il fallait que son excellence congédiât tous les gardes qui étaient dans les châteaux, etc. Le vice-roi disait toujours oui, pour ne point troubler la cé-

rémonie par des refus. Après le *Tè Deum* on reconduisit le vice-roi au palais.

Etourdi par ses succès , accueilli avec des honneurs excessifs par le vice-roi , comme sa femme l'était par la vice-reine ; échauffé par les veilles et le vin , Masaniello perdit la lueur de raison qui pouvait lui rester : il devint si insolent et si cruel , qu'il excita contre lui la haine de ses partisans. Le 14 juillet , Masaniello continua de faire mille extravagances ; il courait à cheval par la ville , faisant emprisonner , donner la torture , et même couper la tête pour les causes les plus légères ; il menaçait le vice-roi , il prenait des enfans de la populace , qu'il faisait capitaines et officiers généraux ; il alla au palais prendre le vice-roi , et l'obligea de venir souper avec lui à Pausilippe , où il s'enivra de manière à perdre encore plus la raison. Sa femme faisait de son côté des folies d'une autre espèce ; elle alla voir la vice-reine avec la mère et les sœurs de Masaniello , vêtues d'étoffes riches et chargées de diamans dans un superbe carrosse qu'on avait pris au duc de Mataloni.

Le pêcheur Masaniello avait des intervalles de bon sens ; ce fut dans un de ces momens de raison qu'il envoya dire au vice-roi qu'il voulait abdiquer le commandement. Cependant le 15 il continua ses folies ; il fit dire au grand écuyer du royaume que

pour n'être pas descendu de carrosse lorsqu'il l'avait rencontré, il eût à venir lui baiser les mains publiquement dans le marché. Ce seigneur promit de se soumettre à l'injonction, mais il se sauva dans le Château-Neuf. L'orgueilleux et insensé capitaine-général ne ménageait pas même le peuple à qui il devait tout l'éclat de sa haute fortune, et ce fut la cause de sa ruine ; car dès lors il dût être facile à la cour de se défaire de lui, et Masaniello s'en aperçut d'avance, malgré l'égarement où il était plongé.

Le 16 juillet, jour de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, qui est la plus grande solennité dans l'église des Carmes du marché de Naples, Masaniello s'y rendit pour entendre la messe ; et lorsque le cardinal-archevêque entra, il alla au-devant du prélat, et lui dit : « Monseigneur, je vois que le peuple commence à m'abandonner, et que l'on veut me trahir ; mais je prétends, pour ma consolation et pour celle du peuple, que monsieur le vice-roi et tous les tribunaux viennent aujourd'hui en pompe dans cette église. Le cardinal l'embrassa, et alla se préparer à dire la messe. Aussitôt Masaniello monta dans la chaire, et prenant un crucifix à la main, se mit à haranguer le peuple qui remplissait l'église ; à le conjurer de ne pas l'abandonner, rappelant tous les dangers qu'il avait bravés pour le bien public, et le

succès qu'il avait obtenu. Puis tombant dans une espèce de délire, il fit la confession de sa vie passée avec un ton de fanatique ou de furieux, et invita tout le monde à suivre son exemple. Sa prédication était si ridicule et il y mêlait des choses si peu catholiques, que l'on ne l'écoutait plus, et l'archevêque engagea les religieux à le prier de descendre. Il obéit, et voyant qu'il perdait la confiance publique, il alla se jeter aux pieds de son éminence, le priant de vouloir bien envoyer son théologien au palais pour porter au vice-roi son abdication. Le cardinal le lui promit; et comme il était tout en sueur, on le conduisit dans une chambre du couvent pour changer de linge. Après s'être reposé, il se mit à un balcon qui donnait sur la mer; au bout d'un instant, il vit venir à lui plusieurs gens qui étaient entrés par l'église, et qui l'appelaient; il alla au-devant d'eux, en disant : « Mes enfans, est-ce moi que vous cherchez ? me voici. » On lui répondit par quatre coups d'arquebuse, et il tomba mort. On eut bientôt dissipé une populace qui n'avait plus de chef. On porta sa tête au bout d'une lance jusqu'au palais du vice-roi, sans éprouver de la part du peuple la moindre résistance; on l'exposa ensuite dans la place du marché, et l'on jeta son corps dans les fossés de la ville.

On espérait que le calme renaîtrait dans la

ville ; mais deux causes contribuèrent à faire naître de nouveaux désordres : les nobles , piqués de tout ce qu'on avait accordé au peuple , à leur préjudice , maltraitèrent imprudemment quelques populaires ; le lendemain , par une faute plus énorme , les magistrats chargés du soin des vivres firent diminuer le poids du pain. La sédition recommença avec plus de fureur qu'auparavant. Le peuple se rappelant tristement alors , le souvenir de Masaniello , reprit ses premiers sentimens pour lui , et jugea sa mémoire digne des honneurs funèbres. On retira son cadavre des fossés où on l'avait jeté , et on y rejoignit sa tête. On le revêtit d'un manteau à la royale , on lui mit sur la tête une couronne de laurier , à l'un de ses côtés le bâton de commandement , de l'autre l'épée nue , et on le porta ainsi en grand cortège sur un brancard à l'église des Carmes , où il fut inhumé comme un des principaux citoyens de la ville.

Le peuple , passant à d'autres soins , s'empara de la tour des Carmes , lieu fortifié , et de quelques autres postes. Le duc d'Arcos , renfermé dans le Château-Neuf , était fort embarrassé pour remédier à ces nouveaux désordres. Les troupes étaient parties pour le Milanais , et quelques corps d'infanterie qu'on faisait venir des provinces , avaient été battus en chemin par les populaires , et dispersés. Enfin , le bruit des succès que la révolte avait à Naples ,

s'étant répandu dans les autres parties du royaume, on y vit bientôt les mêmes désordres, parce que le mécontentement, l'esprit d'insubordination était général. Partout le peuple refusa de payer les impôts, et le soulèvement contre la noblesse remplit les provinces de sang et de carnage.

A Naples, le peuple passa de la sédition à une révolte ouverte; il demanda au vice-roi d'être mis en possession des châteaux, et, sur son refus, on prit la résolution de les assiéger. Enthousiasmé de l'idée d'une liberté chimérique, qui ne devait qu'appesantir son esclavage, il choisit pour capitaine-général le prince de Massa, qui accepta cet emploi dangereux du consentement du vice-roi, et de concert avec lui. Le poste était trop glissant pour qu'il pût s'y maintenir. Le prince de Massa, obligé d'user de finesse pour se ménager les deux partis, différa d'attaquer les châteaux, sous prétexte de mieux prendre ses mesures. Il lui fut impossible de dérober sa politique à tous les yeux qui l'éclairaient; les populaires le soupçonnant d'intelligence avec les Espagnols, le massacrèrent inhumainement.

Cependant le roi d'Espagne, Philippe iv, instruit de ces scènes tragiques, envoya à Naples une armée navale commandée par don Juan d'Autriche, son fils naturel, à qui il donna la qualité de généralissime de la mer, et un pouvoir très-ample sur les affaires du

mission du roi de France de tenter cette aventure , s'embarqua seul au port d'Ostie , sur une felouque napolitaine qu'on lui avait envoyée , et passa au milieu de la flotte espagnole . A son arrivée à Naples , le 15 novembre 1647 , il fut reçu avec de grandes acclamations de la part du peuple ; il alla prêter dans l'église métropolitaine le serment de fidélité , et il voulut qu'on y bënît son épée avec les cérémonies ordinaires . Dans l'acte de serment , il prit la qualité de général des armées du royaume de Naples , et de défenseur de sa liberté . Le duc de Guise avait des prétentions sur le royaume de Naples , comme descendant d'Yolande d'Anjou , fille du roi René . Ces droits , quoique chimériques , enflammaient son courage . Il avait beaucoup de qualités qui semblaient devoir assurer le succès de l'entreprise . Brave et entreprenant , d'une taille avantageuse et d'une heureuse physionomie , libéral , magnifique , il joignait à tous ces avantages un esprit vif , des manières engageantes , et un grand usage de la langue italienne . Personne ne semblait plus propre que lui au rôle brillant qu'il allait jouer ; et sans doute il s'en fût tiré avec succès , s'il eût eu la politique et la prudence nécessaires pour conduire une pareille intrigue . Mais sa vaine présomption et son orgueil imprudent firent échouer ses desseins . S'étant fait élire duc de Naples , il se flattait de pouvoir bientôt sub-

stituer à ce titre celui de roi. Déjà enivré de sa grandeur future, il parlait sans ménagement de la maison royale de France, qu'il regardait comme sa rivale. Il traitait même si mal les Français qui s'étaient rassemblés autour de lui, que tous lui tournèrent le dos. Une flotte venue de Provence à son secours, l'abandonna, et retourna dans les ports d'où elle était partie. Il ne songeait qu'à tirer à soi toute l'autorité, sans user d'aucun ménagement pour les officiers ses compatriotes, ni pour les chefs des rebelles, auxquels il eût été de sa prudence de ne pas donner de l'ombrage. Annèse, maître d'un des postes les plus importants de la ville, ne pouvait pardonner au duc l'empire qu'il prenait, et le duc ne prétendait pas s'abaisser jusqu'à avoir des égards pour un homme aussi méprisable que son concurrent. Ces jalousies formèrent deux partis dans la nouvelle république, et l'affaiblirent en la divisant. Le comte d'Ognate, qui avait succédé au duc d'Arcos dans la dignité de vice-roi, eut l'adresse de profiter des dissensions qui régnaient entre les chefs des révoltés, pour rétablir le calme dans l'état. Ayant fait en vain des propositions d'accommodement au parti du duc de Guise, il se tourna vers le parti contraire, où il trouva les dispositions les plus favorables. Annèse, qui en était le chef, désirait la paix aussi ardemment que le vice-roi, parce que la jalousie du

duc de Guise l'exposait à un danger continu. Il ménagea adroitement l'esprit de ses partisans , et parvint à leur inspirer des sentimens pacifiques. On approchait des fêtes de Pâques , temps favorable aux réconciliations. D'ailleurs les habitans de Naples , dit un historien (GIANNONE), sentaient plus que jamais les maux inséparables du désordre et de l'anarchie ; tous soupiraient après un temps plus tranquille. Le comte d'Ognate envoya plusieurs religieux pour disposer les rebelles à la paix. Il se fit communiquer les demandes et prétentions du peuple , les réduisit peu à peu dans les bornes qu'elles ne pouvaient excéder sans anéantir l'autorité royale. Il offrit d'accorder une entière amnistie aux coupables , de supprimer la plus grande partie des gabelles , et d'en confirmer l'exemption par des actes authentiques. Les choses ainsi disposées à l'égard du traité de pacification , le vice-roi apprit que le duc de Guise s'était rendu à la pointe de Posilippo , en apparence pour tenter de réduire l'île de Nisida sous son obéissance , mais en effet pour se dérober au danger d'être massacré par les mécontents. Il prit ce moment pour exécuter son projet. Don Juan d'Autriche , d'un côté , revenu pour le seconder , et le comte d'Ognate , de l'autre , sortirent à l'improviste des châteaux , avec des troupes , marchèrent vers les quartiers où ils avaient des intelligences , et y furent reçus aux acclamations

du peuple , qui mêlait à ses cris de joie le nom de son souverain , implorant sa clémence et sa miséricorde , et connaissant trop tard que les révoltes et la prétendue liberté sont le comble du malheur. Les autres quartiers répondirent par de pareilles acclamations. Trois mille hommes en un instant se rendirent maîtres de tous les postes , sans bruit et sans effusion de sang. Annèse obtint son pardon , et vint présenter les clefs du poste dont il s'était emparé. Il est peut-être le seul chef de révolte qui soit mort dans son lit. La réduction de Naples se fit le lundi saint 6 avril 1648. Le duc de Guise , déconcerté par cette révolution subite , n'eut d'autre parti à prendre que celui de la fuite ; mais il fut atteint par les royalistes , et conduit prisonnier à Gaète , d'où on l'envoya sous bonne garde en Espagne. Il y resta renfermé jusqu'en l'année 1652 , que le grand Condé , ayant embrassé le parti de l'Espagne , obtint qu'il fût mis en liberté.

Le duc de Guise tenta une seconde expédition , en 1654 , dans le royaume de Naples , qui ne fut pas plus heureuse que la première ; et la paix , conclue quelques années après entre la France et l'Espagne par le fameux traité des Pyrénées , suivi du mariage de Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse , fille de Philippe IV , rendit pour un temps le calme à l'Italie.

Le règne de Philippe IV fut de quarante-

quatre ans et demi , et ne finit qu'en 1665 , année de sa mort. Il eut pour successeur Charles II son fils , alors âgé seulement de quatre ans , et qui commença son règne sous la tutelle de la reine sa mère , déclarée régente de la monarchie.

Jusqu'à cette époque , les événemens politiques causèrent beaucoup de troubles , et les phénomènes de la nature contribuèrent aussi à rendre les peuples malheureux. Sous la viceroyauté du comte de Monterey , dans le royaume de Naples , une femme accoucha , dans le village de Vomère , d'un monstre étonnant qui avait trois têtes ; et , dans les premiers jours de septembre de cette même année 1631 , une comète porta la terreur dans l'âme des personnes superstitieuses. Mais l'événement qui était bien fait pour remplir tous les esprits d'une crainte trop bien fondée , fut la terrible irruption du Vésuve , le 15 décembre. Cette montagne commença par s'agiter avec une violence inouïe , et à vomir des tourbillons de flammes et de fumée. Un déluge de cendres couvrit la ville de Naples , et répandit une profonde obscurité ; des bruits souterrains et d'affreuses secousses de tremblemens de terre augmentèrent l'effroi qui glaçait les plus intrépides. A tout moment on croyait que la ville allait être engloutie ou abîmée sous un déluge de pierres. Le peuple , pieds nus , parcourait processionnellement les rues , avec le clergé et

l'archevêque , et implorait à grands cris le secours du ciel. Dieu se montra sensible aux ferventes prières qu'on lui adressait , et ce fléau terrible s'apaisa au bout de quelques jours , après avoir incendié ou renversé un grand nombre de bâtimens , repoussé la mer loin de ses rivages , et arrêté le cours des rivières.

Une calamité beaucoup plus funeste encore se répandit sur le royaume et sur la capitale , en l'année 1656 : ce fut l'horrible fléau de la peste , qui surpassa toutes les horreurs dont on avait jamais entendu parler. La contagion qui fit tant de ravages lors de la guerre de Lautrec , dura , à la vérité , près de deux années , et emporta plus de soixante mille personnes ; mais celle de l'époque dont nous parlons , en moins de six mois , dépeupla les provinces du royaume , et fit de la capitale un affreux cimetière où près de quatre cent mille citoyens furent ensevelis.

On croit que ce fléau si redoutable fut apporté de la Sardaigne , où il déployait depuis long-temps ses fureurs. Les médecins attribuèrent d'abord tant de morts subites à d'autres causes qu'à celle de la peste. L'un d'eux , cependant , répandit dans le public l'effrayante vérité : le vice-roi le fit renfermer dans une obscure prison ; il y tomba malade et n'obtint qu'avec peine la permission d'aller mourir dans son domicile ordinaire. Cependant , la contagion augmentant de jour en jour et se

répandant déjà dans tous les quartiers, l'archevêque de Naples crut qu'il était de son devoir d'en avertir le vice-roi, et de l'exhorter à prendre les mesures nécessaires. Le comte de Castrillo voyait avec une peine infinie que l'on répandît le bruit du danger que courait la capitale, parce que, devant envoyer un secours de troupes dans le Milanais, attaqué par les armes du roi de France, cet événement l'en aurait empêché. Il faisait tout ce qui dépendait de lui pour qu'on n'en vint point à faire un tel aven. Mais, le mal faisant toujours de nouveaux progrès, il se vit obligé d'assembler les plus fameux médecins, qui n'osèrent point déclarer que la maladie était pestilentielle, et se contentèrent de prescrire qu'on allumât des feux dans toutes les rues de la ville, et qu'on défendît l'usage du poisson salé.

Mais il fallait autre chose que des palliatifs. Déjà, ni les visites des médecins, ni les remèdes qu'ils ordonnaient, ne préservaient aucun de ceux attaqués de la contagion ; on ne voyait plus par les rues que le saint-sacrement qu'on portait aux malades, et des corps morts qu'on allait inhumer. Les habitants, épouvantés, et abandonnés de tout secours humain, cherchaient par de ferventes prières, par de nombreuses processions d'hommes désolés, de femmes échevelées et au désespoir, à fléchir la colère du ciel ; mais ils ne s'a-

percevaient pas que, rassemblés en foule, pressés les uns contre les autres, dans ce nombreux concours de peuple la contagion prenait toujours de nouvelles forces, et que la mort tranchait d'un seul coup des milliers de têtes.

A ce premier trait d'une dévotion imprudente, il en succéda un autre qui répandit encore avec plus d'activité le poison mortel. Des âmes pieuses firent courir le bruit qu'une religieuse qui était morte en odeur de sainteté, n'ayant point trouvé pendant sa vie à loger commodément ses sœurs, avait prédit, avant de mourir, que leur monastère serait bâti au pied du mont Saint-Martin, dans le temps que la ville serait accablée sous la plus grande calamité. On s'avisa d'espérer qu'en élevant cet édifice, la contagion cesserait : remède, dit un historien napolitain, dont aucun physicien n'aurait fait cas. Cependant le vice-roi fut le premier qui, après avoir fait tirer le plan de ce bâtiment, alla y porter douze hottées de terre; à son exemple, les élus de la ville et tous les habitans y coururent en foule; et, non contents de fournir des sommes immenses, voulurent aussi travailler de leurs propres mains à la construction de ce couvent. Hommes et femmes, jeunes et vieux, gentilshommes, peuple, populace, chacun se dépouillait de ce qu'il avait de plus précieux pour le venir présenter à titre d'aumône, et l'employait à

donnèrent les ordres nécessaires pour qu'on remplit ce triste devoir; on fit venir des métairies voisines de Naples environ cent cinquante chariots; et le vice-roi employa à ces derniers offices une centaine d'esclaves turcs qu'on tira des galères : spectacle déchirant, s'écrie un historien, de voir traîner par les rues , avec des crocs , une multitude de cadavres , pour les entasser sur ces chariots ! Souvent on confondait parmi les morts des personnes qui n'étaient pas encore expirées. On en remplit plusieurs carrières , et les grottes du mont de Lautrec , où dans la suite on bâtit une église sous le titre expressif de *Sainte-Marie des Pleurs*.

Les provinces du royaume ne furent pas plus exemptes de ce cruel fléau que la capitale. L'histoire assure qu'il n'y eut que Gaète et quelques autres villes qui se préservèrent de cette horrible désolation.

Enfin le ciel se laissa fléchir; après de si longues souffrances , vers le milieu du mois d'août , une pluie abondante , et qui tombait avec impétuosité , vint calmer la fureur du mal ; la contagion commença à s'apaiser ; on n'en fut plus attaqué , et ceux qui en étaient atteints auparavant se rétablirent par degrés , de manière qu'à la fin de septembre suivant on ne compta plus dans Naples que cinq cents malades. Les magistrats reprirent alors leurs fonctions , et on donna divers ordres , tant au

sujet des meubles et hardes qui se trouvaient dans les maisons infectées , que pour prévenir que la contagion ne se réveillât de nouveau. Deux mois s'écoulèrent encore sans qu'on entendit parler d'aucun accident. Quelques médecins échappés du danger s'étant rassemblés , Naples fut solennellement déclarée , le 8 décembre 1656 , délivrée de l'affreux fléau de la peste. C'est ainsi que cette superbe capitale , humiliée et dépeuplée , n'eut que trop sujet de connaître combien sont périssables la vie et les grandeurs des hommes , et que Dieu les anéantit d'un souffle.

Les vicissitudes de la fortune et la brièveté de nos jours n'empêchent pas l'ambition et la perversité humaine de déployer tous les ressorts de leurs intrigues , comme si elles pouvaient compter sur une prospérité inaltérable , et sur une existence de plusieurs siècles. Jusqu'à présent nous avons vu dans les annales des deux royaumes dont nous retraçons l'histoire , des hommes obscurs , des intrigans isolés bouleverser les villes ou les empires pour parvenir à l'accomplissement de leurs vœux. La scène va changer dans le fait historique que nous allons raconter ; nous verrons les premiers membres du gouvernement s'efforcer de faire révolter le peuple ; ils eurent le malheur de réussir , et , ce qu'ils n'avaient pas prévu , ils plongèrent la Sicile dans une guerre longue et sanglante , qui fut pour eux

une cruelle punition, s'il leur restait quelque sentiment d'humanité.

Messine, la seconde ville du royaume, était gouvernée dans les affaires civiles par son sénat, au nombre de six membres. La noblesse, les citoyens et le peuple se tenaient toujours étroitement unis aux sénateurs, pour le maintien de leur gouvernement et de leurs privilèges, qu'ils prétendent s'être conservés depuis la domination des Romains, et qui donnent le droit, à ce qu'ils assurent, à leurs députés d'être reçus avec les mêmes honneurs que les ambassadeurs des têtes couronnées. Cette étroite union des ordres de l'état donna de l'ombrage aux Espagnols. Don Louis del Hojo, gouverneur de Messine, homme entreprenant, de concert avec la cour de Madrid, résolut de ruiner le pouvoir du sénat, et, sur ses débris, d'établir son autorité. Il s'attacha à gagner l'estime du bas peuple par ses libéralités, par ses caresses, et surtout par de grandes démonstrations de piété. Lorsqu'il se fut acquis la confiance de cette vile populace, il lui fit entendre que la grandeur du sénat était la cause de la détresse et de la ruine de Messine; que la puissance de la noblesse écrasait le petit peuple, et que la misère des pauvres ne venait que de la trop grande richesse des bourgeois. Après avoir séduit par ces faux raisonnemens le peuple crédule et grossier, il ne chercha plus que

l'occasion de le mettre aux prises avec les sénateurs. Par la connivence des ministres d'Espagne, il empêcha qu'il n'arrivât du blé en Italie, et par cette manœuvre réduisit bientôt la ville de Messine à une disette extrême. Le gouverneur et ses émissaires eurent soin d'insinuer au peuple qu'il ne devait attribuer sa misère qu'à l'avarice des sénateurs, qui faisaient dans leurs maisons des amas de grains pour les vendre à l'étranger. Le peuple ajouta foi à ces mensonges, et commença à murmurer hautement contre le sénat. Cependant la famine s'augmentant, le corps de ville envoya un chanoine demander au vice-roi de Naples la permission d'enlever de ce royaume quelques charges de blé. Malgré les bonnes raisons du député, le vice-roi lui refusa cette grâce, et lui déclara que Louis del Hojo, pour des raisons essentielles, ne voulait pas qu'on secourût Messine. Au retour du chanoine, le sénat forma une petite armée navale, qu'il envoya courir les côtes pour obliger les bâtimens chargés de blé de le porter à Messine. Mais cette petite flotte fut d'une assez faible ressource aux Messinois, parce que, la famine se faisant sentir aux environs, un grand nombre de gens de la campagne s'étaient retirés dans la ville. Un jour, une troupe de paysans joints à quelques matelots s'étant soulevés contre les sénateurs, qu'ils disaient auteurs de leurs maux, le gouverneur monta

à cheval, et, loin d'apaiser le désordre, les mena ouvrir les prisons, ensuite mettre le feu à toutes les maisons des sénateurs. De là il se rendit au palais du sénat, à dessein d'égorger les sénateurs qu'il espérait y trouver; mais heureusement ils s'étaient retirés. Il fallut que don Louis se contentât de les déposer. Il rendit ensuite quelques ordonnances favorables au peuple, pour achever de le désunir d'avec la noblesse. Il proposa même d'abolir le sénat, et ce qu'il appelait son gouvernement tyrannique. Mais le peuple, contre son espérance, ne voulut point y consentir; il demanda au contraire qu'à la place des six sénateurs qu'il venait de déposer, on mît en fonction les six qui restaient de la dernière élection; car l'usage était d'en élire douze, quoiqu'il n'y en eût que six qui exerçassent les fonctions de leur charge. Cependant la famine étendait ses ravages; et le gouverneur, toujours implacable contre les sénateurs, par l'effet de la basse jalousie qu'il ressentait, continuait à les persécuter à outrance. Il alla même une seconde fois, suivi d'une troupe de scélérats, mettre le feu à plusieurs de leurs maisons. Cette conduite violente dévoila tout-à-fait les mauvaises intentions de don Louis. Les plus sages reconnurent qu'ils s'étaient laissés duper par un hypocrite. Afin de s'assurer davantage le succès auquel il aspirait, il voulut que ceux qui lui étaient attachés prissent le nom de

merli, ce qui signifiait selon lui *amateurs de la paix*. Il faisait par là allusion aux *merles*, qui tiennent long-temps dans leur bec une branche d'olivier. Il donna au contraire le nom de *malvizzi* à ceux qui soutenaient les privilèges de la ville. C'est une espèce de *grives* qui se contentent de becqueter les olives, et qui ne sauraient en garder une branche dans leur bec. *Malvizzi* signifie proprement un *oiseau blanc*, qui n'est point capable de faire de mal, par opposition à *merlo*, merle, *oiseau noir et malin*, qui ne cherche qu'à piller, qu'à tout ravager. Mais il arriva, contre l'intention de don Louis, que le nom de *malvizzi* devint très-honorable, et que celui de *merli* fut regardé comme infâme. Les *merli* n'étaient presque tous que la lie du peuple, et les *malvizzi* au contraire comprenaient les meilleurs citoyens, ceux qui étaient très-zélés pour la gloire et les privilèges de Messine.

Don Louis, après s'être conduit ainsi qu'on vient de le voir, manda au prince de Ligne, vice-roi, de se rendre promptement à Messine avec des troupes, et d'y apporter du blé, l'assurant qu'au moyen de ses précautions, il serait facile d'empêcher la noblesse de remuer. Il engagea en même temps les nouveaux magistrats d'écrire au prince de Ligne de venir avec sa cour honorer Messine de sa présence. Il y vint effectivement avec trois

galères et deux vaisseaux chargés de froment. Il n'était cependant pas sans inquiétude lorsqu'il faisait réflexion sur les violences de don Louis et sur les effets qu'elles avaient dû produire dans l'esprit du plus grand nombre des Messinois. Il commença par témoigner que le *stratico* ou gouverneur ne s'était pas comporté avec assez de sagesse, et il parut être dans la résolution de rendre justice à ceux qui avaient été opprimés injustement. Il publia un ordre de rapporter tout ce qui avait été enlevé pendant les derniers troubles, sous peine d'être procédé contre les recéleurs, comme s'ils l'avaient volé. Il rendit quelques jours après une seconde ordonnance qui annulait celle par laquelle don Louis avait déclaré plusieurs des principaux Messinois criminels de lèse-majesté, et il leur était permis de venir prouver leur innocence. Don Louis, pour se justifier, présenta un mémoire où la conduite des principaux Messinois était mise dans le plus mauvais jour. On accusait ceux qui avaient été en place, de ne s'être servis de leur autorité que pour diminuer celle du roi, et que pour traiter avec une dureté tyrannique ceux qui étaient soumis à leur juridiction. En conséquence de ces noires calomnies, les principaux accusés furent condamnés à de grosses amendes, et envoyés prisonniers dans diverses forteresses du royaume : ce qui déplut d'autant plus aux Messinois, que c'était direc-

tement contre leurs privilèges , en vertu desquels ils prétendent ne pouvoir pas être jugés par des commissions extraordinaires , ni être envoyés prisonniers hors de Messine.

Le ministère espagnol ne songeait qu'à abaisser la magistrature de Messine. Un jour de fête, le vice-roi et le sénat devaient entendre l'office dans l'église de Saint-Jérôme. On avait mis un tapis cramoisi sur le banc des sénateurs , placé vis-à-vis celui du vice-roi , et ce tapis était assez long pour servir de marche-pied. Les ministres du vice-roi trouvèrent qu'il serait honteux pour lui que de simples magistrats jouissent de cet honneur en sa présence , et ils voulurent faire ôter de force ce tapis. Antoine Scoppa , jeune homme de dix-sept ans , s'y opposa avec vigueur , et il fut secondé par deux gentilshommes de Messine : le peuple prit parti pour eux. Le vice-roi entra dans ce moment , et , soit par crainte , soit par justice , ou par amour pour la paix , il consentit qu'on laissât le tapis sur le banc des sénateurs ; mais Scoppa et les deux gentilshommes furent arrêtés et leur procès fait comme à des séditieux. Les deux premiers eurent la tête coupée , et le troisième fut banni pour vingt ans.

Le stratège trouva que le prince de Ligne avait trop de modération ; il crut devoir agir avec fermeté , ou plutôt avec barbarie. Le jour de Saint-Jacques , on devait , selon l'usage , faire une cavalcade en honneur de ce saint : don

Louis exigea des sénateurs qu'ils le vinssent prendre chez lui pour cette cérémonie; mais ils n'y voulurent point consentir. Le gouverneur, irrité, apostâ deux cents hommes, avec ordre de sortir l'épée à la main, et de l'aider à se joindre de force à ceux qui la faisaient. Mais, le vice-roi en ayant été averti, s'opposa à cette entreprise, qui ne pouvait manquer de causer un grand désordre. Il éloigna même le gouverneur, et lui ordonna de se retirer à Melazzo, voulant conduire, lui seul, toute l'intrigue ourdie contre la ville de Messine. Il se mit en effet à la tête des Merli, et la discorde n'en devint que plus vive entre les deux partis. Les Malvizzi achetèrent ouvertement des armes et des munitions, ramassèrent jusqu'à trois mille hommes, prêts à exécuter leurs ordres, et projetèrent de se défaire, un certain jour, de toute la faction ennemie. Par bonheur, le vice-roi, informé du complot par l'archevêque de Messine, envoya chercher les sénateurs, leur donna quelque satisfaction en exilant les plus séditieux des Merli, et le complot n'eut point de suite.

On trouva mauvais à la cour de Madrid que le prince de Ligne eût éloigné don Louis del Hojo, et qu'il eût exilé les Merli. On lui envoya ordre de les rappeler, et de bannir de la ville les principaux de la noblesse et de la bourgeoisie. On donna en même temps pour gouverneur à la ville de Mes-

sine don Diégue Soria , marquis de Crispano

On créa de nouveaux sénateurs , en 1674 ; et cette élection causa une joie universelle au peuple. Le nouveau gouverneur , qui avait les mêmes vues que son prédécesseur , remplit son palais de quatre ou cinq cents Merli , d'autant d'Espagnols , de quelques pièces de canon ; et , sachant que les sénateurs devaient venir quelques jours après lui faire une visite de cérémonie , forma le dessein de les faire massacrer ; mais le peuple , informé du danger qu'ils couraient , prit les armes , et inspira tant de crainte au gouverneur , qu'il n'osa exécuter son affreux dessein : La trahison du gouverneur excita une indignation générale ; on assemble le grand conseil , et l'on déclare le gouverneur ennemi de la ville. On prit ensuite les mesures nécessaires pour soutenir la guerre , qui paraissait inévitable. En effet , le gouverneur irrité d'avoir manqué son coup , sortit de son palais avec une troupe de soldats , et attaqua le peuple assemblé devant le palais du sénat : tel fut le commencement d'une guerre civile des plus sanglantes dont l'histoire moderne fasse mention , et qui fut excitée par ceux mêmes qui devaient veiller à la tranquillité du peuple. Les Espagnols battirent la ville sans relâche avec l'artillerie des châteaux , et les habitans assiégèrent le marquis de Crispano dans son palais. Après s'en être rendus maîtres , ils laissèrent le gouverneur sortir de la ville ,

et attaquèrent plusieurs forteresses, qu'ils emportèrent d'assaut.

Dans cet embrasement général, un des sénateurs, nommé don Thomas Caffaro, touché des malheurs de sa patrie, résolut de la délivrer de la tyrannie des Espagnols, et de la mettre sous la protection de la France, en guerre avec l'Espagne. Il envoya son fils aîné à Toulon, où le duc de Vivonne équipait alors une flotte, et le chargea de demander à ce seigneur du secours contre les Espagnols. Le duc de Vivonne reçut très-bien le fils de Caffaro; et, connaissant de quelle importance il serait pour la France, d'enlever Messine aux Espagnols, il dépêcha un courrier au roi, qui, peu de jours après, lui envoya ordre de détacher de sa flotte une escadre de six vaisseaux de guerre, chargés de vivres et de munitions, et de l'envoyer au secours de Messine, sous les ordres du commandeur de Valbelle. Ce monarque pourvut en même temps à l'armement d'une seconde escadre, destinée à renforcer la première. Dès que les Messinois apprirent que la France leur envoyait du secours, ils commencèrent par ôter le portrait du roi d'Espagne de dessus le dais où il était placé dans la première salle du palais du sénat. Lorsque le commandeur de Valbelle parut, le sénat fit, au bruit des tambours et des trompettes, arborer partout l'étendard et les armes du roi de France; et, le lendemain, il

proclama ce monarque roi et souverain de Messine. Les Messinois, animés par la présence de Valbelle, se rendirent maîtres du château San-Salvatore, que les Espagnols tenaient encore, tandis que Valbelle donnait la chasse à une flotte espagnole qui s'avancait vers Messine. Après cet exploit, Valbelle, considérant l'extrême disette qui désolait Messine, repassa en France, pour se pourvoir de blé, et pour rendre compte à la cour de l'état des affaires. Le roi (Louis XIV), touché de la situation déplorable des Messinois, donna ordre au marquis de Vallavoire de partir avec le commandeur de Valbelle, et de mener à Messine un nouveau secours, consistant en deux mille soldats et dans une grande quantité de provisions de guerre et de bouche. Depuis le départ de Valbelle, la famine avait cruellement tourmenté les Messinois. Ils étaient réduits à une si grande détresse, qu'il fut résolu qu'on fermerait les boutiques des boulangers, et que l'on donnerait seulement huit onces de pain par tête, et, comme la disette augmentait chaque jour, parce qu'il n'entrait rien dans la ville, le sénat assembla le conseil et on réduisit le pain à quatre onces par tête, et quelque temps après on fut obligé de se contenter seulement de deux onces. Il y eut des habitans qui se nourrissent, au lieu de pain, de vieux cuir et de tout ce que le hasard offrait à leur faim dévorante. En cette extrémité, et faute

de munitions. le peuple négligea la défense de plusieurs postes, et les Espagnols les reprirent aisément. Les révoltés écoutaient de la propositions qu'on leur faisait. Le sénateur don Caffaro, exposé à mille dangers de la part de la faction puissante qui voulait la paix à quelque prix que ce fût. eut besoin de toute sa fermeté et de toute son adresse pour leur faire attendre encore, pendant quatre jours. les secours qui venaient de France. Il promit de signer l'accord, si, ce court délai expiré. l'escadre ne paraissait pas.

Le commandeur de Valbelle parut fort à propos à la vue du port de Messine, le quatrième et dernier jour du délai qu'avait demandé Caffaro : c'était le 3 janvier 1675. Quoiqu'il fût facile aux vaisseaux espagnols de lui en fermer l'accès, il y entra à pleines voiles, et l'ennemi ne fit aucun autre mouvement que de reprendre la route de Reggio en Calabre, et des autres ports qui pouvaient leur servir d'asile. Le marquis de Vallavoire fut accueilli par mille cris de joie. L'air retentissait de ces acclamations : *Vive le roi de France, notre maître et notre libérateur !*

L'inclination que les Messinois témoignaient la veille pour la paix se changea en transports guerriers. Ils tombèrent de tous côtés sur les Espagnols, et regagnèrent quelques-uns de leurs postes. Vallavoire se crut même obligé de ralentir leur ardeur jusqu'à l'arrivée du



duc de Vivonne , qui parut à quelques lieues au large , avec huit vaisseaux de guerre , et trois brûlots. Les Espagnols , honteux d'avoir livré passage au commandeur de Valbelle , voulurent réparer leur honneur : leurs galères réunies allèrent à la rencontre du duc de Vivonne. Il se livra un combat très-sanglant , dont l'issue n'eût pas été avantageuse aux Français , si Valbelle ne fût venu à leur secours avec trois vaisseaux de guerre. Il soutint le courage des Français , et répandit l'épouvante parmi les Espagnols , qui , voyant deux de leurs vaisseaux coulés à fond , se retirèrent promptement à Naples. Le duc de Vivonne entra dans le port de Messine , couvert de gloire , menant comme en triomphe le vaisseau qu'il avait pris. Quelques jours après , en vertu des résolutions du grand conseil , il reçut le serment de fidélité que ses habitans prêtèrent à Louis XIV entre ses mains , comme vice-roi , et représentant sa majesté très-chrétienne.

Le roi d'Espagne se trouvait dans une grande inquiétude ; il ne lui était pas possible de réduire par ses seules forces les Messinois , et il était à craindre que les Français , favorisant le mécontentement des peuples , ne portassent le reste de l'île à imiter Messine. Le roi d'Espagne , dans cet embarras , eut recours aux Hollandais ; il fit avec eux un traité par lequel ils s'engagèrent à envoyer une flotte

dans la mer de Sicile. L'amiral Ruiter fut destiné pour la commander. La flotte consistait en dix-huit vaisseaux de guerre, six senaux, quatre brûlots, et deux bâtimens de transport. A la veille de livrer combat, il fut joint par neuf galères espagnoles que lui amena Bertrand de Guevarra. La bataille eut lieu le 8 janvier 1676. La flotte des Français, commandée par Duquesne, était de trente voiles, dont il y avait environ vingt-quatre navires de cinquante à quatre-vingts pièces de canon. L'avant-garde des Hollandais fut mise en désordre, et le contre-amiral reçut une blessure mortelle. Un calme survenu empêcha les Français de profiter de leurs avantages, et donna moyen aux galères d'Espagne de remorquer les vaisseaux hollandais endommagés; elles ne purent pourtant empêcher que le vaisseau du vice-amiral ne coulât à fond. Ruiter écrivit aux états que de sa vie il ne s'était trouvé dans une action si vive.

Le lendemain, le marquis d'Almeras sortit de Messine avec douze vaisseaux, quatre frégates et quatre brûlots, et vint joindre l'armée de France. Le prince de Monte-Sarchio avait joint de son côté celle de Hollande, avec neuf vaisseaux de guerre. Les deux flottes ainsi renforcées se livrèrent un nouveau combat, le 22 avril. Le marquis d'Almeras fut tué; le commandeur de Valbelle prit sa place. L'amiral Ruiter était sur le tillac, occupé à donner ses





*La valeur française se déploie sur tous
les Elémens.*

ordres, lorsqu'il reçut un coup de canon qui lui emporta la moitié du pied gauche, lui brisa la jambe droite, le fit tomber de la hauteur de plus d'une toise, et lui fit à la tête une blessure qui se trouva très-dangereuse. Transporté dans sa chambre, il ne laissait pas, de son lit, de donner des ordres et des conseils suivant les rapports qu'on lui faisait. Chacun des deux partis s'attribua la victoire; mais Duquesne passa toute la nuit sur le champ de bataille, et le lendemain suivit les ennemis jusqu'à Syracuse, d'où ils n'osèrent sortir les jours suivans. L'amiral Ruiter ne vécut pas long-temps après cette bataille; il mourut à Syracuse le 29 ou le 30 avril.

Les Français livrèrent un nouveau combat naval, le 2 juin de la même année 1676. Ils avaient vingt-cinq vaisseaux, neuf brûlots et vingt-cinq galères. Le maréchal de Vivonne commandait cette flotte. Celle des Hollandais et des Espagnols était de vingt-sept vaisseaux, de quatre brûlots et de douze galères. Les Français ayant envoyé trois brûlots; il y en eut un qui mit le feu à l'amiral espagnol. La perte des alliés fut très-grande; douze de leurs vaisseaux y périrent avec six galères et trois à quatre mille hommes. Le maréchal de Vivonne revint en France vers 1677, et eut pour successeur, dans la vice-royauté de Sicile, le maréchal de la Feuillade. Les Hollandais s'étaient retirés chez eux, après avoir

intentions du roi sur la punition que méritaient les Messinois. Il ordonna de porter les accusés à feu au palais, sous peine de cinq mille écus d'amende et de cinq ans de prison pour les nobles, et sous peine de la vie pour les roturiers. Les sénateurs furent supprimés; on substitua à leur place des élus, dont les droits et les honneurs se réduisaient presque à rien. Messine perdit tous ses privilèges et toutes ses prérogatives. L'hôtel de ville fut démoli jusqu'aux fondemens, et on sema du sel sur la place qu'il avait occupée; le vice-roi y fit ériger une pyramide surmontée de la statue du roi, faite du métal de la cloche qui servait à appeler les citoyens au conseil. On informa contre les plus coupables; il y en eut d'exilés, d'autres envoyés aux galères, et quelques-uns de pendus. Enfin, pour contenir désormais les Messinois, on bâtit une forte citadelle, élevée d'après les plans d'habiles ingénieurs. Il est très-juste de punir sévèrement tous ceux qui se révoltent contre leur souverain; mais dans cette occasion, tous les coupables éprouvèrent-ils la vengeance des lois?

La paix, conclue en Europe à peu près à cette époque, vint enfin combler les vœux des peuples, qui la désiraient depuis long-temps. Elle parut encore mieux affermie par le mariage du roi d'Espagne (Charles II), avec la princesse Marie-Louise de Bourbon, fille du duc d'Orléans, frère du roi.

La tranquillité dont on jouissait en Sicile fut cruellement troublée par un affreux tremblement de terre, qui commença le 9 janvier 1693. Ce ne fut d'abord qu'une légère secousse; mais, deux jours après, le fléau augmenta d'une manière effrayante; des villes et des bourgs furent renversés, au nombre de plus de soixante; Catane fut entièrement ruinée: il n'y resta sur pied que quelques églises, et dix-huit mille de ses habitans perdirent la vie. Syracuse eut à déplorer le sort de quatre mille de ses citoyens, écrasés sous la chute des édifices. La mer laissa le rivage à sec, l'espace de deux milles. Enfin ce tremblement de terre fit périr soixante mille personnes.

Charles II ne négligea rien pour réparer, autant qu'il lui était possible, les suites de ce désastre; il donna des ordres très-pressans au vice-roi, de continuer à secourir le peuple par des distributions de vivres et des dons en argent, et de faire rebâtir les villes et les édifices publics.

On jouissait de ses bienfaits, lorsqu'on apprit la mort du roi, âgé de trente-neuf ans, décédé sans enfans, à Madrid, le premier novembre 1700, après avoir fait un testament par lequel il instituait son héritier universel, Philippe, duc d'Anjou, second fils du dauphin de France.

XIV. *Rois des Deux-Siciles de la maison de Bourbon.*

Les Napolitains et la Sicile , étonnés et surpris par la grandeur de cet événement , reconnurent néanmoins le nouveau roi que l'Espagne leur avait donné , sans que ce changement occasionât aucun mouvement ni désordre.

Mais, à Naples, il y eut une conspiration en faveur de l'archiduc d'Autriche , l'empereur Léopold ayant protesté de nullité contre le testament de Charles II : car , lors d'un changement de gouvernement , il ne manque jamais de se trouver des factieux , soit par intérêt , dans l'espoir de parvenir à quelque place , ou soit pour le plaisir criminel de troubler l'ordre public. Cette conspiration avait à sa tête quelques seigneurs napolitains à qui l'on avait fait de magnifiques promesses. Bénavidès , alors vice-roi de Naples , montra beaucoup de sang-froid et de fermeté. Instruit qu'il devait être poignardé , et que la conjuration devait éclater dans la nuit du 22 septembre 1701 , il fit ses dispositions en conséquence. Les séditieux , armés , se répandirent dans tous les quartiers de la ville , faisant retentir à grands cris le nom de l'empereur , et employant tous les autres moyens d'émouvoir les habitans ; la populace accourut de toutes parts ; les conjurés lui promirent l'abolition des taxes et des

impôts. L'un des principaux chefs était à cheval. Passant devant le palais du premier tribunal, il ordonna aux furieux qui l'accompagnaient de le démolir ; aussitôt on mit le feu à ce vaste bâtiment ; l'incendie réduisit en cendres tous les registres publics, et tout fut détruit avec plus de rage et d'animosité qu'il ne l'eût été par une armée ennemie. Ces conspirateurs, n'entendant point tirer le coup de canon qui devait les avertir de la mort du vice-roi, s'emparèrent de plusieurs maisons, de quelques postes, et se barricadèrent dans les rues. Mais, attaqués à la pointe du jour, ils n'opposèrent qu'une faible résistance, et prirent la fuite chacun de son côté. L'un des principaux chefs, peu de jours après, eut la tête tranchée devant le Château-Neuf : les autres eurent le bonheur d'échapper à la punition qui leur était due.

Il fallut que la cour de Vienne fit jouer d'autres ressorts plus efficaces que des conspirations. Léopold envoya en Italie une armée commandée par le comte de Thaun, qui s'avança vers Naples, et, dans sa marche, s'empara de plusieurs villes ; des ordres religieux se montrèrent très-zélés pour la maison d'Autriche. Dans la Calabre, quelques bâtimens ayant paru sur la côte avec pavillon anglais et hollandais, les minimes établis dans une ville maritime de cette province se persuadèrent que c'étaient des Impériaux qui vé-

naient prendre terre. Ils couraient par les rues, exhortant le peuple à les recevoir à bras ouverts, et l'assurant que l'Église les dispensait du serment de fidélité prêté à Philippe V. Presque tous les habitans, ayant ces religieux à leur tête, se rendirent sur la côte avec des rafraichissemens, en s'écriant : « Vous êtes les bienvenus, nos amis et nos libérateurs ! » Ils leur mènent plusieurs chaloupes, pour faciliter le débarquement ; mais à la descente, on fut bien étonné de reconnaître des corsaires turcs, qui enlevèrent les bons pères avec environ sept cents habitans, pillèrent la ville et les églises, et se rembarquèrent, chargés d'un riche butin.

Pendant que ceci se passait dans le royaume de Naples, Philippe V prenait, en Espagne, possession de ses royaumes, et quelques mois après, épousa Marie-Louise-Gabrielle, seconde fille du duc de Savoie, Victor-Amédée II.

Cependant l'armée impériale s'approchait de plus en plus de Naples. Les Napolitains, effrayés à son arrivée, jugèrent qu'ils ne devaient pas exposer leur ville à être ruinée par un siège, et envoyèrent des députés au général Thaun, pour lui proposer des conditions auxquelles ils étaient prêts de se rendre. Le comte de Thaun souscrivit à ces conditions : alors de nouveaux députés, accompagnés d'une foule de peuple, lui portèrent les clefs de Naples, et il entra dans cette ville au mi-

lieu des acclamations par lesquelles la populace applaudit ordinairement aux nouveautés. Toutes les autres villes du royaume se laissèrent entraîner par l'exemple de la capitale. La révolution fut si subite qu'elle étonna toute l'Europe. On ne pouvait concevoir qu'un royaume peuplé de tant de millions d'hommes et d'une noblesse brave et magnanime, pût être conquis avec une telle facilité.

Le général Thaun, nommé vice-roi, gouverna le royaume avec une dureté tyrannique. Les vivres étant devenus extrêmement chers à Naples, les magistrats chargés du soin d'y veiller, ne pouvant trouver tout le blé nécessaire à la subsistance des habitans, déclarèrent au comte de Thaun que la ville n'était plus en état de fournir le pain de munition aux soldats de la garnison. Ils le supplièrent en même temps, pour éloigner du moins de quelques jours la famine dont on était menacé, d'envoyer une partie des troupes en Calabre et dans d'autres provinces, où la rareté des grains n'était pas si grande. Le vice-roi répondit durement aux magistrats qu'il leur pardonnait la hardiesse et l'insolence d'une telle proposition, mais qu'il prétendait que le pain fût distribué aux soldats plutôt qu'aux bourgeois; que, si la ville manquait un seul jour de leur en fournir, il les ferait pendre les premiers. Cette menace ayant été communiquée

au conseil de ville, elle se répandit parmi le peuple, qui s'en irrita de telle sorte qu'il ne gardait plus aucune mesure dans ses discours. L'élu du peuple, craignant quelque sédition, la prévint par sa prudence. Il fit charger de pain un chariot orné de guirlandes et de devises en l'honneur de l'empereur et du comte de Thaur. Le chariot, accompagné d'instrumens de musique, se promena dans toute la ville, et s'étant arrêté dans la place publique, le pain fut donné au pillage au menu peuple, qui combla de bénédictions ses prétendus bienfaiteurs, contre qui, un moment auparavant, il voulait se révolter.

Le danger dont les forces ennemies menaçaient les Deux-Siciles, et les sourdes conspirations qu'on ne cessait d'y tramer contre l'autorité de Philippe V, déterminèrent ce prince, d'ailleurs sûr de la fidélité des Espagnols, qui lui étaient attachés, à passer en Italie, afin de veiller de plus près à la conservation de ses états, dût-il s'exposer à tous les périls de la guerre. Il s'embarqua à Barcelone, le 8 avril, sur une escadre de quatre vaisseaux de ligne français, et arriva à Naples le 15 du même mois. Le lendemain il y fit une entrée très-brillante. On ne tarda pas à connaître que le principal objet de ce prince était de mériter l'amour de ses peuples. Les Napolitains furent si touchés des manières affables de leur souverain, de sa clémence, de sa générosité, de la

douceur de son gouvernement, qu'ils ne pouvaient se lasser d'en publier les louanges. Afin d'éterniser leur attachement et leur reconnaissance, non contents d'un don gratuit de trois cent mille ducats, ils prirent la résolution d'élever dans la principale place de la ville une statue équestre en bronze à Philippe V, dont le piédestal serait orné d'inscriptions qui exprimeraient leurs sentiments, et marqueraient le jour de son entrée à Naples et celui de l'hommage des états du royaume.

Ce prince ne put séjourner que bien peu dans cette capitale; il s'embarqua le 2 juin, pour aller commander les armées françaises et espagnoles, qui avaient ouvert la campagne en Lombardie. Après avoir remporté quelques victoires, il revint en Espagne, où l'appelaient la défection du Portugal, sur le point de se déclarer en faveur de l'Autriche.

Ce voyage de Philippe V à Naples affermit les peuples dans l'obéissance, déconcerta les mesures des partisans de la maison d'Autriche, et, pendant quelques années, garantît les Deux-Siciles des malheurs de la guerre.

Mais ces deux royaumes devaient les éprouver à leur tour d'une manière bien cruelle. Louis XIV, épuisé de vieillesse et par les guerres qu'il soutenait contre la plupart des puissances de l'Europe, ne pouvait qu'à peine défendre les justes prétentions de son petit-

fils à toute la monarchie d'Espagne. Il consentit à la cession qui fut faite par Philippe V du royaume de Sicile au duc de Savoie, d'accord avec toutes les puissances belligérantes. Le traité en fut conclu à Utrecht le 13 juillet 1713. Victor-Amédée s'embarqua bientôt avec la reine son épouse pour aller visiter leurs nouveaux états. Ils firent leur entrée publique et solennelle à Palerme le 21 décembre. Amédée, assis sur un trône dans la cathédrale, reçut le serment de fidélité du clergé, de la noblesse, des militaires, du tiers-état; ensuite sa majesté promit d'observer les lois et les privilèges du royaume, ainsi que les prérogatives de la ville de Palerme. Le couronnement eut lieu deux jours après avec la plus grande magnificence; et des fêtes superbes, des illuminations brillantes le suivirent pendant trois jours.

Les Siciliens parurent d'abord assez contents d'avoir un roi; ils firent un don gratuit considérable à Victor-Amédée; ils lui offrirent de lever quatre régimens, ce qu'ils n'avaient jamais fait pour les monarques d'Espagne, et de lui entretenir une compagnie de gardes du corps, tous gentilshommes. La ville de Messine lui fit présent d'un sceptre d'or enrichi de diamans. Mais, peu de temps après, des factions commencèrent à se former; le roi fut obligé de défendre le port des armes au peuple, et il y eut ordre à la noblesse de ne

point porter d'épée. Amédée, qui avait fait espérer qu'il ferait sa principale résidence en Sicile, en partit, le 5 septembre 1714, pour retourner dans ses anciens états, après avoir séjourné en Sicile pendant neuf mois, et laissa le comte Maffei en qualité de vice-roi.

De nouveaux changemens ne tardèrent pas à étonner ceux qui veulent que tout soit à jamais stable dans le monde, même dans la politique des princes. Il y eut en l'année 1718 un traité conclu entre l'empereur, la France et l'Angleterre, par lequel il fut convenu qu'on ôterait la Sicile au duc de Savoie, et qu'en échange on lui rendrait la Sardaigne. La cour de Madrid résolut de profiter de l'occasion pour rentrer en possession de la Sicile. En conséquence, elle arma une flotte considérable, montée de troupes de débarquement commandées par le marquis de Lède. La cour d'Espagne distribua en même temps un manifeste : le roi y disait qu'il n'avait cédé le royaume de Sicile au duc de Savoie qu'à condition qu'il conserverait aux Siciliens les mêmes privilèges dont ils avaient joui jusqu'alors; que ce prince ayant contrevenu à ces conditions et étant en négociation avec l'empereur, sa majesté catholique avait envoyé une flotte et des troupes pour délivrer les Siciliens du joug sous lequel ils gémissaient, et promettait de leur rendre leurs anciens privilèges, et

fils à toute la monarchie d'Espagne. Il consentit à la cession qui fut faite par Philippe V du royaume de Sicile au duc de Savoie, d'accord avec toutes les puissances belligérantes. Le traité en fut conclu à Utrecht le 13 juillet 1713. Victor-Amédée s'embarqua bientôt avec la reine son épouse pour aller visiter leurs nouveaux états. Ils firent leur entrée publique et solennelle à Palerme le 21 décembre. Amédée, assis sur un trône dans la cathédrale, reçut le serment de fidélité du clergé, de la noblesse, des militaires, du tiers-état : ensuite sa majesté promit d'observer les lois et les privilèges du royaume, ainsi que les prérogatives de la ville de Palerme. Le couronnement eut lieu deux jours après avec la plus grande magnificence ; et des fêtes superbes, des illuminations brillantes le suivirent pendant trois jours.

Les Siciliens parurent d'abord assez contents d'avoir un roi : ils firent un don gratuit considérable à Victor-Amédée : ils lui offrirent de lever quatre régimens, ce qu'ils n'avaient jamais fait pour les monarques d'Espagne, et de lui entretenir une compagnie de gardes du corps, tous gentilshommes. La ville de Messine lui fit présent d'un *trône* enrichi de diamans. Mais, par suite de ces des factions commencèrent, il fut obligé de défendre son peuple

point pour lequel
 espérer qu'il
 Sicile, et par
 retourner dans
 séjourné en Sicile
 le comte M...
 De nos jours
 à étonner par
 mais stable et
 litique des prin
 un traité con
 t l'Angleterre
 terait le S...
 change ou
 Madras rest
 ur rentier
 nséquence
 le; mo...
 man...
 spagne
 ste : it
 ume de
 m...
 privé
 ce prin
 et...
 le...
 ce S...
 sans privilège

n
 ée
 que
 ré-
 s le
 in-
 le
 it;
 m-
 is
 s
 i
 et
 aient

même de les augmenter s'ils secondaient ses efforts.

Les Espagnols, ayant débarqué, arrivèrent le 30 juin devant Palerme. Le magistrat de cette ville, accompagné de la noblesse, vint en présenter les clefs au marquis de Lède. Philippe V fut proclamé de nouveau roi de Sicile.

Victor-Amédée, trop faible par lui-même pour défendre la couronne qu'on venait de lui ravir après la lui avoir donnée, réclama la protection de l'Angleterre. Elle fit aussitôt un armement considérable; l'amiral Bing fut envoyé dans la Méditerranée avec vingt-cinq gros vaisseaux. Il offrit d'abord à la cour de Madrid et ensuite au marquis de Lède une suspension d'armes; mais les Espagnols n'avaient pas fait de si grands préparatifs pour rester dans l'inaction; ils déclarèrent qu'ils ne voulaient point d'armistice avec le duc de Savoie. Ils parlaient avec d'autant plus de hauteur que, n'y ayant point de rupture entre l'Angleterre et l'Espagne, ils ne croyaient pas que les Anglais se résoudraient à les attaquer. Cependant l'amiral Bing avait reçu ordre de commencer les actes d'hostilité, si ses propositions n'étaient pas bien reçues. Il trouva la flotte espagnole à la hauteur de Syracuse; elle était composée de vingt-huit vaisseaux, de sept galères, sans compter les bâtimens de charge. Il l'attaqua le 11 août; les Anglais

remportèrent une victoire complète : ils prirent onze gros vaisseaux, en coulèrent à fond ou en brûlèrent quatre. Cette victoire, dit-on, n'eût coûté aux Anglais qu'environ cinquante matelots, tués ou blessés, et ils firent sept mille prisonniers.

Il y avait toujours une armée espagnole dans la Sicile ; elle fit le siège de Messine, qui se rendit le 29 septembre. Le marquis de Lède fut attaqué, le 15 octobre, par onze mille Allemands, que l'empereur avait fait entrer en Sicile, sous les ordres de deux généraux. La perte fut presque égale de part et d'autre. Cependant les Espagnols s'attribuèrent tout l'honneur de cette action.

Le comte de Merci arriva en Sicile au printemps de 1719, pour y commander l'armée impériale, grossie par plusieurs troupes que l'on y avait fait passer du Milanais. Il se prépara bientôt à attaquer les Espagnols. Mais le marquis de Lède, dont l'armée était bien inférieure à celle des Allemands, se retira, le 26 mai, à Messine, à la faveur de la nuit ; quelques jours auparavant, il y avait fait conduire la grosse artillerie, les bagages et la plus grande partie de ses munitions. Il laissa dans son camp tous les malades et les blessés avec une lettre adressée au général Merci. Il lui donnait avis de sa retraite, et le priait de traiter avec humanité des malheureux qui s'étaient

pu le suivre , et qu'il était dans la nécessité de laisser à sa discrétion.

Le comte de Merci avait des sentimens trop généreux pour ne point avoir d'égard à cette recommandation. Charmés de ses procédés et de sa douceur , un grand nombre de Siciliens se déclarèrent pour l'empereur Charles VI. Afin de profiter de leur disposition , le comte de Merci fit publier une amnistie générale pour tous ceux qui prêteraient serment de fidélité à sa majesté impériale , avec menace d'user de la dernière rigueur contre ceux qui refuseraient de se soumettre.

Cependant le marquis de Lède avait reçu de nouvelles troupes , et s'était fortifié à Franca-Villa. Le comte de Merci résolut de l'aller attaquer ; il se mit en marche sur trois colonnes , et , le 14 juin au matin , la bataille commença : elle dura près de cinq heures et fut fort opiniâtre de part et d'autre. Les Espagnols perdirent près de trois mille hommes , et la perte des Impériaux ne fut guère moins grande.

Messine , assiégée depuis long-temps , fut enfin obligée de se rendre , et paya un million d'écus pour se préserver du pillage. L'empereur nomma vice-roi le duc Montléon Pignatelli , et envoya une patente pour rétablir et confirmer les Siciliens dans leurs privilèges , tant anciens que nouveaux.

Le cardinal Albéroni , qui s'opposait à la

paix , ayant été renvoyé d'Espagne, Philippe V accéda enfin à la quadruple alliance , en 1720, dont un des articles fut, que les troupes espagnoles qui étaient en Sicile seraient transportées en Espagne ; que la Sicile serait cédée à l'empereur Charles VI, et que la cession serait faite dans les mêmes termes et avec les mêmes conditions que celle qui fut faite à Utrecht en faveur du duc de Savoie , c'est-à-dire qu'on y substituerait le droit de réversion en faveur de l'Espagne , au défaut de la ligne masculine de l'empereur.

Le comte de Merci fit prêter aux villes le serment de fidélité à Charles VI , et, comme il était mécontent de Palerme, qui avait toujours témoigné beaucoup d'éloignement pour l'empereur , il forma le plan d'une citadelle , qui, placée sur une hauteur , à une petite distance de la ville , suffirait pour la contenir dans le devoir. Ce projet alarma les habitants ; ils firent leur possible pour engager le comte de Merci à l'abandonner. N'ayant pu rien obtenir par leurs prières, ils lui demandèrent la permission d'envoyer des députés à la cour de Vienne, où ils espéraient être traités plus favorablement ; mais ils ne réussirent pas mieux auprès de l'empereur qu'auprès de leur général, et ils eurent le chagrin de voir élever une forteresse qui dominait leur ville.

Au bout de quelques années, un désastre causé par la nature les plongea dans une nou-

velle douleur. C'était un effroyable tremblement de terre. Le premier octobre 1726 , on entendit d'abord un bruit affreux et souterrain, qui dura plus d'un quart d'heure : on en fut d'autant plus étonné , que le temps était serein. Ensuite le tremblement de terre se fit sentir avec une extrême violence ; plusieurs maisons furent renversées ; la quatrième partie de la ville fut ruinée ; on retira un nombre infini de personnes qui étaient comme ensevelies sous les débris de leurs logemens , et dont la plupart en furent quittes pour la peur. Plus de quinze cents personnes perdirent la vie.

La guerre survenue en 1733 entre la France et l'Empire à l'occasion de la couronne de Pologne , disputée à Stanislas , causa une nouvelle révolution en Sicile , et tout fait espérer qu'elle sera la dernière. Le roi d'Espagne crut devoir entrer dans les projets de la France. Don Carlos, fils de Philippe V, avec le titre de duc de Parme et de Plaisance, résidait depuis quelque temps en Italie, où il était généralement aimé. Le roi son père , en 1734 , le nomma généralissime de ses armées , ayant sous ses ordres le comte de Montemar. Le jeune prince , à la tête de trente mille hommes , gagna la bataille de Bitonto , dans la Pouille. Lorsque Philippe eut appris les succès du duc de Palerme , il lui envoya un diplôme , par lequel il le créait roi de Naples.

et de Sicile. Avant d'entrer dans ce premier royaume , où il était attendu avec empressement , l'infant fit afficher sur les frontières un décret daté du 14 mars 1734 , dans lequel il y avait une lettre du roi d'Espagne qui lui était adressée. Philippe marquait au prince son fils , qu'il n'avait pu être insensible aux clameurs des peuples de Naples et de Sicile , excessivement violentes , opprimés et tyrannisés par le gouvernement allemand , et qu'il avait pris la résolution d'y envoyer don Carlos , pour recouvrer ses royaumes. Le roi , son père , ordonnait d'augmenter et d'étendre leurs privilèges , et de les décharger de toutes sortes d'impôts onéreux , particulièrement de ceux qui ne devaient leur invention qu'à l'avidité des Allemands.

Don Carlos entra dans Naples au bruit des acclamations des habitans ; toutes les rues étaient magnifiquement ornées , et ce prince y répandit une prodigieuse quantité de pièces d'or et d'argent , et s'attacha , malgré sa grande jeunesse (vingt ans) , à ne point rendre illusoires les promesses du roi son père et les siennes. Lorsqu'il y fit , à cheval , sa superbe entrée , accompagné de toute la noblesse , le jeune monarque , en passant devant la Vicairie , le principal tribunal de la ville , donna la liberté à tous les prisonniers , et , en passant devant les prisons de Saint-Jacques , il ordonna qu'on élargît tous ceux qui y étaient détenus.

Il prit la qualité de roi de cette belle contrée , et fit frapper une médaille où on lisait ces mots : *Charles de Bourbon , roi de Naples et de Sicile , duc de Parme et Plaisance et grand-prince de Toscane*. Don Carlos gouverna ses états avec une sagesse et une prudence qui firent l'admiration de ses peuples , qui le comblèrent de bénédictions. Le royaume des Deux-Siciles lui fut assuré par le traité de Vienne , fait en 1736 , comme le duché de Lorraine à la France , Parme et Milan à l'empereur Charles VI , la Toscane au duc de Lorraine , Novaro au roi de Sardaigne , etc.

Naples commença pour lors à voir son souverain habiter ses murs , avantage dont elle était privée depuis deux siècles. Elle eut lieu de se féliciter de cette nouvelle domination de don Carlos ou Charles III ; il réforma les abus , fit des réglemens sages , décora sa capitale , et fit bénir son nom à ses sujets ; enfin Naples a été sous son règne plus heureuse et plus tranquille qu'elle ne l'avait jamais été.

La nouvelle du grand changement qui venait de s'opérer à Naples , fit un extrême plaisir aux Siciliens. Ils souhaitaient avec ardeur un changement de domination : dès qu'ils virent le royaume de Naples conquis , ils envoyèrent deux seigneurs à don Carlos , pour le supplier d'arriver promptement en Sicile. Ils l'assurèrent qu'il serait reçu à bras ouverts , et ils lui apprirent que les Impériaux

avaient abandonné Palerme et toutes les villes de Sicile , excepté Syracuse , Trapani et Messine , où ils s'étaient retirés , n'étant plus que cinq ou six cents hommes.

Le comte de Montemar , qui venait d'être fait duc en récompense de ses services , fut nommé vice-roi et capitaine-général de Sicile , et , en cette qualité , il eut ordre de commander les troupes qui devaient marcher à la conquête de ce royaume. Il s'embarqua le 23 août 1734 à Naples. Son armée était de dix-huit mille hommes d'infanterie et de deux mille cavaliers. Les bâtimens qui la portaient étaient au nombre de plus de trois cents.

Le duc de Montemar débarqua le 29 août , à la rade de Solento , entre Palerme et Termini. La noblesse vint en foule au camp espagnol prêter serment de fidélité. Le comte de Marsillac s'avança vers la ville de Messine , dont les habitans lui firent dire qu'ils avaient grande envie de lui ouvrir leurs portes , et qu'ils le recevraient dès que le prince Lobkowitz , qui commandait dans leur ville quelques troupes allemandes , se serait retiré dans la citadelle. Le 30 août , le sénat de Palerme se rendit au camp des Espagnols , et prêta serment de fidélité à don Carlos. La noblesse et le peuple suivirent cet exemple. Don Carlos fut proclamé roi de Sicile , le 2 septembre , à Palerme. Le duc de Montemar jura , au nom du monarque , l'observation des usages

et la conservation des privilèges de la capitale. Les troupes allemandes se retirèrent de la Sicile.

Au commencement de 1735, don Carlos partit de Naples pour aller en Sicile. Il s'embarqua le 9 mars sur une felouque escortée par les galères napolitaines, et fit une entrée solennelle à Palerme, où il fut couronné et sacré, le 3 du mois de juillet, par l'archevêque de cette capitale. Il fut de retour à Naples le 12 du même mois, et eut la satisfaction d'y voir renouveler pendant plusieurs jours les réjouissances pour célébrer son avènement au trône. En 1738, la ville de Naples fit éclater de nouveau son amour pour son jeune monarque, lorsqu'il y fit son entrée, le 2 juillet, après avoir épousé à Gaëte la princesse Marie-Amélie Walburge, fille aînée de Frédéric-Auguste, roi de Pologne, électeur de Saxe. Les Napolitains, en cette circonstance, n'épargnèrent rien pour donner le spectacle de fêtes superbes; ils n'avaient pas été témoins des noces de leurs souverains depuis l'an 1402. Cette alliance rendit don Carlos père de plusieurs princes. L'un d'eux, dans le temps de la disette de 1764, apprit que plusieurs personnes de la cour avaient une grande partie liée pour souper à Pausilippe, et que l'on s'en faisait une fête d'avance. Il savait que le peuple, manquant de pain, gémissait dans l'attente des secours qu'on avait

demandés de tous côtés ; il ne put s'empêcher de dire à ceux qui étaient auprès de lui , que c'était mal prendre son temps pour des parties de plaisir , et qu'il vaudrait mieux prendre part à la misère publique. Les ministres apprirent avec joie une réflexion aussi pleine d'humanité , et ils firent rompre le projet.

Le même prince , encore enfant , mais reconnu pour roi , fut sollicité par un de ses gens d'obtenir du conseil de régence la liberté d'un forçat ; le prince de Saint-Nicandre , sachant de quelle conséquence il serait d'enfreindre l'ordre de la justice pour satisfaire un mouvement de compassion , dit au roi qu'il en ferait la proposition ; mais il lui rapporta bientôt une réponse négative ; le jeune roi fut touché de ces refus , et s'en vengea d'une manière qui faisait honneur à un enfant : il avait une grande volière de serins , dont il s'amusa volontiers ; il en ouvrit les portes , et fit envoler tous les serins en disant : « Je n'en puis pas délivrer d'autres. »

Le roi Philippe V son père , étant résolu de partir pour l'Espagne , de laisser à un de ses fils les royaumes de Naples et de Sicile , et d'emmener l'autre en Espagne , parut quelque temps indécis sur le choix. Avant qu'il eût décidé lequel resterait à Naples , les deux princes avaient une extrême envie de savoir l'événement de cette décision , et ils s'adressèrent avec impatience à ceux qu'ils pensaient en

devoir être instruits. Lorsque la chose eut été décidée, chacun regardait son partage comme le plus agréable. « Je suis destiné, disait le prince des Asturies, à gouverner les plus vastes états qu'il y ait dans les deux mondes. — Oui, disait le roi de Naples, tu seras roi peut-être un jour, moi je le suis dès à présent. »

Philippe V mourut à Madrid, en 1746, âgé de 64 ans, après en avoir régné quarante-cinq. La piété, la bonté, la tendresse pour ses sujets, l'équité, le courage, formaient son caractère.

Ce fut au décès de son père Ferdinand VI, le 10 août 1759, que Charles III, laissant une de ses couronnes à son plus jeune fils, Ferdinand, quitta le royaume de Naples et de Sicile, qu'il avait gouverné avec autant de sagesse que d'habileté. Il ne se signala pas moins sur le trône d'Espagne. Dès que Charles se vit à la tête d'une nation puissante, il conclut avec Louis XV le pacte de famille (1761), qui assurait les droits et réunissait toutes les forces des différentes branches de la maison de Bourbon. Don Carlos, en 1783, voulut punir les pirates d'Alger, des insultes qu'ils osaient faire à son pavillon : une escadre et des troupes de débarquement furent envoyés contre eux; mais cette entreprise ne réussit point; et il reste encore aux puissances maritimes de l'Europe la gloire de forcer une poignée de barbares à respecter le commerce de

toutes les nations. Une des premières opérations de Charles III, relative à la police, faillit exciter une révolte. Le peuple espagnol a le plus grand attachement à ses usages, à ses préjugés, et surtout à son costume. Les Castillans de toutes les classes étaient vêtus de noir, et portaient dans toutes les saisons un manteau dans lequel ils s'enveloppaient jusqu'aux yeux. Un large chapeau, rabattu de tous côtés, achevait de cacher leur figure. Ce costume mystérieux et sombre choquait les yeux, et compromettait la vigilance de la police. Les ordres les plus positifs furent insuffisants pour changer cette mode, et furent le prétexte, ou plutôt la cause du terrible soulèvement de Madrid, en 1765, au milieu duquel les seules compagnies de gardes Wallones qui étaient de service au palais firent leur devoir; elles furent massacrées par la populace; mais elles donnèrent au roi le temps de se sauver à Aranjuez, où de nouvelles troupes vinrent se ranger autour de lui. Les grands chapeaux disparurent pour toujours; l'usage des manteaux revint peu à peu, mais les formes furent moins amples. L'Espagne doit encore aux soins de Charles des monumens publics, des grands chemins, des fondations nationales. On cite de lui un mot qui peint exactement l'état de l'Espagne, et l'injustice des opinions : « Mes sujets sont comme » les enfans qui pleurent lorsqu'on les net-

« toie. » Il conserva par bonté la plus grande partie des serviteurs de l'ancienne cour, et entre autres un valet de chambre qui continua à le servir pendant dix-sept années. On vint un jour annoncer sa mort à Charles III : « Que Dieu lui fasse paix, dit-il, c'était un homme de bien ; mais il est certain que, depuis le premier jour que je le vis à Barcelone, je n'ai jamais pu le souffrir. » Le souvenir de son administration paternelle et de ses vertus est encore cher à ses peuples. Il mourut à Madrid le 14 décembre 1788, à l'âge de soixantedouze ans. L'ordre de Saint-Janvier, à Naples, et celui de l'Immaculée Conception, ou de Charles III, ont été fondés par ce prince.

Une fondation remarquable, et digne d'un prince qui se plaît à encourager la vertu et les bonnes mœurs, est celle qui dut son origine à Ferdinand IV, monarque aujourd'hui heureusement régnant. Ce prince, en 1776 (*Journal Général*, 1817.), établit à Caserte une petite colonie à laquelle il donna des lois et des usages particuliers. Les colons étaient pour la plupart des ouvriers en soie, et ils étaient assujettis à des règles de vie qui en faisaient une réunion patriarcale. Voici comment les jeunes gens se mariaient. Le jeune homme devait être âgé de vingt ans au moins, et la fille de seize, et ils devaient être en état de gagner leur vie. Les parens ayant donné leur consentement, il fallait surtout obtenir celui

des futurs époux , ce qui se pratiquait ainsi : Le jour de la Pentecôte , des enfans des deux sexes portent à l'autel deux corbeilles remplies de bouquets de roses. Lorsque les fleurs avaient été bénies , on les distribuait aux assistans , les roses rouges aux hommes , et les blanches aux femmes. En sortant de l'église , on s'arrêtait sous le vestibule où étaient les fonts baptismaux , et là les anciens du village prenaient leurs places. En leur présence le jeune homme offrait son bouquet à celle qu'il avait choisie ; si elle l'acceptait et l'échangeait avec le sien , c'était un consentement formel ; sinon elle le lui rendait avec politesse , mais tout cela dans le plus profond silence. L'échange fait , les fiancés portaient leurs bouquets le reste de la journée , et la cérémonie du mariage se faisait ensuite au jour fixé. L'homme de lettres qui parle de cette fête de l'hymen , dont les tableaux sont si intéressans et si gracieux , croit qu'elle existe peut-être encore. Nous n'en serions nullement surpris : les établissemens qui doivent leur origine aux bons rois sont faits pour durer toujours.

FIN.

TABLE

DES NOMS DES SOUVERAINS ET ROIS

DE SICILE ET DE NAPLES.

- G**UILLAUME Bras-de-Fer. — Pages 108, 111.
Robert Guiscard, comte, mort en 1085. — 110, 113.
Roger (1154). — 110, 117.
Roger II. — 116, 126.
Guillaume I^{er}. (1166). — 117, 126.
Guillaume II (1189). — 133, 134.
Tancrede (1194). — 134.
Guillaume III (1197). — 134, 135.
Henri VI, empereur d'Allemagne et roi (1197). —
136, 137.
Frédéric I^{er}, empereur et roi (1250). — 136, 137.
Conrad (1254). — 150.
Conradin (1269). — 151, 152, 173, 177, 181-186.
Mainfroy, (1266). — 149-168.
Charles d'Anjou I^{er}. (1285). — 169-207.
Charles II (1309). — 216-225.
Frédéric II (1337). — 221, 223, 230, 231.
Robert II (1343). — 224, 225, 228, 229, 232-
236.
Pierre (1342). — 231, 234.
Louis (1354). — 237, 240.
Jeanne (1382). — 236, 240-243, 257, 258.
Frédéric III (1377). — 240, 249, 250, 252.

- André de Hongrie (1345). — 241, 242.
 Louis de Tarente (1362). — 243, 246, 248, 249.
 Marie (1402). — 252, 258-260, 264, 265.
 Martin I^{er}. (1409). — 261, 265, 266.
 Charles Durazzo (1386). — 257, 266, 272, 273, 274, 275, 291.
 Marguerite (1410). — 268, 269.
 Louis d'Anjou I^{er}. (1384). — 266, 267, 269, 270.
 Louis d'Anjou II (1411). — 270, 280, 281, 285, 286, 290, 291.
 Ladislas (1413). — 275, 283, 284, 285, 287, 288, 289, 290, 291.
 Ferdinand I^{er}. de Castille (1416). — 293, 296.
 Alphonse I^{er}. (1458). — 297, 303, 306, 308, 309, 310, 311, 312, 314, 319, 320.
 Jeanne II (1435). — 297, 305, 307.
 Jacques de Bourbon (1438). — 297, 298, 299, 300, 301, 302.
 Louis d'Anjou III (1434). — 305, 307.
 René d'Anjou (1480). — 307, 308, 313, 314, 315, 316, 327, 328.
 Jean I^{er}. de Castille (1479). — 331, 332.
 Ferdinand II de Castille (1594). — 313, 324, 325, 327, 329.
 Alphonse II (1495). — 331, 343, 344, 345.
 Ferdinand V, le Catholique (1516). — 335, 349, 353, 357, 358, 361, 363.
 Charles V, empereur et roi (1553). — 336, 364, 370, 371, 377.
 Ferdinand d'Aragon (1496). — 345, 346, 352, 342, 343, 346, 347, 348, 350, 351, 354.
 Charles VIII, roi de France et de Naples (1497). — 355, 356.



